This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

332.1

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

BIBLIOTHEQUE
RAISONNE'E
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE.

Pour les Mois

DE JANVIER, FEVRIER & MARS.

1745.

TOME TRENTE-QUATRE.

Prémière Partie.

A AMSTERDAM,

Chez J. WETSTEIN.

MDCCXLV.

BP332

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

BIBLIOTHEQUE
RAISONNÉE
DES OUVRAGES DES SAVANS
DE L'EUROPE.

Pour les Mois de Janvier, Février & Mars, 1745.

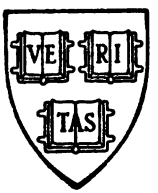
ARTICLE I.

HISTOIRE *des* NOUVELLES DE'COUVERTES *faites, depuis quelques années en Allemagne, ſur l'*ELECTRICITE'.

IL y a quatre-vingts ans qu'*Othon Guerike* découvrit, " que la rotation d'un Globe de „ Soufre donne à cette ſphère la même vertu, „ que les Anciens ont reconnue dans l'Ambre „ jaune". Cette vertu conſiſte à attirer & à repouſſer alternativement de petits corps minces & légers, tels que la paille, les chifons de papier, ou l'or en feuille. Une fauſſe hypothèſe, à laquelle *Guerike* faiſoit ſervir cette expérience, en effaça le ſouvenir.

Ce ne fut qu'au commencement de ce Siècle, que *Hawksbée* travailla ſur des idées à peu près

332.1



HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

des cheveux qu'on brule. Mais ſi, au-lieu d'un Tube électriſé, la perſonne elle-même ſe place ſur de la Poix, & qu'elle touche un Tuiau de fer électriſé, alors elle ſera électriſée elle-même, & quiconque aprochera ſon doigt de cette perſonne, fera ſortir de la ſurface de la perſonne ainſi électriſée, une étincelle accompagnée d'un bruit pétillant, & d'une douleur ſubite, dont les deux perſonnes ne s'aperçoivent que trop. Cette expérience a été variée preſque à l'infini. On a vu l'Eau même élancer une flamme fort vive, le Beure, la Glace, l'Eſprit de vin, font la même choſe, à l'aproche d'un Tube électriſé (*a*). On trouva que cette flamme nouvelle reſſembloit encore au Feu, par ſon extrême pénétrabilité ; rien ne l'arrête, elle paſſe, ſans s'affoiblir, à travers l'Or & le Verre. Pour être un véritable Feu, il ne lui manquoit plus, que d'allumer des corps, ou des liqueurs combuſtibles : dès-lors la matière électrique alloit être ou inſéparable de celle du Feu, ou la même. Mr. *du Fay*, malgré ſon habileté extrême, manqua cette expérience, & ne put réuſſir à allumer de la poudre à canon avec l'étincelle électrique. Son Tuiau trop foible, & trop vite rechauffé, ne produiſoit pas une quantité ſuffiſante de matière électrique.

Les Phyſiciens Allemans entrèrent en lice après

(*a*) Mr. *Boſe* prouve, par une expérience faite avec un vaſe rempli d'Eau, & d'une longueur conſidérable, que cette flamme ſort effectivement de l'Eau. Mr. *Hauſen* avoit cru qu'elle ſortoit des parois du vaſe.

après Mr. *du Fay*, & furent excités par ſon exemple. Ils découvrirent, dès l'année 1743, des phénomènes aſſez ſurprenans pour réveiller la curioſité indolente du Public, des Dames & des Grands, qui n'accordent leur attention à la Phyſique, que lorſqu'elle fait des miracles. L'Electricité devint effectivement à la mode. Les Princes voulurent voir ce Feu nouveau, qu'un homme produit de lui-même, & qui ne deſcend pas du Ciel. Auroit-on jamais cru que le doigt d'une Dame, que ſa Jupe de baleine, répandroit de véritables Foudres, & que des lèvres charmantes pourroient mettre le feu à une maiſon. Les Belles furent ſenſibles à cette nouvelle prérogative, de cauſer des feux, où il n'y a rien de poétique ni de figuré. Elles accoururent de tous côtés aux Auditoires des Phyſiciens, qui devinrent des Cercles & des Aſſemblées.

L'Archiducheſſe, que les Païs-Bas viennent de perdre, Madame la Margrave de *Brandebourg-Bareith*, née Princeſſe-Royale de Pruſſe, Madame la Comteſſe de *Bruhl*, Epouſe du Prémier Miniſtre du Roi de Pologne, honorèrent les Savans de la Saxe de leur préſence, & de leur étonnement. Mr. le Duc de *Gotha*, & la Ducheſſe ſon Epouſe ſe firent faire un cours d'Electricité, par un Etudiant, que leur envoya Mr. le Comte de *Manteufel*, l'ami de *Wolf* & de la Philoſophie. Les Dames de la prémière diſtinction de Hanovre firent encore davantage. Elles ſe procurèrent des Machines, elles firent elles-mêmes les expériences, & l'Electricité prit la place du Quadrille.

La

La Pologne même, qui eſt un peu en réputation d'être barbare, ne fut pas inſenſible à ces prodiges. Mr. le Grand Chancelier *Zaluski* y fit tranſporter une Machine électrique, qu'il fit faire à Leipſic.

Nous allons raporter, ſuivant l'ordre des tems, ce que l'Allemagne a ajouté aux découvertes des Académiciens Anglois & François, du moins ce qui en a été répandu dans le Public. Nous commencerons par Mr. *Hauſen*, Profeſſeur en Mathématiques à Leipſic, non pas à la vérité qu'il ſe ſoit appliqué le prémier aux expériences électriques, mais parce qu'il eſt mort dès le mois de Mai 1743, & qu'il n'a pas vu le bel âge de l'Electricité.

Ce ſavant Géomètre employa le dernier cours, qu'il ait fait, à ce phénomène ſi fertile & ſi merveilleux. Sa Machine eſt différente de celle de Mr. *du Fay*; elle reſſemble presque en tout à celle de Mr. *Hawksbée*, ou de Mr. *'s Graveſande* (*a*). C'eſt un Globe de Verre, qu'une roue fait tourner, elle ne diffère que fort peu de la Machine de Mr. *Hawksbée*. Mr. *Hauſen* ne découvrit rien de fort nouveau; mais il aporta de l'attention à bien obſerver les phénomènes. Il vit pourtant ce que peut-être on n'avoit pas encore vu, un Tube électriſé, qui attiroit un Récipient de cuivre de ſeize pouces de diamètre; nouvelle preuve de l'affinité de la Matière électrique, & de celle qui fait le Magnétiſme. Il vit encore une autre attraction,

(*a*) *Elem. Philoſ. Newton.* L. IV. C. XI. de la dernière Edition.

tion, l'Eſprit de Vin, l'Eau, le Mercure même, quand il eſt réduit en petites goutes, s'élève à la rencontre d'une verge de fer électriſée, & forme un cone fort pointu, pour s'en aprocher. Il aprocha un peu plus près de la vertu flammifique de la matière électrique, ayant obſervé des étincelles aſſez fortes, pour marquer la main d'une fille de huit ans, de treize taches livides, groſſes comme des lentilles. Il obſerva auſſi l'odeur, qui ſortoit de la verge de fer électriſée, & la compara à celle de l'Huile de Vitriol. Il *claſſifia* le Feu électrique, & le rangea ſous trois eſpèces, que Mr. *Boſe* a réduites, avec plus de raiſon, à deux; *le Feu mâle* qui eſt accompagné de petillement, & d'une force conſidérable, & *le Feu fémelle*, qui n'eſt qu'une lueur ſans violence & ſans percuſſion. Mr. *Hauſen* aſſure, qu'il a vu le Feu mâle ſortir de toute la ſurface du corps d'un Enfant électriſé, dans le tems que les Cheveux, que cet Enfant avoit fort longs, ne rendoient qu'une flamme douce, ſemblable à celle qui parut dans la chevelure du jeune *Jules*. Le Feu mâle ſort de tout Métal, ou de tout Animal électriſé; le Feu fémelle paroit ſur le Globe qui tournoie quand une main en aproche, & ſur la plus grande partie des corps terreſtres.

Le reſte du Livre de Mr. *Hauſen* eſt une ébauche de la théorie des Tourbillons électriques, trop imparfaite encore pour être raportée. L'Electricité eſt un vaſte Païs, dont on ne connoit encore que quelques Côtes, ce n'eſt pas le tems d'en donner une Carte, &

de

de prétendre aſſigner les loix qui le gouvernent. Cette théorie eſt terminée par une conjecture extrêmement hardie, & que bien des gens ne lui paſſeront pas. Mr. *Hauſen* ſoupçonne, que la même matière produit la Force élaſtique, la Lumière, le Son, la Chaleur, l'Electricité, & le Magnétiſme; il eſt même fort porté à croire, que cette même matière eſt ce qu'on appelle les Eſprits animaux, & que la flamme qui ſort d'un Animal, pourroit bien être compoſée de ces mêmes Eſprits rendus viſibles. Mr. *Boſe* marque quelque panchant pour cette conjecture; mais une Verge de fer, un Cadavre, ont-ils des Eſprits animaux?

Paſſons à Mr. *Winkler*, Profeſſeur en Langue Grèque & Latine de l'Univerſité de Leipſic. Ce Savant commença à faire des expériences ſur l'Electricité, à peu près dans le tems que Mr. *Hauſen* s'y appliqua; mais il lui ſurvêcut, & il alla plus loin. Sa Machine eſt différente de celle des autres Auteurs. C'eſt une eſpèce de Tour; au-lieu d'une Manivelle, c'eſt un Marchepied qui fait tourner le Verre électrique, & Mr. *Winkler* prétend, que ſa Machine va beaucoup plus vite que celle de *Hauſen* ou de *Hawksbée*. Au-lieu du Globe de ces Phyſiciens, & du Tube de Mr. *du Fay*, Mr. *Winkler* ſe ſert d'un Verre à bière, qui a la forme d'un Cone tronqué. Mr. *de Manteufel* lui conſeilla d'eſſaier les forces de la Porcelaine, & Mr. *Winkler* aſſure que l'effet en eſt plus promt que celui du Verre. Il vante ſa Machine pour ſa ſimplicité, & pour la viteſſe

dont

dont elle tourne. Mais j'en croirois assez Mr. *Bose*. Une petite cause ne doit produire qu'un petit effet. Le tourbillon de matière électrique, que produit un Globe d'un diamètre considérable, doit être plus fort que celui que produit un Tube étroit; & c'est là peut-être le défaut de la Machine de Mr. *du Fay*. Le Tube produit une Electricité assez forte, mais elle est peu durable, au-lieu que les Globes de Verre fourniſſent une force constante. D'ailleurs l'expérience nous apprend, que le Verre & toute autre matière, qui s'électrise par elle-même, perd beaucoup de sa force, quand elle s'échauffe. Or un petit Tube ne peut que faire plus de tours dans un tems donné, & par conséquent s'échaufer plus vite. Mr. *Bose* a éprouvé, que les plus beaux phénomènes de l'Electricité ne se produisent que par des Globes d'une taille énorme, ou par plusieurs Globes, qui, tournant en même tems, réunissent leurs forces électriques dans la même masse de Métal, par exemple, une Epée.

On a pourtant imité une précaution de Mr. *Winkler*. C'est un Coussin, poudré de craie, que l'on affermit contre le Globe électrique: il s'en échaufe plus vite, & l'on n'a pas à craindre qu'il s'humecte; car la moindre moiteur détruit absolument l'Electricité, ses plus beaux phénomènes disparoissent comme un Palais enchanté, quand on soufle sur le Tube, ou sur la personne électrisée.

Les expériences, qui démontrent la force flammifique de l'Electricité, sont à peu près les mêmes chez Mr. *Winkler* & chez Mr. *Bose*, &

& nous en parlerons en raportant les phénomènes obſervés par le dernier de ces Savans, qui a eu le bonheur de ſurpaſſer en pluſieurs choſes ceux qui l'ont précédé.

Mr. *Winkler* termine ſon Ouvrage par la théorie de la matière électrique; il l'adopte entre les Elémens originaux des Corps Sublunaires, mais il ne convient pas des Tourbillons de Mr. *Hauſen*.

Nous allons finir cet Extrait par les découvertes de Mr. *Boſe*, Profeſſeur en Phyſique à Wittemberg. C'eſt le prémier des Curieux de l'Allemagne, qui ait étudié l'Electricité, après Mr. *Schilling*, qui, dans les *Mémoires de Berlin*, en avoit raporté quelques phènomènes, mais qui ne regardent guère que ſa force attirante. Il nous apprend que dès 1737 l'émulation l'excita à refaire les expériences de Mr. *du Fay*, qu'il trouva généralement juſtes. Il ſe ſervit de la Machine de *Hawksbée*, & les Verreries fameuſes de la Miſnie lui fournirent de vaſtes Globes, qui ne contribuèrent pas peu au grand ſuccès de ſes expériences. Le prémier Globe, qu'il employa, produiſit un Tourbillon électrique aſſez puiſſant, pour arracher d'entre les dents d'un homme un Ecu blanc, malgré les efforts qu'il faiſoit pour le retenir, & pour marquer la peau d'une tache rouge. Des Caiſſes remplies de Poix, également amples & profondes, furent d'un grand ſecours à Mr. *Boſe*. Elles amaſſent une atmoſphère électrique autour d'elles, dont l'homme eſt pénétré, & qu'on a trouvé le moyen de rendre viſible. Rien n'eſt plus capricieux que ces expériences:

un

un homme parfaitement électrisé, placé sur la Poix, n'a qu'à déranger ses pieds & toucher du bois, ou toute autre chose, pour perdre le privilège d'éclairer, d'enflammer, & d'attirer.

Peu à peu Mr. *Bose* s'aprocha de la force flammifique de l'Electricité. Il trouva que les baisers d'une Dame, placée sur la Poix, & électrisée par le moyen du Globe de Verre, valoient des blessures pour la douleur qu'on en ressentoit. Il raconte cette expérience galante d'une manière à faire croire, qu'il se crut bien payé de la douleur qu'il y souffrit, mais qu'avec tout cela il n'osa pas y retourner plus de trois fois.

Ce n'est que (*a*) dans le troisième Mémoire que Mr. *Bose* nous donne en détail la découverte de la puissance flammifique, dont le Globe électrique arme les Animaux & les Métaux. Mr. *Winkler* en donne la gloire à Mr. *Ludolf* de Berlin, qui n'a rien écrit, que je sache, sur cette matière. Mr. *Bose* la partage avec Mr. *Ludolf*, & avec Mrs. *Gralate* & *Hanov* de Dantzic; mais il assure l'avoir rencontrée dans le même tems qu'eux, & sans en avoir été instruit. Comme ce phénomène est un des plus grands prodiges de la Physique, je crois faire plaisir à bien des Lecteurs, en leur donnant une petite rélation de ce que j'ai vu moi-même.

On fait tourner sur son axe un Globe de verre, un Tube, ou un Verre à bière, toutes ces figures

(*a*) Il en parle dans le second Mémoire, *page* 70, mais ce n'est qu'en passant, & sans parler distinctement d'une puissance flammifique.

figures ſuffiſent pour l'expérience en queſtion. Un Tuyau de fer blanc eſt diſpoſé de manière à avoir un des bouts aſſez proche du Globe électrique, ſans le toucher tout-à-fait : la contiguité immédiate n'eſt pas néceſſaire, elle expoſe le Globe à ſe caſſer, & l'atmoſphère, qui ſort du Globe, ſuffit pour armer le Tuyau de la force électrique. A un pouce de diſtance, ce Tuyau, qui eſt long de ſix pieds, ou d'une longueur arbitraire, ſe courbe à angles droits vers le bout oppoſé. Une perſonne le tient par la main, en ſe tenant debout ſur une maſſe de Poix, ſur laquelle ſes pieds doivent porter uniquement. Cette perſonne s'électriſe après deux ou trois tours qu'a faits le Globe. Elle aquiert une puiſſance flammifique aſſez forte, pour alumer de l'Eau de vie échaufée avec l'un de ſes doigts, avec ſa Cane, ou avec le bout de ſon Epée. Il n'y faut d'autre préparation, que d'échaufer un peu cet Eſprit de vin. Dès que le doigt en aproche, il en ſort une étincelle, qui pétille, & va alumer l'Eau de vie. Si quelque autre perſonne, non électriſée, aproche le doigt de celle qui l'eſt, n'importe ſi c'eſt de ſa peau nue, ou de ſes habits, il en ſort du feu, avec une douleur ſingulière, que les deux perſonnes reſſentent en même tems. Ce n'eſt pas une brulure, ce n'eſt pas une contuſion, c'eſt un coup ſec & roide d'une matière agitée, qui pénètre juſqu'aux os : elle eſt plus grande pour la perſonne non électriſée. Si, au-lieu du doigt, elle aproche une Clé, une Epée, une pièce de Vaiſſelle, de la perſonne électriſée, il en ſortira du feu, même de ſes bou-

boutons, ou d'un cercle de baleine du Vertugadin d'une Dame, quelque éloigné qu'il ſoit de ſon corps, tant cette atmoſphère électrique a de pouvoir. Il y a même du ſuperflu dans ſa force, elle ſe communique à des perſonnes placées ſur de la Poix, & qui ne touchent point le Tube, pourvu qu'elles touchent la perſonne électriſée.

Qu'on forme une chaine de vingt perſonnes, qui ſe touchent toutes, & dont la prémière ſoit électriſée, la vintième jettera du feu du bout de ſes doigts. Un homme électriſé touche-t-il de la main un monceau de Pierreries & de Vaiſſelle, on en voit ſortir du feu de tous côtés. C'eſt le feu d'artifice le plus brillant qu'on ait jamais vu. La flamme eſt bleuâtre, quand elle ſort de la peau, ſa pointe eſt rouge; elle eſt plus blanche en ſortant de l'argent, & d'autres couleurs différentes, à proportion des corps qui la produiſent, ou de quelques autres circonſtances. Cette force d'enflammer s'étend à la Poix, à la Cire d'Eſpagne, à la Térébentine, au Soufre, à la Poudre à Canon même. Il eſt vrai qu'il faut fondre les Réſines ſolides pour y mettre le feu, & faire bouillir celles qui ont de la fluidité. L'Huile de Térébentine s'élève en bouillons, à l'aproche du doigt électriſé.

Un phénomène encore plus ſurprenant a récompenſé les peines de Mr. *Boſe*. Il faut, pour y réuſſir, des Globes d'un grand diamètre, des Caiſſes de Poix plus amples que de coutume, & quelques autres circonſtances encore; car Mr.

Mr. *Boſe* n'a pas révélé tout-à-fait ſa manière de s'y prendre. Après ces précautions, on électriſe la perſonne deſtinée à l'*apothéoſe*. Peu à peu une lueur dorée s'élève de la Poix, & nage autour des pieds, comme une eſpèce de Galon; elle s'élève juſqu'aux genoux, & gagne enfin la tête. Alors toute la perſonne ſe trouve environnée d'une gloire, qui repréſente au naturel, ce Limbe de lumière, dont les Peintres ornent les Saints. Des Phyſiciens fort adroits n'ont pu réuſſir, quand ils ont tenté de *béatifier*, c'eſt le terme de Mr. *Boſe*, & je n'ai pas encore apris, que qui que ce ſoit fût parvenu à l'imiter. Il convient à la vérité lui-même, que la force de l'électricité s'augmente juſqu'à l'excès, quand pluſieurs Globes réuniſſent leurs atmoſphères. La douleur que cauſe alors l'étincelle électrique, eſt inſuportable, même à des Philoſophes, & leur arache des cris. Elle s'étend de l'extrémité des doigts juſqu'au haut de l'épaule, & elle dure des heures entières. La Torpille ſeroit-elle électriſée par la Nature? Cette douleur s'augmente encore, quand on aproche du métal de quelque partie où les os ſoient preſque à nud. Quand l'étincelle électrique frape un Marteau apliqué à la tempe, elle ébranle le cerveau, & fait craindre des ſuites funeſtes.

Cette atmoſphère électrique, que produiſent de grands Globes, s'étend à quatre ou cinq pieds à la ronde, & va agiter de l'or en feuille à cette diſtance. Nous l'apellons atmoſphère, parce que c'en eſt une, l'odorat en eſt témoin. Les Phyſiciens l'avoient compa-

rée à celle de l'Huile de Vitriol ; mais Mr. *Boſe* trouve plus juſte la comparaiſon dont s'eſt ſervi Madame de *Brubl* ; elle a raporté l'odeur, qui ſort du Globe électrique, à celle du Phoſphore. Le Fer électriſé en répand une pareille, & les Bijoux mêmes, imbus de la force électrique, exhalent une odeur acide.

Voila ce que nous nous étions propoſés de dire. Il faut eſpérer que d'autres Savans y ajouteront bientôt de nouveaux raiſonnemens, de nouvelles circonſtances, ou même de nouvelles découvertes. Déja on a découvert, ou cru découvrir, que l'Electricité hâte le courant de l'eau, qui coule par un Tuyau, & qu'elle augmente le nombre des pouls. Déja on a eſpéré qu'elle pourroit guérir la Sciatique, ou la Paralyſie. Mrs. *Lange* & *Krüger*, Profeſſeurs à Halle, Mrs. *Segner* & *Hofman*, Profeſſeurs à Gottingue, & pluſieurs autres Savans ont vu naitre chez eux ce feu prodigieux, & bientôt on va être auſſi familier avec ce terrible Elément, qu'on l'eſt avec l'air, depuis la découverte de la Pompe pneumatique.

La Nature cultivée récompenſe les Hommes avec libéralité, & même avec magnificence. Quelles découvertes depuis quatre ans ! Le Polype d'un côté, & le feu électrique de l'autre ! l'un auſſi incroyable que les Prodiges, & l'autre auſſi ſurprénant que les Miracles.

Voici les Titres des Ouvrages, dont nous avons donné un Extrait. Nous les avons rangés ſuivant l'ordre des tems, autant que nous avons pu le faire.

CHRISTIANI AUGUSTI HAUSEN
Novi

Novi profectus in Historiâ Electricitatis: Præmissa est Commentatiuncula de Vitâ & Scriptis Auctoris. Lipsiæ 1743. 4. pages 61, sans les Indices. C'est un Ouvrage posthume, & la Vie de l'Auteur est de la façon de Mr. *Gottsched.*

GEORGII MATTHIÆ BOSE *Oratio Inauguralis.* Cette Harangue a été prononcée & imprimée en 1738, & se retrouve à la tête des *Tentamina*, dont nous allons parler.

Ejusdem de Electricitate Commentarius II, *quo simul.... ad capessendos Honores Magisteriales & Lauream Poeticam invitabatur.* Ce Programme est daté du 2 de Novembre 1743. L'Auteur y parle, en passant, de la force flammifique de l'Electricité, *page* 70.

Ejusdem de Electricitate inflammante & beatificante, Commentarius III. C'est la troisième Pièce des *Tentamina Electrica*, ... *repetita .... quæ novis accessionibus locupletavit.*

GEORGE MATTHIAS BOSE, *Professor Ordinar. Witteb.* &c. C'est-à-dire, *Essais Electriques ... répétés ... & enrichis de quelques découvertes*, par Mr. *Bose*, &c. Le troisième Mémoire, où la force flammifique paroît avérée pour la prémière fois, est daté du 1 de Mai 1744. Tout le Recueil est imprimé à Wittemberg chez *Ahlfeld*, *in* 4, de 96 pages, sans la Préface.

JOHAN HEINRICH WINKLERS, &c. *Gedanken von der Electricitaet.* C'est-à-dire, *Pensées sur les propriétés, les effets, & les causes de l'Electricité*, avec la *description de leurs nouvelles Machines électriques*, par JEAN

HENRI WINKLER, Profeſſeur en Langue Grèque & Latine. A *Leipſic*, chez *Breitkopf* 1744, 8. de 168 pages, avec trois Planches. Cet Ouvrage eſt poſtérieur aux trois Mémoires de Mr. *Boſe*.

Nous avons encore ſur cette matière un Recueil de la façon de Mr. *Doppelmayer*, ſous le titre ſuivant: *Neu entdekte Phaenomena der Electricitaet*, &c. C'eſt-à-dire: *Nouveaux Phénomènes de l'Electricité* par JEAN GABRIEL DOPPELMAYER, Membre de pluſieurs Académies. A *Nuremberg*, chez les Héritiers d'*Endter* 1744, 4. de 88 pages, avec 5 Planches. Il y raporte les découvertes de *Hawksbée*, *Gray* & *du Fay*, & ne fait aucune mention de celles de ſes Compatriotes. Auſſi la Préface eſt-elle datée du 20 de Septembre 1743.

Enfin Mr. *Boſe*, inſpiré par ce beau feu, avec lequel il eſt ſi familier, vient de publier au mois de Septembre paſſé, un Poème Allemand ſur l'Electricité, daté du 20 de Juillet de l'année 1744. La *Béatification* y eſt décrite avec beaucoup de pompe. Le prémier Livre en eſt dédié à Madame la Margrave de BAREITH, & le ſecond à Madame la Comteſſe de BRUHL. Celui-ci ne contient que les découvertes de l'Auteur. L'Edition eſt *in* 4. de 39 pages, ſans les Préfaces. Mr. *Boſe* n'a pas prétendu y briller par ſes talens poétiques, il a cru que la nouveauté & le brillant des choſes mêmes ſuppléeroient à ce qu'on y pourroit exiger de netteté ou d'exactitude. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait de beaux endroits; mais c'eſt un Phyſicien qu'on y trouve la plupart du tems, & non pas un Poète.

AR-

ARTICLE II.

THREE TREATISES. The first concerning ART. The second concerning MUSIC, PAINTING, and POETRY. The third concerning HAPPINESS. By J. H.

C'est-à-dire:

TROIS TRAITE'S. Le prémier de l'ART. Le second de la MUSIQUE, de la PEINTURE & de la POESIE. Le troisième du BONHEUR. Par J. HARRIS. A Londres chez *J. Nourse & P. Vaillant.* M. DCC. XLIV. Pag. 357, y compris les Notes du prémier & du troisième Traités, imprimées à part à la fin du Livre, depuis la pag. 251. Celles du second sont au bas des pages.

S'Il y a des Sciences, comme la Physique & les Mathématiques, où l'on peut faire continuellement d'utiles découvertes, & où nous avons évidemment une grande supériorité sur les Anciens; il y a d'autres Sciences, comme la Métaphysique & la Morale, à l'égard desquelles les Anciens sont nos Maitres, parce qu'ils nous ont précédés. Veut-on parler des Facultés de l'Ame, de ses Opérations, de ses Passions; il faut penser & parler comme les Anciens; autrement on s'écarte du vrai, on s'égare, & l'on ne se remplit l'esprit que d'idées

vagues & confuſes. C'eſt ce que Mr. *Harris* fait voir indirectement dans ces Traités, où il ſuit pié à pié ces Guides reſpectables, & où il n'avance rien qu'il ne fonde ſur leur témoignage, en citant dans les Langues originales, les paſſages de ces anciens Philoſophes, afin de mettre ſon Lecteur en état de juger, s'il a bien ſaiſi leurs idées, s'il en a fidelement exprimé le ſens, en un mot, s'il a raiſonné exactement comme eux.

L'Auteur donne le titre de Dialogue au prémier & au troiſième Traité, & celui de Diſcours au ſecond. Les Notes qui appartiennent à ce ſecond Traité ſont imprimées ſous le Texte; mais celles qui regardent les deux autres, ſont renvoyées à la fin du Livre; & la raiſon qu'il en allègue, c'eſt que des Dialogues ne doivent pas être interrompus.

Le but de Mr. *Harris* dans le prémier Traité, diviſé en ſix §. eſt de donner une juſte idée de l'Art en général, & de le définir. Voici ſa définition, telle qu'elle ſe trouve à la fin de l'Ouvrage. „ Il me fit remarquer que nos re-
„ cherches nous avoient fourni dequoi répon-
„ dre à quatre queſtions. Si l'on demande
„ ce que c'eſt que l'Art, nous pouvons ré-
„ pondre que c'eſt un Pouvoir habituel dans
„ l'Homme, de devenir la cauſe de quelque ef-
„ fet, ſuivant un Syſtème de préceptes approu-
„ vés par l'expérience. Si l'on demande ſur
„ quel Sujet l'Art opère, nous répondrons,
„ ſur un Sujet contingent qui ſoit à la portée
„ du pouvoir humain. Si l'on demande pour-
„ quoi l'Art agit, nous pouvons répondre que
„ c'eſt

„ c'eſt en conſidération d'un bien abſent, ré-
„ latif à la vie humaine, & auquel l'homme
„ peut parvenir; non un homme, tel qu'il ſe-
„ roit naturellement, s'il n'avoit jamais rien
„ appris; mais celui dont les facultés ont été
„ cultivées & dévelopées. Enfin, ſi l'on de-
„ mande, où finiſſent les opérations de l'Art,
„ nous pouvons dire que c'eſt dans quelque
„ action, ou dans quelque Ouvrage ".

L'Auteur procède très métodiquement à la découverte de chacune de ces Vérités. Il ſuppoſe qu'il raconte à Mylord *Shaftesbury* une Converſation qu'il avoit eue avec un Ami, en revenant d'une magnifique Maiſon de campagne, ornée de tout ce que l'Art peut fournir de plus beau en Jardins, en Architecture, en Sculpture & en Peinture. „ Comme nous nous
„ entretenions de toutes ces belles choſes, dit
„ Mr. *Harris*, nous convinmes que c'étoit
„ autant de productions de l'Art, & cela fit
„ tomber la Converſation ſur l'Art même. Je
„ priai mon Ami de me dire ſon ſentiment ſur
„ la ſignification du terme d'Art; vu que c'eſt
„ un mot qui a cela de commun avec beau-
„ coup d'autres d'un uſage familier, d'avoir
„ un ſens vague & indéterminé. Tout le mon-
„ de ſe ſert du terme d'Art, mais l'idée ex-
„ acte & préciſe de ce terme pourroit bien être
„ encore à préſent un myſtère ". L'Ami répondit que ce n'étoit pas une choſe fort aiſée, ni qui pût ſe faire en ſi peu de tems, que de donner une idée juſte & préciſe de l'Art; mais qu'il ne concevoit point de méthode plus ſure pour y parvenir, que de conſidérer les choſes à

qui on donne ce nom. „ Il n'eſt pas probable „ que la Muſique, la Peinture, la Médeci„ ne, la Poéſie, l'Agriculture, fuſſent déſi„ gnées par le nom commun d'*Art*, s'il n'y „ avoit pas dans chacune quelque choſe de „ commun à toutes. Je le croirois ainſi", replique Mr. *Harris*. Mais comme il ne ſe fait parler dans tout le reſte de ce Dialogue, (apparemment par modeſtie), que pour faire quelques Queſtions à ſon Ami, ou pour approuver ſes réponces, nous ne l'en diſtinguerons plus deſormais. Ce quelque choſe qui eſt commun aux Arts, c'eſt *d'être Cauſe d'un Effet*. La Médecine, par exemple, eſt la cauſe de la Santé, & l'Agriculture l'eſt des Moiſſons. Il en eſt de même de tous les autres Arts : donc *tout Art eſt Cauſe*. *Artis maximè proprium creare & gignere* (*a*) a dit *Cicéron* d'après *Ariſtote*: Ἔστι δὲ τέχνη πᾶσα περὶ γένεσιν (*b*). *Tout Art regarde la production*.

Mais *toute Cauſe n'eſt pas Art*. Ce n'eſt point à l'Art, par exemple, qu'on doit raporter cette écume qu'un Peintre de l'Antiquité fit parfaitement à la bouche d'un cheval, lorsque ne réuſſiſſant pas à ſon gré, il jetta de colère le pinceau contre le Tableau (*c*); ce fut l'effet du hazard. Ce n'auroit pas non plus été l'effet de l'Art, ſi on lui avoit dirigé la main malgré lui. Il faut que *l'intention*, *la raiſon*, *le vouloir*, & *le ſentiment intérieur* s'y trouvent.

On

(*a*) *Cic. de Nat. Deor.* L. II. c. 22.

(*b*) *Ariſt. Ethic. Nicom.* L. VI. c. 4.

(*c*) Voyez *Valer. Max.* L. VIII. c. 11.

On ne peut dont appeller *Art*, qu'une cauſe qui eſt *volontaire* & *intentionelle*.

Mais ce n'eſt pas aſſez; car il y a des Cauſes accompagnées de *la volonté* & *de l'intention*, qui pourtant ne ſont point des Arts. Par exemple, la faim fait naître en vous *la volonté & l'intention* de prendre quelque nourriture & de la digérer dans votre Eſtomac, pour vous ſoutenir la vie; mais il n'y a point d'Art dans le broyement des viandes, ni dans l'action de les avaler, ni dans la digeſtion. L'Auteur auroit peut-être dû choiſir un autre exemple; il n'y a guère d'apparence que jamais perſonne ſe ſoit aviſé de dire: *je mange avec Art: je digère avec Art*. Il faut donc, ajoute-t-il, que l'Art ſoit une choſe aquiſe *par l'uſage*, *par l'habitude & par l'expérience*. C'eſt donc une *Cauſe intentionelle fondée ſur l'habitude*, ou ſi l'on veut, une *Cauſe habituelle*.

Ceci nous conduit à une nouvelle idée; car ſi l'Art eſt une choſe aquiſe par l'Etude, 1. rien de ce qui eſt naturel, par exemple, les productions des Brutes, la Végétation des Plantes, n'eſt Art. 2. Ce n'eſt point par le ſecours de l'Art que le Créateur a formé l'Univers. On ne peut pas dire que la ſouveraine Intelligence ait aquis quelque habileté qui ne lui fût pas naturelle. Il eſt impoſſible que l'Etre ſouverainement parfait aquère de nouvelles perfections. *L'Art eſt une cauſe qui convient à l'homme, & ſeulement à celui qui a deſſein de faire ce qu'il va faire, & qui le fait par l'habitude qu'il en a aquiſe.* L'Auteur fait à ce ſujet une remarque fort ſenſée; c'eſt que comme

l'Art ne convient qu'aux hommes, de même la Philoſophie ne convient qu'à des Etres imparfaits, qui connoiſſent leurs beſoins, & qui peuvent travailler à les écarter. Delà *Pythagore* prenoit le titre de Philoſophe, c'eſt-à-dire ſelon lui, d'un *Amateur de ce qui eſt ſage & bon*, & non pas d'un *Poſſeſſeur*, dont il ſe reconnoiſſoit fort éloigné. *Platon* penſe de même. On lit dans ſon *Banquet*, que *les Dieux ne philoſophent point & ne deſirent point de devenir ſages, parce qu'ils le ſont déja* (*a*). θεῶν οὐδεὶς φιλοσοφεῖ οὐδ' ἐπιθυμεῖ σοφὸς γενέσθαι, ὄντι γάρ, &c. D'un autre côté le (*b*) *Préſomptueux* ne philoſophe point; car tel eſt le malheur de la préſomption, que, ſans être vertueux, bon ou prudent, on eſt content de ſoi-même à tous ces égards. Qui ſont donc ceux qui philoſophent, ſi ce n'eſt ni le Sage ni le Préſomptueux? *Ce ſont ceux qui tiennent le milieu entre ces deux extrêmes.*

Revenons. L'*Art eſt une Cauſe intentionelle & habituelle qui convient à l'homme.* Il n'eſt pas néceſſaire pour cela, que cette Cauſe agiſſe. On peut dire qu'un homme poſſède un Art, quoiqu'il ne l'exerce pas actuellement. Il ſuffit qu'il ait *le pouvoir* ou *la capacité de devenir Cauſe*, dès qu'il en aura l'intention & la volonté, ſuivant la remarque d'Horace.

——— *Alfenus vafer omni*
Abjecto inſtrumento Artis clauſâque tabernâ,
Sutor erat. ———

Ce

(*a*) *Plato*, pag. 203. Tom. III. *Edit. Serrani.*
(*b*) *Indocil.*

Ce qu'on a dit jusques ici ne suffit pas encore pour donner une juste idée de l'Art. Il ne faut pas qu'un homme, qui auroit aquis à force d'exercice, l'habitude de faire quelque tour de soupleſſe, ou quelque choſe de plus bas encore, puiſſe prendre le titre d'Artiſte. L'Art doit ſe diſtinguer par le nombre & l'excellence des préceptes. Il faut donc que chaque Art *ait ſon Syſtême* particulier *de préceptes approuvés & fondés ſur l'expérience.* Ainſi *l'Art eſt un pouvoir habituel dans l'homme de devenir la Cauſe de quelque effet, ſuivant un Syſtême de préceptes différens, approuvés par l'expérience.* Les *Péripatéticiens* ont défini l'Art. (*a*) : Ἕξις μετὰ λόγου ἀληθοῦς ποιητική. *Une habitude efficiente jointe à la droite raiſon* : & les *Stoïciens* (*b*) : Σύστημα ἐκ κατειλήψεων ἐγγυμνασάσθαι πρός τι τέλος εὐχρηστον τῶν ἐν τῷ βίῳ. Cette Définition a été traduite par *Cicéron* dans ſon *Diomedes de Grammaticâ*, L. II. *Ars eſt perceptionum exercitatarum collectio ad unum exitum vitæ utilem pertinentium*; & par *Quintilien* dans ſes *Inſtitutions*, L. II. c. 18. *Artem conſtare ex perceptionibus conſentientibus & exercitatis ad finem utilem vitæ.* *Cicéron* fait alluſion à la même définition dans ſes *Académiques*, L. II. c. 7. *Ars verò quæ poteſt eſſe niſi quæ non ex unâ aut duabus, ſed ex multis animi perceptionibus conſtat?* On trouve au même endroit déja cité de *Quintilien*, une troiſième définition de l'Art, qu'il attribue à *Cléanthe* : *Ars eſt poteſtas via* (id eſt, *ordine*) *efficiens.* §. 2.

(*a*) *Ariſt. Ethic. Nicom.* L. VI. c. 4.
(*b*) *Sextus Empir. advtr. Logicos*, pag. 392.

§. 2. Juſques ici, on a montré que l'Art eſt *une Cauſe*; mais pour devenir la Cauſe de quelque choſe, il faut un ſujet ſur lequel il puiſſe agir. Ce ſujet doit être *contingent*, c'eſt-à-dire propre à recevoir la forme & les changemens convenables au deſſein de l'Artiſte. Il faut du fer au Forgeron, du marbre au Statuaire, du bois au Charpentier, & ainſi du reſte, pour que chacun d'eux puiſſe exercer ſon Art. L'Art ne peût rien ſur tout ce qui eſt immuable, ſur les principes, les démonſtrations, les eſſences intellectuelles des choſes, en un mot, *ſur tout ce qui eſt néceſſairement ce qu'il eſt. Le* ſujet *commun ou univerſel de l'Art comprend tous les Etres contingens, qui ſont à la portée du pouvoir des hommes, & ſur leſquels ils peuvent agir.* Les Grecs ont appellé l'aſſemblage de ces matériaux: ὕλη, ou Ὑποκείμενον, ou τὸ ἐξ οὗ γινόμενόν τι ἐνυπάρχοντος. Voici la définition que donne *Ariſtote* du *Contingent* (*a*). Λέγω δ' ἐνδέχεσθαι, καὶ τὸ ἐνδεχόμενον, οὗ μὴ ὄντος ἀναγκαῖον τὸ δὲ ὑπάρχειν, οὐδὲν ἴσως διὰ τοῦτ' ἀδύνατον. J'appelle *contingent ce qui n'exiſtant pas néceſſairement, mais étant ſuppoſé exiſter, il ne ſuivra rien d'impoſſible d'une telle ſuppoſition.* Par exemple, il n'eſt pas néceſſaire qu'un Bloc de marbre donné prenne la figure d'un *Hercule*: mais il ne réſultera rien d'impoſſible de ce que vous le ſuppoſerez taillé de cette manière.

§. 3. L'Art eſt une Cauſe qui agit ſur un ſujet contingent. Mais quel eſt le commencement de l'Art? Ou, pour parler plus clai-

re-

(*a*) *Anal. prior.* L. I. c. 13.

rement, quelle eſt la raiſon, pour laquelle l'Art agit, & ſans laquelle les hommes n'auroient jamais penſé à le chercher? *C'eſt l'abſence de quelque choſe regardée comme un bien propre à ſubvenir à nos beſoins*; ç'a été pour recouvrer leur Santé que les hommes ont cultivé la Médecine, à quoi ils n'auroient jamais penſé, s'il n'y avoit point de Maladies; ç'a *été pour ſe garantir des injures de l'air*, qu'ils ont inventé l'art de faire des Etofes & de bâtir des Maiſons. Enfin pour ſe délivrer de la triſteſſe & de l'ennui, ils ont recherché les Arts qui divertiſſent & chaſſent la mélancolie, comme la Peinture, la Poéſie & la Muſique. En un mot, l'Art ſeroit ignoré, ſi l'homme étoit exemt de certains beſoins. L'Art recherche & procure à l'homme un bien qui lui manque, dont l'aquiſition eſt poſſible à ceux-là ſeuls qui en ont appris les moyens; & la recherche de ce bien eſt le vrai principe, le vrai motif qui fait agir l'Art (*a*). διὰ ταῦτα καὶ ἡ τέχνη ἐστὶν ἰατρικὴ νῦν ἐυρημένη ὅτι, σῶμα ἐστι πονηρὸν —. *Atque hac quidem de cauſâ medicinæ ars nunc eſt inventa, quoniam corpus per ſe profligatum eſt*, dit *Platon*. Et le Poëte dans *Stobée*. p. 515:

Χρεὼ πάντ' ἐδίδαξε· τί δ' ὃ χρεὼ κεν ἀπόροι;
Neceſſitas omnia docuit. Sed quid neceſſitas non poteſt comperire?

Ajoutez *Virgile* dans ſes *Géorgiques*:

Tum variæ venere artes: labor omnia vincit
Improbus, & duris urgens in rebus egeſtas.

§. 4.

(*a*) *Plato de Rep.* L. I. Tom. II. pag. 341. *Edit. Serrani.*

§. 4. Mais où finiſſent les opérations de l'Art? Les productions de l'Art ſe diviſent en deux claſſes; la première comprend les productions qui ſe montrent dans leur tout, & la ſeconde renferme celles qui ſe voyent par parties ſucceſſives; on donne à celles-ci le nom (a) d'*Energie*; les autres s'appellent *Ouvrages*: Un Air de Muſique, une Danſe, ſont des *Energies* qui paſſent, & qu'on ne voit que ſucceſſivement, à meſure que les Artiſtes exécutent; au-lieu qu'un Palais, une Statue, un Tableau, ſont des Ouvrages qui paroiſſent dans leur tout: Ici l'habileté de l'Artiſte ne paroît que quand il a mis la dernière main à ſon Ouvrage, qui peut durer longtems après lui. Souvent l'Ouvrier eſt oublié depuis pluſieurs ſiècles, lorsqu'on admire encore ſes productions. Là, tout au contraire, c'eſt-à-dire dans l'*Energie*, on ne peut juger de la capacité de l'Artiſte que pendant qu'il exerce ſon Art; & tout ſon mérite périt avec lui. Or, comme les opérations de l'Art ſe terminent toutes à un *Ouvrage*, ou à une *Energie*, c'eſt dans l'accompliſſement de l'un ou de l'autre qu'elles finiſſent (b). Ἡ δὲ ζωὴ ἐνέργειά τις ἐστι καὶ ἕκαστον περὶ ταῦτα καὶ τούτοις ἐνεργεῖ, &c. *La vie eſt une certaine Energie, & chaque homme* (c) *agit*, &c. Et là même: Διαφορὰν δέ τις φαίνεται τῶν τέλων· τὰ μὲν γὰρ ἐστιν ἐνέργειαι. τὰ δὲ παρ' ἀυτὰς ἔργα τινά .... *Mais on voit une différence dans les fins. Car quelques Arts ſont des Energies, & quelques uns.... ſont des Ouvrages.* §. 5.

(a) *Energy*, du Grec ἐνέργεια on auroit pu traduire: *Action.*

(b) *Ariſt. Ethic. Nicom.* L. X. c. 4.

(c) *Energi.*

§. 5. Faiſons reparoître ici Mr. *Harris* comme Interlocuteur. La diſcuſſion finie, comme on vient de le voir, il fait compliment à ſon Ami de l'avoir ſi bien inſtruit & ſi bien ſatisfait ſur un ſujet, ſur lequel il n'étoit pas préparé. Celui-ci avoue qu'il ne mérite point qu'on ait de lui une ſi haute opinion, & qu'il y a déja longtems qu'il a médité ſur ce ſujet, ſur lequel il a même écrit un Eſſai. Il ſe trouve en avoir ſur lui quelques fragmens. Mr. *Harris* lui en demande la lecture avec inſtance, & il obéit. Mais comme il accompagne cette lecture, des tons & des geſtes convenables à un ſtile fort empoulé, tel que l'eſt (*a*) ce morceau, & que cependant ils font chemin vers la Ville, Mr. *Harris* fait réfléxion qu'on prendra ſon Ami pour un homme qui a perdu l'eſprit; il l'interromt. Celui-ci reprend ſon ſang froid, & rapelle en peu de mots, §. 6, les principales idées qu'il avoit établies.

Au reſte, nous n'avons fait que donner de légers échantillons des ſavantes Notes qui apartiennent à ce Traité. Elles nous paroiſſent appuier ſolidement l'idée de l'Auteur, & elles méritent d'autant plus l'attention des Lecteurs, que les paſſages cités y ſont accompagnés de réfléxions très judicieuſes. Cependant, comme il s'attache à montrer que l'idée qu'il donne de l'Art eſt exactement la même, qu'en ont eue les Anciens, dont il allègue les définitions, quelqu'un demandera peut-être comment il s'eſt

(*a*) Il eſt pris d'un Commentateur d'*Ariſtote*, *Euſtratius*, & raporté dans les Notes.

s'eſt pu faire que *c'ait été juſqu'à préſent un Secret.* Laiſſons-lui le ſoin de répondre à cette queſtion, & paſſons à ſon ſecond Traité.

Après avoir parlé de l'Art conſidéré comme le Genre de pluſieurs Eſpèces, Mr. *Harris* paſſe à quelques-unes ſur leſquelles il donne ſes réfléxions. Il n'a point choiſi les Arts qui ont été inventés pour les beſoins preſſans de la vie, comme l'Agriculture ou la Médecine, il a donné la préférenee à ceux qui la rendent agréable, parce que *le bien-être mérite* d'être préféré à *la ſimple éxiſtance.* Ainſi, c'eſt ſur *la Muſique, la Peinture & la Poéſie*, que roule ce Diſcours, qui eſt diviſé en ſix Chapitres. L'Auteur s'y propoſe de montrer en quoi ces Arts ſes raportent, en quoi ils diffèrent, & lequel des trois a la ſupériorité ſur les deux autres.

C'eſt par les divers Organes des Sens, que notre Eſprit aquiert la connoiſſance du Monde naturel & de ſes (*a*) propriétés, & des autres Eſprits & de leurs propriétés. C'eſt par ces mêmes Organes que les Arts font connoître à l'Eſprit leurs imitations, & qu'ils imitent, ſoit les parties ou les propriétés de ce Monde naturel, ſoit les paſſions, les (*b*) actions, ou les autres propriétés de l'Eſprit. L'Oeil eſt l'Organe de la Peinture, qui n'imite que la figure & la couleur des Objets. La Muſique ne paſſe à l'Eſprit que par l'Organe de l'Ouie, elle ne peut imiter que les tons & les mouvemens. La Poéſie ayant auſſi l'Oreille pour ſon Organe, entant que

(*a*) *Affections.* (*b*) *Energies.*

que les mots ne ſont regardés que comme de ſimples ſons, elle eſt bornée tout de même à imiter les ſons & les mouvemens. *Mais comme les ſons repréſentent* (*a*) *par convention les diverſes idées qu'on a dans l'Eſprit, la Poéſie eſt capable, par ce moyen, d'étendre ſes imitations auſſi loin que peut aller l'expreſſion du langage, ce qui, en quelque façon, renferme tout.* Ces trois Arts conviennent donc enſemble en ce qu'ils ſont *imitatifs*, & ils diffèrent en ce qu'ils imitent par des moyens différens.

Mais lequel des trois eſt le plus excellent? On le découvrira en examinant dans chacun, l'exactitude de l'imitation, & l'importance des ſujets imités. Commençons par la Peinture. Les ſujets qui lui conviennent le mieux ſont toutes les choſes, tous les incidens qui ſe caractériſent particulierement par la figure & par la couleur. C'eſt en général *la Maſſe entière de l'Univers*, tout ce qui eſt matériel, les choſes inanimées, les végétables, les Animaux, les mouvemens du corps, les cris, le rire, les paſſions & les qualités de l'Ame, autant qu'on les peut repréſenter par l'attitude, par la configuration des parties extérieures, ou par la ſituation des Muſcles. Toutes les actions, tous les evènemens qui ſe paſſent en un moment, ou qui renferment une rapide ſucceſſion d'incidens qui ſemblent tous ſe raporter au même (*b*) inſtant. Les ſujets propres à la Muſique

(*a*) Parce que chaque Peuple eſt convenu d'exprimer certaine idée par un certain ſon ou un certain mot.

(*b*) *Punctum temporis.*

que ſont *toutes les choſes, tous les incidens qui ſe peuvent caractériſer ſenſiblement par le mouvement & par le ſon*, comme le murmure d'un Ruiſſeau, le bruit des vagues de la Mer, les vents, les tempêtes, le tonnerre, le chant des Oiſeaux, le cri de certains Animaux, la voix humaine, particulierement les plaintes & les gémiſſemens, ſymptômes de la douleur & de l'angoiſſe. Après cela ſi l'on compare ces deux Arts enſemble, on trouvera que la Peinture l'emporte de beaucoup ſur la Muſique: celle-ci ne peut imiter que les ſons & les mouvemens qui, dans le *Monde animal* ou *inanimé*, ſont les mêmes dans toute une Eſpèce; elle ne peut caractériſer aucun *Individu* en particulier, & ſon imitation eſt très imparfaite. Tout au contraire, la Peinture imite avec la derniere exactitude, les figures, les attitudes des figures, & les couleurs; non-ſeulement elle caractériſe chaque Eſpèce, mais même chaque Individu, avec ſes divers mouvemens & ſes paſſions, au moins en partie; ainſi l'*imitation muſicale eſt bien au-deſſous de la pictoreſque*.

La Poéſie imite tout ce qui peut être imité par la Peinture & par la Muſique, car *les mots ſont ſes matériaux*; & les mots peuvent par convention repréſenter toutes les idées. Outre cela, les mots étant ſuſceptibles d'une prononciation lente ou rapide, rude ou douce, ils peuvent imiter certaines choſes par le ſimple ſon. Il y a, par exemple, indépendamment de la ſignification des mots, une rélation naturelle entre le bruit d'un chalumeau de paille & ce Vers de *Virgile*, *Ecl.* III. v. 27.

Stri-

Stridenti miserum stipula disperdere carmen.

Entre le cours d'une Rivière & ce vers d'*Horace*.

——— ——— *at ille*
Labitur & labetur in omne volubilis ævum.

Mais cette imitation, fondée dans la Nature, eſt très bornée ; d'ailleurs elle n'eſt guère intelligible qu'à ceux qui entendent le ſens des mots. A ne conſidérer donc la Poéſie que de ce côté-là, il faut avouer qu'elle eſt, auſſi-bien que la Muſique, fort inférieure à la Peinture ; & l'on peut dire qu'à ce même égard, la Muſique & la Poéſie ont à peu près un mérite égal. On ne manquera pas d'objecter ici à Mr. *Harris* qu'il ſe trompe dans ſon jugement, car il n'y a point de comparaiſon entre l'imitation naturelle de la Poéſie, & celle de la Muſique, tant celle-ci a de ſupériorité ſur l'autre. Il ne s'eſt pas ſouvenu de ce qu'il avoit dit à ce ſujet dans une Note (*a*), où il met la Muſique en une eſpèce d'égalité avec la Peinture, & fort au-deſſus de la Poéſie. „ Une figure peinte, dit-il, ou une compo„ ſition de Muſique, ont toujours une réla„ tion avec ce qu'elles repréſentent ; mais une „ Deſcription en mots a rarement aucune telle „ rélation naturelle aux diverſes idées dont „ ces mots ſont les Symboles. C'eſt pourquoi „ perſonne n'entend la Deſcription, que ceux „ qui entendent la Langue en laquelle elle eſt „ conçue. Tout au contraire, les imitations „ de

(*a*) Pag. 58.

„ de la Muſique & de la Peinture ſont entendues de tout le monde". Nous ajouterons à cela qu'il y a des Langues dans leſquelles la Poéſie eſt incapable de cette imitation naturelle; telle eſt la Langue Françoiſe, comme l'a remarqué Mr. l'Abbé *du Bos* dans ſes *Réflexions ſur la Poéſie & ſur la Peinture*. D'ailleurs on ne peut citer qu'un très petit nombre de Vers qui imitent heureuſement ce qu'ils ſignifient, & cette imitation eſt toujours ſi imparfaite, qu'elle échape ſouvent à ceux-mêmes qui ſavent la Langue. Mais les imitations de la Muſique ſont reconnues de tous ceux, qui ont l'idée des choſes qu'elles repréſentent. Telle eſt la fameuſe Tempête de l'Opéra d'*Alcione*, l'Air des *Trembleurs*, d'*Iſis*, les fureurs de *Roland*, pluſieurs Airs qu'on a faits pour imiter le chant du Roſſignol, & celui du Coucou. L'Auteur lui-même en cite deux exemples (*a*); *la marche de Polyphème dans la Paſtorale d'Acis & Galatée, & l'Antienne qu'on chante au Couronnement des Rois, qui repréſente les acclamations de la Multitude*. Il eſt donc évident que la Muſique a l'avantage ſur la Poéſie par raport à l'imitation naturelle.

Conſidérons à préſent la Poéſie, du côté de l'avantage qu'elle a de pouvoir repréſenter par des mots toutes les idées, ſans en excepter même celles qui conviennent particulierement à la Peinture & à la Muſique. La Poéſie conſidérée ſous ce point de vue a-t-elle l'avantage ſur les deux autres Arts? Comme la Poéſie em-

(*a*) Pag. 67, dans les Notes.

embraſſe tous les ſujets, & que la Peinture & la Muſique ſont bornées à quelques-uns, il faut comparer d'abord ces deux Arts avec la Poéſie, dans les ſujets qui leur conviennent parfaitement.

„ Pour commencer par la Peinture, elle de-
„ mande un ſujet qui puiſſe être caractériſé
„ par les couleurs, les figures & l'attitude des
„ figures, dont l'intelligence ne dépende point
„ d'une ſucceſſion d'évènemens, à moins
„ qu'elle ne ſoit courte & évidente par elle-
„ même, qui admette (ſi l'on veut) une gran-
„ de variété de circonſtances, mais qui con-
„ courent toutes au même point de tems in-
„ diviſible, & qui ſe raportent toutes à une ac-
„ tion principale ". Il eſt certain qu'à l'égard de tels ſujets, où la Peinture peut déployer toute ſa force & étaler toutes ſes graces par des moyens naturels, ſenſibles aux moins intelligens, elle eſt ſupérieure à la Poéſie qui emploie des moyens artificiels, inintelligibles à quiconque n'a pas déja dans l'eſprit les idées que les mots repréſentent, & qui court le riſque d'être ennuieuſe ſi elle entre dans *le détail*, ou d'être obſcure ſi elle eſt *conciſe*. Mais quoique nous donnions à la Muſique l'avantage d'un ſujet qui lui convienne, elle demeurera fort au-deſſous de la Poéſie. Celle-là ne reveille point en nous l'idée préciſe de ce qu'elle veut imiter, il y a ſeulement de l'analogie, de la conformité; au-lieu que celle-ci imite ſi exactement, qu'on ne ſauroit s'y méprendre: *Et le plaiſir conſiſte à reconnoître les choſes imitées.* (On peut conſulter là-deſſus un Paſſage

de la Poétique d'*Ariſtote* (*a*) : Τό τι γὰρ μιμεῖσθαι, &c.).

Mais conſidérez la Poéſie dans les ſujets qui ſont propres, & qui ne ſont du reſſort ni de la Peinture ni de la Muſique, tels que ceux qui ſuppoſent une longue durée, ou qui développent l'intérieur de l'homme, ſes mœurs & ſes paſſions, & vous verrez qu'elle eſt fort ſupérieure aux deux autres Arts. Le mérite de ces ſujets eſt ſenſible. Ils ſont touchans, inſtructifs, & l'Eſprit les ſaiſit avec force. Les évènemens nous affectent, à proportion qu'ils nous intéreſſent ; il n'y a point d'inſtruction plus importante que celle qui nous conduit à la connoiſſance de nous-mêmes ; & nous ſaiſiſſons avec d'autant plus de force, un ſujet qui roule ſur les mœurs & les paſſions, que nous en ſentons intérieurement la réalité. La Poéſie, outre le charme qui naît de la cadence des Vers, imite les ſujets avec tant d'exactitude, qu'elle ne laiſſe rien à deſirer. Elle a donc un grand avantage ſur la Peinture, & par conſéquent ſur la Muſique.

A la vérité, la Muſique eſt recommandable par le pouvoir qu'elle a d'exciter dans l'Ame certaines paſſions, de nous rendre triſtes ou gais, courageux, ou tendres, parce qu'il y a entre nos paſſions & nos idées une *opération réciproque*. Certaines idées reveillent en nous certaines paſſions par une eſpèce de Sympathie naturelle, & ces mêmes paſſions excitent à leur tour les mêmes idées. Un ſpectacle triſte nous rend

(*a*) Chap. IV.

rend mélancoliques ; & la mélancolie portée à un certain degré, reveille en nous, à son tour, des idées lugubres. La Poésie produit les mêmes effets ; ensorte que quand elle s'unit avec la Musique, deux forces du même genre concourent au même but, & il est rare que personne puisse résister à leur double influence.

— — — — — *Pectus inaniter angit,*
Irritat, mulcet, falsis terroribus implet.
Horat. Epist. I. Lib. II. vs. 211.

Quoique les deux prémiers Traités de Mr. *Harris* ayent bien leur mérite, le dernier nous paroit beaucoup plus intéressant. C'est un Dialogue sur le Bonheur, ou plutôt une recherche du Souverain Bien, auquel un Philosophe peut parvenir dans ce Monde, indépendamment du secours & des lumières de la Religion. Ces recherches sont dignes de la curiosité du Lecteur, mais pour nous conformer aux Loix de ce Journal, nous n'en parlerons que le plus brievement qu'il nous sera possible. Ce Traité est divisé en deux parties. On donne dans la prémière, l'idée générale du Souverain Bien, & on détruit les idées fausses qu'on a coutume de s'en former. Dans la seconde on montre, en quoi le Souverain Bien consiste, & on répond à quelques objections. Quoique cet Ouvrage porte le titre de *Dialogue*, nous le regarderons comme un simple Discours, & cela pour les mêmes raisons, qui nous ont fait prendre ce parti à l'égard du prémier Traité.

Après un assez long préambule, qui contient plusieurs réflexions propres au sujet, l'Auteur

vient à la Queſtion : Qu'eſt-ce que le Souverain Bien ? „ L'idée générale en eſt ſimple & „ facile, mais le détail des particularités en eſt „ long & plein de difficultés ; les Paſſions & „ les préjugés nous ſuſcitent ſans ceſſe des obſtacles ; on rencontre des paradoxes à chaque pas ; & quand on réuſſiroit, le ſujet même ſuffit pour faire de la peine. Ce n'eſt pas, „ ajoute l'Auteur, que je ſois prévenu contre ce ſujet, car je n'en connois point dans „ le Monde de plus digne de l'homme. Ce „ n'eſt pas non plus que mon génie ne m'y „ porte, car aucun ſujet n'a plus conſtamment „ exercé mon attention. Mais la vérité eſt que „ je n'y ſaurois penſer ſans faire la mortifiante „ réflexion, que les plus Philoſophes dans la „ théorie ſe confondent avec le commun des „ hommes dans la pratique "[a].

Quoiqu'il en ſoit, *le Souverain Bien eſt ce dont la poſſeſſion nous rend heureux*. Mais, eſt-ce une poſſeſſion *ſenſuelle* ou *intellectuelle* ? Expliquons-nous, & ne diſons rien qui ne ſoit fondé ſur le témoignage *de tout le Genre-humain*. En effet, il y a de certaines (*a*) *notions & perceptions primitives du Bien*, qui ſont naturelles, uniformes & communes à tous les hommes, leſquelles tous reconnoiſſent, dans leurs différentes recherches ; & toute la différence gît dans l'application qu'ils en font (*b*). Il en eſt com-

(*a*) En Latin *prænotiones*, *anticipationes*, en Grec προλήψεις, ἔννοιαι, avec les Epithètes de κοιναὶ, ἔμφυτοι, φυσικαὶ. En Anglois *preconceptions*.

(*b*) *Epict.* L. I. c. 22. p. 114, 116. *Edit. Upt.* & Lib. IV. c. 1. p. 545.

comme d'une troupe de Voyageurs, qui tendent tous au même endroit, & qui ont une vaſte Forêt à traverſer; chacun prend la route qui lui paroit la plus ſûre, parmi toutes celles qui ſe préſentent, dont peut-être la plupart ſont fauſſes. Les hommes en agiſſent de même dans la recherche du Souverain Bien. Chacun y tend par une route particulière, mais il n'y en a qu'une qui ſoit la véritable.

Tous les hommes reconnoiſſent d'abord unanimement, que le Souverain Bien doit être *quelque choſe de convenable à leur nature.* Mais comme nous ne nous contentons pas ſimplement de vivre, & que nous tâchons à nous rendre la vie agréable, il faut que le Souverain Bien ſoit quelque choſe qui conduiſe *au bien-être.* Ce n'eſt pas tout: on voit les hommes peu contens des productions de leur propre Païs & des ſaiſons, mettre le monde entier ſous contribution, changer l'ordre de la Nature, chercher les fruits du Printems dans les rigueurs de l'hiver, & la glace de l'hiver, dans les chaleurs de l'Eté. Cela montre que *le Souverain Bien* eſt quelque choſe, *qui, autant que cela eſt poſſible, s'accommode à tous les tems & à tous les lieux.* Enfin, pourquoi cette avidité pour les richeſſes, ſi ce n'eſt parce qu'elles peuvent nous procurer ce que nous croyons avantageux? Pourquoi les brigues & les diſputes éternelles pour le pouvoir & la domination, ſi ce n'eſt pour ſe mettre en état de réſiſter à ceux qui voudroient nous troubler dans la poſſeſſion de nos biens? N'eſt-ce point dans cette même vue que d'autres ſe retirent du monde pour vi-

vre dans l'obſcurité? Voila donc encore deux ou trois *notions primitives du Souverain Bien: il ne doit pas être paſſager; il ne doit dépendre ni de la volonté ni du pouvoir des autres*, mais *il doit être durable, dépendant de nous-mêmes & inamiſſible.* On pourroit ajouter d'autres marques caractériſtiques du Souverain Bien, mais celles-là ſuffiſent: *Le Souverain Bien eſt quelque choſe de propre à notre nature, tendant au bien-être; de tous les tems & de tous les lieux; durable, tirant ſa ſource de nous-mêmes & dont perſonne ne puiſſe nous priver. Neque ulla alia in re niſi in Naturâ, quærendum eſſe illud ſummum bonum quo omnia referrentur*, dit *Cicéron* (*a*). *Epictète* appelle la connoiſſance qui regarde notre bonheur, *celle qui conduit non-ſeulement à vivre, mais à vivre bien* (*b*). Τὴν ἀλήθειαν τὴν περὶ τῆς εὐδαιμονίας, ἢ τὴν περὶ τοῦ ΖΗΝ ἀλλὰ τὴν πρὸς τὸ ΕΥ ΖΗΝ. *Antonin* parlant du *bonheur* qu'il appelle *le Souverain Bien*, dit que c'eſt quelque choſe qui eſt en notre pouvoir, ΠΑΝΤΑΧΟΥ καὶ ΔΙΗΝΕΚΩΣ (*c*), *par-tout & toujours.* Niſi STABILI & FIXO & PERMANENTE BONO, BEATUS *eſſe nemo poteſt. An dubium eſt quin nihil ſit habendum in eo genere quo vita beata completur, ſi id poſſit amitti* (*d*)? Τί γάρ ἐστιν, ὃ ζῆλῶ πᾶς ἄνθρωπος; Εὐταβῆναι, εὐδαιμονῆσαι, ΠΑΝΤΑ ΩΣ ΘΕΛΕΙ ΠΟΙΕΙΝ

(*a*) Dans ſes *Acad.* L. I. c. 5. p. 27 de l'Edit. de *Paris.*
(*b*) *Epict.* L. I. c. 4. p. 28 *Edit. Upt.* ap. *Arrian.*
(*c*) L. VII. §. 54.
(*d*) *Cicer. Tuſc. Diſp.* L. V. c. 14. p. 372 de l'Edit. de *Paris.*

ΠΟΙΕΙΝ, μὴ κωλύεσθαι, μηδ' ἀναγκάζεσθαι (*a*). *Car qu'eſt-ce que les hommes cherchent? D'être en ſureté, d'être heureux, de faire ce qu'ils veulent, de n'être ni retenus ni forcés.*

Tous les hommes ſont d'accord ſur ces caractères *du Souverain Bien*, mais il n'en eſt pas de même ſur ce qui en fait l'eſſence, comme cela paroit par les divers genres de vie qu'ils embraſſent pour être heureux. L'un préfère une vie laborieuſe, parce qu'il regarde les richeſſes comme le *Souverain Bien*, que l'autre cherche dans les *plaiſirs*, en menant une vie diſſipée, & ainſi du reſte. Entrons dans quelque détail. La vie ne ſe peut paſſer que dans l'*action* ou dans *le repos*. *Le pouvoir* & *les richeſſes* ſont le grand but de *la vie active*, & *les plaiſirs* ou la *contemplation*, celui de la *vie oiſive*. Ces quatre genres de vie partagent en général tous les hommes. Voyons ſi le Souverain Bien s'y trouve tel que nous l'avons caractériſé; & commençons par *le Pouvoir* ou *la Politique*. Quel eſt le but du Politique? S'il eſt ſimple Particulier, c'eſt la faveur d'un Prince ou d'une République, avec les honneurs & les émolumens qui y ſont attachés. S'il eſt Prince, c'eſt à peu près les mêmes avantages dans un plus haut dégré; un plus grand Empire, de plus ſerviles homages, de la gloire, des conquêtes. Mais ſi tout cela eſt un bien, ce n'eſt pas celui dont nous avons donné les caractères; *il vient de cauſes étrangères*, & *non de nous-mêmes*, il n'eſt ni *durable*, ni exemt de révo-

(*a*) *Arrian. Epict.* L. IV. c. 1. p. 539, 540.

révolutions. Au contraire, il eſt toujours accompagné d'*inquiétude*, & ſa perte eſt ſouvent ſuivie d'ignominie, de perſécutions, & de la mort même. Ce n'eſt pas tout: il faut en général renoncer à la ſincérité, à la généroſité, à la candeur, à la juſtice, à l'honneur, pour parvenir à ce *prétendu Bien*, & employer la flatterie, la diſſimulation, l'intrigue, peut-être, l'iniquité, le menſonge & la fraude.

Paſſons donc à la vie lucrative. Mais pour aquérir des richeſſes, il arrive ſouvent qu'on fait les mêmes baſſeſſes, qu'on employe les même voyes, que nous venons de condamner. S'il eſt beau de mériter l'eſtime & l'amitié des hommes, il eſt certain qu'une vie, qui ſe paſſe dans la ſeule recherche des richeſſes, ne mérite que du mépris. D'ailleurs l'incertitude des entrepriſes qu'on fait pour s'enrichir, & de la poſſeſſion même des richeſſes, n'eſt-elle pas une ſource perpétuelle d'inquiétudes? Mettons donc la *vie lucrative* au rang de la *vie politique*, & voyons ſi *le Souverain Bien ne ſeroit* point dans *la vie viſive*? & d'abord dans *les plaiſirs*. Mais hélas! Quels plaiſirs peut-on gouter dans un Monde auſſi inconſtant, auſſi turbulent que celui-ci? Expoſés d'un côté à l'intempérie de l'air, à la rigueur des ſaiſons, aux orages, aux tempêtes, & d'un autre côté à la diſcorde, à la haine, à la vengeance, pouvons-nous attendre des plaiſirs, *qui ſoient de tous les tems & de tous les lieux, & qui ne dépendent point de cauſes étrangères, qui ſoient ſtables & qu'on ne puiſſe nous ravir*?

Reſte *la vie contemplative*, qui ſeroit certainement

hement la plus heureuſe, ſi nous étions placés dans quelque céleſte Région, d'où nous puſſions à l'aiſe, ſans peine & ſans inquiétude, contempler l'Univers, ou plutôt ſi ce Monde étoit exemt de revers & de tumultes, & les hommes de Paſſions. Mais elles ſont tellement enracinées en nous, que la plus haute contemplation ne ſauroit nous en guérir. Et l'expérience ne montre-t-elle pas que les plus profonds Philoſophes ſont pour la plupart de vrais enfans, du côté de l'humeur & de la conduite, auſſi-bien que les plus ſimples & les plus ignorans? *Ils ont peut-être un peu plus d'arrogance & de préſomption, à cauſe de leur ſavoir, mais pas un grain de plus de grandeur d'ame, de candeur & de diſpoſition à ſouffrir tranquilement* (*a*).

D'ailleurs nous ne ſommes pas dans ce Monde uniquement *pour penſer*; il faut *agir*. Autrement, à quoi bon tant de *qualités ſociables*? Que deviendroient les rélations de Père, de Frère, de Mari, de Fils, de Citoyen, de Magiſtrat? Que deviendroit la Société elle-même? Que ſeroit-ce enfin que cette contemplation? Non, *la vie contemplative*, quelque noble qu'en ſoit l'objet, ne convient point à notre état préſent. (*Ces quatre différentes maniéres de paſſer la vie, ſont priſes d'*Ariſtote) (*b*).

„ Heureux! dit l'Auteur, ſi nos recherches „ ſe terminoient ici. Car, inſinuer d'abord „ que tout le *Genre-humain* eſt dans l'erreur, „ & entreprendre enſuite de montrer qu'on a „ ſeul

(*a*) *Calm-indurance.* (*b*) *Ethic.* L. I. c. 5.

„ ſeul la Raiſon de ſon côté, eſt un dégré „ d'arrogance, dont je ne voudrois pas vo„ lontiers me rendre coupable". Cependant le ſujet nous intéreſſe de trop près, pour ne pas l'approfondir ; & ſi nous prenons bien nos précautions, afin de ne pas recevoir une pièce de monnoie fauſſe pour une bonne, négligerions-nous de nous mettre en état de ne pas recevoir comme *le Souverain Bien* ce qui n'eſt que *miſère*? Que les ſcrupules ne nous arrêtent point: Pourſuivons.

Nous ſommes, comme tout autre Etre, environnés ſur cette Terre, *d'une infinité d'objets*. Les uns nous plaiſent; nous évitons les autres; & les troiſièmes ne nous touchent point. Ceux-ci nous ſont indifférens; nous recherchons les prémiers, & nous avons de l'averſion pour les autres, à proportion des rélations qu'ils ont avec notre nature. La valeur des choſes, par raport à nous, eſt déterminée par ces rélations. *L'homme eſt un Animal raiſonnable & ſociable* (*a*). Suivant cette idée, toutes les choſes ſont *déſirables*, *haïſſables ou indifférentes* à l'homme, à meſure qu'elles contribuent plus ou moins à *ſon bien-être*, *entant que Créature raiſonnable & ſociable*. Il ne doit donc rien rechercher, qui tende à *la ruine de la Société*. Il doit éviter tout acte de fraude ou de rapine, & laiſſer à l'écart tout ce qu'il pourroit aquérir par ces injuſtes moyens. En un mot

(*a*) Cette définition eſt priſe d'*Epictète* & de *M. Antonin*, L. IX. S. 9. &c. Mr. *Harris* l'appuie ſur des principes & des raiſonnemens fort clairs.

mot il ne doit aſpirer à rien, qui ne ſoit conforme à la juſtice ou du moins qui n'y ſoit pas contraire. La prudence n'eſt pas moins néceſſaire, ſoit pour ne pas rechercher, par ignorance, ce qui eſt injuſte, ſoit pour éviter de ſe ſervir de mauvais moyens, pour obtenir ce qui eſt juſte. Mais nous ſommes aveuglés, tyranniſés par tant de Paſſions, environnés de tant d'objets ſéduiſans qui nous tentent, que nous ſerions expoſés à agir à tout moment contre *la juſtice* & *la prudence*, ſi la *tempérance* ne venoit pas à notre ſecours. Enfin il faut ajouter *le courage ou la grandeur d'Ame* pour ſurmonter *la fauſſe honte*, & pour ſe mettre au-deſſus de la *crainte & du danger*. De ces quatre vertus dépend toute la Morale. *Stobée*, après avoir dit que parmi les vertus, il y en a de principales & d'autres ſubordonnées, ajoute πρώτας δὲ τίτταρας εἶναι, φρόνησιν, σωφροσύνην, ἀνδρίαν, δικαιοσύνην· καὶ τὴν μὲν φρονήσιν περὶ τὰ καθήκοντα γίνεσθαι (*a*), &c. *Il y a quatre vertus primitives, la Prudence, la Tempérance, le Courage & la Juſtice*, &c. C'eſt une vie raiſonnable que celle qui eſt reglée ſur ces quatre grandes vertus, *une vie où la valeur des choſes eſt déterminée par les rélations qu'elles ont avec la Nature & la conſtitution du Genre-humain* (*b*). *Telle eſt la vie vertueuſe, ou conforme aux devoirs moraux, ou à la Nature*; car ces expreſſions ſont équivalentes. Quand même le nombre des objets ſeroit infini, il n'eſt pas difficile de choiſir; *car tant qu'il n'y a rien d'incompatible*

(*a*) *Ecl. Ethic.* p. 167. (*b*) Vid. *Cic. de Offic.*

patible avec une telle vie, nous pouvons avec juſtice, préférer l'exiſtence à la mort, le plaiſir à la douleur, l'abondance à la pauvreté, la liberté à l'eſclavage, & le pouvoir à la dépendance. Lorsque nos efforts dirigés par ces vertus nous ont mis en poſſeſſion de tout ce que nous ſouhaitons, que peut-il nous manquer pour rendre notre état parfaitement *conforme à la Nature*, pour nous rendre ſouverainement heureux? Rien certainement, ſi nos efforts étoient toujours couronnés d'un heureux ſuccès. Mais l'expérience ne montre-t-elle pas que ſouvent ceux dont la conduite eſt réguliè-re, manquent leur but & ſont fruſtrés de leur attente, auſſi-bien que ceux qui agiſſent d'*une manière contraire à la Nature*? Et qui ne ſait à combien de dangers & de maux les Juſtes ſont expoſés dans ce Monde, auſſi-bien que les Méchans?

——— *Cadit & Ripheus juſtiſſimus unus*
Qui fuit in Teucris & ſervantiſſimus æqui (a).

Où donc ſe tourner? Nous avons, après bien des recherches, placé *le Souverain Bien* dans *une vie vertueuſe*, telle que l'exige la Nature de l'homme. Mais ce Syſtême répond-il mieux que ceux que nous avons rejettés, à nos idées du Souverain Bien? N'avons-nous pas remarqué qu'il y a *dès tems & des lieux*, où l'on ne ſauroit y parvenir, & que dans d'autres où il ſe trouve, on peut en être privé dans un moment,

(a) *Æn.* L. II. vs. 426.

ment, ſans retour, & par des evènemens à quoi il n'eſt pas poſſible de réſiſter? Ainſi, malgré la longueur & l'exactitude de notre recherche, nous n'avons pu trouver un Bien tel que nous le cherchons, *un bien durable, inamiſſible, accommodé à toute ſorte de circonſtances.* Ne ſemble-t-il pas en réſulter qu'un Bien de cette eſpèce n'exiſte point du tout?

Car où eſt la différence, ſi l'aquiſition de ce qui eſt *conforme à la Nature*, eſt auſſi difficile que l'aquiſition de ce qui y *eſt contraire*, & ſi la poſſeſſion de l'un & de l'autre eſt également incertaine? *Brutus* ne périt-il pas en défendant ſa Patrie, de même que *Céſar* qui tâche à la ruiner?

Il eſt vrai qu'au prémier coup d'œil, ils paroiſſent également malheureux; la mort les enlève l'un & l'autre, avant qu'ils ayent accompli leur deſſein. Mais ſi l'on étoit obligé à faire un choix entre ces deux Grands-hommes, ſuppoſé leur malheur égal, qui ne préféreroit la condition de *Brutus* à celle de *Céſar*? Celui-là eut la conſolation de ſentir la juſtice de ſa cauſe, quoique ſes efforts ne réuſſiſſent pas; au-lieu qu'il n'eſt pas poſſible que *Céſar* ait eu cette ſatisfaction.

Si donc nous ſuppoſions que le Souverain Bien conſiſtât uniquement *dans la rectitude de la Conduite*, & non dans le ſuccès, c'eſt-à-dire, à faire ſimplement tout ce qu'on eſt capable de faire pour le bien de l'homme, quand même on ne réuſſiroit pas, peut-être trouverions-nous un Bien qui répondroit à toutes nos idées. D'abord, il n'y a *point de tems*, *point*

de lieu, d'où la *rectitude de Conduite* ſoit excluſe. „ N'y a-t-il pas des actions juſtes & „ dans la Proſpérité & dans l'Adverſité? Ne „ peut-on pas tenir une conduite décente, généreuſe & louable, non-ſeulement dans la „ Paix, dans l'Indépendance, dans la Santé; „ mais encore dans la Guerre, dans l'Oppreſ„ ſion, dans la Maladie, dans la Mort"? Peut-il y avoir *un Bien auſſi durable* que le pouvoir d'agir juſtement? Ce Bien n'eſt-il pas *entierement hors du pouvoir des autres*? Conçoit-on quelque circonſtance où un honnête homme ne puiſſe pas agir ſelon la juſtice? La *rectitude de Conduite* eſt donc *un Bien dont on ne ſauroit être privé, & qui tire ſa ſource de nous-mêmes*. Mais elle eſt en même tems *convenable à notre nature*, car rien ne peut mieux convenir à un Etre doué de raiſon, & formé pour la Société, *qu'une conduite raiſonnable & ſociable*. Enfin il n'y a rien qui puiſſe plus probablement concourir *au bien-être* de l'homme, que l'exercice de ſa Raiſon & des qualités ſociables, dont il eſt doué; exercice qui n'eſt autre choſe que *la plus grande rectitude de Conduite*.

Non poſſidentem multa vocaveris
Recte beatum; rectius occupat
Nomen beati qui Deorum
Muneribus ſapienter uti,
Duramque callet pauperiem pati,
Pejusque leto flagitium timet:
Non ille, &c. (*a*).

Les

(*a*) *Hor. Od.* L. IV. 9.

Les Anciens ont fait consister leur bonheur dans le sentiment intérieur qu'ils avoient *de la rectitude de leur Conduite*; Témoin *Epicure* qui n'étoit pas Euthousiaste : „ Je vous écris „ ceci, dit-il à un de ses amis, un des heu„ reux jours, & cependant le dernier de ma vie. „ Je ressens des douleurs si violentes, qu'il ne „ s'y peut rien ajouter. Mais elles sont com„ pensées par la joie, que répand dans mon „ ame le souvenir de mes principes & de mes „ découvertes. *Anitus* & *Melitus* peuvent me „ tuer, disoit *Socrate* prêt à subir son injuste „ condamnation, mais ils ne sauroient me fai„ re de mal (*a*) ". Qu'auroit voulu dire ce grand Philosophe, s'il n'avoit pas fait allusion à la satisfaction intérieure que lui donnoit la rectitude de sa Conduite, à laquelle il faisoit uniquement attention? Mais combien d'exemples ne nous fourniroient pas tant de généreux Patriotes de tous les Siècles & de toutes les Nations, qui se sont volontiers offerts à la mort plutôt que d'agir contre leur Patrie? Certainement ils avoient en vue une autre félicité que celle qui résulte du succès, lorsqu'ils couroient avec joie à une mort souvent inévitable. Que dirons-nous de tant de Martyrs qu'ont eus les Systêmes vrais & faux? Quelle est cette *consolation d'une bonne conscience*, si célébrée dans la Religion, sinon ce témoignage qu'on est en état de se rendre à soi-même, de n'avoir rien fait que de juste? Enfin, n'est-ce pas ce que signifie

(*a*) *Diog. Laert.* L. X. S. 22. *Cic. de fin.* L. II. C. 30. pag. 173.

signifie cette façon de parler en usage parmi le Vulgaire, dans un mauvais succès qui ne vient point par leur faute? *j'ai fait ce que j'ai pu, je n'ai rien à me reprocher.* N'est-ce pas parce que nous mettons notre bonheur, non *dans le succès*, mais *dans la rectitude*? Voici à ce sujet un beau passage de *Cicéron*: „ Sed quid duces & principes nominem, cum legiones „ scribat *Cato* sæpe alacres in eum locum profectas unde redituras se non arbitrarentur? „ Pari animo Lacedemonii in Thermopylis occiderunt, in quos *Simonides*:

Dic hospes Spartæ nos te vidisse jacentes,
Dum sanctis patriæ legibus obsequimur (*a*).

„ *Ægyptiorum* mores quis ignorat? Quorum „ imbutæ mentes pravitatis erroribus quamvis „ carnificiam prius subierint quam ibim aut aspidem, aut felem, aut canem, aut crocodilum violent: quorum etiam si imprudentes „ fecerint, pœnam nullam recusent (*b*).

Revenons. La *rectitude de Conduite* suppose *une vie uniforme*, où l'on ne s'écarte ni à droite ni à gauche *du Système* qu'on a embrassé. Mais comme il y a un grand nombre de Systêmes différens, contraires l'un à l'autre, quoique bien liés chacun en particulier, il ne suffit pas, pour être heureux, de s'attacher à tel ou tel Systême, car il y a des Systêmes de scélératesse aussi-bien que des Systêmes de probité; il faut

(*a*) *Tuscul. Disp.* L. II. c. 42. pag. 101.
(*b*) Ibid. L. V. c. 27. pag. 404.

faut que celui qu'on embraſſe, ſoit ſuivi, & exactement *convenable à notre nature*. Il eſt donc néceſſaire, ſi l'on veut ne s'y pas tromper, de faire une étude approfondie des divers objets dont nous ſommes environnés, pour en connoître la valeur & les rélations qu'ils ont avec nous, puiſqu'une juſte conduite conſiſte eſſentiellement *à choiſir* & à *rejetter* les choſes, à proportion qu'elles conviennent au bien de l'homme, ou qu'elles y ſont contraires. Voulez-vous parvenir au *Souverain Bien*, placé dans *la rectitude de la Conduite* ? Attachez-vous pendant toute votre vie à choiſir conſtamment & exactement, autant qu'il eſt poſſible, ce qui eſt convenable à votre nature, & à rejetter ce qui y eſt contraire, & faites de ce juſte choix, votre unique but.

La deſcription du Souverain Bien ne doit plus nous embaraſſer ; nous pouvons l'appeller *rectitude de Conduite*. Si cela eſt trop concis, nous pouvons dire que c'eſt *vivre en choiſiſſant & en rejettant ſans ceſſe, ſuivant l'étendard de notre Etre*. Autrement, c'eſt *vivre dans la pratique des Devoirs moraux*. C'eſt *vivre ſelon la Nature*, ou *ſelon la Vertu*, ou *conformément à la juſte expérience des choſes qui nous environnent*.

Plus on examinera cette Hypothèſe, plus elle paroîtra plauſible. D'abord, quoiqu'elle ne reconnoiſſe aucun bien *réel* que *la Vertu*, aucun mal *réel* que le Vice, elle ne détruit point la différence des autres choſes : au contraire, elle les diſtingue avec la plus grande exactitude. Ce n'eſt point un Syſtême mortifiant & dé-

charné *de renoncement à ſoi-même.* Celui-ci ne détruit point les affections & les rélations naturelles & ſociables. Il ne preſcrit point de vaines abſtinences, point de règles ſingulières de vie, ſans leſquelles on peut non-ſeulement être honnête homme, mais même, infiniment plus utile & plus digne membre de la Société. Il n'interdit aucun plaiſir renfermé dans les bornes de la tempérance; il ne refuſe aucun gain honnête. En général, autant que la Vertu le permet, il tend à rendre la vie, dans le ſens même le plus vulgaire, auſſi enjouée, auſſi joyeuſe, auſſi aiſée qu'il eſt poſſible. Il ne néglige pas le moindre moyen de rendre meilleure notre exiſtence. Cependant il ne nous donne point d'inquiétudes ſur le rang que nous occupons; il s'accommode à toutes les conditions, & il les orne toutes également. Il nous fait regarder la vie comme une importante pièce de Théatre, où chacun a ſon rôle; il nous apprend que comme Acteurs de cette pièce, notre bonheur ne dépend point de la longueur ou de la dignité de notre rôle, mais de l'exécution (*a*). Si ſes efforts réuſſiſſent, il eſt reconnoiſſant envers la Providence, il admet toutes les joies qui réſultent de leur ſuccès, & il les reſſent auſſi pleinement que ceux qui ne connoiſſent point d'autre bonheur. Toute la différence, c'eſt qu'ayant *un bien plus excellent* en vue, il ne met pas ſon bonheur dans le

(*a*) Ici l'Auteur enfle beaucoup ſon ſtile, & par une eſpèce d'Enthouſiaſme, perſonnifie ſon Syſtême. On a traduit preſque mot à mot ce paragraphe.

le ſuccès, ſachant bien qu'en cas de malheur, il ne reſte rien que plaintes & que miſères; au-lieu que s'il ne réuſſit pas, il rentre en lui-même, & réfléchiſſant ſur ce qui eſt *beau, louable & honnête*, il devient *ſupérieur à tous les evènemens; il ſe repoſe ſur le ſentiment intérieur de ſa rectitude*; &, comme cette Maiſon fondée, non ſur le ſable, mais ſur la roche, il défie toutes les terreurs de la tempête & de l'inondation. Réuniſſons ces idées, en traçant le portrait du plus beau & du plus aimable de tous les objets, l'*homme véritablement parfait*, cet ornement de l'humanité, cet Etre divin „ qui, ſans égard au plaiſir ou à la peine, éga„ lement ferme dans la proſpérité & dans l'ad„ verſité, ſupérieur au monde & à ſes evène„ mens heureux ou malheureux, peut avec „ juſtice ſe repoſer de tout ſur la rectitude de „ ſa Conduite, & la ſoutenir conſtamment, „ uniformément & courageuſement, perſuadé „ que cela, & cela ſeul eſt très ſuffiſant pour „ le rendre heureux". *Ergo hic, quisquis eſt, qui moderatione & conſtantia quietus animo eſt, ſibique ipſe placatus; ut nec tabeſcat moleſtiis, nec frangatur timore, nec ſitienter quid expetens ardeat deſiderio, nec alacritate futili geſtiens deliqueſcat; is eſt ſapiens quem quærimus, is eſt beatus: cui nihil humanarum rerum aut intolerabile ad demittendum animum aut nimis lætabile ad efferendum videri poteſt* (a).

C'eſt ici que finit la tractation du ſujet. Ce qui

(a) *Tuſcul. Diſp.* L. IV. c. 17. pag. 209. & *de Finib.* L. III. c. 22, pag. 269.

qui reſte eſt employé à réſoudre quelques difficultés que l'Auteur ſuppoſe qu'on peut faire contre ſon Syſtême. D'abord on dira qu'il n'y a point d'homme d'un caractère auſſi parfait, que c'eſt, comme dit un Poëte:

Un Monſtre ſans défauts, qui n'exiſta jamais (a).

Mais bien loin que cela renverſe notre Hypothèſe, c'eſt une marque de ſa perfection. Voici un trait d'Hiſtoire qui en fera convenir. Un Peintre de l'Antiquité voulant peindre une *Hélène*, raſſembla les plus belles femmes du Païs, & prit de chacune ce quelle avoit de beau, dont il compoſa ſon *Hélène* plus belle qu'elles toutes. Cet Artiſte en agit ainſi, parce qu'il penſoit qu'aucun Individu ne réuniſſoit en ſoi toutes les perfections du corps, mais qu'elles étoient partagées parmi un grand nombre. Cependant on ne pouvoit pas dire que l'Ouvrage qui ſortit de ſes mains ne fût pas naturel (b). Il en eſt de même de l'*homme moral*; il n'y en a point qui poſſède toutes les vertus; l'un eſt courageux, l'autre eſt tempérant; celui-ci eſt libéral, celui-là eſt prudent, & ainſi du reſte. Et c'eſt dans l'aſſemblage de tous ces traits que ſe trouve l'*Etendard de la perfection*.

Nous ne ſaurions nous empêcher de dire que cette comparaiſon ne nous paroit pas fort juſte. Car outre qu'il en réſulteroit que le Souverain Bien ne ſeroit qu'*un être de raiſon*, c'eſt que nous recevons nos corps des mains de la Nature,

(a) *A faultleſs Monſter which the World neer ſaw?*
(b) *Cic. de invent.* L. II. c. 1. *Maxim. Tyr. Diſſ.* 23, pag. 277. *Xenoph. Memor.* L. III. c. 10.

ture, avec de certaines proportions, qu'il n'eſt pas en notre pouvoir de changer. Au contraire, nous naiſſons avec une Ame capable, du moins en général, de recevoir toute ſorte d'impreſſions, & d'aquérir par la culture & l'exercice diverſes qualités & perfections. D'ailleurs le Créateur ne nous a pas donné le pouvoir d'aquérir les perfections du corps, parce que la beauté qui réſulteroit de la juſte proportion de nos membres & de nos traits n'eſt point néceſſaire à notre bien-être, & ne ſeroit d'aucun avantage à la Société. Cette élégante ſymétrie ne rendroit les hommes ni plus agiles, ni plus adroits, ni plus forts. Mais lorsque nous n'avons pas une certaine vertu, elle n'eſt point remplacée par quelque choſe qui ait la même propriété, & l'on a pour l'ordinaire le vice oppoſé qui nous rend ſouvent malheureux & mépriſables en nous-mêmes, & dangereux ou pour le moins inutiles à la Société, & c'eſt pourquoi le Créateur a donné aux hommes, le pouvoir d'aquérir les perfections de l'Ame. Mr. *Harris* reconnoit lui-même ailleurs, & il le prouve par l'exemple de *Socrate*, que ſi les hommes vouloient y travailler ſérieuſement, ils pourroient s'affranchir de leurs plus mauvaiſes inclinations, & revêtir les plus éminentes vertus. Ainſi l'homme vertueux ſe peut trouver dans celui qui veut ſincèrement le devénir. Il y a certainement toujours des progrès à faire dans la vertu; on a même beſoin d'un exercice continuel pour ne pas perdre ce qu'on a gagné; mais on peut parvenir au point que les défauts qui reſtent, ne ſont d'*aucun préju-*

dice à la Société ou *au témoignage intérieur d'une bonne conscience.* Celui qui a atteint ce double but est l'homme réellement heureux, & qui a la gloire de posséder *le Souverain Bien*, dans le sens même de Mr. *Harris*. Un tel homme peut fournir lui seul les idées d'un beau caractère, sans qu'on soit obligé de les rassembler de divers sujets. La comparaison pourroit peut-être avoir lieu, s'il s'agissoit des qualités de l'Esprit, telles que sont la vivacité, la pénétration, la justesse, la force, l'étendue, qu'il est très rare de trouver rassemblées en un haut dégré dans la même personne; & c'est peut-être parce que l'Auteur a confondu l'Esprit avec le Cœur, qu'il a fait cette mépriſe.

Si l'on reproche à Mr. *Harris* de n'avoir point fait entrer dans un Discours comme celui-ci, la Religion, la Providence & la Divinité, il répondra que ce n'est pas qu'il n'en croie la morale inséparable, mais que pour traiter un sujet avec exactitude, il le faut traiter séparément; que la multiplicité des matières tend à a confusion, & qu'il y auroit de la petitesse d'esprit à s'offenser d'une réticence qui mène à une connoissance plus sure, & que l'evènement justifie, puisque les sujets mêmes sur lesquels on a gardé le silence en reçoivent de nouvelles forces.

Cependant Mr. *Harris* est bien aise de donner en passant, un échantillon de ses sentimens sur la Religion. Ce sont ceux qu'il a reçus d'un Ami, dans une certaine occasion, & il les a adoptés. Ce morceau est plein de magnifiques idées du Créateur & de ses Ouvrages, & finit

finit par une invocation.

Enfin si on dit que son Système n'est point différent du *renoncement à soi-même*, il répond que ce précepte bien entendu est très raisonable. Toutes les choses auxquelles on se détermine sont conformes à la raison ou aux passions. Si on suit la raison, on renonce aux passions qui sont une partie de nous-mêmes; & si on obéit aux passions, on renonce à la raison qui est nous-mêmes dans le sens le plus noble. Quelque parti que vous preniez, vous *renoncerez à vous-mêmes*; mais pourquoi y renonceriez-vous plutôt en faveur du vice qu'en faveur de la vertu?

On fait aussi des plaintes continuelles de ce que les hommes se laissent gouverner par l'intérêt. Voudroit-on qu'ils se laissassent gouverner par la perte & par la ruine? La question est de savoir *où git notre véritable intérêt*. Dès qu'on le connoîtra, il sera très permis de le suivre. Si je considère ce Monde où je suis placé, les rélations que les objets dont je suis environné, ont avec la constitution de mon Individu, & l'espèce de bonheur qui convient à mon état, je vois que si je cherche *un intérêt séparé de celui des autres, je cours après une chimère*. Mais si je cherche *un intérêt sociable*, l'*Abeille* & le *Castor* me confirment dans cette idée, & je reconnois que c'est le seul qui me convienne. Pour peu que j'entre dans le détail, je découvre que mon intérêt consiste dans *l'honneur*, *la justice*, *l'assemblage de toutes les vertus morales*, sans lesquelles, au moins en quelque dégré, les Voleurs mêmes

ne

ne ſauroient maintenir de Sociétés. „ Dès que „ je fais de *ces morales & divines habitudes* mon „ intérêt, je n'en dois pas chercher un meil„ leur. J'ai un intérêt, qui peut ſubſiſter ſans „ changer le plan de la Providence, ſans cor„ riger ou déranger l'ordre général des evè„ nemens ; je puis ſuporter, avec grandeur „ d'ame, tout ce qui peut m'arriver ; je puis „ être content & parfaitement heureux a„ vec le *bien* que je poſſède ; je puis tra„ verſer ce période inconſtant, paſſager & „ ſujet aux révolutions, ſans lamentations, „ ſans envie, ſans murmure, & ſans plain„ tes". Τοιαύτην φύσιν τῷ λογικῷ ζώῳ κατεσκεύασεν, ἵνα μηδενὸς τῶν ἰδίων ἀγαθῶν δύνηται τυγχάνειν, ἐι μή τι εἰς τὸ κοινὸν ὠφέλιμον προσφέρηται. οὕτως ἀκοπόνητον γίνεται, τὸ πάντα αὐτῷ ὕλικα ποιῆν (*a*). *Dieu a fait l'homme de maniére qu'il ne peut obtenir aucun bien particulier, à moins qu'il n'en réſulte quelque avantage public. Ainſi, en agiſſant pour ſoi-même, on travaille au bien de la Société:* ὥστε τὸν μὲν ἀγαθὸν δεῖ φίλαυτον εἶναι, καὶ γὰρ αὐτὸς ὠφεληθεῖται τὰ καλὰ πράττων, καὶ τοῖς ἄλλοις ὠφελήσει (*b*). *Ainſi l'honnête homme eſt néceſſairement ami de lui-même : car, en faiſant ce qui eſt louable, il lui en revient du profit, en même tems qu'il ſe rend utile aux autres.*

Mr. *Harris* n'avance rien qui ne ſoit fondé ſur l'autorité des Anciens : il montre une grande érudition, beaucoup de jugement, & de ſolidité ; & ſon Ouvrage, ſur-tout ce dernier Traité, mérite d'être lu de tous ceux qui aiment les Lectures intéreſſantes. A R-

(*a*) *Arr. Epict.* L. I. c. 19. pag. 106.
(*b*) *Ethic. Nicom.* L. IX. c. 8.

ARTICLE III.

L'ORDRE *des* FRANCS-MAÇONS, *trahi*; & *le* SECRET *des* MOPSES *révélé*. Un Volume *in* 8, de 240 *pages*, sans compter la *Préface*, l'*Epître Dédicatoire*, les *Chanſons*, & quelques Pièces de *Poéſie*. *A Amſterdam*, 1745.

IL ne faut pas demander ſi cet Ouvrage eſt capable d'exciter la curioſité du Public. Il ſuffit qu'une choſe porte le caractère du merveilleux, pour qu'on s'empreſſe à la connoître; & plus on la tient cachée, plus l'empreſſement augmente. C'eſt un effet très naturel, à peu près ſemblable à celui que produit le *nitimur in vetitum*, lieu commun tant rebattu, & toujours attribué fort mal à propos par tous les Moraliſtes à la corruption du cœur. Mettez ſur une table de cent perſonnes, un mêts nouveau; ſi quelqu'un de la Compagnie vient à en manger, & à lui trouver un gout ſingulier & tout-à-fait inconnu, tous les autres voudront ſuivre ſon exemple & en gouter à leur tour. Qui eſt-ce qui ne ſeroit curieux de ſavoir comment les Magiciens, que la Reine *Mréo* avoit à ſes gages, faiſoient périr le Pain de l'Iſle de *Borneo*, avec des paroles & des geſtes (*a*)? L'idée du merveilleux tenu bien ſecret

(*a*) On trouvera l'Hiſtoire de cette Reine *Mréo*, dans les Nouvelles de la *République des Lettres*, Janvier 1686, *page*

cret, eſt capable d'exciter dans un Homme curieux la plus forte de toutes les paſſions. Semblable à ces malheureux qu'on tient aux fers & dans l'eſclavage, il cherche à ſe délivrer de l'état de gêne & de contrainte où il ſe trouve. Tire-t-on le rideau pour lui faire voir la ſcène, pour lui découvrir le ſecret; le voila ſatisfait, ſa paſſion ceſſe avec ſon tourment & ſes peines. Si je voulois parler en Phyſicien, je dirois que *la curioſité eſt dans le corps une violente tenſion de certaines fibres du Cerveau, occaſionnée par le plaiſir qu'on nous promet d'un objet inconnu.* Cette tenſion eſt une gêne, c'eſt un tourment plus ou moins grand, à proportion de ſa violence. Le remède à ce mal phyſique, mais néceſſaire, & qui influe ſi fort ſur l'eſprit, c'eſt la connoiſſance de ce même objet qui l'a cauſé Otez cette tenſion dans les reſſorts qui font agir notre Machine, vous privez l'Homme de toute paſſion, vous le rendez inſenſible, & le réduiſez au rang des ſimples Automates. Alors nul gout pour les Sciences, nulle émulation, nul deſir de ſe ſignaler, tout languira dans notre Eſpèce.

Notre Auteur prouve très bien, par ſon exemple, tout ce que je viens d'avancer. Que n'a-t-il pas fait pour découvrir le *Secret des Francs-*

page 87, *& ſuiv.* L'Auteur de cette ingénieuſe fiction eſt encore aujourdhui plein de vie. C'eſt l'homme de France qui a le plus d'eſprit, & dont les Ouvrages ſont le plus remplis de fines & ſolides penſées. On m'a aſſuré qu'il avoit été mis à la Baſtille, pour avoir compoſé cette Pièce, & cela à l'inſtigation de quelques Magiciens de l'Ordre de ceux de l'Iſle de *Bornéo*.

Francs-Maçons? Si on l'en croit, il n'a épargné ni veilles, ni travaux; il a lu, il a fouillé par-tout, juſqu'à ce qu'il trouvât enfin le tréſor qu'on vouloit lui cacher. Plus il rencontroit d'obſtacles, plus ſa paſſion augmentoit. „ Je puis, *dit-il*, me vanter en toute ſureté, „ d'être l'Homme le plus curieux qu'il y ait „ ſur la terre. Depuis que je me connois, je „ me ſuis ſenti une inclination dominante pour „ tout ce qui avoit l'empreinte du merveilleux, ou ſeulement du ſingulier; ſur-tout, „ lorſque j'y trouvois avec cela l'aſſaiſonnement du myſtère. Rien ne m'a couté, pour „ ſatisfaire cette paſſion de ſavoir: j'ai voyagé, „ j'ai fouillé par-tout; j'ai cherché à connoître tout ce qu'il y a de gens qui ſe ſont rendus fameux par quelque Secret, & ſouvent „ je le leur ai acheté bien cher. Enfin, à force de peines & de dépenſes, je ſuis parvenu „ à faire de ma tête le Magazin de fadaiſes le „ mieux fourni, ſans vanité, qu'il y ait en Europe. Car il faut que vous ſachiez, Ami „ Lecteur, que ce n'eſt pas préciſément l'utile, que j'ai eu en vue; c'eſt de quoi je me „ ſuis peu mis en peine, je n'ai eu pour objet, „ que de découvrir ce que l'on s'obſtinoit à „ me cacher, de ſavoir ce que la plupart des „ Hommes ignorent; en un mot, de devenir „ un Savant d'une eſpèce toute ſingulière.

Avec de pareilles diſpoſitions, l'Auteur ne pouvoit guère manquer de parvenir à ſon but. La grande difficulté étoit de trouver un Franc-Maçon, qui voulût bien lui révéler les Myſtères de ſon Ordre. Il y a des Traitres dans toute

toute ſorte d'Etat & de Société. Un Franc-Maçon eut la lâcheté de trahir les Frères. Après cet heureux ſuccès, l'Auteur ne craignit pas de s'introduire dans les Loges, & il aſſure même qu'il les a fréquentées pendant dix ans. Le voila donc à l'abri de tout ſoupçon d'infamie. N'étant point Membre de l'Ordre, & n'en ayant point prêté le Serment, rien ne l'oblige à cacher des Myſtères qu'il a ſçu découvrir.

Il entre dans cet Ouvrage myſtérieux diverſes Pièces, dont voici les Titres. *Le Secret des Francs-Maçons. Supplément au Secret des Francs-Maçons. Réception du Maitre. Abrégé de l'Hiſtoire de* Hiram, Adoniram, *ou* Adoram. *Catéchiſme des Francs-Maçons. Serment des Francs-Maçons. Chifre des Francs-Maçons. Signes, Attouchemens, & Mots des Francs-Maçons. Remarques ſur divers Uſages de la Maçonnerie. Le Secret des* Mopſes *révélé.* L'Ouvrage eſt terminé par un Recueil de *Chanſons de la très vénérable Confrairie des Francs-Maçons, précédées de quelques Pièces de Poéſie.*

Les deux Pièces intitulées, *Le Secret des Francs-Maçons*, & *le Catéchiſme des Francs-Maçons*, ſont deux Brochures envoyées de Paris au Libraire, & qu'il a cru devoir imprimer pour l'importance des matières qu'elles renferment. Notre Anonyme porte un jugement aſſez favorable de la prémière; mais comme elle n'eſt pas ſans défauts, & qu'on n'y donne pas une idée complète de l'Ordre, il a cru devoir y joindre un *Supplément*, pour en corriger les

les fautes & en remplir les omiſſions. Quant au *Catéchiſme*, il l'a trouvé ſi défectueux, qu'il s'eſt contenté d'en extraire ce qu'il y avoit de bon, & de changer ou ſuppléer le reſte. Les plus conſidérables des Additions qu'il a faites, ſont le Chiffre des Francs-Maçons, une explication exacte de leurs Signes & de leurs Mots; des Remarques ſur divers Uſages de la Maçonnerie, dont il n'avoit pas eu occaſion de parler ailleurs; & deux Plans de Loges, différens de ceux qu'avoit donnés l'Auteur du *Catéchiſme*. Afin que le Lecteur ſache à quoi s'en tenir, notre Anonyme l'avertit dans ſa Préface, qu'il peut faire fonds ſur ce qui eſt dit dans le *Secret des Francs-Maçons*, à quelque peu d'articles près qui ſe trouvent rectifiés dans la ſuite; mais que pour le *Supplément* même il peut y ajouter une foi entière.

On trouvera peut-être aſſez ſingulier, qu'il exige qu'on adopte comme autant de vérités, tout ce qui eſt de ſa façon, tandis qu'il prétend découvrir des défauts conſidérables dans les productions de ceux qui ont écrit avant lui ſur la même matière. Avez-vous parcouru, lui dira-t-on, les Loges de toute l'Europe; &, ſi vous ne les avez pas parcourues, comment ſavez-vous que l'Auteur que vous entreprenez de réfuter, n'a pas été exact dans la deſcription qu'il donne de ce qui s'y paſſe? Etes-vous bien ſûr qu'on obſerve par-tout les mêmes cérémonies? Des Rites, qui dépendent du caprice de tant de Têtes, ne peuvent-ils pas varier à l'infini. Les François peuvent s'être aſſujettis à certaines formalités, que les

Anglois auront cru devoir ſupprimer comme de peu d'importance. Si vous ne faites voir qu'il y a dans toutes les Aſſemblées de l'Ordre une parfaite uniformité, vous ne prouvez rien contre ceux que vous taxez d'avoir omis ou mal raporté certains faits. Suppoſez qu'ils viennent à nier ce que vous avancez avec tant de confiance, comment pourrez-vous les convaincre de fauſſeté, comment même pourrez-vous vous défendre contre leurs accuſations? Sachez que le Public, qui n'eſt point initié dans ces Myſtères, ne ſauroit être juge de votre différend? Il faut s'en raporter au témoignage des Membres de l'Ordre répandus dans toute l'Europe. Si l'un d'eux ſoutient contre vous, que vous êtes vous-même dans l'erreur, voila le Publie dans la néceſſité de ſuſpendre ſon jugement ſur tout ce que vous exigez de ſa part *une foi entière*. Vous avez, dites-vous, fréquenté les Loges *depuis dix ans*; mais vous ne nous appreniez pas quelles ſont ces Loges. Sont-ce celles des Anglois, celles des Hollandois, celles des François, celles des Pruſſiens, ou enfin celles de quelque autre Nation? Que ne nous appreniez-vous cette particularité, qui méritoit bien d'être ſçue, & qui auroit rendu plus vraiſemblable tout ce que vous raportez dans votre Ouvrage. Il paroit aſſez étrange que vous ne nous appreniez point ni dans quel Païs, ni dans quelle Ville, ni avec qui vous avez fréquenté les Loges. Vous ne nous nommez aucun de ceux qui s'y ſont trouvés avec vous. Vous n'aviez rien à craindre de la note d'infamie attachée à la violation du

du Serment solemnel que font les Membres de l'Ordre. Pourquoi donc vous taire sur un article, qui seul étoit capable de vous gagner les suffrages de la plûpart des Lecteurs ? J'avoue que vous raportez bien des faits détaillés, mais il ne paroit pas que vous en ayez été témoin oculaire; & votre silence là-dessus feroit presque soupçonner que vous ne connoissez l'Ordre & ce qui s'y passé, que par ce que vous en avez oüi dire. Dans votre *Préface nécessaire*, où vous nous donnez, en termes fort modestes & avec une naïveté sans exemple, une juste idée de votre caractère singulier, vous nous apprenez que vous *êtes né avec un gout décidé pour tout ce qui n'est pas commun* (a); mais cela ne prouve pas qu'on n'ait pu vous en imposer sur bien des choses, & qu'après avoir ajoûté foi à l'erreur déguisée sous les plus belles apparences, vous ne puissiez y jetter les autres à votre tour, en croyant bonnement ne leur présenter que le flambeau de la vérité.

Voila sur quoi l'Auteur auroit dû prévenir le Public dans sa Préface. Mais, loin de faire connoitre clairement qu'il ait fréquenté les Assemblées des Frères, il donne souvent à entendre que ce qu'il raporte lui a été communiqué d'ailleurs; ce sont des Faits qu'il a appris en différens tems, de différentes personnes, & dont il a fait ensuite une espèce de Magazin, en les rangeant à leur place, & cela avec beaucoup d'ordre, de netteté & de précision. Lorsqu'on considère l'Ouvrage sans beaucoup

(a) Page IV.

coup d'attention, on diroit qu'il part de ſource; mais lorſqu'on vient à l'examiner de plus près, on eſt ſurpris de voir qu'il y entre un aſſez grand nombre de pièces raportées. Certaines hiſtoires, qui en font un des plus beaux ornemens, ſemblent n'être fondées que ſur de ſimples *ouï-dire*, & on ne ſauroit en vérifier les circonſtances ſans faire bien des recherches, peut-être même fort inutilement. On ſait combien un Fait change de face, lorsqu'il paſſe de bouche en bouche. Pour preuve de ce que je viens dire, j'expoſerai ici quelques-uns de ces Faits qui m'ont paru les plus remarquables.

Pour convaincre les *Francs-Maçons* qu'il n'y a d'autres Secrets parmi eux, que ceux que l'Auteur expoſe dans ſon Livre, il raporte une *Avanture* qui ſe paſſa, dit-il, *il y a deux ou trois ans, dans une des prémières Villes d'Allemagne*. Voici comme il la conte (*a*) „ Mr. „ le Marquis d'A....., que vous connoiſſez „ ſans doute par ſes Ouvrages, réſiſtoit, depuis longtems, aux ſollicitations de ſes Amis, „ qui le preſſoient de ſe faire Franc-Maçon. „ Il n'avoit pas grande idée de la Société, & „ répondoit toujours qu'il n'y entreroit point, „ à moins qu'on ne lui expliquât d'avance en „ quoi conſiſtoit l'engagement qu'on vouloit „ lui faire prendre. Mais un jour ſes Amis le „ perſécutèrent tant, qu'ils le firent ſuccomber: il ſe laiſſa mener à la Loge, paya les „ ſoixante écus que l'on donne d'entrée (*b*), „ ſubit

(*a*) Dans la *Préface*, page XII, *& ſuiv.*

(*b*) „ Il s'en faut bien, *dit l'Auteur dans une Note*, „ que

„ ſubit patiemment toutes les Cérémonies de
„ la Réception, & fut admis à la participation
„ des Myſtères de l'Ordre. Il ne croyoit pour-
„ tant pas les ſavoir encore: car voyant qu'on
„ ne lui diſoit plus rien, il ſe tourna vers le
„ Grand-Maitre, & lui dit d'un air railleur:
„ *Eſt-ce tout, Mr. de B....? Vraiment oui*,
„ repartit le Maitre. *Oh! parbleu, vous vous*
„ *moquez de moi*, reprit le Marquis; *vous ne*
„ *me perſuaderez pas que ce ſoit-là toute la*
„ *Maçonnerie. Rien n'eſt pourtant plus vrai*,
„ lui répondit encore une fois le Grand-Mai-
„ tre. *Cela étant*, dit le Marquis d'un ton ſé-
„ rieux, *ayez la bonté, Meſſieurs, de me ren-*
„ *dre mes ſoixante écus; ſinon, dès demain je*
„ *fais mettre dans la Gazette toutes les fadai-*
„ *ſes que vous venez de m'apprendre. C'eſt*
„ *donc-là cette Maçonnerie, qui fait tant de*
„ *bruit dans le Monde! En vérité, je n'aurois*
„ *jamais cru que des Gens raiſonnables puſſent*
„ *traiter ſi ſérieuſement de pareilles bagatelles.*
„ Et comme il étoit réellement piqué, il ajou-
„ ta quantité de choſes, que je ſupprime, pour
„ ne point trop échaufer les Oreilles Maçon-
„ nes. On lui rendit ſon argent, & l'Aſſem-
„ blée eut tant de confuſion de cette ſcène,
„ qu'on aſſure qu'elle eſt regardée comme une
„ des plus grandes disgraces, dont il ſoit fait
„ mention dans les Annales de l'Ordre.

Telle eſt l'Avanture arrivée au Marquis d'A.....

„ que cette Taxe ne ſoit la même par-tout: il y a des
„ Loges à tout prix, & j'en connois où l'on eſt reçu
„ moyennant trois Ducats. *Ibid.* page XIII.

d'A . . . . . Mais eſt-elle bien vraie? C'eſt au Marquis même à nous le dire. On voit bien, de la manière dont parle l'Auteur, qu'il ne tient pas cette Hiſtoire de la bouche du Marquis, encore moins a-t-il été témoin de ce qui ſe paſſa à cette ſcène. *Il y a*, dit-il, *deux ou trois ans* que cette Avanture arriva. Vous voyez, qu'il n'eſt pas ſûr du tems; &, s'il n'eſt pas ſûr du tems, comment peut-il l'être des circonſtances? Comment peut-il raporter, mot pour mot, tout ce que dit en cette rencontre, & le Marquis & le Grand-Maitre.

Je voudrois bien ſavoir pourquoi on ſe détermina à rendre au Marquis les ſoixante écus qu'il avoit donnés. La crainte, dira l'Auteur, qu'on eut que ce Gentilhomme ne *fît mettre dans la Gazette toutes les fadaiſes qu'on venoit de lui apprendre.* Mais cette crainte me paroît mal fondée, puiſqu'il devoit avoir déja prêté le Serment, & qu'il ne pouvoit par conſéquent révéler le Secret de la Maçonnerie ſans paſſer pour infame. Tout le blâme d'une action ſi lâche retomboit ſur lui, & comment le Public eût-il ajouté foi à un Homme capable de violer ſon Serment? Je ſuppoſe ici que ce Marquis avoit déja prêté le Serment, & je me fonde ſur ce que nous apprend l'Auteur, qu'il avoit *ſubi patiemment toutes les Cérémonies de la Réception, & qu'il avoit été admis à la participation des Myſtères de l'Ordre.* Or je demande ſi on peut être admis à la participation de ces Myſtères, ſans promettre ſolemnellement de ne les jamais révéler à perſonne.

Après tout, que cette Avanture ſoit vraie, ou

ou qu'elle ſoit fauſſe, elle ne prouve pas que le grand Secret des Francs-Maçons ait jamais été trahi, & encore moins que l'Anonyme en ait eu la moindre connoiſſance. Cependant il l'aſſure avec tant de confiance, qu'on jureroit qu'il dit vrai, tant il parle d'un ton ferme & aſſuré dans la déclaration un peu cavalière qu'il fait à ces Meſſieurs. „ Si vous êtes, *leur dit-* „ *il*, d'aſſez bonne foi, pour convenir que ce „ que j'avance dans cet Ouvrage eſt vrai, vous „ vous retrancherez ſans doute à dire que ce „ n'eſt pas tout, que je ne dis point en quoi „ conſiſte le *grand Secret* de votre Ordre, & „ qu'il eſt impoſſible que ce Secret ſoit jamais „ révélé. J'apprens même que déja quelques- „ uns de vous ſe ſont exprimés de la ſorte, „ ſur le bruit que mon Livre fait dans le Mon- „ de, avant que d'y paroître; & c'eſt effecti- „ vement ce que vous pouvez dire de plus „ propre à donner le change au Public, qui „ aura peine à croire que vos Myſtères ſe ré- „ duiſent à ſi peu de choſe. Nous ſavons „ pourtant, vous & moi, ce qui en eſt; & „ vous me permettrez bien de déclarer à ce „ même Public à qui vous voulez en impo- „ ſer, que je conſens à paſſer pour un impoſ- „ teur, s'il y a d'autres Secrets parmi vous, que „ ceux qui ſe trouvent dans mon Livre (*a*).

Voila qui eſt précis. L'Auteur prétend ſavoir le Secret des Francs-Maçons. Reſte maintenant à faire voir en quoi il conſiſte, puiſque l'Avanture du Marquis d'A . . . . . n'eſt pas une

(*a*) Ibid. *page* XI & XII.

une preuve qu'il ait été découvert. „ Ce Se-
„ cret, *dit l'Auteur* (*a*), conſiſte principale-
„ ment dans la façon dont ils ſe reconnoiſſent.
„ Deux Francs-Maçons, qui ne ſe ſeront ja-
„ mais aperçus, ſe reconnoitront infailliblement,
„ lorſqu'ils ſe rencontreront. C'eſt l'ef-
„ fet de certains Signes, dont ils ſont conve-
„ nus entre eux. Ils les emploient ſi fréquem-
„ ment, ſoit dans leurs Aſſemblées, ſoit dans
„ les rencontres particulières, qu'on pourroit
„ les regarder comme autant de Pantomimes.
„ Au reſte, les Signes dont ils ſe ſervent, ſont
„ ſi clairs & ſi expreſſifs, qu'il n'eſt point en-
„ core arrivé de mépriſe à cet égard".

Il raporte ſur cela trois exemples, dont le prémier regarde un Armateur François, qui étoit Franc-Maçon, & qui fit malheureuſement naufrage ſur les Côtes d'une Ile, dont le Viceroi étoit auſſi du même Ordre. Ce François eut le bonheur de ſe ſauver; mais il perdit avec ſon Vaiſſeau, ſon Equipage & ſon bien. Ayant été préſenté au Viceroi, celui-ci lui fit les Signes de la Maçonnerie. L'Armateur y ayant répondu, ils s'embraſſèrent l'un l'autre comme Frères, & cauſèrent enſemble avec toute l'ouverture de cœur que l'amitié la plus tendre peut inſpirer. Le François ne quitta l'Ile qu'après avoir reçu mille marques de la généroſité du Viceroi.

Cet exemple eſt remarquable. En voici un autre qui ne l'eſt pas moins. Un Gentilhomme Anglois venant à Paris, fut arrêté ſur ſa route

(*a*) Page 11.

te par des Voleurs. On lui prit ſoixante Louis. Cet Anglois, qui étoit Franc-Maçon, ne fut pas plutôt arrivé à Paris, qu'il fit uſage des Signes qui caractériſent la Maçonnerie. Cet expédient lui réuſſit : il fut accueilli par les Frères, à qui il raconta ſa triſte avanture : on fit une collecte pour lui dans une Aſſemblée, & on lui donna les ſoixante Louis qui lui avoient été volés.

Le troiſième exemple eſt frapant ; c'eſt une avanture aſſez ſingulière. A l'Affaire de Dettinguen, un Garde du Roi eut ſon cheval tué ſous lui, & ſe trouva lui-même tellement engagé deſſous, qu'il lui fut impoſſible de ſe débaraſſer. Un Cavalier Anglois vint à lui, le ſabre levé, & lui auroit fait un mauvais parti, ſi le Garde, qui étoit Franc-Maçon, n'eût fait, à tout hazard, les Signes de l'Ordre. Heureuſement pour lui, le Cavalier Anglois ſe trouva être de la même Société : il deſcendit de cheval, aida le François à ſe débaraſſer de deſſous le ſien, &, en lui ſauvant la vie comme Confrère, il le fit pourtant ſon priſonnier, parce qu'un Franc-Maçon ne perd jamais de vue le ſervice de ſon Prince.

Voila des Faits, & peut-être l'Auteur auroit-il pu en alléguer un plus grand nombre. Je ne crois pas qu'il ſoit beſoin d'en examiner ſcrupuleuſement toutes les circonſtances, il ſuffit que le fonds en ſoit vrai, pour qu'ils puiſſent tenir lieu de preuves à l'Auteur. Dans cette ſuppoſition, l'équité demande qu'on lui accorde que deux Francs-Maçons, qui ne ſe ſeront jamais vus, ſe reconnoîtront pour Frè-

res par-tout où ils se rencontreront, & cela à l'aide des seuls Signes dont ils sont convenus dans leur Ordre.

Je ne puis me dispenser de plaider ici la cause de l'Anonyme contre ceux qui prétendent qu'il ne connoit pas pour cela ce qui se passe dans l'intérieur des Assemblées. J'ai fait voir ci-dessus que ces seuls Faits, détachés & communiqués à l'Auteur, ne prouvent effectivement rien en sa faveur; mais lorsqu'on les joint à d'autres circonstances très bien détaillées dans son Livre, on doit avouer franchement ou qu'il a fréquenté lui-même les Assemblées des Francs-Maçons, ou que quelque faux Frère a trahi l'Ordre, en lui révélant du moins la plus grande partie de ses Mystères. C'est ce qu'il faut faire voir au Lecteur; & je pense que l'Auteur, que je n'ai pas l'honneur de connoître, me saura bon-gré d'avoir donné du poids à ses raisons, le croyant d'ailleurs trop galant homme pour trouver mauvais que j'aie exposé ci-dessus les plus fortes attaques qu'on puisse former pour renverser son édifice.

Les Faits, qui viennent d'être cités, doivent être appuiés sur quelque chose de précis & d'inconteſtable pour tenir lieu de preuves. Pour convaincre le Public, il ne suffit pas d'alléguer des Faits qui prouvent que les Francs-Maçons se reconnoissent à certains Signes; il faut aussi faire voir en quoi consistent ces Signes, & en donner une idée juste & détaillée. S'il remplit cette tâche, il démontre invinciblement & sans replique qu'il connoit ou par lui-même, ou par un Membre de l'Ordre, une partie de ce

qui

qui se passe de plus secret & de plus mystérieux dans les Assemblées. C'est aussi sur cela qu'il satisfait pleinement le Lecteur.

Dans un Article séparé, qui est entierement de sa façon (*a*), il donne une description qui nous paroit si exacte & si bien circonstanciée des *Signes*, des *Attouchemens* & des *Mots* des *Francs-Maçons*, que le plus incrédule se trouve réduit à avouer, ou qu'il les a inventés à plaisir pour duper le Public, ou qu'il les expose tels qu'ils sont en usage dans l'Ordre. On croira d'autant moins que tout ce qu'il raporte dans cet Article, n'est qu'une pure fiction, que je connois un homme qui, à l'aide de ces Signes, a surpris & fait tomber dans le panneau quelques Francs-Maçons de ses Amis. Ces Signes ne sont pas les mêmes pour tous les Membres de l'Ordre. Il y en a pour les *Apprentifs*, pour les *Compagnons* & pour les *Maitres*. L'Auteur explique clairement, & en peu de mots, leur véritable usage.

Voila donc un des grands Secrets des Francs-Maçons très bien connu de l'Auteur. Mais ce Secret n'est pas le seul dont il ait fait la découverte. Dans un autre Article, il parle si pertinemment de la *Réception du Maitre*, qu'il faut nécessairement qu'il ait vu comment elle se fait, ou qu'il tienne d'un Frère Maçon la description qu'il en donne. Il y a plus que de la vraisemblance dans les détails où il entre sur cette matière ; &, si l'on veut que ce ne soit qu'un Roman, on m'avouera que l'Auteur a très bien réussi à le revêtir de tous les caractères

(*a*) Voyez la *page* 170, *& suiv.*

res de la Vérité, & qu'il doit avoir pouſſé la hardieſſe juſqu'à l'effronterie pour en impoſer au Public, dans le tems même qu'il peut être contredit par des milliers de Francs-Maçons qu'il prend à témoins de ce qu'il avance.

Dans toute cette Cérémonie de la *Réception du Maitre* on n'apperçoit abſolument rien qui ſente la fiction. Ce ſont des détails très bien circonſtanciés de tout ce qui s'y pratique. On y cite les propres paroles du Grand-Maitre & de l'Apprentif-Compagnon, dans les demandes & les réponſes qu'ils ſe font réciproquement. On y voit d'abord à qui on doit s'adreſſer pour être reçu, & comment il faut s'y prendre. On y donne enſuite la deſcription de l'appareil qui doit être étalé dans la Chambre où ſe fait cette cérémonie.

Cet appareil a quelque choſe de lugubre & de myſtérieux. On trace ſur le plancher de cette Chambre la Loge du Maitre, qui eſt la forme d'un Cercueil entouré de larmes. Sur l'un des bouts du Cercueil, on deſſine une Tête de mort; ſur l'autre, deux Os en ſautoir; & l'on écrit au milieu *Jehova*, ancien Mot du Maitre. Devant le Cercueil, on trace un Compas ouvert; à l'autre bout, une Equerre; & à main droite, une Montagne, ſur le ſommet de laquelle eſt une branche d'*Acacia*; & l'on marque, comme ſur la Loge de l'Apprentif-Compagnon, les quatre Points cardinaux. On illumine ce Deſſein de neuf Bougies, ſavoir, trois à l'Orient, trois au Midi, & trois à l'Occident: & autour on poſte trois Frères, l'un au Septentrion, l'autre au Midi,

&

& le troiſième à l'Orient, qui tiennent chacun un Rouleau de papier, ou de quelque autre matière fléxible, caché ſous l'habit.

Après cette deſcription l'Auteur paſſe à ce qu'il y a de plus eſſentiel & de plus remarquable dans la cérémonie de la Réception. Ce morceau eſt curieux, mais trop long pour être inſéré dans cet Extrait. Qu'on parcoure attentivement tous les détails qu'il renferme, & qu'on me diſe après cela ſi l'Auteur a pu nous les donner, avec tout l'ordre & toute l'exactitude qu'on y remarque, ſans avoir vu lui-même toute cette cérémonie, ou du moins ſans en avoir été parfaitement inſtruit par un témoin oculaire. Je le repète encore. Il faut bien diſtinguer, dans ſon Ouvrage, les détails de ce qui ſe paſſe dans l'intérieur des Aſſemblées, d'avec les Faits qui ne lui ont été raportés qu'après avoir paſſé de bouche en bouche, & qu'il ſeroit difficile de vérifier ſans remonter juſqu'à la ſource même d'où ils viennent. Telle eſt l'avanture du Marquis d'A..... Telles ſont peut-être auſſi celles de l'Armateur François, du Gentilhomme Anglois & du Garde du Roi. Toutes ces Hiſtoires peuvent avoir été altérées, & quand même on ſuppoſeroit qu'on n'y eût rien mêlé d'étranger, elle ne prouvent point ni que l'Auteur ait fréquenté les Aſſemblées de l'Ordre, ni qu'il ait été inſtruit par quelqu'un de ſes Membres. Il n'en eſt pas de même de ces détails circonſtanciés des Cérémonies de l'Ordre les plus myſtérieuſes & les plus cachées; il faut les avoir vues plus d'une fois, il faut les avoir appriſes, pour en parler auſſi

auſſi pertinemment que fait l'Auteur.

Il ne reſte qu'un ſeul point à éclaircir. On prétend qu'il y a dans l'Ordre un Secret qui en fait tout le mérite, & qui ne ſera jamais divulgué. L'Auteur ſoutient au contraire qu'il n'y a parmi ces Meſſieurs d'autres Secrets que ceux qui ſe trouvent dans ſon Livre. Comment décider ce différend? Il n'y a que les Francs-Maçons qui puiſſent en juger; mais ils ne ſauroient inſtruire le Public de la vérité du fait ſans violer leur Serment. Il n'y a donc rien à attendre de leur part ſur cet article, & il y auroit un peu trop de témérité à décider pour ou contre. Qu'il me ſoit cependant permis de faire là-deſſus une petite réflexion en faveur de l'Auteur. Comment eſt-il poſſible que celui qui donne une idée ſi juſte, ſi exacte, & peut-être même ſi complète de toute la Maçonnerie, n'ait abſolument rien ſçu de ce qui la rend ſi recommandable? Comment a-t-il pu découvrir tant d'autres Secrets, qu'on s'imaginoit devoir être cachés pour toujours aux Profanes, ſans avoir jamais pu pénétrer le plus grand de tous? Il faut avouer que ce préjugé lui eſt entierement favorable. Ne pourroit-on pas dire que la honte d'avoir été découverts & trahis, a fait prendre à ces Meſſieurs le parti de dire qu'ils ne l'ont pas été? Par cette feinte ils laiſſent du moins le Public dans une eſpèce d'incertitude.

On voit bien par l'idée générale que je viens de donner de cet Ouvrage, qu'on ne ſauroit le faire aſſez connoître par un Extrait ſuivi, ſans entrer dans de longs détails de chacune des Piè-

ces

ces qu'il contient. Il n'y a rien a perdre dans la lecture de tout le Cérémoniel de l'Ordre. Tout y eſt expoſé avec beaucoup de préciſion ; & d'une manière très propre à faire paſſer agréablement au Lecteur quelques momens de loiſir aux dépens des Francs-Maçons.

C'eſt un Tableau parfaitement bien peint, mais dont le ſujet eſt ſi bizarre, & en quelque manière ſi ſot, qu'un Homme, pour peu qu'il ait du bon ſens, ne ſauroit le conſiderer attentivement, ſans que l'invention revolte ſon Eſprit. Ce qui s'obſerve dans la confrairie quand on ſe mets a boire, leurs Chanſons, & divers autres formalités, tiennent du ridicule, & ſeroient a peine pardonnables dans des enfans de douze ans.

Le ſecret des *Mopſes* eſt un morceau de la même eſpèce, & dont nous laiſſons aux bons connoiſſeurs, qui le liront, faire l'éloge qu'il mérite. La cérémonie de l'inſtallation, laquelle conſiſte principalement a baiſer le derrière d'un Chien, nous engage nullement à fixer davantage l'attention du Lecteur, qui, a moins d'être lui-même de cet ordre, adoptera ſurement avec nous le ſentiment de *Ciceron*, dont voici les paroles. *Bene colligitur hæc Pueris, & Mulierculis, & ſervis, & ſervorum ſimillimis Liberis eſſe grata. Gravi vero homini, & ea quæ fiunt judicio certo ponderanti probari poſſe nullo modo.*

A R-

ARTICLE IV.

LEÇONS *de* PHYSIQUE EXPERIMENTALE, par Mr. l'*Abbé* NOLLET, *de l'Académie Royale des Sciences, & de la Société Royale de Londres.* Deux Tomes *in* 12. Nouvelle Edition corrigée & enrichie de figures, *Amſterdam* aux depens de la Compagnie, 1745.

VOila enfin la France presque entierement dans le gout du vrai & du ſolide. La ſeule réforme qu'il y auroit encore à faire, ſeroit dans l'*Académie Françoiſe*, dont les *Mémoires* ne contiennent presque autre choſe que de beaux & de magnifiques complimens, tout chargés de fleurs de Rhétorique, où le nouveau Membre, par une feinte modeſtie, ſemble vouloir ſe dégrader lui-même, tandis qu'il fait l'éloge du mérite & des qualités perſonelles de ſon Illuſtre Prédéceſſeur (*a*). Excepté ce Corps & quelques Ordres Monaſtiques, où l'on enſeigne encore des *Etres de raiſon*, la Nation Françoiſe paroit aſſez diſpoſée à faire un accueil favorable à la ſaine Philoſophie; elle aime les Expériences, les Obſervations, & n'eſt pas moins propre qu'une autre à en faire.

Un

(*a*) Mr. *de Fontenelle* lui-même n'a pu s'empêcher de tomber dans ce défaut, comme il paroit par le Remerciment qu'il fit à l'Académie, dont il fut élu Membre le 5 Mai 1691, à la place de feu Mr. *de Villayer*, Doyen du Conſeil d'Etat.

Un Philoſophe Italien (*a*), zèlé partiſan des Savans d'Angleterre, a peut-être un peu trop marqué ſa prévention contre *Deſcartes* & contre tous les Philoſophes François, lorſque, dans un Ouvrage (*b*) dédié à Mr. *de Fontenelle*, qui eſt lui-même un des prémiers Philoſophes de ce ſiècle, il les traite de tems en tems avec un mépris ſouverain. A l'en croire, ce ſont des Eſprits romanesques, livrés à la témérité des conjectures, entrainés par la fureur de fabriquer des Syſtêmes, & toujours expoſés aux inſultes des Obſervations & de l'Expérience. Il veut bien reconnoitre dans les François *de la gentilleſſe & du feu*; mais, dès qu'il s'agit du ſolide, il veut qu'on l'aille chercher chez les Anglois.

Le jugement de ce ſévère Cenſeur eſt tout-à-fait partial & injuſte, il marque même une eſpèce d'ingratitude. *Deſcartes*, comme le remarque très bien Mr. *de Caſtéra*, & comme l'a remarqué avant lui un des grands admirateurs de *Newton* & de toute la Nation Angloiſe (*c*), „ fut le père de la ſaine Philoſophie; „ avant *Deſcartes* l'on n'étudioit que pour pal„ lier l'ignorance; il débrouilla le cahos des „ Ecoles, il ſubſtitua des idées claires, nettes „ & diſtinctes, aux vaines queſtions dont on „ envelopoit la vérité: lors même qu'il ne la „ trou-

(*a*) Mr. *Algarotti*.

(*b*) Dans ſon *Newtonianiſme pour les Dames*.

(*c*) Mr. *de Voltaire*, dans ſa *Lettre* ſur *Deſcartes* & *Newton*, qui eſt la quatorzième de ſes *Lettres ſur les Anglois*.

„ trouvoit pas, il nous mettoit ſur les voies „ pour la trouver; &, ſi l'on veut bien lui rendre juſtice, on conviendra que nous lui devons „ nos progrès dans l'art d'obſerver & d'expliquer la Nature. Sa Méthode toute ſeule, „ quand il n'auroit rien fait davantage, l'annonceroit pour le plus grand Génie de l'Univers. Quel reproche peut-on faire à *Deſcartes*? S'il n'a pas dévelopé tout, c'eſt la „ faute du tems, l'Expérience & les Obſervations lui manquèrent. Louons-le plutôt „ de nous avoir laiſſé un Syſtême, dont le „ fonds excellent n'a beſoin d'être corrigé que „ dans quelques-unes de ſes parties. Les *Carraches*, les *Raphaels* ont porté juſqu'au ſuprême dégré la gloire de la Peinture, peut-„ être ſeroient-ils demeurés au-deſſous du médiocre, s'ils n'avoient été précédés par un „ *Maſaccio* qui, ſelon le témoignage d'un bon Connoiſſeur (*a*), *ſurmonta ce qu'il y avoit „ de plus rude & de plus difficile dans cet Art, „ & fut le prémier qui fit paroître ſes figures „ dans de belles attitudes, qui leur donna de la „ force, du mouvement, du relief & de la „ grace. Deſcartes* eſt le *Maſaccio* de la Phyſique; peut-être que ſans lui *Newton* n'auroit ſçu que bégaier (*b*) ".

Voila *Deſcartes* juſtifié. Mais, depuis la mort de ce Grand-homme, combien la France

(*a*) *Felib.* Vies des Peintres, *Entret.* II.

(*b*) Voyez la Préface que Mr. *Duperron de Caſtera* a miſe à la tête de ſa *Traduction* du *Newtonianiſme pour les Dames*, Tome I, page VII, & ſuiv.

ce n'a-t-elle pas produit de Philoſophes, qui ont étudié la Nature avec ſoin, & qui ont enrichi le Public d'un nombre prodigieux de belles découvertes? Je doute qu'on puiſſe en trouver autant chez aucune autre Nation de l'Europe. Traitera-t-on d'*Eſprit romanesques* & de ſimples *Philoſophes à Syſtêmes*, les *Paſcals*, les *Robervals*, les *Frénicles*, les *Picards*, les *Perraults*, les *Richers*, les *Mariottes*, les *Blondels*, les *Dodarts*, les *de la Hires*, les *Varignons*, les *du Verneys*, les *Tourneforts*, les *Lagnys*, les *Sauveurs*, les *Fontenelles*, les *Carrés*, les *Malebranches*, les *Gouyes*, les *Morins*, les *Geoffroys*, les *Vaubans*, les *Littres*, les *Pouparts*, les *Parents*, les *Amontons*, les *Delisles*, les *Petits*, les *Nicoles*, les *Saurins*, les *Reaumurs*, les *Vieuſſens*, les *Juſſieux*, les *de la Fayes*, les *Vaillants*, les *Mairans*, les *Molières*, les *Maupertuis*, les *Clairauts*, les *Bouguers*, les *Grandjeans*, les *de la Condamines*, les *Malezieux*, les *le Monniers*, & une infinité d'autres, qui ont tous fondé la Nature, & dont les productions font partie des *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, le meilleur Recueil de Phyſique qu'il y ait au monde?

J'avoue que quelques-uns de ces Philoſophes ont voulu marcher d'un pas trop rapide, en érigeant en Syſtêmes leurs propres opinions. Mais où ſont les Philoſophes des autres Nations qui ſoient entierement exemts de ce défaut. Le Plan philoſophique de *Newton*, tout beau, tout magnifique qu'il eſt, n'eſt qu'un Syſtême, contre lequel on fait pleuvoir de tou-

tes parts de formidables objections, qui l'ébranlent furieuſement. Quelles difficultés ne rencontre pas ſa belle théorie du *Vuide*, des *Loix du Mouvement*, & de l'*Attraction*, qui ſont les trois chefs auxquels on peut réduire toute ſa Philoſophie? Lorsqu'il emploie à chaque moment le mot favori d'*Attraction*, pour expliquer la force active des Corps, force inconnue & qu'il ne prétend pas même définir, ne rapelle-t-il pas l'idée de ces *Vertus occultes*, dont tous les Philoſophes modernes ont ratifié la condamnation? *Newton* eſt donc auſſi un Philoſophe à Syſtêmes, & on n'a pas encore démontré qu'il y ait de la réalité dans ce qu'il a ſi bien imaginé.

La Philoſophie de *Leibnitz*, celle de *Wolff*, qui ont aujourdhui tant de vogue en Allemagne, n'ont guère d'autre fondement que la fertile imagination de ces deux fameux Auteurs. En Hollande nous avons entendu l'Illuſtre *Boerhave* déclamer hautement contre les faiſeurs d'Hypothèſes, quoiqu'une bonne partie de l'édifice de ſa Phyſique & de ſa Médecine ne ſoit conſtruite que ſur des opinions très problématiques. Mr. *'s Graveſende* eſt peut-être celui d'entre les plus grands Philoſophes, qui ait le moins couru après les Hypothèſes, & qui ſe ſoit le moins écarté des routes que lui indiquoit la Nature dans ſes Expériences. On dit qu'il fut un jour fort ſurpris, lorſqu'on lui dit que Mr. *Boerhave* vouloit établir dans ſes *Elémens de Chymie*, que le *Soleil ne nous envoie aucune matière ignée, & que toute ſon action ne conſiſte qu'à diriger en lignes droites paralléles*

rallèles le feu qui eſt ici bas, & que nous ſuppoſons être émané du Soleil (*a*). *Je ne ſai*, répondit-il, *comment il prouvera ce ſentiment.* Ne voyant pas qu'une opinion ſi hardie fût ſuſceptible de démonſtration, il ne pouvoit aſſez s'étonner qu'un Philoſophe auſſi reſervé que Mr. *Boerhave* voulût entreprendre de l'ériger en Syſtême.

Il y a donc, chez toutes les Nations où l'on cultive les Sciences, des Philoſophes à Syſtêmes, tandis qu'il s'en trouve d'autres qui, marchant d'un pas plus lent dans la recherche de la Vérité, ſe bornent à faire des Obſervations & des Expériences, afin de fournir aux Philoſophes qui viendront après nous, des matériaux pour commencer à jetter les fondemens d'une bonne Phyſique. L'Ouvrage, que nous annonçons, eſt dans le gout de ces derniers, comme le Titre même l'annonce. „ Je ne me préſente ici, *dit l'Auteur* (*b*), ſous les auſpices „ d'aucun Philoſophe; ce n'eſt ni la Phyſique „ de *Deſcartes*, ni celle de *Newton*, ni celle „ de *Leibnitz*, que je me ſuis preſcrit de ſui-

„ vre

(*a*) *Dubitavi diu, auderemne tandem publicare ſententiam, quam diu coxi mecum, atque recoxi. Facilitate veſtrâ uſus, en, id facio. Credibile videtur, in actione Ignis, hic apud nos deprehenſâ, nullam Solem emittere materiem igneam, cui illa actio tribuenda videtur. Hanc vero Solem potentiam tantùm habere, ut præexiſtentem in illo eodem loco Ignem, non auctum, dirigat in rectas parallelas. Unde illa eadem copia Ignis ex parallelisſmo, reflexa, vel refracta, colligatur, ſolâque ex diſperſu adunatione, atque inde ſequente novâ vi, omnia agat.* Boerhave, *Elementa Chemiæ*, Tome I, *pag.* m. 252.

(*b*) Dans ſa *Préface.*

„ vre particulierement; c'eſt, ſans aucune pré-
„ férence perſonelle, & ſans diſtinction de
„ nom, celle qu'un accord général & des Faits
„ bien conſtatés me paroiſſent avoir bien éta-
„ blie. Pénétré de reſpect, & même de re-
„ connoiſſance, pour les Grands-hommes qui
„ nous ont fait part de leurs penſées, & qui
„ nous ont enrichis de leurs découvertes, de
„ quelque Nation qu'ils ſoient, & dans quel-
„ que tems qu'ils aient vêcu, j'admire leur
„ génie juſques dans leurs erreurs, & je me
„ fais un devoir de leur rendre l'honneur qui
„ leur eſt dû; mais je n'admets rien ſur leur
„ parole, s'il n'eſt frapé au coin de l'Expé-
„ rience: en matière de Phyſique, on ne doit
„ point être eſclave de l'autorité, on devroit
„ l'être encore moins de ſes propres préjugés,
„ reconnoitre la Vérité par-tout où elle ſe
„ montre, & ne point affecter d'être *Newto-*
„ *nien* à Paris, & *Cartéſien* à Londres.

Voila un préjugé bien favorable pour ce Philoſophe; il ſe rend aimable par ſa modeſtie & ſon amour pour la Vérité. A l'égard de ſon Ouvrage, il ſuffit d'en expoſer le plan pour en donner une idée avantageuſe. Il ſuit, dans ces *Leçons de Phyſique*, la même méthode qu'il avoit déja employée en les faiſant de vive voix. Il choiſit, dans chaque matière, ce qu'il y a de plus intéreſſant, de plus nouveau, & qui lui paroit le plus propre à être prouvé par des Expériences. Il explique, avec le plus de préciſion & de netteté qu'il lui eſt poſſible, l'état de la queſtion; il en rapelle l'origine, & il indique, autant qu'il a pu le découvrir, les Auteurs

teurs qui paſſent pour l'avoir traitée avec le plus de ſuccès. Il la prouve enſuite par des opérations, dont il fait connoître le mécaniſme, & dont il écarte avec ſoin tout ce qui pourroit s'y mêler d'étranger, pour ne point partager l'attention. Enfin, il ramène, ſoit à la queſtion même, ſoit aux Faits qui lui ont ſervi de preuves, tout ce qui peut y avoir raport dans les phénomènes de la Nature, dans les procédés des Arts, & dans les Machines le plus en uſage pour les commodités de la vie civile.

La diſtribution des matières eſt ce qu'on peut regarder comme le fond de cet Ouvrage. Elle offre une belle perſpective, où il règne beaucoup d'ordre & de clarté. On voit que l'Auteur s'y eſt attaché à raſſembler ſous un même titre, les matières qui ſont néceſſairement liées enſemble, & qu'il a fait précéder les Propoſitions qui peuvent s'entendre plus facilement, & qui doivent ſervir comme de Principes pour l'intelligence des autres. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe, à la rigueur, prendre chaque *Leçon* ſéparément, la plupart ayant entre elles une eſpèce d'indépendance ; mais, pour les ſuivre avec plus de facilité & de profit, il vaut mieux les voir dans l'ordre où elles ſont, parce qu'on trouve dans les prémières des notions qui ſont d'un grand ſecours pour l'intelligence des autres.

Tel eſt le plan de l'Ouvrage. Quant aux matières ſur leſquelles il roule, on pourra en juger par les *Titres* généraux des *Leçons*, qui ſont toutes diviſées en diverſes *Sections*, pour la commodité du Lecteur. Voici les *Titres* du *Prémier Tome*. I. LEÇON. De l'*Etendue*, de

la *Diviſibilité*; de la *Figure* & de la *Solidité* des *Corps*. II. LEÇON. De la *Poroſité*, de la *Compreſſibilité* & de l'*Elaſticité* des *Corps*. On trouve à la fin de cette Leçon, une *Digreſſion ſur les Sens, en général*, dans laquelle il traite enſuite, en particulier, du *Toucher*, du *Gout*, & de l'*Odorat*. III. LEÇON. De la *Mobilité* des *Corps*, où l'Auteur traite des *Forces vives*, & des *Forces mortes*, des *Loix* du *Mouvement ſimple*, de la *Réſiſtance* des *Milieux*, des *Frottemens*, & du *Mouvement perpétuel mécanique*. IV. LEÇON. Suite des *Loix* du *Mouvement ſimple*. Le *Tome Second* contient les *Leçons ſuivantes*. V. LEÇON. Sur le *Mouvement compoſé*, & ſur les *Forces centrales*. VI. LEÇON. Sur la *Gravité*, ou *Peſanteur* des *Corps*. VII. LEÇON. Sur l'*Hydroſtatique*. VIII. LEÇON. Suite de l'*Hydroſtatique*.

Entrons dans quelque détail, & commençons par l'examen de cette queſtion épineuſe, propoſée dans la prémière *Leçon: La Matière eſt-elle diviſible à l'infini*? Notre Abbé prétend que cette queſtion, qui fait tant de bruit dans les Ecoles, peut être réduite à peu de choſes, quand on veut s'entendre. Voici la ſolution qu'il en donne. S'il s'agit, dit-il, d'une diviſibilité purement idéale, il eſt évident qu'on peut répondre par l'affirmative; quisqu'alors tout ſe réduit à ſavoir ſi l'on conçoit toujours comme diviſible un Corps, quelque diviſé qu'il puiſſe être: Or il eſt certain qu'on le conçoit ainſi; on imagine encore deux moitiés dans la plus petite particule: les ſurfaces qui la renferment, quoiqu'infiniment raprochées, ne ſe con-

confondent jamais; & on pourra toujours dire la même choſe à chaque nouvelle Diviſion qu'on voudra feindre. Cette diviſibilité imaginaire n'a donc point de bornes, deſorte que ſi l'Art & la Nature s'entendoient pour exécuter tout ce que nous pouvons penſer, on pourroit trouver dans l'aile de la plus petite Mouche un nombre de parties, qui égaleroit enfin celui des grains de ſable qui ſe rencontrent ſur les bords de tout l'Océan: propoſition qui ne peut paroître paradoxe, qu'à ceux qui confondroient la comparaiſon des nombres, qui eſt la ſeule dont il s'agit ici, avec celle des grandeurs matérielles.

Reſte maintenant à ſavoir ſi la Nature eſt effectivement auſſi féconde que notre imagination. Ce que nous concevons comme poſſible, a-t-il lieu dans le réel? Ces petites portions d'étendue qui ſe touchent, ſans ſe confondre, pour être réellement diſtinguées l'une de l'autre, ſont-elles pour cela actuellement diviſibles? Ont-elles jamais exiſté, ou eſt-il même de leur nature de pouvoir exiſter ſéparément l'une de l'autre? C'eſt ſur quoi l'expérience n'a rien prononcé de certain; &, comme en matière de Phyſique les preuves tirées des Faits ſont les ſeuls qui éclairent, on peut dire que cette queſtion reſte indéciſe.

C'eſt ainſi que raiſonne l'Auteur ſur une queſtion qui partage depuis ſi longtems les Philoſophes. Vous voyez qu'il n'ôſe ſe déclarer pour l'affirmative, ou la négative; il s'arrête tout court & ne veut rien décider, dès que les Expériences viennent à lui manquer. Ceux qui

ſuppoſent des bornes à cette diviſibilité Phyſique, s'appuient ſur un Fait qui paroit décider en leur faveur. Ils diſent que les *Elémens des Corps* ſont abſolument *inſécables*, & que la Nature, en les formant, s'eſt impoſé une Loi de ne les jamais diviſer. Ils citent pour preuve une Expérience de ſix mille ans. C'eſt pour cela, diſent-ils, que l'état naturel des choſes a toujours ſubſiſté le même depuis ſa prémière origine; un Chêne eſt toujours un Chêne; un Cheval eſt aujourdhui ce qu'il étoit au commencement. Si les Germes, ou ce qui conſtitue chaque nature en particulier, étoit quelque choſe de diviſible, la Nature en général n'auroit-elle pas changé de face, par les différentes mutations qu'auroient ſouffertes les Eſpèces particulières?

Quoique notre Abbé témoigne ici avoir plus de panchant pour admettre les *Atomes*, ou *Corpuſcules inſécables*, que pour ſuppoſer la Matière phyſiquement diviſible à l'infini, il croit cependant que l'argument qu'on vient de propoſer, tout ſpécieux qu'il eſt, n'a pas aſſez de force pour décider la queſtion, & qu'on peut y répondre ſolidement. Voici, en effet, la réponſe qu'il y fait. „ Quand bien même, *dit-*
„ *il*, ces petits Etres, production immédiate
„ de la Création, ne ſeroient point inſécables,
„ comme on le ſuppoſe, l'Auteur de la Na-
„ ture n'auroit-il pas pourvu ſuffiſamment à
„ la durée de ſes œuvres, en ne laiſſant dans
„ le Monde que des moyens impuiſſans pour
„ en déranger l'économie? Que l'on prouve
„ donc que l'indiviſibilité abſolue des parties

„ pri-

„ primordiales eſt la ſeule voie qu'ait dû prendre la ſageſſe du Créateur pour rendre chaque Eſpèce inaltérable. Mais, ſi cette admirable uniformité, avec laquelle nous voyons que la Nature ſe reproduit tous les jours, n'eſt point une preuve invincible de l'exiſtance des Atomes, elle doit au moins faire penſer que nous ne devons pas nous promettre légerement de changer, ſelon notre gré, une matière en une autre; tous les moyens que l'Art pourroit nous fournir pour de ſemblables opérations, ne ſeroient que de foibles imitations de la Nature, des digeſtions, des fermentations, des calcinations, *&c.*; &, ſi la Nature elle-même, depuis ſon origine, s'eſt conſervée conſtamment, & ſans aucun changement, malgré tous les mouvemens qui ſe ſont opérés, & qui s'opèrent tous les jours dans ſon propre ſein, devons-nous nous flatter de faire des miracles dans nos Laboratoires? La Chymie, plus ſavante aujourdhui qu'elle n'a jamais été, abandonne par cette raiſon même, de plus en plus, ces ſortes de prétentions chimériques, pour s'attacher à des opérations d'une utilité plus réelle ".

Il réſulte de tout cela, ſuivant le ſentiment de l'Auteur, 1. qu'il n'y a point de bornes à cette diviſion mentale, qui n'exige dans la matière qu'une diſtinction réelle de parties; 2. que la diviſibilité phyſiquement poſſible, ou non poſſible à l'infini, n'eſt qu'une affaire de Syſtême, où l'on trouve des probabilités pour & contre; 3. qu'on ne peut nier, au moins, une

mul-

multiplication de parties actuellement ſéparables, & ſi petites, que leur nombre & leur ténuité ſurpaſſent de beaucoup les idées communes. Comme la dernière de ces propoſitions eſt la ſeule qui ſoit ſuſceptible de ce genre de preuves, auquel Mr. *Nollet* ſe borne dans cet Ouvrage, il en appelle à l'Expérience, & entreprend de faire connoitre par des Faits dignes de la curioſité du Lecteur, ce que l'on doit penſer de la prodigieuſe diviſibilité des Corps.

C'eſt aux Philoſophes à juger ſi cette queſtion de la *diviſibilité de la Matière à l'infini* ſe trouve bien éclaircie par ce que nous venons de raporter. Il me ſemble que l'Auteur auroit dû l'aprondir davantage; & je ne ſai ſi on doit lui accorder ce qu'il avance dans ſa ſeconde propoſition, que cette *diviſibilité phyſiquement poſſible, ou non poſſible à l'infini, n'eſt qu'une affaire de Syſtême, où l'on trouve des probabilités pour & contre.* Je propoſerai ſur cela mes propres réfléxions, lorſque j'aurai raporté très ſuccinctement ce qu'en penſent quelques Philoſophes modernes. Si cette belle & importante queſtion peut être entierement terminée, quant au fond, pourquoi la laiſſer indéciſe, & la mettre au rang des choſes purement problématiques, comme fait ici notre Abbé?

Hartſoeker, ce Philoſophe critique qui nous a donné un Recueil prodigieux de *Conjectures* ſur presque toutes les parties de la Phyſique, reconnoit (*a*) dans la compoſition des *Corps ſenſibles*,

(*a*) Voyez ſon *Cours de Phyſique*, Haye 1730, *page* 1, *& ſuiv.*

ſibles, de petits *Corps inſenſibles*, parfaitement durs, indiviſibles, étendus, immuables de leur nature, différens entre eux en figure & en grandeur. Ils ſont diviſibles à l'infini par la penſée, parce qu'ils ont de l'étendue & une certaine grandeur. La différence infinie, qu'on trouve dans les Corps ſenſibles, ne vient que de la différente combinaiſon des petits Corps inſenſibles & parfaitement durs qui les compoſent. L'Eau n'a jamais changé de nature, & n'en changera jamais, ce qui ne manqueroit pas d'arriver, ſi les Corps inſenſibles pouvoient ſe briſer par le mouvement. Il y a autant d'Air, autant d'Eau, autant de Sel aujourdhui, qu'il y en avoit autrefois. On a beau fondre l'Or, & le refondre, il demeurera toujours Or. Il en eſt de même de tous les autres Métaux. Quoique ces *Atomes*, ou *Corps inſenſibles*, ſoient étendus, ils ſont cependant ſans parties qui ſe touchent par leurs ſurfaces, ou qui puiſſent être ſéparées les unes des autres, parce que chaque Atome eſt un ſeul Corps continu, & comme un Tout ſans parties, ou comme un Tout avec des parties qui apartiennent à une même Subſtance. C'eſt un Corps tout d'une pièce, & qui ne ſouffre jamais aucune diviſion actuelle, fut-il plus grand que toute la Terre; mais, quelque petit qu'il ſoit, il peut toujours être diviſé en une infinité de parties par la penſée, parce que chaque Atome a un milieu & des extrémités. Ces petits Corps ſe meuvent dans une Subſtance parfaitement fluide, qui eſt auſſi un Tout homogène, continu, ſans diviſion actuelle, & comme l'Ame du Monde.

L'U-

L'Univers n'eſt compoſé que de ces deux Etres, il n'y a rien hors d'eux; &, comme l'Univers eſt infini, la Matière fluide eſt pareillement infinie, & les Atomes ſont auſſi infinis en nombre. L'eſſence de ces Atomes conſiſte dans leur ſolidité & dureté parfaite, & non dans l'étendue, qui eſt une propriété eſſentielle à tous les Etres. Voila le précis de ce que dit *Hartſoeker* ſur les Atomes.

Leibnitz, l'homme du monde le plus ſingulier dans ſa manière de philoſopher, & dont le Syſtême aujourdhui adopté par la plupart des Allemands, peut-être parce qu'il étoit lui-même Allemand, ne reconnoit point d'Atomes ſemblables à ceux dont nous venons de parler; mais il admet pour Elémens de la Matière, des *Monades*, que l'on pourroit regarder comme de véritables *Etres de Raiſon*, ſi deux auſſi Grands Philoſophes que *Leibnitz* & *Wolff* n'avoient entrepris de leur donner de la réalité. Ces *Monades*, ou Etres ſimples, n'ont ni étendue, ni parties, ni figure, ni grandeur. Ils ne rempliſſent point d'eſpace, & n'ont point de mouvement interne. Ils ne peuvent être ni vus, ni touchés, ni repréſentés à l'imagination par aucune image ſenſible. Ils ne peuvent être produits par un Etre compoſé, ni par un autre Etre ſimple. La raiſon immédiate de ces Etres eſt dans l'Etre néceſſaire, c'eſt-à-dire, dans Dieu. Ils ſont l'origine de tous les Etres compoſés, & comme ils ſont *diſſemblables*, les compoſés qui en réſultent le ſont auſſi. Ils ſont doués d'une force, par l'énergie de laquelle ils tendent à agir, & agiſſent en effet, dès qu'il n'y a point de

de réſiſtance. Les compoſés durent, malgré les changemens qu'ils ſubiſſent, rien ne s'anéantit : il faut donc que les Etres ſimples, dont les Etres compoſés réſultent, durent, c'eſt-à-dire, qu'ils aient des déterminations conſtantes & invariables, pendant qu'ils en ont d'autres qui varient continuellement : car ſi les ſimples n'étoient pas durables par leur nature, les compoſés ne pourroient pas durer. Aucun Agent naturel ne peut agir ſur ces Etres, & c'eſt à eux ſeuls que convient véritablement le nom de *Subſtance*. Les compoſés ne peuvent ſubſiſter ſans les ſimples, ni recevoir aucun changement qui ne ſoit fondé dans les Elémens ; ainſi les compoſés ne ſont point des Subſtances par eux-mêmes, mais des aſſemblages de Subſtances ou d'Etres ſimples (*a*).

Dans ce Syſtême de *Leibnitz* on diſtingue quatre eſpèces de Monades ; 1. les Elémens de la Matière, qui n'ont aucune penſée claire ; 2. les Monades des Bêtes, qui ont quelques idées claires, & aucunes diſtinctes ; 3. les Monades des Eſprits finis, qui ont des idées confuſes, des claires, des diſtinctes ; 4. enfin, la Monade de Dieu, qui n'a que des idées adéquates (*b*).

Ces Monades, indépendantes de toute autre choſe créée ou concrète, & qui peuvent dire *Moi*,

(*a*) Voyez ſur tout ce que je viens d'avancer les *Inſtitutions Phyſiques* de Mme. la Marquiſe *du Chaſtellet*, Chap. VII. page 135, Edit. d'*Amſterdam*, 1742.

(*b*) Conſultez *la Métaphyſique de* Newton, *ou Parallèle des Sentimens de* Newton *& de* Leibnitz, *par Mr.* de Voltaire, *page* 61.

Moi, reçoivent, des lieux où elles ſont, des impreſſions de tout l'Univers ; mais des impreſſions confuſes, à cauſe de leur multitude. Elles ſont un miroir vivant, ou doué d'action interne, repréſentatif de l'Univers ſuivant ſon point de vue, & auſſi reglé que l'Univers même. Une Monade eſt d'autant plus parfaite, qu'elle a des perceptions plus diſtinctes. Les perceptions, dans la Monade, naiſſent les unes des autres par les loix des appétits, ou des Cauſes finales du Bien & du Mal ; deſorte qu'il règne une harmonie parfaite entre les perceptions de la Monade & les mouvemens des Corps, préétablie d'abord entre le Syſtême des Cauſes efficientes, & celui des Cauſes finales ; & c'eſt en cela que conſiſte l'union phyſique de l'Ame & du Corps, ſans que l'un puiſſe changer les loix de l'autre. Il y a cette différence dans les perceptions des Monades ſimples ou des Animaux, & celles des Monades raiſonables ou Eſprits, que, dans les prémiers, la perception ne vient que de la mémoire des Faits, &, dans les autres, de la connoiſſance des Cauſes (*a*).

Rien de plus ſimple & de plus modeſte que l'opinion de *Newton* (*b*) ſur la nature de ces Corps primitifs. Il s'eſt borné à croire que les Elémens de la Matière ſont de la matière, c'eſt-à-dire, un être étendu & impénétrable, dans la nature intime duquel l'entendement ne peut fouiller ; que Dieu peut le diviſer à l'infini, comme

(*a*) *Hiſtoire de la Vie & des Ouvrages de Mr.* Leibnitz, *par* M. L. de Neufville, *page* 139.

(*b*) *Métaphyſique de* Newton, &c. page 59.

comme il peut l'anéantir; mais qu'il ne le fait pourtant pas, & qu'il tient ces parties étendues & insécables pour servir de base à toutes les productions de l'Univers.

Le fameux *Boyle*, qui a fondé la Physique expérimentale en Angleterre, s'est faussement imaginé que les parties primitives de l'Eau pouvoient se changer en parties primitives de terre, & que par conséquent les Elémens des Corps ne sont tous que la même matière différemment arrangée. Il s'étoit laissé tromper par une Expérience, à laquelle il n'avoit pas fait assez d'attention. Après avoir distillé de l'Eau un grand nombre de fois, il trouva qu'une Once de cette Liqueur rendoit six Dragmes de terre blanche, légère, insipide, fixe, massive, & qui ne se dissolvoit point dans l'Eau (*a*). Cette Expérience trompa non seulement son Auteur, mais aussi *Newton*, qui en conclut que, puisque l'Eau pouvoit se changer en Terre, elle pouvoit aussi être convertie en Feu (*b*). Mr. *Boerhave*, bien plus exact que *Boyle* dans ses opérations, a fait voir (*c*), par des Expériences faites avec soin, que cette Terre n'est autre chose que la Poussière même qui voltige dans l'air, & qui trouve moyen de s'insinuer dans l'Eau, toutes les fois qu'on réitère la distillation.

Locke, aussi modeste dans ses décisions sur la nature des Corps, que sur celle des Esprits, a avoué,

(*a*) *Boyle*, Orig. Formar. *à pag. 259 ad 273.*
(*b*) *Optic. Latin.* pag. 319. *Quæst.* 22.
(*c*) Dans ses *Elementa Chemiæ*, Tome I, *pag.* 627, *& seq.*

a avoué, avec sa franchise ordinaire, qu'il ne connoissoit rien *de plus embrouillé ou qui approchât plus de la contradiction*, que la *Divisibilité à l'infini d'une étendue finie*. „ Car, *dit-il* (*a*), „ soit que nous recevions cette divisibilité à „ l'infini, ou que nous la rejettions, elle nous „ engage dans des conséquences, qu'il nous „ est impossible d'expliquer, ou de pouvoir „ concilier, & qui entraînent de plus grandes „ difficultés, & des absurdités plus apparentes „ que tout ce qui peut suivre de la notion d'u„ ne Substance immatérielle douée d'intelli„ gence.

Un Médecin Chimiste (*b*), homme d'esprit, qui s'est presque entierement ruiné à chercher la Pierre philosophale, a avancé, dans un petit Traité (*c*) rempli d'absurdités & de fausses Hypothèses, que les *Germes humains*, *étant indestructibles & impérissables, subsistent en leur entier après la totale dissolution du Corps*; d'où il conclut que la *Résurrection est physiquement possible, puisque le même Germe peut une seconde fois se ranimer aussi bien qu'une prémière*.

Un bon Hollandois, dans un Livre (*d*) où il a entassé sans beaucoup de choix preuves sur preuves, pour nous apprendre que *les Cieux racon-*

(*a*) *Essai. Philosophique concernant l'Entendement humain*, Liv. II. Chap. XXIII, *page* 245, 246. Edit. d'*Amsterdam*, 1742.

(*b*) Mr. B***, établi à Rotterdam.

(*c*) *Essai sur la possibilité de la Résurrection.*

(*d*) Bernard Nieuwentyt, D. en M. Auteur du Livre intitulé: *L'Existance de Dieu, démontrée par les merveilles de la Nature.*

racontent la gloire de Dieu, a auſſi entrepris de prouver la *poſſibilité de la Réſurrection* par les mêmes principes qu'emploie l'Auteur qui vient d'être cité. Il ſuppoſe, comme lui, des Germes impériſſables, qui reſtent en leur entier après la mort, & qui, au tems de la Réſurrection, n'auront beſoin que de ſe remplir de nouveau, ou avec les mêmes parties qui avoient ſervi à les faire croître, ou avec d'autres. „ Si, „ *dit-il* (*a*), une perſonne doit reſſuſciter dans „ la même grandeur qu'auparavant, le Germe „ n'a qu'à ſe développer de la même manière „ qu'il s'étoit développé durant ſa vie, ſe rem- „ plir enſuite de la même matière, qui, lors- „ que le Corps étoit en vie, & que le volume „ de ce Corps augmentoit, auroit ſervi pour „ le remplir & le faire croître; dans ce cas-là, „ un chacun doit avouer que la même perſon- „ ne reſſuſciteroit avec ſon propre Corps. On „ peut dire la même choſe d'un homme, qui „ auroit perdu une jambe pendant ſon enfance, „ & qui ſeroit mort après cela; car, dans ce „ cas-ci, il ſuffit que la partie du Germe, qui „ devoit compoſer le bras ou la jambe, ſe dé- „ velope, ſe rempliſſe & ſe garniſſe, à propor- „ tion de la groſſeur du corps ". Avec de ſi ingénieuſes Hypothèſes il n'y a rien qu'on ne rende très poſſible, & on peut même faire agir la Nature contre ſes Loix.

Ce n'eſt qu'après bien des Expériences chimiques, & un examen ſérieux de la nature des Corps, que l'Illuſtre *Boerhave* a avancé comme

(*a*) Liv. III. Chap. VI, *page* 566.

me une choſe démontrée, qu'il y a, dans la Nature, de petits Corps immuables, infiniment plus durs que le Diamant, leſquels ne ſauroient ni changer de figure, ni être diviſés en d'autres plus petits Corps. Leur petiteſſe, auſſi bien que leur ſolidité, les met à l'abri des inſultes du dehors. C'eſt de l'union de ces Elémens, ſoit entre eux, ou avec les compoſés, que réſulte la formation des autres Corps (*a*).

Outre ces Elémens, il reconnoit encore de petites maſſes, compoſées de très petits Corps, ſi fortement unis & ſi bien conſolidés, qu'aucune force de l'Art ni de la Nature n'eſt pas capable de les ſéparer (*b*).

Mr. *Muſſchenbroek*, qui raiſonne toujours avec un flegme de Philoſophe qui s'accorde très bien avec les matières qu'il traite, parce qu'elles demandent plus de juſteſſe d'eſprit que de feu & d'imagination, parle de la *diviſibilité de la*

(*a*) *Utique rerum contemplatio demonſtrat, eſſe Corpuſcula nata, quæ immutabilia prorſus omni cauſâ obſervatâ hactenus, quoties ſola habentur; ſive duram adeo his, atque Adamante longe ſolidiorem naturam* AUTOR *rerum dederit, ut nec dividi in minora, neque in figuris mutari ſuis, ſe patiantur; ſive adeo hæc ſubtilia effinxit, ut aliorum virtus in dilabentia ſemper exerceri nequeat. Quoties itaque Compoſitorum reſolutio eò pertigit, ut in tenuiſſima hæc Elementa exercita ſit diviſio, limes erit præſcriptus omni ulteriori rerum diviſioni tamdiu, donec denuo coaluere Simplicia hæc cum Simplicibus, aut & cum cæteris Compoſitis.* Boerhave *Elementa Chemiæ*, Tome I, *pag.* 72, 73.

(*b*) *Fuiſſe ergo infuſum à Creatore* DEO, *qui omnia effecit, principium quoddam, quo quædam Corpuſcula unirentur in maſſulas ita adunatas, ut vis nulla Naturæ inſitæ, vel excitandæ Arte, in minores moleculas poſſet has diſcindere, adeoque permanerent conſtantiſſime ad omnia violenta applicata.* Idem, *ibid.* pag. 149.

la Matière, & des *Atomes* ou *Unités*, avec beaucoup d'ordre, beaucoup de clarté & beaucoup de profondeur (*a*). Il commence par faire voir qu'une *Etendue* quelconque peut toujours être conçue comme composée de plus petites Etendues, & par conséquent comme divisible à l'infini. Il répond, en habile homme, aux plus fortes objections qu'on peut former contre ce sentiment, & sur-tout à celle-ci; qu'il s'ensuivroit de cette opinion, *qu'un grand Corps pourroit être renfermé dans un plus petit Corps, & que la plus petite de toutes les grandeurs seroit égale à la plus grande*, puisque chaque grandeur contiendroit tout autant de parties l'une que l'autre. Une autre objection formidable, dont il fait voir le défaut, c'est qu'*il est impossible qu'un Infini soit plus grand qu'un autre Infini*. Cette dernière objection, proposée par *Galilée* (*b*), a été répétée cent fois par les autres Philosophes qui ont adopté son Hypothèse.

On peut donc concevoir la Matière comme divisible à l'infini, suivant Mr. *Musschenbroek*. Mais cette Matière est-elle réellement divisible à l'infini? Cette seconde question regarde la Physique, & non la simple imagination de l'Homme, qui souvent n'a point de bornes. Pour la résoudre, notre Philosophe a recours aux Expériences & aux Découvertes, sans faire attention aux idées que nous pouvons nous former de la nature des parties. Il avoue ingenûment, qu'il n'y a aucune Expérience qui fasse voir démonstrative-

(*a*) Dans son *Essai de Physique*, page 29, *& suiv.*
(*b*) Galilei *Mechan.* Dialog. I.

tivement que les Corps ſont compoſés de parties indiviſibles ; mais il reconnoit que ce ſentiment eſt très vraiſemblable, & il allègue tout ce qu'il y a de plus fort en ſa faveur. Il eſt bien difficile de ſe tromper lorſqu'on eſt ſi circonſpect.

Un Philoſophe très ſerré dans ſes raiſonnemens, & qui a l'art de ſaiſir tout ce qu'il y a de plus abſtrait dans la Métaphyque (*a*), infère, de pluſieurs propoſitions qu'il donne comme démontrées (*b*), *qu'il faut néceſſairement qu'il y ait des parties quelconques infiniment petites, & par conſéquent indiviſibles ; des parties exemtes de parties, & qui ſont ainſi les parties compoſantes, les parties-principes dont l'union forme l'exiſtance de la Matière.* Ces parties compoſantes ſont des Etres infiniment petits, des Points phyſiques, qu'il nomme *Sémilles*, & qu'il caractériſe ainſi. *La* Sémille *eſt un Etre infiniment petit, par conſéquent véritablement* un, *ſimple, indiviſible, par conſéquent impénétrable, de la dernière ſolidité, de la dernière dureté, comme elle eſt de la dernière petiteſſe.*

Ces *Points phyſiques*, ou *Sémilles*, ſont autant de réalités phyſiques, ce ſont les Elémens des Corps. Un de ces Points, uni à un autre Point, fait le double d'une petiteſſe infinie (*c*), c'eſt-à-dire, le prémier dégré de la grandeur (*d*), &

(*a*) Mr. *de St. Hyacinthe*, Auteur des *Recherches Philoſophiques*, dont on a donné l'Extrait dans le *Tome* XXXII, *page* 3 de cette *Bibliothèque*.

(*b*) Page 400. (*c*) Page 404.

(*d*) J'aimerois mieux dire qu'un de ces Points eſt lui ſeul *le prémier dégré de la grandeur* ; car, puiſque ce Point n'eſt pas *rien*, mais *quelque choſe*, puiſqu'il *exiſte*

&

& cette grandeur augmente, à proportion des infiniment petits qui s'uniſſent les uns aux autres. Il n'y a que ces Points qui méritent proprement le nom de *Subſtance*. La *Matière*, étant diviſible, n'eſt point une *Subſtance*, ce n'eſt point un *Etre*; mais un compoſé d'Etres, un compoſé de Subſtances, dont l'addition ou la ſouſtraction font le plus ou le moins d'Etendue matérielle (*a*).

Un Auteur (*b*), fort verſé dans tout ce que la Métaphyſique a de plus curieux & de plus ſublime, diſtingue quatre ſortes d'*Etendues* réelles, qui ſont celle de Dieu, celle de l'Eſpace immenſe, celle des Etres inviſibles & impalpables, & celle de la Matière viſible & palpable, ou des Corps compoſés. Il diviſe les Etres inviſibles en deux claſſes, dont la prémière contient nos Ames, & la ſeconde ces Particules inſenſibles & élémentaires, qu'on appelle *Matière prémière*. Il dit (*c*) que ces Elémens ou Etres inſenſibles, ſont étendus, en ce qu'ils exiſtent réellement; qu'ils ſont impénétrables; qu'ils ont une certaine figure; qu'ils occupent une partie de l'Eſpace, & un Lieu incom-

où il eſt, & qu'il occupe un eſpace, il a par conſéquent une étendue quelconque, une grandeur quelconque, & par conſéquent il eſt le prémier dégré de la grandeur, ou la plus petite des grandeurs, de même que le nombre *Un* eſt le prémier des Nombres, & non pas le Nombre *Deux*.

(*a*) Page 407, 408, 469.

(*b*) Mr. *Quenz*, Auteur de l'*Eſſai d'un Syſtéme nouveau concernant la nature des Etres Spirituels*.

(*c*) Voyez le *Tome* III, *page* 212, & *ſuiv.* & le *Tome* IV, *page* 181, & *ſuiv.*

incommunicable à tout autre Etre; & qu'ils ſont doués de la mobilité.

Le fameux Auteur de la *Métaphyſique de Newton* (*a*) admet des Etres primitifs, inaltérables, qui ne ſe décompoſent jamais, & qui ſont les Elémens des Corps. Il ſoutient, & avec raiſon, qu'il eſt impoſſible de concevoir l'immutabilité des Eſpèces, ſans qu'elles ſoient compoſées de principes inaltérables. „ Pour „ que ces Principes, *dit-il* (*b*), ces prémiè„ res parties conſtituantes ne changent point, il „ faut qu'ils ſoient parfaitement ſolides, & par „ conſéquent toujours de même figure : s'ils „ ſont tels, ils ne peuvent pas devenir d'autres „ Elémens, car il faudroit qu'ils reçuſſent „ d'autres figures; donc, puiſqu'il eſt impoſ„ ſible que, dans la conſtitution préſente de „ cet Univers, l'Elément qui ſert à faire un „ Homme ſoit changé en l'Elément d'une „ Pierre, il faudroit, pour faire un Elément „ de Pierre à la place d'un Elément d'Hom„ me, anéantir un de ces Elémens & en créer „ un autre en ſa place ".

Après avoir lu tout ce que je viens d'alléguer, il ſemble qu'on peut hardiment décider ſur la grande queſtion propoſée par Mr. l'Abbé *Nollet. La diviſibilité de la Matière à l'infini eſt-elle phyſiquement poſſible, ou non poſſible, ou bien n'eſt-ce qu'une affaire de Syſtême, où l'on trouve des probabilités pour & contre*, comme le prétend cet Auteur? Il paroit démontré par

(*a*) Mr. *de Voltaire*, page 54.
(*b*) Ibid. *page* 56.

par les raiſons de la plupart des Philoſophes que je viens de citer, que cette eſpèce de diviſibilité eſt abſolument impoſſible, dès que vous ſuppoſez des Etres ſimples, des Elémens ou Points phyſiques, d'où naiſſent tous les différens Corps compoſés qui forment l'Univers. Je crois même que l'on peut avancer, ſans donner aucune atteinte à la toutepuiſſance de Dieu, que cet Etre Suprême ne ſauroit lui-même diviſer ces Elémens, ſans changer auparavant leur nature. Voici comme je le prouve. Par la ſuppoſition, ces petits Corps ne ſont qu'*Un*, ils ſont ſimples, & ſans parties conſtituantes. Or il ne peut y avoir de *diviſion* ſans multiplicité de parties, puiſque par la diviſion vous ſéparez l'*un* d'avec l'*autre*, & vous écartez deux *Unités*. Puis donc qu'il ne peut y avoir de diviſion ſans multiplicité de parties, les Atomes ne ſauroient être diviſés, puiſqu'ils n'ont point de parties, ſuivant la ſuppoſition. Etant donc contradictoire qu'une *Unité* puiſſe être diviſée, Dieu même ne ſauroit la diviſer, puiſqu'il ne fait rien de contradictoire.

Suppoſez, pour un moment, qu'un de ces Elémens vienne à être partagé en deux parties, ſoit égales ou inégales. Je vous demande ſi ces deux parties, ainſi ſéparées l'une de l'autre, ne ſont pas deux Etres diſtincts. Vous ne ſauriez le nier, puiſque l'une peut être portée à Rome & l'autre à la Chine, & qu'un même Etre ne ſauroit occuper deux lieux différens. Or je vous demande encore ſi l'un de ces Etres a été produit par l'action de l'inſtrument qui a fait le partage, ou s'il exiſtoit déja auparavant.

vant. Vous n'oseriez dire que l'existance de l'un de ces Etres soit le résultat de cette action, puisque la section ne fait que séparer ce qui étoit joint. Ce nouvel Etre existoit donc avant la section; mais puisqu'il existoit en même tems que l'autre dont on l'a séparé, il y avoit donc deux Etres unis ensemble, c'étoit un composé de deux Etres distincts, ce n'étoit donc pas un *Elément*, un *Point physique*, qui, par la supposition, est *Un* & non pas *Deux*.

Il ne me reste plus qu'une remarque à faire, qui me paroit extrêmement essentielle. La raison qui porte les Philosophes à reconnoitre dans la Nature, des Elémens ou Principes inaltérables, parfaitement solides, toujours de même figure, indivisibles, c'est que les Espèces sont toujours invariablement les mêmes, & qu'il ne s'en forme point de nouvelles. Un Homme est toujours un Homme, un Chêne est toujours un Chêne. Mais pourquoi ces Espèces sont-elles toujours les mêmes? C'est que Dieu, disent ces Philosophes, a créé, dès le commencement du Monde, des Etres primitifs & inaltérables, qui en sont les Elémens. Or je ne crois pas que ces sortes d'Etres primitifs, d'où résultent les Corps organisés, les Hommes, les Animaux & les Plantes, puissent être rangés dans la classe des Elémens proprement dits, ou des petits Corps simples qui forment les composés non organisés, comme le Feu, l'Eau, les Pierres, la Terre, le Sable, les Diamans, &c. puisqu'ils ne sont ni simples, ni indivisibles, ni d'une parfaite solidité, ni même absolument inaltérables. Ils ne sont pas simples, puis-

puiſqu'ils doivent contenir en petit autant d'organes que les grands Corps qui en proviendront, & dont-ils ſont les Germes & les Semences. Or, dès qu'on ſuppoſe qu'ils ne ſont pas ſimples, comme on doit le ſuppoſer en effet, on ne ſauroit leur attribuer aucun des autres caractères qui conviennent aux Elémens des Corps non organiſés. Cependant ces Germes ſe ſont conſervés depuis la création du Monde juſqu'à préſent, ſans avoir été aucunement altérés. J'en conviens. Ce ſont de petites maſſes compoſées qui, ſans être parfaitement ſolides, ne laiſſent pas de ſe conſerver & de reſter tels qu'ils ſont ſortis des mains du Créateur, juſqu'à ce qu'ils rencontrent enfin quelque Menſtrue & Matrice propre à leur dévelopement.

Mais quelle idée doit-on ſe former de l'Hypothèſe de *Nieuwentyt* & du Docteur B***? C'eſt une très belle chimère, dont on a voulu repaitre les ignorans. Ces Meſſieurs n'ont pas fait attention qu'un Germe humain contient en petit autant de Membres, autant d'Organes qu'un Homme de 5 ou 6 pieds. Ces deux Etres ne diffèrent donc l'un de l'autre que par la grandeur. Or, des qu'un Homme eſt mort, dès que ſes Membres ſont ſéparés les uns des autres, le Germe dont il a été formé, ſe trouve auſſi entierement détruit, ſes parties ſont deſunies, il n'y a plus d'organiſation, & pour les réunir, il faut recourir à un acte ſurnaturel & à la toutepuiſſance du Créateur (*a*). Je m'é-

(*a*) Voyez ce que nous avons déja dit ſur cela dans le *Tome* XXVII, *page* 266 de cette *Bibliothéque*.

m'étonne qu'un Homme auſſi dévot que le bon *Nieuwentyt* ſe ſoit donné tant de peine pour diminuer le nombre des Miracles. Ne voyoit-il pas que, par ſon Hypothèſe, il attribuoit à la Nature un effet prodigieux, qui ne peut être produit que par l'Etre Suprême?

On trouvera de très belles Expériences dans la ſeconde *Leçon* de Mr. *Nollet*, qui roule en partie ſur la *Poroſité des Corps*. Voici l'idée qu'il en donne dans ce qui précède ſes Expériences ſur cette matière. Il dit que „ la Poroſité des Corps n'eſt autre choſe que le Vuide qui ſe trouve entre leurs parties ſolides; „ & par ce mot de *Vuide*, ajoute-t-il, nous „ ne prétendons pas faire entendre des eſpaces „ privés de toute matière: il eſt indubitable „ que la plus grande partie de ces interſtices „ loge des Fluides dont la préſence ſe manifeſte par mille preuves". Quand on plonge dans l'eau une Eponge ſèche, ou une Pierre tendre, on en voit ſortir beaucoup d'air, à meſure que l'eau les pénètre; &, quand on fait ſécher des matières humides, elles deviennent plus légères, à meſure qu'elles perdent par l'évaporation, ce que leur Poroſité avoit admis. Ces Corpuſcules étrangers ne rempliſſent que les plus grands Vuides: la matière du feu, celle de la lumière, que nous voyons paſſer dans les Corps impénétrables à l'air, à l'eau, *&c.* ne permettent point de douter qu'il n'y ait des Pores d'un autre ordre, qui ſe rempliſſent de ces Fluides moins groſſiers que les autres. On peut croire auſſi, qu'outre ces prémiers Vuides, qui n'en ſont point à proprement parler, puis-

puisqu'ils ſont pleins d'une autre matière, il s'en trouve d'autres plus petits, & qui le ſont au ſens littéral. La liberté requiſe pour les mouvemens ſemble l'exiger; mais, s'ils exiſtent dans la Nature, ils ne ſont point ſuſceptibles d'aucune expérience. En exceptant ſeulement les parties ſimples & primordiales des Corps, notre Abbé établit, comme une propoſition générale, que tout ce qui eſt compoſé de parties matérielles eſt poreux, les Corps durs comme les Liqueurs, ceux qui ſont organiſés, comme ceux qui ne le ſont pas; &, s'il y a quelque différence dans les uns & dans les autres, ce n'eſt que par la grandeur, par le nombre, par la figure ou par l'arrangement des Pores.

Il me ſemble que cette idée du Vuide, que donne d'abord l'Auteur, n'eſt pas tout-à-fait juſte. *Par ce mot de* Vuide, dit-il, *nous ne prétendons pas faire entendre des eſpaces privés de toute matière.* Mais ſi ces eſpaces ne ſont pas privés *de toute matière*, ce ne ſont donc pas des Vuides. Qu'eſt-ce qu'un *Vuide*? N'eſt-ce pas un Etre pénétrable, un eſpace ou étendue qui n'eſt pas celle d'un Corps, en un mot, un lieu qui n'eſt occupé par aucun Corps. Or que ce lieu ſoit occupé par du feu, de la lumière, de l'air, ou quelque autre fluide que ce ſoit, il n'eſt pas moins plein, que s'il contenoit les Corps les plus ſolides. Dès qu'un Corps quelconque vient à occuper une place, cette place n'eſt plus vuide, & on ne peut pas dire que ce ſoit un Pore, ſans ſuppoſer qu'un Corps vuide n'eſt pas vuide, ce qui ſeroit contradictoire. Heureuſement l'Auteur rectifie plus bas cette pré-

prémière idée qu'il donne du Vuide, lorſqu'il dit qu'*après ces prémiers Vuides, qui n'en ſont point, à proprement parler, il en eſt d'autres plus petits & qui le ſont au ſens littéral.*

Quoique la *Digreſſion* que fait l'Auteur *ſur les Sens*, ne contienne rien de nouveau, elle ne laiſſera pas de donner quelques lumières à ceux qui n'ont pas lu les Ouvrages où cette matière eſt traitée plus à fond. On ne doit pas s'attendre qu'il s'étende beaucoup ſur un ſujet, qui eſt entierement du reſſort des plus habiles Anatomiſtes, & qui demande de très grands détails lorſqu'on veut l'examiner dans toutes ſes parties. Auſſi renvoie-t-il, pour cet effet, à un nouveau *Traité des Sens* (*a*), dont il parle avec éloge (*b*).

A l'occaſion de la *Réſiſtance des Milieux* & des *Frottemens*, dont parle l'Auteur dans ſa *Leçon* ſur la *Mobilité des Corps*, il expoſe ce qu'il penſe de la queſtion agitée depuis ſi longtems ſur la poſſibilité du *Mouvement perpétuel*. Il ne croit pas que, dans l'état naturel, il puiſſe y avoir aucun Mouvement mécanique inaltérable. La raiſon qu'il en donne, c'eſt qu'un Corps ne peut ſe mouvoir que dans un eſpace, & qu'il n'y

(*a*) Il en a paru à *Amſterdam* chez *J. Wetſtein* en 1744, une *nouvelle Edition*, augmentée & beaucoup plus correcte que celle de Rouen.

(*b*) Voici ce qu'il en dit. „Un habile Anatomiſte (Mr. „*Le Cat*) a donné, depuis peu, une deſcription très „ conciſe & très intelligible de la Peau, dans un Ou„vrage écrit *ex profeſſo* ſur les *Sens*, & dont je crois la „lecture très utile à ceux qui voudront ſur la matière „préſente des inſtructions plus détaillées que celles qui „ peuvent être placées ici ".

n'y a aucun lieu parfaitement vuide de toute matière. D'un autre côté, un Corps, quel qu'il ſoit, ne peut exercer ſon mouvement que ſur quelque ſurface, ou bien il faut le ſuſpendre à quelque point fixe, autour duquel il ſe puiſſe mouvoir : dans l'un & dans l'autre cas il y a frottement, ou ſur le plan, ou au point de ſuſpenſion, ou dans le milieu même dans lequel il paſſe. La quantité de mouvement, qu'on lui aura imprimée, ſera donc néceſſairement diminuée par ce double obſtacle : ainſi, pour ſe mouvoir perpétuellement, il faudroit qu'il prît à chaque inſtant de nouvelles forces, pour réparer celles qu'il perd ; ce qui eſt contraire à la prémière loi du mouvement, qui veut qu'un Mobile garde conſtamment l'état qu'on lui a fait prendre, ſi cet état n'eſt changé par une cauſe nouvelle.

Tel eſt le raiſonnement de l'Auteur pour démontrer l'impoſſibilité de ce Mouvement. Il prétend, que ce n'eſt pas entendre l'état de la queſtion que de prendre pour *perpétuel*, le Mouvement d'un Pendule qui continue ſes vibrations égales, au moyen d'un Reſſort ou d'un Poids qu'on remonte au bout d'un tems, parce qu'il s'agit d'un Mouvement une fois imprimé, auquel on n'ajoute plus rien dans la ſuite, & qui ſe ſuffit à lui-même pour ſe perpétuer. Le Reſſort ou le Poids, par ſon effort conſtant, répare ſans ceſſe le dégré de viteſſe perdu dans l'inſtant précédent, & cette réparation eſt une addition au Mouvement primitif.

Nous liſons dans l'*Hiſtoire de l'Académie Royale*

yale des Sciences (*a*), qu'en 1700 il ſe répandit un bruit que le Mouvement perpétuel étoit trouvé. On le voyoit dans un lieu où, comme le dit Mr. *de Fontenelle*, *la difficulté de la choſe n'étoit pas bien connue, où l'invention n'étoit pas chicanée, comme elle l'eût été dans une Académie, où un air de Science réuſſit quelquefois, & l'air de confiance preſque toujours.* Mr. *Sauveur* expliqua l'invention à l'Académie, qui en fut fort ſurpriſe. Peu de tems après l'éclat que fit cette découverte, le Mouvement perpétuel diſparut avec ſon Auteur. A cette occaſion, Mr. *Parent* en prouva l'impoſſibilité par cette ſeule raiſon, que toutes les parties d'une Machine ont un centre de gravité commun; que, pendant qu'elles tournent autour d'un Axe, ou d'un Point fixe, quel qu'il ſoit, ce centre de gravité commun ſe trouve néceſſairement dans une ſituation, où il eſt plus bas qu'en toute autre, & qu'auſſitôt tout doit s'arrêter. Car, puiſqu'il y a un Point où la force, que pluſieurs Corps ont, eſt réunie toute entière, dès que ce Point ne peut plus deſcendre, il faut que tous ces Corps demeurent immobiles. Mr. *Parent* détermina, en général, quel devoit être ce Point de repos inévitable pour toutes les Machines poſſibles. Voila des raiſons, des démonſtrations, contre la poſſibilité du Mouvement perpétuel. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que d'autres Philoſophes, dont l'autorité n'eſt pas moins reſpectable, ont auſſi leurs démonſtrations pour établir la poſſibilité de ce Mouvement.

(*a*) Voyez l'Année 1700, *page* 217.

ment. Il faut cependant bien que les uns ou les autres ſe trompent.

On ne ſera pas fâché d'aprendre ici ce que penſe notre Abbé de l'*Attraction Newtonienne*, adoptée aujourdhui par un grand nombre de Philoſophes, qui la regardent comme le grand principe de la Nature. Suivant la définition d'une Dame de beaucoup de mérite, qu'un de nos fameux Poëtes appelle

Minerve de la France, immortelle Emilie,
Diſciple de Newton, & de la Vérité (*a*),

„ cette Attraction eſt une propriété donnée de
„ Dieu à la Matière, par laquelle toutes ſes
„ parties tendent l'une vers l'autre, en raiſon
„ directe de leur maſſe, & en raiſon inverſe
„ du quarré de leurs diſtances" (*b*).

Mr. l'Abbé *Nollet* n'eſt point du tout partiſan de cette Hypothèſe. Sans entreprendre de l'attaquer ouvertement, il donne aſſez à connoitre qu'elle n'a pas plus de prérogative que celle de l'*Impulſion*, & il prouve même ſon inſuffiſance par un aſſez grand nombre de phénomènes. Il dit que *Newton*, voyant dans les Corps qui nous environnent, quantité d'Attractions, c'eſt-à-dire, des effets qu'on peut nommer ainſi, ſoupçonna qu'il y en avoit par-tout; & que, s'arrêtant moins à expliquer ces effets, qu'à

(*a*) Mr. *de Voltaire* dans la Dédicace de ſes *Elémens de la Philoſophie de* Newton à Madame la Marquiſe *du Chaſtellet.*

(*b*) Voyez les *Inſtitutions Phyſiques* de cette Marquiſe, *page* 329.

qu'à les meſurer, il ſuppoſa que toutes les parties de la Matière ſe portoient réciproquement les unes vers les autres, & que deux Corps par conſéquent s'attiroient en raiſon directe de leur maſſe ; que, ſi l'un des deux, par exemple, contient une fois plus de parties, ſon attraction eſt double de celle de l'autre. Il lui parut encore que cette tendance réciproque des Corps ne devoit pas être également forte de loin comme de près, & quelques raiſons le déterminèrent à croire que cette action, ſemblable à toutes celles qui s'étendent en forme de ſphère, pourroit bien être en raiſon inverſe du quarré de la diſtance, c'eſt-à-dire, qu'à deux dégrés d'éloignement les Corps s'attireroient quatre fois moins, à trois dégrés neuf fois moins, à quatre dégrés ſeize fois moins, *&c.*

Tout cela, dit notre Abbé, n'eſt encore juſques ici que ſimple *ſoupçon* ; *& que pouvoit-ce être autre choſe, ſelon l'idée même que Mr.* Newton *s'étoit faite de l'Attraction* ? Cette force, ſelon le Philoſophe Anglois, eſt proportionelle à la maſſe des Corps ; tout ce qui eſt en notre diſpoſition, eſt ſi petit, en comparaiſon du Globe ſur lequel nous ſommes, que l'Attraction de celui-ci rend inſenſibles toutes les autres petites Attractions particulières, comme la lumière du Soleil empêche qu'on aperçoive celle d'une Bougie. Il falloit donc tranſporter cette Hypothèſe à des Corps iſolés, & aſſez éloignés les uns des autres, pour voir ſi l'on pourroit ſupoſer qu'ils s'attiraſſent, & ſi leur Attraction ſe faiſoit ſuivant les Loix qu'on avoit imaginées. C'eſt ce que fit *Newton*. Il cher-

chercha des preuves dans un champ plus vaſte, & qui lui étoit aſſez bien connu. Il compara le mouvement des Aſtres aux conſéquences de ſon Principe, & il y trouva tant de conformité, qu'on eſt tenté de croire que ce Grand-homme a deviné le ſecret de la Nature.

Mr. l'Abbé *Nollet* convient aſſez de l'avantage de l'Hypothèſe Newtonienne ſur celles qui l'ont précédé, mais il croit que cette tendance réciproque des Planètes les unes vers les autres pourroit bien être primitivement l'effet de quelque Impulſion phyſique; &, comme *Newton* n'a jamais ôſé prétendre le contraire, il ne voit pas ſur quel fondement ſes Diſciples voudroient convertir l'Attraction de fait, en Vertu inhérente, en Attribut primitif, en nouveau Principe. „ Eſt-ce, *dit-il*, qu'en revenant ſur les Faits, qui ont porté le Maître „ à ſoupçonner l'Attraction générale, *ils* y „ auroient vu autre choſe que lui? Auroient-„ ils aperçu, dans la choſe même, l'impoſſi-„ bilité d'une explication mécanique? ou bien „ prendroient-ils pour des preuves de l'Attraction, toutes les aplications infructueuſes que „ l'on a faites juſques ici de l'Impulſion, à „ certains phénomènes difficiles à expliquer? „ Les deux prémières raiſons n'ont encore été „ alléguées par perſonne, & ceux qui ont hazardé la troiſième ont manqué de Logique; „ car ce n'eſt pas raiſonner en règle que de dire: *Ceci n'eſt point expliqué par les Loix de „ l'Impulſion, donc c'eſt un effet de la Vertu „ attractive.* Il faudroit préalablement deux „ choſes; 1. prouver que ces deux Principes

„ ſubſiſtent; 2. que le premier ne peut point „ avoir lieu dans le fait en queſtion".

Notre Auteur ne s'en tient pas là. Il ſemble vouloir forcer les Newtoniens juſques dans l'intérieur de leurs retranchemens. Il produit des exemples de phénomènes qu'ils allèguent en faveur de leur Syſtême, & fait voir l'inſuffiſance de l'explication qu'ils en donnent. Rien de plus beau, rien de plus commode, que l'Hypothèſe de l'Attraction, lorſqu'il s'agit de rendre raiſon des mouvemens de ces grands Corps qui ornent l'Univers; mais eſt-il queſtion des phénomènes ſublunaires, de ces effets que nous voyons de plus près, & dont l'examen nous eſt plus facile, la Vertu attractive devient un Prothée, qui change de forme à chaque inſtant. Il faut que la Nature agiſſe bien myſtérieuſement, puiſqu'après tant de recherches on a encore tant de peine à ſavoir comment elle s'y prend.

ARTICLE V.

HAEMASTATIQUE, *ou la* STATIQUE *des* ANIMAUX: *Expériences Hydrauliques faites ſur des Animaux vivans. Avec un Recueil de quelques Expériences ſur les Pierres que l'on trouve dans les Reins & dans la Veſſie*, &c. Par Mr. ETIENNE HALES, Membre de la Société Royale. Traduit de l'Anglois & augmenté de pluſieurs *Remarques*, & de deux *Diſſertations*, &c. Sur la *Théorie de l'Inflammation*, & ſur la *Cauſe de la Fièvre*. Par Mr. *de* SAUVAGES, Conſeiller

ler Médecin du Roi, &c. A *Genève*, chez *Cramer* & *Philibert*, 1744. *Quarto*, pages 340, ſans la *Préface* & les *Tables*.

NOus ne croyons pas devoir parler de l'Ouvrage de Mr. *Hales*, imprimé dès 1727, & qui eſt entre les mains de tous les Curieux. Nous ne parlerons pas même des Remarques de Mr. *de Sauvages*, nous nous contenterons de dire, qu'il y a ajouté pluſieurs Calculs & pluſieurs Expériences, qui lui appartiennent. Mr. *de Sauvages* eſt aſſez riche en découvertes, pour pouvoir ſe paſſer des éloges que méritent ces Remarques. Rempli de l'eſprit de Géométrie, éclairé par l'Algèbre, par l'Hydraulique, & naturellement ennemi du faux, du douteux, & du précaire, il nous a donné une idée plus vraie & plus préciſe du mouvement du Sang; ſoit qu'il s'agiſſe de l'état conforme à la Nature, ſoit qu'on ait à expliquer les dérangemens de ce mouvement, que l'on appelle Inflammation & Fièvre. Le Public voudra bien, malgré le ſérieux des matières, dont nous avons à parler, que nous lui donnions un Extrait de ce que Mr. *de Sauvages* a ajouté à la Médecine. C'eſt une juſtice, que nous devons à la vérité & à ſes amateurs; quel autre but plus raiſonable dans un Journaliſte, que de leur attirer l'eſtime du Public?

Bellini nous avoit donné une Théorie de l'Inflammation, qui n'a trouvé que trop de Sectateurs: „ Qu'une partie de nos Artères ſoit bou-„ chée, *diſoit-il*, le Sang fera effort contre cet „ obſtacle, à proportion de la réſiſtance qu'il

„ y trouvera; voila l'Inflammation"; &, puiſqu'il perd une partie des tuyaux qu'il avoit à parcourir, la courſe qu'il avoit à faire, ſera plus courte, & il ira plus vite par le reſte des canaux libres; voila la Fièvre. Cet Auteur, à demi Géomètre, débitoit cette théorie avec tant d'aſſurance, & avec une eſpèce d'enthouſiaſme ſi patétique, que la plupart des plus beaux génies s'en ſont laiſſés impoſer, & *Boerhaave* même ne s'eſt pas aſſez défendu de ſes erreurs; car Mr. *de Sauvages* fait voir évidemment que c'en ſont, & même des plus groſſières.

Il commence par démontrer, que l'Inflammation ne provient pas d'un ſimple engorgement. Qu'il nous ſoit permis de dépouiller ſes raiſonnemens de leur habillement géométrique, ils ſont trop ſolides pour en avoir beſoin.

Qu'on ferme, dit-il, le tuyau d'une Séringue, ou deux tuyaux, ou mille, ſi la Séringue en a mille, car le nombre n'y change rien; que le Piſton ſoit pouſſé avec la même force qu'auparavant, le mouvement de l'eau dans le tuyau obſtrué ſera ſi éloigné de s'accélérer, qu'il s'en trouvera retardé, & un ralentiſſement univerſel s'emparera du fluide que pouſſe le Piſton, & dans les tuyaux, & dans le canon dont ils ſortent. Rien de plus naturel. L'eau couloit avec aiſance, & par conſéquent avec viteſſe par un tuyau libre. Elle trouve dans un tuyau obſtrué une réſiſtance nouvelle, qui la force à reculer, c'eſt-à-dire, à réſiſter au Piſton. Si la force, qui fait agir le Piſton, demeure la même, l'eau ſe ralentira dans le canon, à proportion de la réſiſtance d'une partie de

de l'eau, que le Piſton avoit à pouſſer, & la viteſſe de la marche du Piſton ne pourra être la même qu'elle étoit, que dans le cas, où quelque autre cauſe nouvelle ajoute au Piſton une preſſion égale à la nouvelle difficulté qui s'oppoſe à ſa marche.

Mais voici ce qui a trompé *Bellini*, & tant d'autres habiles gens. Leur Piſton, c'eſt le cœur; le canon, c'eſt l'Aorte; les tuyaux, ce ſont les artères. Ils avoient obſervé exactement, que le mouvement du cœur s'augmentoit, & que le ſang couloit avec plus de viteſſe dans une artère, qu'on auroit liée, ou dans une partie du Corps humain, où il y auroit une obſtruction. Leur erreur vient uniquement d'avoir cru, que cette nouvelle viteſſe étoit une conſéquence mécanique de l'obſtruction même, au-lieu qu'elle eſt produite par un nouvel effort que fait le cœur, lequel cherche, par quelque cauſe que ce ſoit, à forcer le paſſage; & fait des efforts que le Piſton inanimé ne ſauroit faire. La ſeconde erreur de *Bellini* conſiſte à croire, que la Fièvre, ou l'accélération du mouvement du Sang, nait mécaniquement de ce qu'une obſtruction bouche une partie des voies de la circulation. „ Soit une quantité de „ Sang donnée, *diſoit-il*, ſoit un nombre don„ né de tuyaux qu'il parcourt, par exemple, „ quatre; qu'on en bouche un, le Sang, en „ ne faiſant que le même nombre de circula„ tions, dans un tems donné, coulera plus vi„ te d'un quart par les trois artères libres".

Bellini a pris, je le repète, ce qui ſe fait par un nouvel effort, pour une ſuite naturelle des

forces ordinaires du cœur. Car enfin, le Sang n'aquiert aucune viteſſe nouvelle par cette obſtruction. L'effort du cœur contre l'artère liée, ou obſtruée, ſe perd à la dilater, ou à la rompre, & ne s'ajoute pas à la viteſſe des canaux libres. Le Sang eſt ſi éloigné d'y gagner une viteſſe nouvelle, qu'il y perd de celle qu'il avoit, parce qu'une réſiſtance enlève toujours une partie de la force, & que le cœur, affoibli par cette réſiſtance, ne peut plus communiquer la même viteſſe à la maſſe du Sang. *Bellini* a parfaitement bien vu, qu'une Saignée accélère le Sang, en ôtant de la réſiſtance qu'il trouve dans les extrémités des artères; comment donc eſt-il poſſible qu'il ait cru qu'une réſiſtance nouvelle dans une artère pût faire le même effet que la diminution des réſiſtances ordinaires? Cependant il a enſeigné que ces deux cauſes, entierement oppoſées, accélèrent également le Sang, & on l'en a cru.

Une erreur populaire, & une erreur dans un article fondamental d'une Science, détruite d'une manière à ne pouvoir ſe relever, quelle gloire pour un Auteur! *Hercule* s'eſt fraié le chemin du Ciel, en domtant des Monſtres, & quel Monſtre peut faire autant de mal qu'une erreur reçue par dix mille Médecins, qui appliquent à un million de malades une méthode erronée, fondée ſur une erreur de théorie.

Il faut tout dire. Mr. *de Sauvages* ne prétend pas que les Médecins aient mal guéri les Fièvres, pour en avoir mal expliqué les cauſes. Heureuſement leur Syſtême étoit vrai dans tout ce qui étoit d'obſervation, ils n'avoient erré

que

que dans la recherche des causes, & ils avoient bâti leur méthode sur des observations assurées, & non sur des causes toujours moins certaines que les effets. Mais cet équitable aveu n'empêche pas qu'on ne soit très obligé à Mr. *de Sauvages*. On a vu bien des fois les Médecins détruire leurs Citoyens par des cures fondées sur une mauvaise théorie. *Sylvius de le Boe* a fait périr, outre un grand nombre de malades dont il ne parle pas, sa propre Fille, & il s'est tué lui-même par des Sels volatils alcalis, qu'il donnoit dans les Fièvres, sur la foi d'une misérable théorie dont il étoit entêté, & qui expliquoit la Fièvre par les Acides. On ne peut donc être trop en garde contre l'erreur, ne fût-elle que dans la théorie, & il est bien difficile de trouver un nombre juste, en faisant un mauvais calcul.

Si Mr. *de Sauvages* a réussi à renverser le principe imaginaire de l'accélération du Sang dans l'Inflammation & dans la Fièvre, auroit-il réussi également à en trouver la véritable cause? & ne nous seroit-il pas permis d'en douter?

Fondé sur ce grand principe, que tous les effets sont proportionels à leurs causes, Mr. *de Sauvages* rejette entierement toute augmentation de mouvement dans les Animaux, qui viendroit de l'irritation, & que *Bellini* attribuoit au *Stimulus*. Il va bien plus loin. Il donne un calcul assez curieux, où il pèse la force du cœur, d'un côté, & de l'autre la viteſſe qui doit rester aux Esprits animaux, à un éloignement si considérable du cœur, & leur masse, si inférieure à celle des artères. Il trouve par

ce calcul qu'aucune mécanique ne peut trouver dans cette viteſſe des Eſprits animaux, & dans leur maſſe, une force, telle qu'en emploie le cœur d'un Animal en vie.

Pour aſſigner la ſource de la puiſſance du cœur, ou naturelle, ou augmentée dans la Fièvre, Mr. *de Sauvages* a recours à l'Ame même, & il ſuit dans cette théorie celle de Mr. *Stahl*, ce grand ennemi de la mécanique. Il ajoute quelques remarques, qu'il croit pouvoir être propres à faire recevoir cette explication, qui paroit ſi rebutante à la plupart des Mécaniciens. Car enfin, comment s'imaginer, que l'Ame anime une infinité de vaiſſeaux; qu'elle diſtribue à chaque liqueur une viteſſe proportionnée; qu'elle calcule les forces différentes de cent muſcles néceſſaires pour un ſaut; & que cette Ame, ſi occupée, ſi chargée d'un détail infini, ignore parfaitement juſqu'aux plus groſſières idées de ſon propre corps, & ſe croie ſouverainement oiſive?

Oſons repliquer à Mr. *de Sauvages* que, ſans recourir à l'Ame, les fibres & les vaiſſeaux des Animaux vivans ont des forces au-delà de ce que promettent leurs maſſes ou leurs poids, que ces forces n'apartiennent pas ſi eſſentiellement à la fibre animée, qu'elles ne ſe conſervent aſſez longtems après la mort, & que par conſéquent elles n'apartiennent pas à l'Ame.

Mr. *de Sauvages* prétend, qu'une artère ne ſe reſſerre pas à proportion de ſes dilatations, & que ſes Syſtoles ne feroient que diminuer mécaniquement après de grandes diaſtoles, ſi une cauſe étrangère, par laquelle il entend l'Ame,

ne

ne leur ordonnoit de ſe reſſerrer.

Je reſpecte autant que qui ce ſoit la Géométrie, la Mécanique, & l'Hydraulique. Mais ces Muſes ſévères ne décident que ſur des faits entiers, & n'apliquent leurs règles qu'à des cas parfaitement ſemblables. Si le Géomètre en omet la moindre circonſtance, s'il décide ſur une matière, différente de celles dont il connoit les propriétés, il pourra errer, & errer groſſierement, malgré la Divinité qui l'éclaire.

Quel doux mouvement que celui de la roue électrique! Qu'on en calcule les effets, ce ſeront des frémiſſemens dans un tuiau, aſſez puiſſans peut-être pour engourdir légerement la main. Mais qu'on ne ſe fie pas à cette Géométrie; car un tuiau de verre imprimera à un bâton de métal, éloigné d'un pouce, & à qui il ne devroit rien imprimer, la force néceſſaire pour alumer de l'eſprit de vin, & pour exciter une douleur inſuportable à quiconque oſeroit expoſer une dent, ou le crane, à ce bâton de fer blanc, qui ne devroit pas même ſe faire ſentir.

L'Aiman, examiné en mille manières par Mr. *Muſſchenbroek*, n'a jamais voulu ſe ſoumettre aux règles de la mécanique. Ses forces augmentent, à la vérité, à proportion de la proximité du fer, & elles diminuent, lorſqu'on l'en éloigne. Mais c'eſt dans une proportion inégale & capricieuſe, différente de quelque proportion arithmétique ou géométrique que ce ſoit.

L'Huile de Clous de Girofle eſt en repos, l'Huile de Térébentine l'eſt de même. On verſe

verſe de celle-ci ſur celle-là, avec une viteſſe très petite, une once, une dragme. Quel effet en attendroit-on ? celui d'une dragme qui tombe d'un pouce de hauteur. Et cette Huile pourtant, dont la viteſſe eſt ſi petite, excite une effervescence, qui briſera des vaiſſeaux, renverſera des Laboratoires, & ébranlera des maſſes de cent livres, avec une viteſſe incroyable.

C'eſt ainſi que les fibres des corps des Animaux, & même celles de quelques Plantes, font des efforts ſupérieurs aux cauſes qui les irritent. Qu'on en ignore la cauſe, je le veux, & je l'ignore de même; mais que ce ne ſoit pas dans l'Ame qu'on la faſſe réſider.

Un Chien, une Grénouille, à qui on a coupé la tête & le cœur, eſt bien morte, je penſe. Qu'on prenne le cadavre du Chien, avant que les graiſſes en aient été refroidies, car dans la Grénouille cette précaution n'eſt pas néceſſaire ; qu'on irrite, avec la pointe d'un Scalpel, le nerf de la huitième Paire, ou bien le phrénique; auſſitôt un frémiſſement violent ira faire trembler les viſcères du bas-ventre, avec une force infiniment ſupérieure à celle, qui a pouſſé le Scalpel.

Qu'on ſoufle dans le même Cadavre, dans quelque veine que ce ſoit, on verra le cœur, après des heures entières d'un repos parfait, rentrer en mouvement, batre à l'ordinaire, & pouſſer devant ſoi des ondes de ſang, dont le poids excède de beaucoup celui de l'air qu'on y a ſoufflé.

Trop d'expériences faites ſur les inteſtins des Animaux entierement morts, & arachés même du

du ventre, ſur les cœurs des Poiſſons, tirés de leurs péricardes, ſur les tendons des Grénouilles, enlevés & ſéparés du corps, confirment cette même vérité, qu'indépendemment de l'Ame, la fibre animale ſe contracte, à l'occaſion des irritations, avec une force fort ſupérieure à celle que pouroit valoir la cauſe de l'irritation, réduite en poids & en viteſſe. Delà cette prodigieuſe activité des nerfs, qui font agir avec une viteſſe égale à celle de la penſée, des muſcles mille fois plus peſans qu'eux. Car, je le repète, cette activité ſubſiſte après la vie, elle ſubſiſte dans les parties ſéparées de leur tout, qu'aucune Ame n'habite plus, & qu'aucune Intelligence n'a d'intérêt à conſerver.

Voila donc la force du *Stimulus* rehabilitée, à ce que je crois, & la théorie des Fièvres & des Inflammations réduite à de nouveaux efforts que fait la machine, à l'occaſion des douleurs & des incommodités qu'elle reſſent; efforts dont nous ignorons la ſource, mais qui ne l'ont aſſurément pas dans l'Ame, puiſque nous ne pouvons ni les augmenter par la volonté, ni les diminuer, ni les produire, ni les ſuprimer. L'Ame d'un homme, qui a la Fièvre, ſouhaite ſincèrement de ne la pas avoir, c'eſt-à-dire, d'avoir le pous plus lent de la moitié. D'où vient que le cœur ne lui obéit point, s'il tire ſa force de la volonté?

Tâchons pourtant d'acorder à l'Auteur, que l'Ame travaille à diſſiper des obſtructions par de nouvelles viteſſes, qu'elle ajoute à celle qui eſt naturelle au cœur; c'eſt par le moyen de la reſpiration qu'elle y peut parvenir. Cette fonction

tion dépend de la volonté, nous pouvons, dès que nous le ſouhaitons, la rendre plus grande, plus fréquente, plus foible, plus tardive. Le mouvement du cœur ne peut que ſoufrir de ces changemens : les reſpirations fréquentes l'accélèrent, en lui renvoyant plus de ſang ; cauſe certaine de contraction pour le cœur. Ces reſpirations fréquentes ſont véritablement volontaires. On en a une triſte expérience dans les Fièvres malignes. On ſent un poids, qui nous oprime, c'eſt le ſang qui réſiſte au cœur, parce qu'il trouve une réſiſtance nouvelle dans les extrémités des artères. Pour nous ſoulager, nous employons les forces d'une reſpiration plus fréquente & plus forte, nous faiſons agir des releveurs des côtes, qui demeurent en repos dans la reſpiration ordinaire. Par-là nous excitons le cœur à redoubler ſes forces. Car, encore une fois, un cœur, même après la mort, dans lequel on pouſſe un liquide quelconque, ſe contracte auſſitôt qu'il a été dilaté. La volonté peut donc contribuer à accélérer la circulation ; mais ce n'eſt pas par une puiſſance occulte, qui augmente les forces du cœur, ſans que nous nous en apercevions, c'eſt par une puiſſance connue, que nous ſentons, & qui eſt inſéparablement ſoumiſe à la volonté.

Finiſſons un article, qui pourroit ne pas être d'un gout général, en rendant encore une fois juſtice à l'Auteur, qui a rempli ſes deux Diſſertations, de calculs exacts, d'expériences difficiles, & de raiſonnemens juſtes & ſoutenus, & dont la ſolidité même les exclut de ce Journal.

AR-

ARTICLE VI.

HISTOIRE NATURELLE *des* ABEILLES, *avec des Figures en Taille-douce.* Deux Tomes *in* 12. *Pages* 412 pour le prémier Tome, & 441 pour le ſecond. *Paris*, chez les Frères *Guerin*, 1744.

TOut ce que les Anciens nous ont appris des Abeilles n'eſt point à comparer avec ce qui ſe trouve dans ces deux petits Volumes. Ce qu'on y dit de ces admirables Inſectes eſt entierement fondé ſur des faits bien certains, au-lieu que l'Hiſtoire, que nous en ont donnée les Anciens, eſt toute farcie de fables & d'abſurdités. Mais ce qu'il y a de bien ſingulier, c'eſt que nous devions ces recherches & ces curieuſes obſervations à la ſagacité de trois ou quatre célèbres Auteurs modernes, qui ont étudié eux-mêmes cette petite partie de l'Hiſtoire Naturelle. On peut donc aſſurer que, dans l'eſpace de moins d'un ſiècle, on a plus fait connoître le mérite, le caractère & toute la conduite des Abeilles, que dans l'eſpace de trois ou quatre mille ans.

C'eſt à *Swammerdam*, à feu Mr. *Maraldy* & à Mr. *de Réamur*, que nous ſommes particulierement redevables de toutes ces découvertes. Le prémier, qui étoit habile Anatomiſte, a donné l'exemple aux autres, & s'eſt apliqué à cette étude avec un ſoin infini. Il n'a cependant pas épuiſé la matière. Le champ étoit trop vaſte,

vaſte, pour être parcouru par un ſeul homme, qui ſe trouvant ſans guide, devoit ſe fraier de nouvelles routes. Auſſi ſes découvertes n'ont-elles point paſſé la connoiſſance des parties intérieures & extérieures des Abeilles, leur génération, leurs alimens; ſes vues ne ſe ſont point étendues ſur ce qui peut contribuer à les conſerver & à les faire multiplier. Son Ouvrage, écrit en Latin & en Hollandois, n'eſt point à l'uſage d'un grand nombre de Curieux qui n'entendent aucune de ces deux Langues. Il méritoit bien qu'on le traduiſît en François, qui eſt la Langue aujourdhui la plus connue dans l'Europe.

Mr. *Maraldy*, à l'imitation des Dieux de la Fable, qui quittoient quelquefois le Ciel pour venir ſe délaſſer parmi les Créatures terreſtres, renonçoit ſouvent aux charmes de l'étude de l'Aſtronomie pour le plaiſir d'examiner les Abeilles. Il nous en a laiſſé (*a*) une Hiſtoire bien circonſtanciée, accompagnée de beaucoup d'obſervations & de découvertes; mais ni cet Auteur, ni *Swammerdam*, ne donnent aucuns préceptes pour l'éducation des Abeilles. Ils ſe ſont contentés l'un & l'autre de les examiner en Phyſiciens.

Pour donner de tels préceptes, il faut commencer par connoître les beſoins de ces petits Animaux, & leurs beſoins ne peuvent être connus, ſi l'on ne ſait, dans le plus grand détail poſſible, leur façon de vivre, leur tempérament, ſi l'on ignore les dangers auxquels ils ſont

(*a*) Dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences.*

ſont expoſés, les ſituations les plus favorables dans leſquelles on les peut mettre, enfin ſi l'on n'a nulle idée de certaines pratiques abſolument néceſſaires pour les conſerver en ſanté, pour les faire multiplier, & pour en tirer tout le fruit qu'on peut naturellement en eſpérer. Mr. *de Réaumur* a ſçu réunir toutes ces belles connoiſſances, & il en a démontré la pratique dans l'incomparable Hiſtoire qu'il vient de nous donner de ces induſtrieux Inſectes.

Cette Hiſtoire de Mr. *de Réaumur* eſt un vrai Chef-d'œuvre, c'eſt l'Ouvrage le plus complet & le plus parfait qu'on pût jamais eſpérer ſur les Abeilles. On l'a inſérée dans le cinquième Volume des *Mémoires* de cet Auteur *pour ſervir à l'Hiſtoire des Inſectes*. Malheureuſement cet Ouvrage n'eſt guère que du reſſort des Savans & des Curieux. Il eſt trop cher, trop ſavant même pour la plupart de ceux qui élèvent les Abeilles, pour faire de leurs productions un commerce avantageux. C'eſt ce qui a engagé notre Auteur à travailler en faveur de ces perſonnes-là, en compoſant une nouvelle Hiſtoire de ces Inſectes, qui fût entierement à leur portée. Par-là il rend en même tems ſervice & au Public & aux Abeilles: au Public, par le grand avantage qu'il lui procure; aux Abeilles, par le ſoin qu'il prend de faire connoître davantage leur mérite.

Les matériaux de cette Hiſtoire ont été pris dans les *Mémoires* de Mr. *de Réaumur*. L'Auteur (*a*) ne pouvoit puiſer dans une ſource plus pure,

(*a*) Le nom de cet Auteur ne paroit pas à la tête du

pure, ni plus abondante. Il s'eſt déterminé à donner à l'Ouvrage la forme de *Dialogues*, comme la plus propre à inſtruire ceux qui ne ſont pas en état de ſoutenir un Diſcours ſuivi. Ce ſont des *Entretiens* familiers entre *Eugène* & *Clarice*. *Eugène* eſt l'Auteur même du Livre. *Clarice* eſt une Mère de Famille, vivant dans ſa Terre, & dont l'eſprit n'a d'autre culture, que celle que donne une bonne éducation, le commerce du monde, & la lecture des Livres qui ne ſont pas abſolument frivoles. Comme l'Auteur n'a eu d'autre but que de ſe rendre utile, il ne s'eſt fait nul ſcrupule, non-ſeulement de mettre en œuvre les obſervations, les remarques, les expériences & les découvertes de Mr. *de Réaumur*; mais encore d'employer ſes deſcriptions, telles qu'il les a trouvées, ſoit entières, ſoit en les abrégeant, ſoit quelquefois auſſi en les étendant, lorſqu'il a été ſûr de ne point ſortir des bornes du vrai. Il a même conſervé, autant qu'il a pu, ſes expreſſions & ſes termes, perſuadé que, quand les

Livre, & il ne donne pas même à connoître qui il eſt dans ſa Préface. Mais voici ce qu'on lit dans le *Privilège* du Roi, inſéré à la fin du Tome Second. *Notre bien amé le Sieur* Bazin, *Correſpondant de l'Académie des Sciences, nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour Titre..... s'il nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce néceſſaires*, &c. Dans les *Mémoires de l'Académie* pour l'année 1740, page 550 de l'Edit. *in* 4, & page 759 de l'Edit. *in* 12, Mr. *de Réaumur* cite un Mr. *Bazin*, qui lui avoit écrit de Strasbourg quelques particularités touchant les Hirondelles. Seroit-ce celui dont il eſt fait mention dans le Privilège du Roi?

les choſes ſont bien dites, vouloir les dire autrement, c'eſt s'expoſer au péril presque inévitable de les dire mal. Suivant le témoignage de Mr. *de Réaumur* même, dans le Mémoire dont les Abeilles ſont le ſujet, notre Auteur a réuni tout ce qui pouvoit y avoir raport, & qui ſe trouvoit épars dans ſes autres Mémoires. Ce témoignage ſeul fait l'éloge de l'Ouvrage.

En donnant l'Extrait de ces Dialogues, mon but eſt de n'expoſer que très ſuccinctement ce qui peut le plus faire connoître les Abeilles, & leurs productions. J'omettrai tous les petits détails, les digreſſions, & tout ce qui ne ſert que d'ornement à ces Entretiens. Par-là je pourrai me trouver en état de donner au Lecteur, dans un aſſez petit eſpace, une idée ſuivie de ce qu'il y a d'eſſentiel dans l'Hiſtoire Phyſique de ces admirables Inſectes. Des morceaux de cette nature ornent toujours un Journal par l'excellence des matières qu'ils contiennent.

Les objets que préſente d'abord une Ruche ſont le ſujet du prémier Entretien. Ces Ruches, que l'Auteur a en vue, ſont les Ruches vitrées. Elles ſont très commodes pour voir en gros le travail des Mouches, leurs Gâteaux, leurs différens mouvemens. Cette invention, quoique bien ſimple, eſt nouvelle; on ne la connoiſſoit point il y a cent ans. Une telle Ruche reſſemble à une Ville très peuplée; on en trouve communément qui ont juſqu'à ſeize ou dix-huit mille habitans. Cette Ville eſt elle-même une Monarchie, compoſée d'une Reine, de Grands, de Soldats, d'Artiſans, de Pourvoyeurs, de Maiſons, de Rues, de Portes, de

Magazins, & d'une Police. La Reine habite un Palais dans l'intérieur de la Ville. Les Grands y ont des Hôtels, & le Peuple de ſimples maiſons. Toutes les pièces, que l'on voit tomber perpendiculairement du haut de la Ruche, s'appellent des *Rayons* ou *Gâteaux*; elles ſont de pure Cire. Les trous, qu'on y voit, ſont les maiſons: quelques-unes ſont plus grandes que les autres; ce ſont les Hôtels, ou les Logemens de ceux qui tiennent le prémier rang dans la République après la Reine; les autres ſont deſtinées pour le petit Peuple: on les appelle toutes, *Cellules*, ou *Alvéoles*.

Ces Alvéoles ſont des Edifices publics, qui apartiennent à toute la Société; car parmi ce Peuple tous les Biens ſont communs, il n'y a ni mien, ni tien. Les uns ſont des Magazins fermés, où l'on met le Miel en reſerve pour les tems de diſette; d'autres, des Magazins ouverts pour la nourriture journalière des Abeilles qui gardent le logis; dans d'autres on dépoſe de la Cire brute pour celles qui travaillent ſans ſortir de la maiſon; d'autres, en plus grand nombre, ſont deſtinés à recevoir les Oeufs, d'où doivent naitre de nouvelles Abeilles, & pour nourrir & élever les petits Vers dont elles viennent. Contentons-nous de cette idée générale des Alvéoles, pour entrer dans quelques détails des plus curieux des différens états qui compoſent la Nation des Abeilles.

Dans une Ruche il n'y a d'ordinaire qu'une ſeule Reine, deux, trois, ſept ou huit cens, & même mille Mâles, qu'on apelle *Fauxbourdons*, & quinze à ſeize mille, & plus, d'Abeilles

les ſans Sexe, qu'on nomme *Ouvrières*, parce que ce ſont elles qui ſont chargées de tout le ménage. Quoi, une ſeule Femme, mille Maris, quinze ou ſeize mille Domeſtiques, qui ne ſont ni Mâles, ni Fémelles! Cela ſeroit-il bien vrai? Le fait eſt certain, il y a ſeulement quelquefois à retrancher, quelquefois à augmenter, quant au nombre. Vous verrez quelquefois deux, trois, ou quatre Mères; mais après l'hiver il n'y en a jamais qu'une. Cette Mère-Abeille, ou la Reine-Mère, eſt l'ame d'une Ruche, c'eſt elle qui met tout en action; dès qu'il n'y en a point, tout languit, tout le travail ceſſe. On en a fait plus d'une fois l'expérience. Souſtrait-on la Mère-Abeille d'une Ruche, les autres, perdant bientôt toute eſpérance de Poſtérité, ne ſongent plus à l'avenir, elles n'amaſſent ni Miel, ni Cire, & la Ruche ne tarde pas à ſe trouver vuide, ſoit par mortalité, ſoit par déſertion.

Rien de plus remarquable que l'attachement & la tendreſſe des Abeilles pour leur Reine, & que les reſpects & les devoirs qu'elles lui rendent. Voici un exemple ſingulier de leur fidélité pour elle. *Swammerdam* attacha un jour la Mère-Abeille d'un Eſſaim par une de ſes jambes avec un brin de fil, près du bout d'une longue perche. Les Mouches de l'Eſſaim ne tardèrent pas à s'aſſembler autour de ce bout de perche, à couvrir la Mère, & à s'entaſſer ſur elle. On portoit cet Eſſaim par-tout où l'on vouloit, en portant la perche. Le Père *Labat* raporte un autre fait qui n'eſt pas moins ſurprenant. Il parle d'un homme, qui ſe diſoit *le*

Maitre des Mouches, parce qu'elles le ſuivoient, & qu'il en étoit même tout couvert, particulierement ſon bonnet & ſes épaules, ſans qu'elles le piquaſſent. Il falloit, dit le Père *Labat*, que cet homme ſe fût frotté de quelque ſuc d'herbes. Mais, ſuivant la ſpirituelle *Clarice* de nos *Entretiens*, il avoit aſſurément la perche de *Swammerdam*, ou bien il l'étoit lui-même. *Eugène* ne s'éloigne pas beaucoup de ce ſentiment de *Clarice*, il croit que ce prétendu Maître des Mouches avoit quelque Mère-Abeille attachée à ſon oreille, ou à quelque endroit voiſin, parce qu'il n'en faut pas davantage pour ſe faire ſuivre d'un Eſſaim entier. On ſait que le Père *Labat* ſe plaiſoit fort à égaier ſes hiſtoires, il aimoit à rire & à faire rire les autres, ſur-tout aux dépens des Femmes babillardes. Cela pourroit faire douter de ce qu'il raporte au ſujet des Abeilles, ſi l'on ne connoiſſoit d'ailleurs, par une infinité d'autres exemples, leur empreſſement à ſuivre leur Reine & à l'accompagner par-tout où elle va.

L'illuſtre Mr. *Rollin* (*a*), citant *Xénophon*, compare la Femme ſage à la Mère-Abeille, appellée ordinairement *le Roi des Abeilles*. Il dit qu'elle ſeule gouverne toute la Ruche, & qu'elle en a l'intendance; qu'elle diſtribue les emplois; qu'elle anime les travaux; qu'elle préſide à la conſtruction des petites Cellules; qu'elle veille à la ſubſiſtance & à la nourriture de ſa nombreuſe Famille; qu'elle règle la quantité de Miel deſtiné à cet uſage; & que régulierement, dans

(*a*) Hiſtoire Ancienne.

dans des tems marqués, elle envoie en Colonie au dehors les nouveaux Eſſaims pour décharger la Ruche. Ce célèbre Hiſtorien eſt dans l'erreur. La Reine des Abeilles eſt exemte de tous ces ſoins. Ses Sujets n'ont jamais beſoin de recevoir ſes ordres. Tout marche dans cet Etat, Monarque & Sujets, ſuivant la prémière inſtitution, & ne s'en écarte jamais. La ſeule fonction de la Reine, & qui la rend ſi précieuſe à ſes Sujets, eſt de mettre au jour une nombreuſe Poſtérité : c'eſt à quoi elle paroît uniquement deſtinée, & le ſeul titre qui lui a mérité la Royauté. Parmi les Hommes, les vœux du Peuple ſe réduiſent à obtenir de leur Reine un Héritier à l'Empire; mais parmi les Abeilles on exige beaucoup plus. Il faut qu'une Reine, qui veut mériter l'amour de ſes Sujets, faſſe dix à douze mille Enfans en ſept ſemaines, & communément trente à quarante mille par an. Quelle prodigieuſe fécondité !

Achevons le portrait d'une Mère ſi digne de l'être. On n'a pas de peine à la diſtinguer des autres Abeilles par la forme de ſon corps. Elle eſt plus longue, & un peu moins groſſe que les Mâles; ſes ailes ſont très courtes, proportionnellement à la longueur de ſon corps : au-lieu que les ailes des Abeilles ordinaires, & celles des Mâles, couvrent tout le corps, les ailes de la Fémelle ne vont guère plus loin que la moitié du ſien, elles finiſſent vers le troiſième anneau. Elle a, comme les autres, un Aiguillon, & une Veſſie qui fournit le Venin que cet Aiguillon introduit dans les chairs. Il faut cependant avouer qu'elle eſt plus pacifique que

ſes Sujets, & qu'on peut la manier, la retourner, l'inquiéter pendant quelque tems, avant qu'elle ſe détermine à la vangeance; mais enfin elle s'y détermine quand il le faut, elle fait même une plaie bien plus large & plus douloureuſe que les autres, une plaie proportionnée à l'inſtrument qui la fait.

Voila la Mère-Abeille bien connue, paſſons maintenant aux *Fauxbourdons*, ou *Mâles*, c'eſt-à-dire aux mille Maris de cette unique Reine. On ne les trouve ordinairement dans les Ruches que depuis le commencement, ou le milieu du mois de Mai, juſques vers la fin de Juillet. Leur nombre ſe multiplie tous les jours pendant cet intervalle, & n'eſt jamais plus grand que lorſque la Reine eſt en état de perpétuer l'Eſpèce, & dans les jours qui précèdent immédiatement celui où ils diſparoîtront tous, & où preſque tous, & en peu de jours, ils finiront leur vie par une mort violente. Leur vie eſt fort différente de celle des autres Abeilles. Excepté le ſeul moment, où leurs ſervices peuvent être eſſentiels à la Reine, dont ils ont l'honneur d'être Epoux, ils ſont exemts de tout travail; vivre, eſt la ſeule choſe qui leur reſte à faire. Il leur faut des alimens délicats & faciles à digérer; auſſi ne ſe nourriſſent-ils que de Miel: au-lieu que les Abeilles ouvrières mangent beaucoup de Cire brute. Celles-ci, étant élevées plus durement, partent pour la campagne dès l'aurore, & ne rentrent point ſans être chargées de Cire & de Miel pour le bien commun de la Société. Les *Fauxbourdons*, au contraire, ne ſortent que vers les onze heures

heures du matin pour ſe promener, prendre l'air & de légers repas, & rentrent exactement avant les ſix heures du ſoir, tant ils craignent la fraîcheur & le ſérein. Ils n'ont point d'Aiguillon; le port des armes ne convient pas à des voluptueux. Comme ils ne ſont point nés pour la recolte de la Cire, ni pour la mettre en uſage, la Nature ne leur a point donné, comme aux autres Abeilles, certaines Palettes qui leur ſervent de Corbeille pour raporter la Cire à la Ruche, ni des Dents ſaillantes & propres par leur longueur à la paitrir & à la façonner. En voila aſſez ſur l'article des Fauxbourdons, peut-être ne méritoient-ils pas qu'on parlât tant d'eux.

Il ne reſte plus, pour donner une idée de tous les habitans d'une Ruche, que de faire connoitre ces Abeilles, que l'on nomme *Ouvrières*, parce qu'elles ſont chargées de tout le détail de la Maiſon. Elles renferment tant de merveilles, que mon plus grand embaras eſt de choiſir celles dont je dois parler dans cet Extrait. Un Journaliſte ſe conſole aiſément, lorsqu'il n'a à ſe plaindre que de l'abondance des matières. Pour ménager la délicateſſe de quelques-uns de nos Lecteurs, nous ne leur expoſerons qu'une petite partie de ce qui mérite tant d'être connu.

Lorſqu'on conſidère la tête des Abeilles, elle paroit triangulaire; & quand on l'examine de plus près, on reconnoit que la pointe de ce triangle eſt formée par la rencontre de deux dents longues, ſaillantes & mobiles. Ces deux dents, qui paroiſſent des lames plates, ne ſont

rien moins que plates; les écarte-t-on l'une de l'autre, avec la pointe d'une épingle, on s'aperçoit qu'elles ſont comme des eſpèces de cuillières, dont la concavité eſt en dedans. Elles ont l'air d'une pince aſſez forte & tranchante, telle qu'en ont les Inſectes voraces, quoique les Abeilles ne ſoient rien moins que carnacières. Ces dents ne ſont point dans la bouche, ou, pour mieux dire, la bouche eſt ailleurs. Cela n'eſt-il pas bien ſingulier? Mais privons-nous du plaiſir d'en dire ici davantage, pour paſſer à d'autres choſes qui ne ſont pas moins dignes d'être connues.

On remarque à la ſeconde & à la troiſième paire des Jambes des Abeilles, une partie que l'on apelle *la Broſſe*. Cette partie eſt quarrée, ſa ſurface extérieure eſt raſe & liſſe; ſa face intérieure eſt plus chargée de poils que nos Broſſes; ils y ſont rangés de même. Comme les Dents & les Broſſes ſont des Inſtrumens donnés à l'Abeille pour la recolte de la matière à Cire, notre Auteur décrit un peu au long ce que c'eſt que cette matière à Cire, & les Inſtrumens avec leſquels on la ramaſſe. Voici le précis de ce qu'il dit à ce ſujet. Cette pouſſière qui ſe trouve ſur cette partie des Fleurs qu'on nomme les *Etamines*, eſt la vraie matière à Cire, c'eſt la Cire elle-même; mais encore brute. Dans chaque Genre de Fleurs les grains qui compoſent cette pouſſière ont une figure déterminée; ils ſont faits communément en boule, ou bien en boule allongée; ils ont auſſi quelquefois d'autres figures. L'Abeille, qui veut ramaſſer cette pouſſière, ou Cire brute,

entre

entre dans une Fleur bien épanouie, dont les Etamines ſont chargées de pouſſières qui y tiennent peu. Alors les poils, dont elle eſt hériſſée, frottent, & ſe chargent de cette pouſſière; l'Abeille en ſort toute poudrée, elle a la couleur des pouſſières dont elle eſt couverte; elle eſt quelquefois jaune, quelquefois rouge, quelquefois d'un blanc jaunâtre, ſuivant la couleur des Etamines. Si ces pouſſières ſont renfermées dans des capſules, ou boetes, comme elles le ſont dans pluſieurs Fleurs, c'eſt alors que l'Abeille emploie ces Dents ſaillantes dont j'ai parlé, pour couper la capſule, & en faire ſortir cette poudre précieuſe, dont elle couvre à l'inſtant tous ſes poils.

Lorſqu'une Mouche eſt toute chargée de pouſſière, elle ſe broſſe pour la ramaſſer, & la rouler enſuite en petite maſſe. Quelquefois elle ſe broſſe en chemin, ou bien elle attend qu'elle ſoit de retour à la Ruche pour le faire. C'eſt une choſe tout-à-fait curieuſe de lui voir faire ce petit manège. Dès que la petite maſſe de Cire a pris la forme d'une pelotte, qui eſt quelquefois auſſi groſſe qu'un grain de Poivre, l'Abeille la charge ſur ſa palette qui lui tient lieu de Corbeille, & revient au gîte avec une joie proportionnée à l'abondance de ſa moiſſon. En regardant à la porte d'une Ruche, on a le plaiſir de voir rentrer continuellement un grand nombre d'Abeilles, dont les deux jambes poſtérieures ſont munies chacune d'une pareille pelotte.

Au même endroit où les Abeilles vont chercher la Cire, elles y trouvent auſſi le Miel dont elles

elles font une ſi abondante recolte. Elles le puiſent dans des Glandes, qui ſont comme autant de reſervoirs placés dans le fond du Calice d'une Fleur. Pour bien comprendre comment elles s'y prennent, il faudroit décrire la Trompe dont elles ſe ſervent; mais c'eſt un Inſtrument qui, pour être bien dévelopé, demanderoit des détails dont un Extrait n'eſt pas ſuſceptible.

La même raiſon m'engage à ne dire qu'un mot de l'Aiguillon des Abeilles, arme ſi redoutable, & dont les effets ſont ſi pernicieux, qu'on ne ſauroit mieux la comparer qu'aux Fleches empoiſonnées des Sauvages. Cet Aiguillon eſt un petit Dard très délié, & percé d'un bout à l'autre. Le preſſez-vous vers ſa baſe, vous voyez monter vers la pointe une goutelette d'une liqueur extrêmement tranſparente; ôtez cette goutelette, en voila une autre qui lui ſuccède. C'eſt-là cette liqueur fatale qui empoiſonne les plaies que fait l'Aiguillon. Tout fin que ſoit cet Inſtrument, il n'eſt pas ſi ſimple que l'on pourroit croire. Cette pointe ſur laquelle on voit la goutelette arriver, n'eſt pointe que pour nos yeux; elle eſt réellement mouſſe, & fait l'extrémité d'un canal, qu'on a nommé juſqu'à préſent l'Aiguillon; mais ce canal n'eſt point l'Aiguillon, il n'en eſt que l'étui, le véritable Aiguillon eſt dedans: c'eſt par l'extrémité de cet étui qu'il ſort, & qu'il eſt dardé en même tems que la liqueur empoiſonnée. Mais voici encore d'autres merveilles.

Cet Aiguillon, ſi prodigieuſement délié, n'eſt

n'eſt point unique, il eſt double; je veux dire qu'il y en a deux accolés, qui jouent en même tems, ou ſéparément, au gré de l'Abeille. Ils ſont de matière de corne, ou d'écaille. Leur extrémité eſt taillée en Scie, dont les dents ſont tournées dans le ſens d'un fer de Fleche, qui entre aiſément, & ne peut plus ſortir ſans faire des déchirures affreuſes. Tout cela fait trembler. Ce n'eſt pourtant pas encore tout. On voit de chaque côté quinze ou ſeize dents. A la baſe de cet Aiguillon, mais au-dedans du corps, on trouve la Veſſie qui contient le venin. Les mêmes reſſorts, qui font jouer l'Aiguillon, preſſent en même tems cette Veſſie, pour en exprimer la liqueur meurtrière, & la darder dans la plaie. Si cet Inſtrument eſt terrible, ſa ſtructure eſt bien admirable.

La bleſſure, que fait une Abeille, lui coute cher. Quand elle a enfoncé ſon Aiguillon dans la chair, ſi on la preſſe de partir, à quoi on ne manque guère, elle l'y laiſſe, mais elle ne l'y laiſſe pas ſeul, la plupart de ſes dépendances y reſtent attachées, comme la Veſſie à venin, & beaucoup de parties muſculeuſes. En fuiant celui qu'elle a bleſſé, elle s'arrache elle-même les entrailles; & cette bleſſure qu'elle ſe fait, eſt ſi terrible, qu'elle ne ſauroit y ſurvivre longtems. Le trait fatal, reſté dans la plaie, ſemble vouloir conſommer la vangeance de l'Abeille. Quoiqu'elle ſoit partie, & même déja bien loin, l'Aiguillon continue de ſe donner des mouvemens dans les chairs de celui qui a été piqué; vous le voyez s'incliner alternativement dans des ſens contraires; il s'enfonce de

de plus en plus, & cherche à rendre plus profonde la bleſſure qu'il a faite.

Notre Auteur prouve très bien, & par un grand nombre d'expériences, que la liqueur limpide, qui ſort avec l'Aiguillon des Abeilles, eſt un véritable venin, & que c'eſt ce qui rend les piqures ſi douloureuſes. Chacun peut s'en convaincre aiſément. Avec une épingle très fine faites-vous une piqure à un doigt; prenez enſuite avec la pointe de cette épingle une petite goute de la liqueur empoiſonnée, & verſez-la dans la plaie; elle n'y ſera pas plutôt introduite, que vous ſentirez une douleur ſemblable à celle qu'on ſent après avoir été piqué par une Mouche à Miel. Je me bornerai à cette ſeule expérience, & je renvoie le Lecteur à l'Ouvrage même, où il trouvera ſur cela des détails curieux & inſtructifs. Le ſeul remède, qu'on connoiſſe juſqu'à préſent contre ces bleſſures, c'eſt d'ôter l'Aiguillon de la plaie, auſſitôt qu'on ſe ſent piqué.

L'Hiſtoire de la naiſſance des Abeilles eſt une matière qui n'eſt pas moins curieuſe que tout ce que je viens d'expoſer. Tout ce que les Anciens nous en ont dit, doit être renvoyé au Païs des fables & des chimères. Un ſentiment aſſez ſuivi du tems d'*Ariſtote*, étoit que les Abeilles ne mettoient au jour ni Oeufs, ni Vers. *Virgile* croyoit bonnement qu'elles recueillent leurs Petits ſur les Plantes. *Alexandre de Montfort* nous dit gravement dans ſon Livre intitulé *le Printems des Abeilles*, que le Roi eſt formé du ſuc que les Abeilles tirent des Fleurs, & que les Abeilles ordinaires ſont tantôt procréées

créées de Miel, & tantôt de Gomme. *Liger*, dans ſa *Maiſon Ruſtique*, qu'on peut regarder comme le Bréviaire de toute bonne Ménagère de campagne, aſſure que „ pour faire des Abeilles par art, il n'y a qu'à tuer un Bœuf „ l'Eté, l'enfermer dans une chambre baſſe „ bien cloſe, l'y laiſſer pourrir dans ſon cuir, „ & qu'au bout de quarante-cinq jours il en ſortira une infinité d'Abeilles ".

On a cru tout cela autrefois, parce qu'on peut faire croire aux Hommes tout ce qu'il y a de plus abſurde. Les Phyſiciens modernes ont arrêté la ſonge de toutes ces fauſſes imaginations. En ſuivant la Nature à l'œil, autant qu'elle le leur a permis, ils ont vu que la propagation des Abeilles ſe fait de la même manière & par les mêmes moyens, que celle des autres Animaux. L'Auteur, ou plutôt M. *de Réaumur* dont il emprunte preſque tous les faits qu'il cite, s'en eſt procuré une preuve qui n'eſt nullement équivoque. Il a eu recours pour cela à deux expédiens bien ſimples. Le prémier eſt l'Anatomie, qui lui a fait voir les parties intérieures, tant des Fémelles que des Mâles, comparées avec celles des Mouches ouvrières. Le ſecond, c'eſt le moyen qu'il a trouvé de réduire une Mère-Abeille à ſe livrer devant lui, & ſous ſes yeux, aux devoirs que la Nature exige d'elle. Une Reine a deux Ovaires bien marqués, leſquels contiennent, ſuivant le calcul de *Swammerdam*, environ 5100 Oeufs viſibles, lorſqu'elle eſt toute prête à pondre. Cela étant, on ne doit pas avoir de peine à accorder, que cette Reine puiſſe mettre

au

au jour, en ſept ou huit ſemaines, dix à douze mille Abeilles & davantage; car on imagine aiſément que le nombre des Oeufs qui ne ſont pas viſibles par leur petiteſſe, & qui ne groſſiſſent qu'inſenſiblement, ſurpaſſe pluſieurs fois le nombre des prémiers.

La génération des Abeilles n'eſt donc plus un myſtère, du moins à certains égards, & il eſt prouvé ſans replique que la Reine eſt une mère très féconde. J'ai déja fait remarquer que les Fauxbourdons ſont les Mâles, c'eſt ce qu'il faut auſſi faire voir. Quant aux Abeilles ouvrières, il eſt néceſſaire de montrer qu'elles ſont neutres; qu'elles tiennent dans ce Sérail la place que les Eunuques noirs tiennent dans celui des Souverains d'Aſie; qu'elles n'y ſont que comme des Domeſtiques deſtinés pour faire tous les Ouvrages intérieurs & extérieurs: mais qu'elles ſont exclues du privilège de réparer les breches que la mort fait tous les jours à l'Etat. Pour avoir une conviction pleine & entière au ſujet des Fauxbourdons, il n'y a qu'à en ouvrir un, & on trouvera dans l'intérieur de ſon corps des vaiſſeaux & des réſervoirs, dont l'uſage ne peut être que de préparer & de contenir la Liqueur propre à vivifier les Oeufs de la Reine. Ces parties d'un volume conſidérable, & qui ſont plus blanches que le Lait, doivent leur couleur à la Liqueur qu'elles renferment. Aucune de ces parties ne reſſemble à celles que l'on découvre dans le corps de la Fémelle, & on n'en voit point de ſemblables dans celui des Abeilles ouvrières. Eſt-on curieux de connoître ces parties plus à fond,

fond, il n'y a qu'à consulter Mr. *de Réaumur* même.

Faisons voir maintenant que le Genre neutre est attaché, sans exception, aux Abeilles ouvrières. Si vous ouvrez une de ces Mouches, vous y voyez le canal des alimens; un prémier Estomac; un second Estomac, & les Intestins remplis de Cire brute; mais vous n'apercevez aucune partie analogue à des Ovaires, ni rien qui ressemble, ou qu'on puisse même soupçonner être des Oeufs; vous n'y remarquez non plus aucune partie qui ait l'aparence d'être celle des Mâles ou Fauxbourdons.

Ce seroit omettre ce qu'il y a de plus curieux sur cette matière, si l'on ne faisoit connoitre au Lecteur tout ce qui se passe dans les transports amoureux de la Mère-Abeille. C'est un mystère ignoré pendant longtems, mais dont on peut rendre aujourdhui un compte exact. L'Auteur a trouvé effectivement le secret de forcer une Mère-Abeille à se comporter en sa présence, comme il est à croire qu'elle se comporte dans le fond d'une Ruche. S'étant assuré d'une jeune Reine, il la mit dans un Poudrier avec un Mâle qu'il avoit fait prendre dans une de ses Ruches. Il reconnut le caractère de cette Princesse amoureuse aussitôt qu'elle eut été mise à l'épreuve. Comme il n'avoit jamais vu que des Reines accoutumées à être fêtées à chaque instant par les Mouches ouvrières, à en recevoir des présens de Miel, mille caresses, mille petits soins de toute espèce, il remarqua, avec quelque surprise, que toutes les prévenances que les Abeilles ordinaires ont

pour une Mère, la jeune Reine les avoit pour le Fauxbourdon qu'il avoit mis auprès d'elle. Non contente de s'être aprochée de lui, elle ne tarda pas à allonger ſa Trompe, tantôt pour lecher ſucceſſivement différentes parties du corps de ce Mâle, tantôt pour lui offrir du Miel; elle tournoit tout autour de lui, en le careſſant toujours, ſoit avec ſa Trompe, ſoit avec ſes pates.

Le Fauxbourdon ſoutenoit ſtupidement tant d'agaceries, comme ſi elles lui euſſent été dues, il n'en paroiſſoit aucunement touché. Il ſembloit que ce fût par bonté qu'il ſe laiſſoit flatter; cependant, au bout d'un quart-d'heure, il parut s'animer un peu; &, lorſque la Femelle placée vis-à-vis de lui en regard, eut broſſé avec ſes jambes, la tête de cet inſenſible, & qu'elle eut fait jouer doucement ſes antennes, le Mâle ſe détermina enfin à répondre à ſes avances par d'autres de la même nature. La Femelle redoubla pour lors de vivacité, & ſe mit dans des poſitions, qui ne s'accommodent pas avec les idées qu'on a voulu nous donner de ſa pudeur. C'eſt ſe ſervir d'un terme foible, que de n'appeller ces poſitions qu'immodeſtes: elles affectoient une ſupériorité qui nous eſt inconnue, une ſupériorité qui renverſoit l'ordre général de la Nature, en ſoumettant le Genre le plus noble à l'autre. Tous ces empreſſemens ne furent cependant pas inutiles à cette Reine paſſionnée: ſon indolent Epoux en devint plus actif, il s'anima de plus en plus. L'Auteur vit diſtinctement paroître au dehors pluſieurs de ces organes qui ſervent dans le Mâle à la Génération.

Tout

Tout ce manège dura trois ou quatre heures, pendant lesquelles il y eut des tems de repos & des repriſes d'amour. Enfin le Fauxbourdon tomba dans un repos, qui parut à la Reine d'une trop longue durée. Elle voulut le tirer de ſa létargie, elle le ſaiſit par le corcelet avec ſes dents, elle le ſouleva un peu; quelquefois, pour le ſoulever davantage, elle faiſoit paſſer ſa tête ſous le corps; mais tant de ſoins empreſſés furent inutiles, il étoit mort. La belle mort, que celle d'expirer aux pieds de ſa Maitreſſe, après l'avoir embraſſée ſi tendrement! Ce pauvre Fauxbourdon eut la même deſtinée que *Pindare*, *Speucippus*, & le *Cardinal de Sainte Sicile*, qui moururent pour avoir trop aimé (*a*).

Mon Lecteur ſait donc, par l'hiſtoire curieuſe que je viens de lui raporter, comment une Mère Abeille devient féconde; il ſait auſſi ce qui la met en état d'avoir une nombreuſe poſtérité; voyons maintenant comment elle s'aquite de cette importante & laborieuſe fonction. C'eſt de ſa Ponte, dont je veux parler; &, à cette occaſion, je dirai quelque choſe des hommages & des reſpects que les autres Abeilles lui rendent, comme pour la dédomager des peines qu'elle ſe donne. Nous l'allons voir, cette Mère féconde, aller d'Alvéole en Alvéole, dépoſant un Oeuf dans chacun, & ſemant, pour ainſi dire, ſa poſtérité. C'eſt un grand jour pour elle & pour toute la Ruche, parce que delà dépend le ſalut de l'Etat, puiſqu'elle

(*a*) C'eſt du moins ce que dit *Venette* dans ſon *Tableau de l'Amour conjugal*.

qu'elle doit mettre au monde un Peuple entier avec ſon Chef.

Lorsqu'une Mère-Abeille ſe met en marche pour aller faire ſa ponte, & lorsqu'elle paſſe d'un Alvéole à l'autre, elle ſe trouve accompagnée d'un certain nombre d'Abeilles, qui ſe rangent en cercle autour d'elle, & qui ſemblent la contempler. On diroit qu'elles cherchent à faire leur cour, & à ſe rendre agréables à leur Souveraine, qu'elles lui préſentent des homages & des reſpects. Les unes la lechent, les autres la frottent doucement & la netteient, d'autres ſemblent lui offrir du Miel au bout de leur Trompe. C'eſt en deux tems, & de deux différentes façons, qu'elle entre dans un Alvéole. Elle y entre d'abord, la tête la prémière, &, après y avoir demeuré quelques momens, elle en ſort. Elle y entre enſuite en ſens contraire, ce qu'on apelle *à reculons*; la prémière fois, c'eſt pour examiner ſi l'Alvéole eſt vuide, net, & s'il n'y a rien de nuiſible au précieux dépôt qu'elle va lui confier; la ſeconde fois c'eſt pour y dépoſer ſon Oeuf. Cet Oeuf eſt bientôt dépoſé; c'eſt l'ouvrage d'un moment. Elle ſe repoſe ordinairement, après avoir pondu cinq ou ſix Oeufs de ſuite. Quelquefois elle paſſe devant un Alvéole vuide, ſans s'y arrêter; c'eſt lorſque l'Alvéole eſt trop grand, ou trop petit, pour l'Oeuf qu'elle va pondre.

On demandera peut être ſi un Alvéole peut être trop grand ou trop petit. Comment, dira-t-on, ces Mouches peuvent-elles ſe tromper dans leurs meſures, puiſque l'Auteur & Mr. de

de Réaumur lui-même les font paſſer pour des Géomètres du prémier ordre, capables de donner des leçons aux *Newtons*, aux *'s Graveſendes*, aux *Maupertuis*, aux *Varignons*? Pour répondre à cette objection, nous ferons remarquer ici qu'il faut dans une Ruche trois ſortes d'Alvéoles, dont les uns, qui ſont les plus petits, ſont deſtinés pour les Oeufs, d'où doivent naitre des Abeilles ordinaires; d'autres plus grands, pour ceux qui donneront des Mâles; & d'autres enfin encore plus grands, & d'une forme différente, pour ceux d'où ſortiront des Reines. Les Abeilles ne leur donnent point ces proportions au hazard. Ces proportions ſe raportent au nombre & à la quantité des Oeufs que leur Reine doit pondre, & la Reine de ſon côté, pour répondre à cette prévoyance, ne doit point manquer de mettre ſes Oeufs dans ces Alvéoles correſpondans à leur volume: enſorte que, quand elle ſent que l'Oeuf qui va ſortir, eſt celui d'une Ouvrière, elle choiſit le plus petit Alvéole; ſi c'eſt celui d'un Fauxbourdon, elle le dépoſe, ſans ſe tromper, dans un Alvéole plus grand; enfin, ſi c'eſt celui d'une Fémelle ou Reine, elle le porte dans ces grands Alvéoles, qui ſont les Palais des Reines.

Pour le coup, dira-t-on, il y a là trop de merveilleux, vous donnez trop de connoiſſance à cette Reine-Mère. Vous prétendez donc qu'elle ſent, ſi ce qu'elle va mettre au monde eſt un Mâle, ſi c'eſt une Fémelle, ou une Abeille ſans ſexe? Je ne vois pas qu'il y ait lieu d'en douter. Puiſque ces Reines ne ſe trompent jamais à dépoſer leurs Oeufs dans les dif-

férentes places qui leur conviennent ; puisqu'on ne peut pas dire qu'elles y soient conduites par les yeux, ni par aucun des Sens extérieurs, il faut convenir, malgré nous, qu'elles ont quelque sens intérieur que nous n'avons pas, par lequel elles jugent de ce qu'elles doivent faire. Il est certain qu'une infinité d'Animaux ont été favorisés de beaucoup d'avantages qui nous manquent, & nous aurions lieu d'en être jaloux, si nous n'en avions d'autres qu'ils n'ont pas.

Le Lecteur sera sans doute curieux de savoir combien une Mère-Abeille pond d'Oeufs en un jour. Voici dequoi le satisfaire sur cette question. On ne sauroit déterminer au juste le nombre d'Oeufs qu'elle fait sortir de son corps dans la journée où elle en pond le plus ; mais on peut juger combien elle en pond communément par jour au Printems, qui est le fort de la Ponte, & ce calcul se peut tirer du nombre des Mouches qui composent un Essaim. Soit un Essaim né vers la fin de Mars, & qui prend l'essor vers le vingt, ou le vingt-cinq de Mai. Malgré sa sortie, la Ruche reste souvent aussi ou plus peuplée qu'elle l'étoit au commencement de Mars. L'Essaim, sans être des plus forts, peut être composé de plus de douze mille Abeilles. La Mère a donc pondu plus de douze mille Oeufs en moins de deux mois : supposons les deux mois complets. Si, pour avoir un terme moyen, on divise par soixante jours les douze mille Oeufs pondus pendant les deux mois, on trouve que la Mère-Abeille a dû pondre chaque jour environ deux cens Oeufs. Quelle prodigieuse fécondité !

Une

Une courte deſcription de ces Oeufs ſi peu connus pourra faire plaiſir au Lecteur. Un Oeuf d'Abeille a cinq ou ſix fois plus de longueur que de diamètre; ſes deux bouts ſont arondis, mais l'un des deux eſt beaucoup plus gros que l'autre, c'eſt celui par lequel l'Oeuf n'eſt point attaché: il a un peu de courbure; ſa couleur eſt un blanc un peu bleuâtre qui tire ſur le Giraſol; ſa coque, ou ce qui lui ſert d'enveloppe, eſt, comme celle de beaucoup d'autres Inſectes, une membrane fléxible, lui-même l'eſt: on peut le plier preſque en deux, & lui faire reprendre enſuite ſa prémière figure. A la vue ſimple, & même avec une Loupe médiocre, cet Oeuf paroit extrêmement liſſe; mais, ſi on le regarde avec un Microſcope qui groſſiſſe beaucoup, on aperçoit un travail qu'on croiroit être ſur la ſurface, & qui eſt peut-être dans l'intérieur. On y voit des traits droits qui forment des eſpèces de lozanges très alongés. Quant à la manière, dont il eſt placé, elle eſt bien auſſi ſingulière que ſa fléxibilité. La Mouche le cole, par le bout le moins gros, dans un Angle qui eſt au fond de l'Alvéole, & la ſituation la plus conſtante qu'elle lui donne, eſt d'être parallèle à l'horizon.

Suivons le ſort d'un ſi joli petit Oeuf. J'ai déja dit que la Mère ne laiſſe qu'un Oeuf en chaque Cellule. C'eſt pourtant une règle qui ſoufre des exceptions, & le cas où elle en ſoufre eſt aiſé à prévoir. Si la Mère, preſſée par le beſoin de pondre, ne trouve pas autant de Cellules vuides qu'elle a d'Oeufs prêts à ſortir, ou ſi les Abeilles n'ont pas aſſez avancé

l'ouvrage pour donner une Cellule à chacun des Oeufs, il ne lui reſte d'autre parti à prendre, que d'en dépoſer pluſieurs dans chaque Cellule; elle y en met quelquefois deux, d'autres fois trois, & même juſqu'à quatre; mais tous ces Oeufs ſurnuméraires y ſont en pure perte; ils ne ſont là que pour ſoulager la Pondeuſe, qui n'a pas le tems d'attendre. Une Cellule ne peut ſervir qu'à élever un Ver ſeul. Il vient un tems où l'Inſecte, au ſortir de ſon Oeuf & ſous la forme de Nymphe, remplira la Cellule en entier. Deux Oeufs, & par conſéquent trois, & plus, y ſeroient donc très mal à leur aiſe. Les Abeilles qui ſavent cela, comme elles ſavent tout ce qu'elles ont beſoin de ſavoir, & qui prennent un grand intérêt à la vie des Vers, ont ſoin d'aller de Cellules en Cellules enlever tous les ſurnuméraires, & de ne laiſſer qu'un Oeuf dans chacune. Une circonſtance, qui ne doit pas être omiſe, c'eſt la diſtinction que l'on fait des Oeufs qui doivent donner des Reines. La Reine-Mère, qui ſait ce qu'elle doit mettre au jour, ne manque point de les pondre dans ces grands Alvéoles, que l'on peut apeller *Cellules Royales:* il n'y a pas à craindre qu'elle y en mette plus d'un, elle en fait trop de cas pour les traiter comme la foule.

Voila mon Lecteur parvenu à voir un Oeuf pondu, & mis en place convenable pour donner naiſſance à une Abeille. Cet Oeuf ne demande, pour être couvé, que la chaleur qui eſt répandue dans la Ruche. Au bout de deux ou trois jours il en ſort un Ver qui tombe ſur le fond de l'Alvéole. Ce Ver eſt long. Quand il

eſt

eſt un peu avancé de croitre, il ſe tient continuellement roulé en anneau, & ſa tête touche ſon derrière. Comme il eſt gras & charnu, le milieu de cet anneau eſt plein & rempli par les chairs du ventre. A meſure qu'il grandit, il devient d'un blanc qui aproche du blanc de lait; il eſt très foible & engourdi. Sa tête reſſemble un peu à celle du Ver à ſoie.

Il eſt tems de faire manger ce pauvre petit Ver; voyons un peu de quelle Bouillie il ſe nourrit, & comment il la prend. C'eſt ce qu'il faut maintenant expliquer; & je le ferai en peu de mots. Ce Ver eſt couché dans ſon Alvéole beaucoup plus mollement qu'on ne pourroit le ſoupçonner. On y aperçoit une couche aſſez épaiſſe de Gélée ou Bouillie, qui a une couleur blanchâtre; elle fait, pour ainſi dire, le Lit ſur lequel le Ver eſt roulé, ou plus exactement, le doſſier de ſon ſiège. Cette même matière, ſur laquelle il eſt mollement appuié, eſt auſſi celle dont il ſe nourrit.

Les Abeilles ouvrières ſont les Nourrices que la Nature a accordées aux Vers; elle leur a donné pour eux une affection ſur laquelle on peut compter plus ſurement, qu'on ne peut compter parmi nous ſur celle des Nourrices que les Mères choiſiſſent à leurs Enfans. A pluſieurs heures du jour, on voit une Abeille entrer, la tête la prémière, dans la Cellule où il y a un Ver, & y reſter quelque tems; ce qu'elle y fait ne peut être obſervé, mais on eſt ſûr au moins qu'elle fournit au Ver la matière dont il doit ſe nourrir, & qu'elle en renouvelle la proviſion. Après que cette Abeille eſt ſortie, on en

voit quelquefois une, ou plusieurs autres, successivement & en différens tems, qui mettent la tête à l'entrée de la même Cellule, comme pour reconnoitre si le Ver, qui y est logé, a tout ce qu'il lui faut; un coup d'œil suffit pour le leur aprendre. Souvent elles passent outre dans l'instant, & ce n'est quelquefois qu'après avoir examiné beaucoup de Cellules, les unes après les autres, qu'elles entrent dans une, qu'elles ont reconnue n'avoir pas été pourvue suffisamment. Quand une Abeille reste pendant quelques instans dans la Cellule d'un Ver, c'est sans doute pour y dégorger cette espèce de Bouillie, ou de Gélée, contre laquelle le corps du Ver est apuié, & dont il est entouré. Quand cela est fait, le Petit n'a plus qu'à tourner la tête, ouvrir la bouche & avaler; il n'a pas besoin qu'on lui donne la béquée.

L'attention des Nourrices pour ces jeunes Embrions ne se borne pas à leur donner la quantité de nourriture dont elles ont besoin, elle s'étend encore à en proportionner la qualité à l'âge du Ver. Il font la Bouillie plus légère & plus délicate pour les jeunes, ils la font plus forte & plus substancielle à mesure qu'ils croissent, & qu'ils deviennent plus vigoureux. *Eugène*, qui parle ici pour Mr. *de Réaumur*, dit avoir gouté de cette liqueur en différens tems. „ J'en ai pris, *dit-il*, dans la Cellule d'un jeu„ ne Ver, je l'ai trouvée tout-à-fait insipide, „ & telle qu'une espèce de colle de farine. „ Quand j'ai gouté de celle des Vers, qui é„ toient au-dessus de la moyenne grandeur, je „ ne l'ai plus trouvée si insipide, elle avoit une „ légè-

„ légère pointe de Sucre, ou de Miel. La ma-
„ tière, tirée de la Cellule des Vers plus âgés,
„ avoit un gout de Miel très marqué & très
„ sensible. Enfin, dans la Cellule des Vers
„ presque à terme, c'est-à-dire, qui aproc-
„ choient du tems où ils doivent cesser de faire
„ usage des alimens, cette Gélée avoit un gout
„ très sucré, qui n'avoit point le fade du Miel;
„ mais seulement une petite acidité". Les différences, que le gout fait apercevoir, ne sont pas les seules qui se trouvent dans la nourriture préparée pour les différens âges; des yeux attentifs y en peuvent remarquer d'autres. La nourriture des jeunes Vers ressemble plus à de la Boullie, elle est blanchâtre; & celle des Vers plus âgés tient plus de la Gélée, elle est plus transparente, le blanc en a disparu; elle tire tantôt sur le jaunâtre, tantôt sur le verdâtre. L'origine de cette nourriture paroit jusqu'à présent fort incertaine.

Parcourons le reste des révolutions de la vie de ce merveilleux Insecte; conduisons-le jusqu'au point de sa perfection. Dès que les Abeilles s'aperçoivent que le Ver ne doit plus croitre, elles cessent de lui aporter à manger. Le dernier service qu'elles lui rendent, c'est celui de le renfermer dans sa petite Loge, d'en murer exactement l'entrée avec de la Cire, afin qu'il ne soit point exposé aux visites, qui ne feroient plus que l'inquiéter, & qu'il n'ait même aucune communication avec l'air extérieur. Cela fait, elles l'abandonnent à son sort, c'est à lui seul à pourvoir au reste. Ce reste n'est autre chose que de tapisser son Alvéole de Soie.

Il

Il n'y a pas lieu de croire que la vanité l'engage à cette dépenſe. Apparemment que le lit de Cire qui lui convient, tandis qu'il reſte Ver, ne lui convient plus lorſqu'il devient Nymphe. La Nature, en lui donnant cette prévoyance, l'a pourvu en même tems d'une proviſion de matière ſoyeuſe qu'il fait ſortir de ſon corps, & d'un Inſtrument propre à la tirer en fil, ſemblable à celui des Vers à Soie. On donne à cet Inſtrument le nom de *Filière*.

La Toile de Soie, que file notre Ver, eſt extrêmement fine & ſerrée; elle eſt apliquée contre toutes les faces intérieures de la Cellule, elle en ſuit exactement les angles, elle ſert, pour ainſi dire, de doublure à tout l'Alvéole; elle eſt faite de fils de Soie très proches les uns des autres, & qui ſe croiſent. Cette Tapiſſerie, car c'en eſt une, eſt ſouvent compoſée de pluſieurs membranes poſées l'une ſur l'autre; on en pourroit trouver juſqu'à vingt. La raiſon d'un ſi grand nombre de doublures mérite d'être ſçue. Lorſqu'un Ver, après avoir tapiſſé ſa Cellule, s'eſt mis en Nymphe, puis en Mouche, & que cette Mouche a percé la cloiſon dont les Abeilles avoient bouché cette Cellule, les Ouvrières viennent à l'inſtant nétoier la place, enlever toutes les ordures, les vieux habits, ou, en termes de l'Art, les dépouilles du Ver & celles de la Nymphe, mais elles ne détruiſent point la Tapiſſerie. L'Alvéole, remis dans ſa prémière propreté, peut ſervir à élever un autre Ver; la Mère-Abeille y vient pondre de nouveau: le ſecond Ver, qui habite cette Cellule, y file, comme le prémier y a

filé,

filé. La même Cellule peut donc être tapiſſée d'une nouvelle Toile de Soie dans une année. Il y a telle Cellule, qui a ſervi ſucceſſivement d'habitation à bien des Vers, & qui par conſéquent a reçu ſucceſſivement bien des Toiles de Soie. La Cellule qui en a pluſieurs, loin d'en valoir moins, eſt plus forte & plus ſolide que les autres, elle eſt moins en risque d'être briſée, que celles qui ne ſont que de Cire. La Tapiſſerie ſoutient & fortifie les murs. Les Cellules deſtinées à recevoir des Reines ſont traitées avec plus de diſtinction; elles ne ſervent jamais qu'une fois : dès qu'une Mère-Abeille en eſt ſortie, les autres viennent la détruire dans l'inſtant, elles n'en laiſſent que les fondemens, ſur leſquels elles bâtiſſent des Cellules héxagones.

Les changemens du Ver en Nymphe, & de la Nymphe en Abeille, ne ſont pas moins merveilleux que tout ce qu'on vient de lire; mais je trouve que je risque trop à entamer cette matière, qui demande des détails un peu longs, & dont il n'y a rien à retrancher. Par la même raiſon, je ne dirai rien du maſſacre des Reines ſurnuméraires, ni de celui des Mâles & des Vers. Je ne parlerai pas non plus de la *Propolis*, eſpèce de Réſine dont les Abeilles ſe ſervent pour boucher les fentes des Ruches. Ces matières ſont le ſujet des derniers Entretiens du prémier Tome.

Le ſecond Tome ſemble avoir été particulierement deſtiné pour ceux qui élèvent les Abeilles, qui cherchent à les faire proſpérer, & à en augmenter le commerce. L'Auteur y entre

tre dans des détails curieux & très utiles ſur l'origine & la nature de la Cire ; ſur l'uſage que les Abeilles en font, tant pour leur nourriture, que pour la conſtruction de leurs Alvéoles. En donnant une exacte deſcription des Alvéoles, il fait voir les fautes que les Abeilles y font, & comment elles y mettent la dernière main. Comme le Miel eſt un objet conſidérable, il ne laiſſe rien à déſirer ſur cet article. Il traite de ſon origine, de ſa recolte, & de ſes différentes qualités, & de la meilleure manière de le tirer des Ruches avec la Cire, ſans faire périr les Abeilles. Il propoſe auſſi des moyens ſurs & faciles d'augmenter conſidérablement le commerce de la Cire. Il fait connoitre en même tems le produit des Ruches, & donne une rélation agréable & inſtructive des voyages que l'on fait faire aux Abeilles. On trouvera d'autres détails ſur les Eſſaims, ſur les travaux & les occupations des Abeilles dans la Ruche, ſur leurs ennemis & les Inſectes qui mangent leur Cire ; ſur la néceſſité de les garantir du froid pendant l'Hiver & le Printems ; ſur les précautions qu'il faut prendre pour les faire proſpérer, & enfin ſur leurs maladies & leur mort naturelle.

Il n'y a rien là qui ne mérite d'être connu, mais il faut laiſſer au Lecteur le plaiſir de s'en inſtruire dans le Livre même, qui eſt écrit d'une manière capable d'occuper agréablement ceux qui ont du gout pour les belles productions. Tout engage à le lire, l'importance des matières qu'il contient, la pureté du Langage, les ornemens du Style, & la beauté de l'exécution.

A R-

ARTICLE VII.

REMARQUES *sur la* PRIERE.

MONSIEUR,

NOus raisonnions l'autre jour ensemble sur la Prière, & il vous parut que j'avois sur cette matière quelques idées un peu différentes de celles que l'on a ordinairement. Vous exigeates de moi que je les couchasse sur le papier, afin de pouvoir les examiner un peu plus meurement. Je vous obéis aveuglément, espérant que vous voudrez bien me redresser si je m'égare. Les deux Articles sur quoi vous souhaitez sur-tout de savoir ce que je pense, sont les *Conditions* de la Prière, & son *succès*. Je vai donc tâcher de rapeler mes idées, & de leur donner quelque arrangement. Mais pour ne pas trop entreprendre à la fois, vous agréerez, s'il vous plait, que nous nous en tenions aujourdhui au prémier de ces Articles.

Tout le monde sait quelles sont les Conditions que l'on exige d'une bonne Prière, Attention, Humilité, Confiance, Ardeur, Persévérance. L'Ecriture Ste. en marque la plupart. Ainsi on ne devroit pas s'y méprendre.

Dès qu'il s'agit de demander des graces spirituelles, qui sont proprement les biens que des Chrétiens doivent demander à Dieu, ces Conditions conviennent très bien. Mais ce n'est plus la même chose en matière de biens temporels. Il est vrai que, dans ce cas-là, quelques-

unes

unes de ces Conditions ſont auſſi à leur place, telles que l'Attention, l'Humilité, & la Confiance. Mais peut-être que pour s'exprimer d'une manière plus préciſe, il faudroit plutôt les regarder comme des *diſpoſitions* où doit être tout homme qui prie, que comme des *Conditions* de la Prière proprement dites.

Il n'eſt pas néceſſaire de s'arrêter à prouver que, pour bien prier, on doit être dans ces diſpoſitions. Un Homme qui ſe préſente devant Dieu, doit avoir néceſſairement de la *Confiance* en lui. C'eſt là un préalable qu'il faut abſolument ſupoſer. Avant que d'expoſer ſes beſoins, il doit regarder Dieu comme un Maitre qui a tout le pouvoir néceſſaire pour lui procurer ce qu'il demande, & en même tems comme un Père plein de bonne volonté pour lui. L'*Humilité* eſt encore une diſpoſition abſolument néceſſaire dans celui qui prie. Il doit ſentir la dépendance où il eſt de la Divinité, être bien convaincu de ſon propre néant, & de ſon indignité. La Prière exige le reſpect le plus profond, & quelque choſe de plus, puiſque nous y venons étaler notre miſère aux yeux de Dieu. On pourroit aporter encore une diſpoſition plus générale, où doivent ſe trouver ceux qui veulent prier Dieu, c'eſt qu'*ils doivent être gens de bien.* Ceux qui manquent de probité, qui n'ont pas une intention ſincère d'obéir à Dieu, ne ſont point diſpoſés à le prier comme il faut. La crainte de Dieu doit être le fond & la ſource d'où part la Prière.

Ce ſont là proprement les diſpoſitions où doit ſe trouver un Homme qui prie Dieu. Mais quand

quand on parle des qualités que doit avoir la Prière elle même, ou pour s'exprimer comme on fait ordinairement, quand il s'agit des *Conditions* de cet acte de Religion, on pourroit les réduire toutes à une seule, c'est l'*Ardeur*. Une Prière, faite d'une manière froide & indifférente, ne peut être que mauvaise. Quand on demande à Dieu quelque grace, il faut commencer par la désirer. Toute Prière qui n'est pas animée d'un désir ardent, ne mérite pas le nom de Prière. Quand on prie avec négligence & avec langueur, c'est une marque que l'on ne se soucie pas de ce que l'on demande, & que l'on ne prie que par formalité. La Prière est proprement le langage du cœur; elle doit être dictée par des désirs ardens, ou au moins par des désirs véritables & sincères d'obtenir ce qu'on demande. C'est-là la Condition primitive & essentielle de la Prière.

Toutes les autres Conditions que l'on exige ordinairement, naissent de celle-là, & en sont une suite nécessaire. On veut d'abord de l'*Attention* dans la Prière, & rien n'est plus juste. Pour nous rendre attentifs à cet Acte de Religion, on nous dit ordinairement que nous devons penser que Dieu est présent, & que c'est à lui que nous parlons. Cependant on doit convenir que cette présence, toute auguste & toute respectable qu'elle est, a moins de force pour nous donner de l'attention, que la conviction de nos besoins, & le désir d'obtenir ce que nous demandons. La grande source de nos distractions, c'est le peu d'intérêt que nous prenons à une matière. Lors donc que nos désirs anime-

ront nos Prières, l'esprit ne s'égarera plus pour courir après des chimères. La dernière Condition que l'on veut dans la Prière, c'est la *Persévérance*. Elle est aussi une suite naturelle du désir ardent du bien que l'on demande. Quand on a véritablement à cœur d'obtenir quelque grace, on ne se rebute pas, lorsqu'on n'est pas exaucé à la première demande, on sollicite à plusieurs reprises.

Il me semble qu'avec cet arrangement, ce qu'on auroit à dire sur la Prière deviendroit un peu plus métodique. Mais voici une Remarque que je crois encore plus essentielle que cet ordre; c'est que quand on parle des Conditions que doit avoir la Prière, il faudroit avertir avec soin que celles qu'on vient de poser regardent proprement les Prières où l'on demande quelque grace spirituelle. Toutes ces qualités doivent s'y rencontrer. Mais c'est toute autre chose s'il s'agit d'obtenir quelque bien temporel. Dans ces sortes de demandes, ni un désir ardent, ni la persévérance ne seroient à leur place.

L'Ardeur ne convient point à une Prière où nous demandons des graces temporelles. Ce seroit leur donner trop de prix que de les rechercher avec beaucoup d'empressement & de vivacité. Ce seroit y attacher toujours plus son cœur, s'exciter à les estimer tous les jours davantage. Il faut cependant rendre justice à nos Moralistes. Après avoir posé en général que la Condition essentielle dans la Prière, c'est l'ardeur des désirs, ils ne manquent pas d'avertir que si nous demandons quelque avantage pour cette vie, cette ardeur, cette véhémence

doit

doit être modérée & proportionnée à la valeur des biens que l'on demande. Mais il semble que si on la modère jusqu'au point que l'exige l'esprit de l'Evangile, elle cessera d'être ardeur. Les correctifs, les limitations qu'on y aporte, aprochent fort de la détruire entierement.

Vous vous rapelez, sans doute, *Monsieur*, la comparaison dont nous nous servîmes l'autre jour, lorsque nous étions sur ce sujet. Elle est peut-être un peu trop familière pour la raporter ici: mais elle me paroit plus propre à faire sentir l'irrégularité de la méthode ordinaire, que tous les raisonnemens qu'on pourroit emploier. Ceux qui traitent cette matière font à peu près comme un Homme, qui ayant d'abord demandé de l'eau bouillante dont il avoit besoin, lui trouve quelque dégré de chaleur de trop pour ce qu'il en vouloit faire. Il l'expose sur la fenêtre pour la laisser atiédir, & il l'y laisse jusqu'à ce qu'elle soit entierement refroidie. Ceux qui seroient présens ne manqueroient pas de dire, pourquoi ne pas demander d'abord de l'eau froide, puisque c'est ainsi qu'on la veut? L'aplication est aisée à faire à nos Moralistes, qui, après avoir d'abord demandé de l'ardeur dans la Prière, disent ensuite que s'il s'agit de biens temporels, il ne faut plus les demander avec chaleur, mais attendre de sang froid ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner à cet égard. On se mettroit à couvert de cet inconvénient, si on distinguoit d'abord bien positivement les Conditions que demandent les Prières qui ont pour but d'obtenir quelque bien spirituel, & les Conditions que doivent avoir les

Prières où l'on ſollicite quelque grace temporelle. Il en faut faire, ce me ſemble, deux Claſſes différentes.

Une autre Condition, qui ne convient pas plus que l'ardeur aux Prières que l'on adreſſe à Dieu pour obtenir quelque faveur temporelle, c'eſt la *Confiance*. Nous avons déja remarqué que la Confiance en celui que l'on prie, eſt une diſpoſition qui eſt toujours convenable. Mais il ne s'agit pas à préſent de la Confiance en la perſonne, mais d'une autre ſorte de Confiance que quelques Moraliſtes exigent auſſi. Ils entendent par-là l'aſſurance d'obtenir la grace particulière que l'on demande à Dieu. Mr. *La Placette* dit poſitivement, dans ſon Diſcours ſur la *Confiance Chrétienne*, que *Dieu n'exauce que les Prières qui ſont animées d'une forte perſuaſion d'obtenir ce qu'on ſollicite.* Il cite quelques Paſſages, où il croit trouver cette Condition expreſſément marquée dans l'Ecriture. *St. Jaques* paroit formel là-deſſus, en matière de graces ſpirituelles. *Si quelqu'un a beſoin de ſageſſe, qu'il la demande à Dieu . . . mais qu'il la demande avec foi, ſans héſiter* (*a*). Mais on cite quelques autres endroits de l'Evangile, qui ſemblent nous preſcrire dans toutes ſortes de Prières, l'aſſurance d'obtenir ce que l'on demande.

Avant que d'en venir à ces Paſſages, trouvez bon, *Monſieur*, que nous examinions ce que le raiſonnement ſeul nous diroit là-deſſus. Tout le monde convient que Dieu nous accorde

(*a*) *Jaques* I, 5, 6. Quelques Critiques entendent autrement ce Paſſage.

de rarement les biens temporels que nous lui demandons. Si l'Evangile exigeoit donc de nous d'être toujours perſuadés que nous ſerons exaucés, il nous engageroit à croire très ſouvent des choſes fauſſes, ce qui ſeroit fort contraire à la ſageſſe. Figurez-vous, je vous prie, deux Plaideurs qui demandent chacun à Dieu le gain de leur procès, avec une égale aſſurance de l'obtenir, rien ne ſeroit plus ridicule, car ſi l'un le gagne, l'autre le perdra néceſſairement.

Il eſt vrai que l'on aporte un correctif, ou une modification à cette aſſurance que l'on venoit d'exiger abſolument. On ne manque pas d'ajouter, qu'en matière de biens temporels, nous ne devons être aſſurés de les obtenir, qu'autant que cela ſera conforme à la gloire de Dieu & à notre ſalut éternel. Mais comme ordinairement nous ne connoiſſons pas le raport que la grace que nous ſollicitons peut avoir & avec la gloire de Dieu & avec notre ſalut, il ſe trouve que c'eſt ne rien dire, & que c'eſt nous laiſſer dans le doute. On fait donc encore, ſur la Confiance, ce que nous avons remarqué que l'on fait ſur l'article de l'Ardeur. Après l'avoir exigée comme une Condition abſolument néceſſaire, on la reſtraint ſi fort, que c'eſt proprement la détruire. S'il faloit des exemples pour rendre ſenſible une choſe auſſi claire, je prendrois celui d'une Loterie où j'ai mis quelques billets. Je ſuis aſſuré d'avoir le gros Lot, pourvu que le bon *Numero* me vienne; mais comme je n'ai aucune aſſurance ſur ce dernier article, je dois douter entierement du prémier. Ne ſe moqueroit-on pas de moi, & ne

passerois-je pas pour l'esprit le plus chimérique, si, sur un semblable raisonnement, je comptois de faire ma fortune à cette Loterie?

Il est vrai qu'il y a quelques Passages qui semblent favoriser cette assurance. Le plus formel est dans l'Evangile de *St. Marc*. *Tout ce que vous demanderez en priant*, dit Jésus-Christ, *croyez que vous l'obtiendrez, & il vous sera accordé* (*a*). Mais je vous prie, *Monsieur*, de jetter les yeux sur ce qui précède, & vous verrez qu'il s'agit là uniquement des dons miraculeux. Le Sauveur, dans cet endroit, veut que ses Apôtres soient assurés que Dieu feroit les Miracles nécessaires pour l'établissement de l'Evangile. S'il faloit quelque coup du Ciel pour autoriser cette Doctrine, ils n'avoient qu'à le demander, bien persuadés que Dieu déployeroit sa puissance pour autoriser leur Prédication. *Jésus-Christ* veut donc que ses Apôtres aient une entière assurance à cet égard. Mais de ce cas particulier peut-on tirer une conséquence générale pour tous les tems?

Sur l'abus que l'on fait de certains Passages de l'Ecriture, qui renferment des promesses faites pour des occasions singulières, telles que le premier établissement de l'Evangile, permettez moi, *Monsieur*, une petite digression qui ne sera pas tout-à-fait inutile. Avez-vous ouï dire comment on appliquoit autrefois en Hongrie cette Promesse de *Jésus-Christ* à ses Apôtres? Un Auteur, qui a fait l'Histoire de ce Païs-là, nous aprend que dans ces Siècles ténébreux où l'on faisoit

(*a*) *Marc*. XI, 24.

faiſoit l'épreuve du Fer chaud, on commençoit par une Meſſe. On faiſoit enſuite une Priére où ſe trouvoient enchaſſées ces paroles de *St. Marc*. *Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous l'obtiendrez.* En conſéquence de cette Promeſſe, ils s'imaginoient que Dieu devoit intervenir miraculeuſement pour répondre à leurs épreuves téméraires. Ne fait-on pas quelque choſe de ſemblable quand on aplique encore aujourdhui ces paroles à tout ce que les Hommes s'aviſeront de demander au Ciel?

Il y a encore dans la 1re. Epître de *St. Jean*, deux autres Paſſages qui ſemblent autoriſer cette aſſurance d'être exaucés, quand nous demandons à Dieu quelque grace; mais qui bien examinés, ſe réduiſent à la Confiance en la Perſonne que l'on prie. *Tout ce que nous demanderons à Dieu*, dit St. Jean, *nous le recevrions de lui* (a); mais ſous ces conditions qu'il marque expreſſément, *que nous obſervions ſes Commandemens, & que notre cœur ne nous accuſe ne point*; c'eſt-à-dire, pourvu que nous n'ayons point de déſirs déréglés, de paſſions vicieuſes dans le cœur. Alors nous ne demanderons rien qui ne ſoit conforme à la volonté de Dieu. Cette *aſſurance devant Dieu*, que cet Apôtre dit que nous pouvons avoir, n'eſt autre choſe que la Confiance en Dieu. Voyez encore ce qu'il dit au Chap. V. *C'eſt ici la Confiance que nous avons en lui, que ſi nous demandons quelque choſe, conformément à ſa volonté, il nous exaucera* (b). Tout cela bien entendu, ſe réduit, comme

(a) 1 *Jean* III, 22. (b) 1 *Jean* V, 14.

comme vous voyez, à la Confiance en la Perſonne.

D'ailleurs, quand il s'agiroit dans ces Paſſages de l'aſſurance d'obtenir en particulier la grace que nous demandons, ils prouveroient ſeulement que nous pouvons avoir cette aſſurance. Il y a bien de la différence entre nous laiſſer eſpérer d'être exaucés, comme le fait cet Apôtre, & nous impoſer la néceſſité d'avoir cette aſſurance, comme une Condition ſans laquelle nos Prières ne ſauroient être agréables à Dieu. Et c'eſt de cette dernière manière que pluſieurs Moraliſtes veulent nous la faire enviſager.

La dernière Condition que l'on exige dans la Prière, c'eſt la *Perſévérance*. Si l'on veut obtenir quelque grace d'un Grand, diſent les Moraliſtes, il faut bien ſe garder d'être trop preſſant. Mais à l'égard de Dieu, nous ne ſaurions demander trop ſouvent, & avec trop d'empreſſement, puiſqu'il n'accorde ſes graces & ſes faveurs, qu'à ceux qui les lui demandent avec une eſpèce d'importunité. Fort bien, s'il s'agit de graces ſpirituelles; mais cette maxime ſeroit déplacée, lorſque l'on veut obtenir du Ciel, quelque avantage temporel. Il ſemble que ce n'eſt que ſur les véritables biens qu'il nous eſt permis d'inſiſter auprès de Dieu. Ce n'eſt que ceux qu'il eſt permis de déſirer avec ardeur, que l'on doit demander avec des efforts redoublés.

Quelle eſt la raiſon pourquoi Dieu exige de nous la *Perſévérance*? D'où vient qu'il ne nous exauce pas d'abord, & qu'il nous met dans la né-

néceſſité de lui demander pluſieurs fois la même grace? Ce ſeroit avoir une idée bien groſſière de ce retardement, que de s'imaginer que par des Prières réitérées, on extorque en quelque manière à Dieu les faveurs qu'il n'avoit pas réſolu de nous acorder. La principale raiſon pourquoi Dieu ne nous donne pas ſitôt ce que nous lui demandons, c'eſt pour nous en bien faire ſentir le prix. Lorsque Dieu diffère à vous acorder les graces que vous demandez, dit St. *Auguſtin*, c'eſt pour vous les faire eſtimer davantage. On goute mieux celles qui ont beaucoup couté. On fait peu de cas de celles qu'on a obtenues plus facilement (*a*).

Indépendamment du ſecours du Ciel, il faut perſévérer à demander les graces ſpirituelles. Quand on ne regarderoit la Prière que comme une Méditation pieuſe, faite ſous les yeux de Dieu, elle exige la Perſévérance. En demandant fréquemment la ſainteté, on s'excite à la gouter, on s'anime à la pratiquer. En revenant à ces mouvemens, on s'aplanit la pratique de la Vertu, & on ſe la rend tous les jours plus aiſée. Toutes ces raiſons ſemblent exclure la *Perſévérance* des Prières qui ont pour objet les biens temporels. Il eſt dangereux de les trop eſtimer, d'y atacher trop ſon cœur. Les Prières qui ne comportent pas l'Ardeur, ne veulent point non plus de demandes réitérées. D'ailleurs, à regarder la nature même des choſes, on ne

(*a*) *Cum aliquid aliquando tardius dat Deus, commendat dona, non negat; deſiderata diu dulcius obtinentur. Citò autem data vileſcunt.*

ne ſe procure pas les biens temporels par la répétition fréquente des Prières que l'on fait pour les obtenir.

Cependant je ne voudrois pas condamner abſolument la *Perſévérance* à demander ces ſortes de graces. Je crois donc qu'il y a ici une diſtinction à faire. Nous demandons quelquefois à Dieu des biens qui ne nous ſont pas abſolument néceſſaires; nous lui demandons certains avantages qui tendent à rendre notre condition meilleure, nous rendre la vie plus douce & plus agréable. C'eſt ce qu'on peut apeler le *bien-être*; ſi nous pouvons quelquefois demander à Dieu ces ſortes de biens, ce doit être au moins avec beaucoup de retenue. On n'y doit pas revenir ſouvent, & la *Perſévérance* ſi'y conviendroit point du tout. Mais lorſqu'il s'agit de quelque bien abſolument néceſſaire pour cette vie, c'eſt toute autre choſe. Un Pére de famille, par exemple, qui manque de reſſource pour faire ſubſiſter ſes Enfans, peut fort bien implorer le ſecours de Dieu, & l'implorer à pluſieurs reprises. Il peut y revenir ſouvent, ſans que perſonne puiſſe l'en blâmer. Un Homme, attaqué d'une Maladie qui lui fait ſoufrir des douleurs aigues, peut non ſeulement demander à Dieu la guériſon, ou le ſoulagement de ſes maux, mais il peut innocemment y revenir pluſieurs fois. Ce ſeroit une cruauté de lui ôter cette reſſource, ſous prétexte qu'il auroit déja fait à Dieu la même demande, une fois ou deux.

Mais on doit encore apliquer ici une autre diſtinction que j'ai déja faite, & que l'on ne

ſau-

fauroit trop répéter, parce que ceux qui traitent cette matière la perdent continuellement de vue. C'eſt qu'autre choſe eſt de dire que l'on peut perſévérer à ſolliciter le Ciel, dans ces ſortes de cas, & autre choſe qu'on doit le faire. Si un Malade demande trop longtems à Dieu ſa guériſon, & qu'il y inſiſte trop, je regarderai ces demandes réitérées pour ſa ſanté, comme une foibleſſe, très-pardonnable à la vérité, mais je me garderai bien de regarder cette *Perſévérance* comme une condition requiſe & qui perfectionne la Prière. Figurons-nous un autre Malade, qui, dans cet état de ſouffrance & de langueur, après avoir demandé quelquefois à Dieu ſa guériſon, auroit la retenue de ne pas inſiſter davantage là-deſſus, & qui exprimeroit à peu près ainſi ſes ſentimens; „ Seigneur, je n'oſe „ plus faire de nouvelles inſtances ſur le ré„ tabliſſement de ma ſanté. Je connois aſſez „ que ta volonté eſt de m'éprouver par cette „ longue maladie. Tu la juges néceſſaire pour „ affoiblir mes paſſions, & pour me détacher „ de la Terre. Je craindrois d'aller contre ta „ volonté, ſi j'écoutois plus longtems ce que „ la Nature aveugle ſouhaiteroit ſur ma gué„ riſon, &c. " Je ne doute point, *Monſieur*, que cette Prière ne vous paroiſſe beaucoup plus Chrétienne, que ſi ce Malade s'aſſermiſſoit à demander au Ciel le rétabliſſement de ſa ſanté. Je ne crois pas que perſonne oſât dire que cette Prière manque d'une condition eſſentielle à toute bonne Prière, qui eſt la *Perſévérance*.

Juſqu'à préſent nous avons eſſaié de tirer du raiſonnement ce qu'il pourroit nous fournir là-deſſus,

deſſus : mais après lui avoir un peu donné l'eſſor, il faut néceſſairement conſulter la Révélation, & voir ce qu'elle prononce ſur ces matières. C'eſt l'Ecriture Sainte qui en doit décider en dernier reſſort. Ecoutons-la donc, tout prets à rectifier nos idées ſur ſes déciſions.

Ceux qui exigent la *Perſévérance*, comme une Condition requiſe dans toutes les Prières, ont en leur faveur des exemples tirés de l'Evangile, & même, à ce qu'ils croient, des Préceptes poſitifs. La queſtion n'eſt plus ſi l'on doit inſiſter ſur les graces ſpirituelles, tout le monde en convient. Il s'agit uniquement de ſavoir ſi l'on doit perſévérer à demander les biens temporels.

On nous alègue d'abord l'exemple de la *Cananéenne*, qui perſévère à demander une grace temporelle, & qui eſt louée par *Jéſus-Chriſt* (*a*). Voici la Réponſe. La Queſtion eſt ſi un Chrétien, pleinement inſtruit aujourdhui de la grandeur des biens du Ciel, ne doit pas réſerver toute ſon ardeur pour demander les graces ſpirituelles qui peuvent les lui procurer ; & on nous alègue l'exemple d'une Femme Paienne qui, dans les prémiers commencemens de la Prédication de l'Evangile, a demandé avec inſtance une grace temporelle au Sauveur. Je répons encore qu'elle demande la guériſon de ſa Fille, *qui étoit fort tourmentée du Démon*. C'étoit-là un état violent, & nous ſommes convenus qu'alors un peu d'ardeur & de perſévérance étoient fort excuſables. D'ailleurs je vous prie de remar-

(*a*) *Matth.* XV, 21.

remarquer, *Monſieur*, qu'il s'agit ici de la délivrance de ſa Fille, & non de ſon propre ſoulagement. Mr. *La Placette* a fait là-deſſus une diſtinction que je crois fort judicieuſe. „ Il eſt „ permis, dit-il, de demander ardemment les „ biens temporels, lorsqu'on les demande pour „ les autres, à qui on les croit néceſſaires. La „ Charité autoriſe cet empreſſement, & le rend „ tout auſſi beau que l'amour propre le rend droit blâmable. C'étoit le ſentiment du Prophète *Elie*. Il n'avoit point d'atache à la vie, „ témoin ce qu'il diſoit à Dieu, que la Mort „ lui étoit plus avantageuſe que la vie. Mais „ lorsqu'il fut queſtion de l'Enfant de la Veuve de *Sarepta*, il ne négligea rien pour en „ obtenir la Réſurrection (*a*). Par ce Principe, la *Cananéenne* a pu inſiſter ſur la guériſon de ſa propre Fille. Enfin, ſi *Jéſus-Chriſt* aprouve l'action de cette Femme, & lui donne même des éloges, c'eſt proprement ſa Foi qu'il loue, *Femme, votre Foi eſt grande.* Il eſt vrai que ſa *Perſévérance* eſt auſſi louable, mais c'eſt principalement parce qu'elle étoit une preuve de la forte perſuaſion qu'avoit cette Femme du pouvoir divin du Sauveur.

Un autre exemple qu'on nous objecte, & qui doit être d'un grand poids, c'eſt celui de *Jéſus-Chriſt* lui-même. L'Evangile nous aprend que le Sauveur, dans le Jardin de *Gethſemané, demanda juſqu'à trois fois que cette Coupe s'éloignât de lui, & qu'il fût diſpenſé de la boire* (*b*). Mais nous ſommes convenus que quand

(*a*) *Eſſais de Morale, Tom. I. Diſc.* XI.
(*b*) *Matth.* XXVI, 39.

quand on est menacé d'un grand mal, on peut demander au Ciel sa délivrance par des Prières redoublées, & *Jésus-Christ* le trouvoit alors dans la situation la plus violente. On peut ajouter que toutes les actions du Sauveur ne nous sont pas proposées comme des objets d'imitation. Ces instances réitérées à demander l'éxemption de ce Calice, quelque naturelles qu'elles paroissent, n'ont pas laissé de faire de la peine aux Théologiens. On n'a qu'à voir comment ils répondent à l'objection qu'on leur fait sur la crainte excessive qu'il laisse paroître dans cette occasion. Les uns disent qu'il faut la regarder comme une foiblesse innocente de la Nature éfraiée à la vue du suplice. D'autres répondent que *Jésus-Christ* doit être envisagé alors comme une Victime prête à mourir pour les péchés du Genre-humain, & qui sent tout le poids de la Justice divine. De quelque manière qu'on prenne la chose, il suit delà que ce redoublement de Prière ne nous est pas donné comme un modèle à suivre. Ce qu'il y a proprement pour nous, c'est le sage correctif que le Sauveur aporte à sa demande; *Cependant, Seigneur, que ta volonté s'éxécute, & non pas la mienne.*

Il est inutile de s'arrêter à l'exemple de *St. Paul*, qui nous dit qu'il avoit aussi *prié trois fois le Seigneur, qu'il le délivrât de son Echarde d'un Ange de Satan qui l'inquiétoit* (*a*). Nous ne savons pas assez ce que c'est que cette *Echarde*, & l'Ecriture ne nous donne point non plus cette Prière de *St. Paul* comme un exemple que nous devions

(*a*) 2 *Corinth.* XII, 8.

devions suivre. Voilà, ce me semble, ce que l'on peut dire de ces Prières, où nous voyons que l'on est revenu plusieurs fois, quoiqu'il ne s'agit que du temporel.

Nous en étions là, *Monsieur*, dans notre dernier Entretien sur cette matière, lorsque vous m'arrêtâtes tout court avec la Parabole du Juge inique que vous prétendez qui me condamne absolument (*a*). Le Sauveur y exige la *Persévérance* dans la Prière, & dans une Prière où l'on demande une grace temporelle. Il s'agit des Fidèles qui implorent le secours du Ciel pour être délivrés de l'oppression où ils se trouvent. Puisque vous souhaitez que je vous rapelle notre Conversation, voici les Réponses que je vous fis, & en même tems quelques autres que j'aurois dû y ajouter, mais qui ne me sont venues dans l'esprit qu'après coup.

La 1re. Remarque à faire sur cette Parabole, c'est qu'elle est assez obscure, & qu'elle a donné bien de la peine aux Interprêtes. Il est donc difficile de rien établir de bien solide sur un Texte, que l'on n'entend qu'imparfaitement: malgré cette obscurité, on voit cependant qu'il s'agit dans cette Parabole de prier Dieu d'être délivré de l'oppression. On est convenu qu'il y a quelquefois des maux si acablans, que l'Evangile veut bien que nous en demandions la délivrance, & que nous la demandions plusieurs fois. D'ailleurs le temporel se trouve ici mêlé avec le spirituel. Il s'agissoit de demander à Dieu de se déclarer pour le parti des Chré-

(*a*) *Luc.* XVIII, 1.

Chrétiens, qui étoient oprimés par les Juifs. C'étoit le prier de vouloir faire connoitre que la Religion Chrétienne étoit véritablement divine. Pour un objet auſſi important, la *Perſévérance* étoit dans ſa place.

Voila à peu près comment j'eſſaiai de me tirer d'afaire. Mais ayant raiſonné quelques jours après là-deſſus avec un de nos amis, Homme de Lettres, dont l'eſprit eſt des plus pénétrans, il me fit enviſager cette Parabole du Juge inique, ſous un point de vue fort différent du nôtre. Je vai donc vous raporter ſon explication, & vous me direz, s'il vous plait, ſi vous croyez qu'il ait donné au but.

„ On ne doit pas regarder cette Parabole, dit-„ il, proprement comme une Leçon de Mo-„ rale. C'eſt ſeulement une comparaiſon pour „ faire ſentir la certitude de la délivrance des „ Fidèles. Tout le Chapitre précédent roule „ ſur la ruine de Jéruſalem, & ceci en eſt une „ ſuite. *Jéſus-Chriſt* veut donc prouver à ſes „ Diſciples, par la comparaiſon de ce Juge ini-„ que, que Dieu ne ſauroit manquer d'écou-„ ter leurs Prières, ſon raiſonnement revient „ à celui-ci qu'il avoit employé dans une autre „ occaſion : *ſi vous, tout méchans que vous ê-„ tes, vous ſavez donner de bonnes choſes à vos „ Enfans, combien plus votre Père Céleſte don-„ nera-t-il des biens à ceux qui les lui deman-„ dent* (a) ? C'eſt donc une comparaiſon pour „ les aſſurer que leur délivrance arrivera in-„ failliblement, & même bientôt. La vue

„ prin-

(a) *Matth.* VII, 11.

„ principale du Sauveur n'eſt pas d'exhorter ici
„ les Chrétiens à perſévérer dans la demande
„ qu'ils faiſoient à Dieu de les délivrer. Ils
„ avoient ſi peu beſoin de Leçon là-deſſus, qu'ils
„ nous ſont dépeints dans le *vers.* 7. comme
„ *pouſſant nuit & jour des cris* vers leur Libé-
„ rateur. Ce qu'on veut donc proprement
„ leur enſeigner, c'eſt que ces cris ne ſeront
„ pas ſans effet.

„ Il eſt vrai que le début de la Parabole ſem-
„ ble dire autre choſe. *Jéſus leur propoſa auſſi*
„ *une Parabole, pour montrer qu'il faut tou-*
„ *jours prier, & ne ſe relacher point.* Mais il
„ faut raporter cela à la circonſtance dont il
„ s'agiſſoit alors. C'eſt comme ſi l'Evangeliſte
„ avoit dit, que le Sauveur ajouta une compa-
„ raiſon pour faire ſentir aux Chrétiens, que
„ dans l'état d'opreſſion où ils ſe trouvoient,
„ ils devoient continuer à recourir à Dieu,
„ & ne point deſeſpérer de ſon ſecours. C'eſt
„ là le ſens de ces dernières paroles que l'on
„ avoit mal entendues, en leur faiſant ſigni-
„ fier qu'il ne faloit point *ſe laſſer* de prier. Le
„ terme de l'Original marque qu'*il ne faut point*
„ *perdre courage*, ni deſeſpérer du ſecours du
„ Ciel (*a*). Il y a donc bien de la diférence
„ entre dire à des gens oprimés, qu'ils doi-
„ vent continuer à recourir à Dieu dans l'ex-
„ trémité où ils ſe trouvent, & entre preſcrire
„ la *Perſévérance* comme une condition re-
„ quiſe généralement dans toutes les Prières.

Après

(*a*) Μὴ ἐκκακεῖν, *non ſuccumbere malis, non deſpondere.*

Après cette dificulté, qui eſt aſſurément la plus forte, je ne ſai ſi j'en dois ajouter une autre que l'on m'a faite auſſi, mais que vous trouverez, ſans doute, aſſez mince. La voici pourtant. *Comment pouvez-vous douter*, m'a-t-on dit, *que la Perſévérance ne doive avoir lieu dans les Prières où il s'agit de biens temporels, puiſque Jéſus-Chriſt nous a enſeigné à demander tous les jours à Dieu* notre Pain quotidien? *Voila une demande que nous devons répéter pour le moins depuis l'âge de raiſon, juſqu'à la fin de notre vie.*

La réponſe eſt aiſée. *Perſévérer* à demander une grace, c'eſt proprement y inſiſter à pluſieurs repriſes, juſqu'à ce que nous l'ayons obtenue, ou juſqu'à ce qu'un aſſez long eſpace de tems nous faſſe comprendre qu'on ne veut pas nous l'acorder. Et ici il s'agit de demander un bien que nous avons déja obtenu, mais dont nos beſoins, qui renaiſſent continuellement, nous font ſentir chaque jour la néceſſité. A parler exactement, nous ne redemandons pas tous les matins la même choſe, mais une grace, une faveur ſemblable à celle du jour précédent. Ce n'eſt donc pas le même Pain que nous demandons à pluſieurs repriſes dans la Prière Dominicale; mais chaque fois que nous la récitons, nous implorons un nouveau ſecours du Ciel pour notre ſubſiſtance. Ainſi c'eſt changer l'état de la queſtion que de nous faire cette dificulté.

Voila qui eſt bien, dira-t-on, *pour ceux qui ont le néceſſaire: mais ceux qui le demandent, & qui ne le reçoivent pas dans le jour même, comme*

comme cela arrive à bien des Pauvres, ne doivent-ils pas, à plus forte raison, insister pour l'obtenir? Et alors c'est persévérer à demander le même secours. Cela est incontestable, mais c'est alors le cas d'une nécessité extrême; & j'ai déjà dit trois ou quatre fois, que la *Persévérance* convient tout-à-fait dans les Prières que font à Dieu ceux qui se trouvent dans une situation violente.

Pour conclure donc cette matière, il me semble, *Monsieur*, qu'excepté certains cas rares & extraordinaires, les Conditions que l'on exige ordinairement dans la Prière, ne conviennent pas à celles qui regardent le temporel. Nous pouvons bien demander à Dieu la santé, si nous sommes malades, du calme & du repos, si nous sommes troublés & inquiétés; nous pouvons bien prier Dieu de faire connoître notre innocence, si l'on nous calomnie. Quand nous soufrons & que nous sommes oprimés, Dieu est assez bon pour nous permettre même un peu d'ardeur, & quelque persévérance à demander notre soulagement & notre délivrance; mais il est trop sage pour l'exiger comme une Condition indispensable, & pour nous en faire un devoir; il veut seulement que nous implorions alors son secours avec une entière soumission à sa volonté. Il veut que nous en revenions toujours à ce sage correctif, *que sa volonté se fasse, & non pas la mienne.*

A plus forte raison, ni l'ardeur, ni la persévérance ne sauroient convenir aux Prières que nous faisons quelquefois à Dieu pour obtenir quelques avantages qui doivent nous rendre la

vie plus douce & plus commode. Il me ſemble qu'un Moraliſte, qui traite cette matière, doit faire un article à part de ces Prières où nous demandons des avantages temporels. Il peut bien établir d'abord qu'on doit alors, comme en toute autre ocaſion, prier avec la confiance en Dieu, avec humilité. Ce ſont là des diſpoſitions générales où nous devons toujours être en priant, mais il doit marquer enſuite les Conditions particulières qui doivent ſe trouver dans ces ſortes de Prières.

La prémière Condition, quand on demande ces avantages temporels, c'eſt de le faire avec beaucoup de réſerve, avec une ſage réſignation à la volonté de Dieu. A l'égard des choſes périſſables de cette vie, il ſeroit plus conforme à l'eſprit de l'Evangile de ne jamais rien demander à Dieu de fixe & de déterminé, mais ſeulement ce qu'il ſait être le plus utile pour nous. Cependant ſi notre foibleſſe ne nous permet pas d'avoir toujours cette ſage retenue, ſi nous nous permettons de demander à Dieu quelque bien, dont la poſſeſſion nous flate, ce doit toujours être avec un aquieſcement parfait à ce que ſa ſageſſe trouvera à propos.

Une autre condition particulière à ces ſortes de Prières, c'eſt que quand on demande à Dieu quelque grace temporelle, la ſanté, le ſuccès d'un Commerce, *&c.* ce ſoit toujours avec l'intention d'en faire un bon uſage, ſi Dieu nous exauce. Lorsque cette Condition manque, nous ne ſaurions eſpérer d'obtenir les biens que nous ſouhaitons. *St. Jaques* nous le déclare expreſſément. *Vous demandez, & vous ne recevez*

cevez point, dit-il, *parce que vous demandez mal, & dans la vue de fournir à vos voluptés* (*a*).

Peut être pourroit-on ajouter quelque autre Condition qui ne me vient pas préſentement dans l'eſprit. Si j'ai fait quelque omiſſion, vous pourrez y ſupléer. Voila, à peu près, ce que vous avez ſouhaité de moi ſur les Conditions de la Prière. Vous vouliez encore, ce me ſemble, que je vous diſſe ce que je penſe de ſon *Efficace*; mais diſpenſez-moi, je vous prie, de cette tâche. Outre que c'eſt là l'article le plus épineux, en voila aſſez pour une fois. Je vous prie, *Monſieur*, de me laiſſer un peu reſpirer, avant que de reprendre la plume. Je ſuis, *&c.*

ARTICLE VIII.

OEUVRES *de Mr.* DE VOLTAIRE. Tome Sixième, *contenant des Pièces qui ne ſe trouvoient pas dans cette Edition, & d'autres Morceaux très curieux qui n'ont jamais paru juſqu'à préſent.* Octavo de 420 *pages*. A *Amſterdam*, chez *Etienne Ledet* & Compagnie, 1745.

LE Titre de ce Volume eſt certainement défectueux, c'eſt une eſpèce d'énigme où l'on ne comprend rien. L'Editeur, ou le Correcteur a-t-il bien compris ce qu'il vouloit dire par ces mots: *contenant des Pièces qui ne ſe trou-*

(*a*) *Jaques* IV, 3.

trouvoient pas dans cette Edition? De quelle Edition veut-on parler ici? Eſt-ce de celle de Paris, ou de quelque autre? Il falloit nous l'apprendre, & ne pas donner au Public à le deviner. La choſe eſt clairement expliquée dans l'*Avis des Editeurs*, qui eſt à la ſuite de ce Titre, & qui a peut-être été compoſé par Mr. *de Voltaire* même. „ Voici, dit l'Auteur de cet „ *Avis*, ce que nous avons pu recueillir des „ *Oeuvres* de Mr. *de Voltaire*. Ce qu'il y a de „ neuf, ou qui n'a paru juſques ici dans aucune Edition de ſes *Oeuvres*, eſt marqué „ d'une Etoile dans la Table. Et comme on „ a contrefait ſouvent cette Edition, & qu'on „ a ajouté à une de ces Contrefaçons le Libelle infame de *la Voltairomanie*, ou *Mémoire d'un jeune Avocat*, compoſé par l'Abbé *Desfontaines*, & rempli des calomnies les „ plus abſurdes & les plus ridicules, qui aient „ jamais deshonoré la Preſſe, nous faiſons ici „ part au Lecteur de toutes les Pièces que nous „ avons recouvrées à ce ſujet. Elles ſeront un „ Monument curieux de l'Hiſtoire Littéraire. „ Les Pièces Originales ſont à Paris en dépôt, „ & nous en avons donné ici les Copies collationnées ".

Voila qui eſt précis. L'Auteur de cet *Avis* explique nettement ce que l'Auteur du Titre avoit voulu dire, mais qu'il avoit exprimé d'une manière trop obſcure pour ſe faire entendre. Les Pièces contenues dans ce Volume ſont en aſſez grand nombre, & forment une perſpective d'autant plus agréable, qu'on y remarque une grande variété d'objets. Il y en a en Vers

& en Proſe, tant parmi celles qui étoient déja connues du Public, que parmi celles qui n'avoient jamais paru.

On ne doit pas exiger d'un Journaliſte qu'il porte ſon jugement ſur le mérite de cet Ouvrage. Quelque parti qu'il prît, il feroit toujours des mécontens. *Voltaire* a de puiſſans Amis, & en grand nombre; il a auſſi ſes Ennemis. Les uns l'élèvent juſqu'au Ciel, les autres le précipitent juſqu'au fond des Enfers, lui & toutes ſes productions. Les Eccléſiaſtiques ne l'aiment pas, parce qu'en relevant leurs défauts, il n'a rien dit de leurs vertus. Ils lui reprochent de n'avoir point de Religion, parce que dans *Oedipe* il met ces Vers dans la bouche de *Jocaſte*:

Les Prêtres ne ſont point ce qu'un vain Peuple penſe,
Notre crédulité fait toute leur Science (*a*).

Etoit-ce là le moyen d'avoir ces Meſſieurs pour admirateurs de ſes Oeuvres? Si c'eſt une vérité, elle ne pouvoit que leur être deſagréable. Mais il a mis le comble au forfait, quand il a oſé dire qu'*ils ne ſont bons à rien*, ou tout au plus qu'à *chanter en mauvais Latin cent Cantiques Hébreux au dos d'un Lutrin.*

Les reins ceints d'un cordon, l'œil armé d'impudence,
Un Hermite à ſandale, engraiſſé d'ignorance,
Parlant du nez à Dieu, chante au dos d'un Lutrin Cent

(*a*) Il ſe plaint lui-même de ce reproche dans ſon *Diſcours Préliminaire* ſur *Alzire*, page XXIV.

Cent Cantiques Hébreux mis en mauvais Latin;
Le Ciel puiſſe bénir ſa piété profonde.
Mais quel en eſt le fruit? Quel bien fait-il au Monde?
Malgré la ſainteté de ſon auguſte emploi,
C'eſt n'être bon à rien, que n'être bon qu'à ſoi (*a*).

Ces traits ont fait regarder *Voltaire* comme un homme ſans Religion. Tous les faux Dévots ont crié à l'impiété. Cependant je ne vois rien là, ni en aucun autre endroit de ſes Oeuvres, qui tende à détruire la Religion. Partout il crie contre le Vice & recommande la Vertu. Il prêche la piété, la concorde, la charité. Déclamer contre la fureur des diſputes éternelles de Religion, contre le Fanatiſme, la Superſtition, l'Inquiſition, c'eſt n'en vouloir qu'à des abus, qui deshonorent l'Humanité & la Religion.

Pour inſtruire la Race humaine,
Faut-il perdre l'Humanité?
Faut-il le flambeau de la Haine
Pour éclairer la Vérité?
Un Ignorant, qui de ſon frère
Soulage en ſecret la miſère,
Eſt mon exemple & mon Docteur;
Et l'eſprit hautain qui diſpute,
Qui condamne, qui perſécute,
N'eſt qu'un déteſtable impoſteur (*b*).

Telle

(*a*) Dans ſon *Diſcours* intitulé: *Ce que c'eſt que la Vertu*, pages 118, 119.
(*b*) Voyez ſon *Ode ſur le Fanatiſme*, page 141.

Telle eſt la Morale qu'il prêche dans tous ſes Ouvrages, & on trouvera cent traits de cette nature dans le ſeul Volume que nous annonçons. Comme ce Recueil n'eſt compoſé que de Pièces détachées, qui roulent toutes ſur différens ſujets, nous nous contenterons d'en indiquer quelques-unes pour en donner une légère idée au Lecteur. Nous marquerons d'une Etoile, comme on l'a fait dans l'Ouvrage même, les Pièces qui n'ont paru juſques ici dans aucune autre Edition des Oeuvres de l'Auteur.

Diſcours en Vers ſur l'Homme.

Ces *Diſcours* ſont au nombre de ſix. On nous aprend dans un *Avertiſſement*, qu'on a mis à la tête, que pluſieurs ont déja été imprimés, mais d'une manière très fautive. Le *prémier* prouve l'Egalité des Conditions, c'eſt-à-dire, qu'il y a dans chaque Profeſſion une meſure de Biens & de Maux, qui les rend toutes égales. Le *ſecond*, que l'Homme eſt libre, & qu'ainſi c'eſt à lui à faire ſon bonheur. Le *troiſième*, que le plus grand obſtacle au Bonheur eſt l'Envie. Le *quatrième*, que, pour être heureux, il faut être modéré en tout. Le *cinquième*, que le Plaiſir vient de Dieu. Le *ſixième*, que le Bonheur parfait ne peut être le partage de l'Homme en ce Monde, & que l'Homme n'a point à ſe plaindre de ſon état.

La thèſe du prémier Diſcours eſt, ſans doute, celle qui paroit la plus difficile à prouver. L'Auteur a bien prévu toutes les difficultés qu'on pouvoit lui propoſer, & il les étale lui-même,

ſans rien déguiſer, en mettant en oppoſition les différentes conditions de la Vie.

Eh quoi ! me dira-t-on, quelle erreur eſt la vôtre ?
N'eſt-il aucun état plus fortuné qu'un autre ?
Le Ciel a-t-il rangé les Mortels au niveau ?
La Femme d'un Commis, courbé ſur ſon Bureau,
Vaut-elle une Princeſſe auprès du Trône aſſiſe ?
N'eſt-il pas plus plaiſant pour tout Homme d'Egliſe,
D'orner ſon front tondu d'un Chapeau rouge ou vert,
Que d'aller, d'un vil Froc obſcurément couvert,
Recevoir à genoux, après Laude ou Matine,
De ſon Prieur cloîtré vingt coups de Diſcipline ?

Oui, la Femme d'un Commis peut valoir une Princeſſe. Le bonheur n'eſt pas toujours attaché à l'éclat des richeſſes & des grandeurs. Toutes ces *riches bagatelles*, tous ces *riens brillans*, ne ſont, comme le dit l'Auteur, que *le fard du Bonheur*. Un pauvre Bucheron, qui vit ſans envie & ſans ambition, eſt ſouvent très heureux, & plus heureux qu'un Roi.

Vois-tu dans ces Valons ces Eſclaves champêtres,
Qui creuſent ces Rochers, qui font fendre ces Hêtres ;
. . . . . .
C'eſt Pierrot, *c'eſt* Colin, *dont le bras vigoureux*
Soulève un Char tremblant dans un foſſé bourbeux.

Perrette

Perrette *au point du jour est aux Champs la première.*

Je les vois haletans, & couverts de poussière,
Bravant dans ces travaux, chaque jour répétés,
Et le froid des Hivers, & les feux des Etés.
Ils chantent cependant; leur voix fausse & rustique,
Gaiement de Pellégrin *détonne un vieux Cantique.*
La paix, le doux sommeil, la force, la santé,
Sont le fruit de leur peine & de leur pauvreté.
Si Colin *voit Paris, ce fracas de merveilles,*
Sans rien dire à son cœur, assourdit ses oreilles:
Il ne desire point ces plaisirs turbulens;
Il ne les conçoit pas, il regrette ses champs.

Dans le second *Discours* l'Auteur entreprend de faire voir que, sans la Liberté, il n'y a parmi les Hommes, ni Vice, ni Vertu, & que Dieu même doit être regardé comme l'Auteur du crime, & de tous les maux qui arrivent sur la Terre. Suivant ce Dogme effroiable, Dieu n'a rien à punir, rien à récompenser, parce que,

Dans les Cieux, sur la Terre, il n'est plus de Justice.
Caton *fut sans Vertu*, Catilina *sans Vice.*
Le Destin nous entraine à nos affreux panchans;
Et ce chaos du Monde est fait pour les Méchans.
L'oppresseur insolent, l'usurpateur avare,
Cartouche, Mirivis, *ou tel autre Barbare,*
Plus coupable enfin qu'eux, le calomniateur
Dira: Je n'ai rien fait, Dieu seul en est l'Auteur.

Ce

Ce n'eſt pas moi, c'eſt lui qui manque à ma parole,
Qui frape par mes mains, pille, brule, viole.
C'eſt ainſi que le Dieu de Juſtice & de Paix,
Seroit l'Auteur du trouble, & le Dieu des forfaits.

Nouvelles Conſidérations ſur l'Hiſtoire.
En Proſe.

Il y a d'excellentes Remarques dans cette Pièce. L'Auteur voudroit qu'en écrivant l'Hiſtoire on ne ſe bornât pas aux evènemens. Il trouve que, pour conſerver certaines Anecdotes, qu'il appelle d'*illuſtres bagatelles* & de *petites mignatures*, on néglige des connoiſſances d'une utilité plus ſenſible & plus durable. Je voudrois, dit-il, apprendre quelles étoient les forces d'un Païs avant une Guerre, & ſi cette Guerre les a augmentées ou diminuées. L'Eſpagne a-t-elle été plus riche avant la conquête du Nouveau Monde, qu'aujourdhui? De combien étoit-elle plus peuplée du tems de *Charlequint*, que ſous *Philippe* IV? Pourquoi Amſterdam contenoit-elle à peine vingt mille ames, il y a deux cens ans? Pourquoi a-t-elle aujourdhui deux cens quarante mille Habitans, & comment le ſait-on poſitivement? De combien l'Angleterre eſt-elle plus peuplée, qu'elle ne l'étoit ſous *Henri* VIII? Seroit-il vrai, ce qu'on dit dans les *Lettres Perſanes*, que les Hommes manquent à la Terre, & qu'elle eſt dépeuplée, en comparaiſon de ce qu'elle étoit il y a deux mille ans? Rome, il eſt vrai, avoit alors

alors plus de Citoyens qu'aujourdhui. Alexandrie & Carthage étoient auſſi de grandes Villes; mais Paris, Londres, Conſtantinople, le Grand Caire, Amſterdam, Hambourg, n'exiſtoient pas. Il y avoit trois cens Nations dans les Gaules; mais ces trois cens Nations ne valoient la nôtre, ni en nombre d'Hommes, ni en induſtrie. L'Allemagne étoit une Forêt; elle eſt couverte de cent Villes opulentes.

Voila des objets dignes de la curioſité de quiconque veut lire & écrire l'Hiſtoire en Citoyen & en Philoſophe. Mais on ne doit pas encore s'en tenir à ces connoiſſances: il faut rechercher quel a été le Vice radical & la Vertu dominante d'une Nation; pourquoi elle a été puiſſante ou foible ſur Mer; comment, & juſqu'à quel point elle s'eſt enrichie depuis un ſiècle; les Regiſtres des Exportations peuvent l'apprendre. Il eſt néceſſaire de ſavoir comment les Arts & les Manufactures ſe ſont établies, il faut ſuivre leur paſſage & leur retour d'un Païs dans un autre. Enfin, un des grands objets qu'on doit ſe propoſer, eſt la connoiſſance des changemens arrivés dans les Mœurs & dans les Loix de chaque Nation. De cette manière on ſaura l'Hiſtoire des Hommes, au-lieu de ſavoir une foible partie de l'Hiſtoire des Rois & des Cours.

Lettre à Mr. Nortberg, *Chapelain du Roi de Suède*, Charles XII, *& Auteur de l'Hiſtoire de ce Monarque.* En Proſe.

Mr. *de Voltaire* ſe plaint ici amèrement de la manière peu honnête dont Mr. *Nortberg* l'a traité

traité dans ſon Hiſtoire de *Charles* XII. Dans la réponſe qu'il lui fait, il lui reproche ſon peu de politeſſe, le tourne lui-même en ridicule, & tâche de ſe juſtifier ſur une partie des fautes où l'on prétend qu'il eſt tombé. Il y a beaucoup d'eſprit dans cette Lettre, & elle eſt très propre à déconcerter l'Hiſtorien Suédois. Mr. *de Voltaire* avoit parlé de lui & de l'Hiſtoire à laquelle il travailloit, en termes fort avantageux. Il avoit fait cette modeſte déclaration, raportée par le Traducteur même de Mr. *Nortberg*. „ J'aime la Vérité, & je n'ai d'autre „ but & d'autre intérêt que de la connoître. „ Les endroits de mon Hiſtoire de *Charles* XII, „ où je me ſerai trompé, ſeront changés. Il „ eſt très naturel que Mr. *Nortberg* Suédois, „ & témoin oculaire, ait été mieux inſtruit que „ moi, Etranger. Je me réformerai ſur ſes „ Mémoires, & j'aurai le plaiſir de me corriger.

Après cette déclaration, Mr. *de Voltaire* devoit s'attendre qu'on eût pour lui & pour ſon Hiſtoire quelques ménagemens. Cependant Mr. *Nortberg* n'a répondu à cette politeſſe Françoiſe, que *d'une manière qui paroît dans un gout un peu Gotique*. Il dit dans ſa *Préface*, que l'Hiſtoire donnée par Mr. *de Voltaire* ne vaut pas la peine d'être traduite, quoiqu'elle l'ait été dans preſque toutes les Langues de l'Europe, & qu'on ait fait huit Editions à Londres de la Traduction Angloiſe. Il ajoute très poliment qu'un *Pufendorff* le traiteroit comme *Varillas*, d'*Archimenteur*. Pour donner des preuves de cette ſuppoſition, il marque entr'autres que le Major Général *Stuard* ne reçut point

point *une petite bleſſure à l'épaule*, comme l'avance témérairement l'Auteur François, d'après un Auteur Allemand; mais *une contuſion un peu forte.* Il relève comme une erreur énorme, que *Voltaire* faſſe porter au Général *Lieven* un *habit rouge galonné*, au Siège de Thorn, en aſſurant poſitivement que le *galon n'étoit pas ſur un fond rouge.*

Voltaire, de ſon côté, ne donne pas une idée fort avantageuſe de l'Hiſtoire de ſon Cenſeur. Il la traite de *Compilation.* Il dit que l'Auteur a trahi la vérité, en ſupprimant les duretés exercées par la Chambre des Liquidations ſous *Charles* XII; qu'il s'eſt lourdement trompé au ſujet d'une Lettre qu'il raporte du *Grand Seigneur* à *Charles* XII; qu'il a omis des Faits importans, tandis qu'il entretient ſon Lecteur de quantité de petits détails fort étrangers à ſon ſujet. „ C'eſt, *dit-il*, peut-être une choſe „ importante pour l'Europe, qu'on ſache que „ la Chapelle du Château de Stockholm, qui „ fut brulée il y a cinquante ans, étoit dans la „ nouvelle Aîle du côté du Nord, & qu'il y „ avoit deux Tableaux de l'Intendant *Klokér*, „ qui ſont à préſent à l'Egliſe de *St. Nicolas*; „ que les Sièges étoient couverts de bleu, les „ jours de Sermons; qu'ils étoient, les uns „ de Chêne, & les autres de Noyer; &, qu'au„ lieu de grands Luſtres, il y avoit de petits „ Chandeliers plats, qui ne laiſſoient pas de „ faire un fort bel effet; qu'on y voyoit quatre „ Figures de plâtre, & que le Carreau étoit „ blanc & noir. Nous voulons croire encore, „ qu'il eſt d'une extrême conſéquence d'être

„ in-

„ inſtruit à fond qu'il n'y avoit point d'Or „ faux dans le Daïs qui ſervit au Couronne„ ment de *Charles* XII; de ſavoir quelle é„ toit la largeur du Baldaquin; ſi c'étoit de „ Drap bleu, que l'Egliſe étoit tendue, & de „ quelle hauteur étoient les Bancs. Tout ce„ la peut avoir ſon mérite pour ceux qui veu„ lent s'inſtruire des intérêts des Princes.

Mr. *Nortberg* n'auroit pas donné lieu à cette ironie, s'il eût parlé de Mr. *de Voltaire* en termes plus meſurés. Il eſt dur pour un Hiſtorien, qui cherche de bonne foi la vérité, de ſe voir traiter d'*Archimenteur*, & d'être mis au même rang qu'un *Varillas*, le plus décrié des Hiſtoriens.

* *Rélation touchant un Maure blanc.* En Proſe.

L'Auteur ne parle dans cette Rélation que de ce qu'il a vu lui-même à Paris il n'y a pas longtems. Il s'agit d'un petit Animal blanc comme du Lait, avec un Muſle taillé comme celui des Lapons, ayant comme les Nègres de la Laine friſée ſur la tête, mais une Laine beaucoup plus fine, & qui eſt de la blancheur la plus éclatante. Ses Cils & ſes Sourcils ſont de cette même Laine, mais non friſée; ſes Paupières d'une longueur qui ne leur permet pas, en s'élevant, de découvrir toute l'orbite de l'Oeil, lequel eſt un Rond parfait. Les yeux de cet Animal ſont ce qu'il a de plus ſingulier. L'Iris eſt d'un rouge tirant ſur la couleur de Roſe: la Prunelle, qui eſt noire chez nous & chez tout le reſte du Monde, eſt chez eux

eux d'une couleur aurore très brillante. Ainſi, au-lieu d'avoir un trou percé dans l'Iris, à la façon des Blancs & des Nègres, ils ont une Membrane jaune tranſparente, à travers laquelle ils reçoivent la lumière. *Cet Animal*, dit Mr. *de Voltaire*, *s'apelle un Homme, parce qu'il a le don de la parole, de la mémoire, un peu de ce qu'on apelle Raiſon, & une eſpèce de Viſage.* La race de ces Hommes habite le milieu de l'Afrique. On en a tranſporté à Madagaſcar, à l'Ile de Bourbon, à Pondicheri. Il n'y a point d'exemple qu'aucun d'eux ait vécu plus de vingt-cinq ans. L'Auteur nous apprend comment ces Hommes voient les objets, & fait ſur le tout quelques reflexions philoſophiques, dont quelques-unes tendent à humilier notre pauvre Eſpèce.

Diſcours ſur le Déiſme. En Proſe.

On demande ici ſi le Déiſme, conſidéré ſans aucune cérémonie religieuſe, eſt en effet une Religion. Voici la réponſe que fait l'Auteur à cette queſtion. Celui qui ne reconnoit qu'un Dieu Créateur, & qui ne voit dans ſes Créatures que des Machines admirables, n'eſt pas plus religieux envers lui, qu'un Européen qui admireroit le Roi de la Chine, n'eſt pour cela Sujet de ce Prince. Mais celui qui penſe que Dieu a mis un raport entre lui & les Hommes, qu'il les a faits libres, capables du Bien & du Mal, & qu'il leur a donné à tous ce bon-ſens qui eſt l'inſtinct de l'Homme, & ſur lequel eſt fondée la Loi Naturelle; celui-là ſans doute à une Reli-

gion, & une Religion beaucoup meilleure que toutes les Sectes qui ſont hors de *notre Egliſe* (*a*); car toutes ces Sectes ſont fauſſes, & la Loi Naturelle eſt vraie. Notre Religion révélée n'eſt même, & ne pouvoit être que cette Loi Naturelle perfectionnée. Ainſi le Déiſme eſt le bon-ſens, qui n'eſt pas encore inſtruit de la Révélation, & les autres Religions ſont le bon-ſens perverti par la Superſtition. Voila donc le Déiſme preſque au niveau de la vraie Religion, on lui donne du moins le pas avant toutes les Sectes dont la Religion eſt mêlée de Superſtition. Voila matière à bien des réfléxions; & je ne doute pas que bien des Lecteurs n'en faſſent au deſavantage de l'Auteur. Ce ſera à lui à ſe défendre ſi on l'attaque; car il nous ſuffit d'expoſer ſimplement ſes ſentimens ſur une matière qui demanderoit une infinité de diſcuſſions. La *Raiſon*, ou ce *bon-ſens*, que l'Auteur nomme l'*Inſtinct de l'Homme*, eſt un Tribunal devant lequel on n'a preſque jamais terminé aucune diſpute de Religion; & de cent Légiſlateurs qui ont pris cet Inſtinct pour guide, il ne s'en eſt pas trouvé deux qui aient pu s'accorder pour fixer cette *Loi* qu'on nomme *Naturelle*.

Voici une autre queſtion, laquelle paroit d'autant plus importante, qu'elle donne lieu à l'Auteur de débiter une excellente Morale, dont la pratique eſt moins en uſage parmi ceux qui prétendent avoir le plus de Religion, que par-

(*a*) Ce ſont les termes de l'Auteur; il veut apparemment parler de l'*Egliſe Romaine*.

parmi ceux qu'on accuſe fauſſement de n'en point avoir. *On demande*, dit-il, *pourquoi de cinq ou ſix cens Sectes, il n'y en a guère eu qui n'ait fait répandre du ſang, & que les Déiſtes, qui ſont par-tout ſi nombreux, n'ont jamais cauſé le moindre tumulte. C'eſt*, repond-il, *que ce ſont des Philoſophes.* Or des Philoſophes peuvent faire de mauvais raiſonnemens, mais ils ne font jamais d'intrigues. Auſſi ceux qui perſécutent un Philoſophe, ſous prétexte que ſes opinions peuvent être dangereuſes au Public, ſont auſſi abſurdes, que ceux qui craindroient que l'étude de l'Algèbre ne fît enchérir le pain au marché. *Il faut plaindre un Etre penſant qui s'égare; le perſécuter eſt inſenſé & horrible. Nous ſommes tous Frères: ſi quelqu'un de mes Frères, plein du reſpect & de l'amour filial, animé de la charité la plus fraternelle, ne ſalue pas notre Père commun avec les mêmes cérémonies que moi, dois-je l'égorger & lui arracher le cœur?*

L'Abbé de *St. Pierre*, un des plus honnêtes hommes qu'il y ait jamais eu en France, a tâché d'inculquer comme le fait ici Mr. *de Voltaire*, ces belles & ſalutaires maximes: il faut eſpérer qu'on les mettra un jour par-tout en pratique, & qu'on regardera comme des Monſtres, ennemis du Genre-humain, ceux qui s'opiniâtreront à ne les pas ſuivre. On ne ſauroit donner trop d'horreur de cet eſprit d'intolérance, qui a tant regné dans le Monde, & qui y a cauſé des maux infinis. Si nous ne pouvons empêcher les Puiſſances de ſe faire la guerre & de détruire des millions d'hommes pour aug-

menter leur domaine de quelques morceaux de terre, tâchons du moins de procurer la paix & la concorde parmi les Citoyens. N'eſt-ce pas une honte qu'on ait tant de peine à faire comprendre aux hommes leur véritable intérêt!

Diſcours ſur les Contradictions de ce Monde. En Proſe.

Voici quelques-unes de ces *Contradictions*; le Lecteur pourra juger par elles des autres.

L'Empereur eſt Roi des Romains; mais le droit de leur Roi conſiſte à tenir l'étrier du Pape, & à lui donner à laver à la Meſſe.

Les Anglois ſervent leur Monarque à genoux; mais ils le dépoſent, ils l'empriſonnent, ils le font périr ſur l'échafaut.

Des Hommes, qui font voeu de Pauvreté, obtiennent, en vertu de ce voeu, juſqu'à deux cens mille écus de rente, & en conſéquence de leur voeu d'Humilité ſont des Souverains deſpotiques.

Si un pauvre Philoſophe, qui ne penſe point à mal, s'aviſe..... de ſuppoſer que la Matière pourroit bien avoir quelques autres propriétés, que celles que nous connoiſſons, on crie à l'impie, au perturbateur du repos public; & on traduit *ad uſum Delphini* les *Tuſculanes* de *Cicéron*, & *Lucrèce*, qui ſont deux cours complets d'Irréligion.

Le ſceptique Philoſophe *Bayle* a été perſécuté, même en Hollande; *La Motte le Vayer*, plus ſceptique & moins philoſophe, a été Précepteur du Roi *Louis* XIV & du Frère du Roi.

Roi. *Gouville* étoit à la fois pendu en effigie à Paris, & Miniſtre de France en Allemagne.

Le fameux Athée *Spinoſa* vêcut & mourut tranquile. *Vanini*, qui n'avoit écrit que contre *Ariſtote*, fut brulé comme Athée. Conſultez les Hiſtoires des Gens-de-Lettres & les Dictionaires, immenſes Archives de menſonges & d'un peu de vérité, vous y verrez que non ſeulement *Vanini* enſeignoit publiquement l'Athéiſme dans ſes Ecrits, mais encore que douze Profeſſeurs de ſa Secte étoient partis de Naples avec lui, dans le deſſein de faire partout des Proſélites. Ouvrez enſuite les Livres de *Vanini*, vous ſerez bien ſurpris de ne voir que des preuves de l'exiſtance de Dieu. L'Auteur cite à cette occaſion un paſſage tiré de l'*Amphitheatrum* de Vanini, *Ouvrage*, dit-il, *également condamné & ignoré.*

Un Aſiatique, qui voyageroit en Europe, ne ſeroit-il pas ſurpris de voir les Comédiens gagés par les Souverains, & excommuniés par les Curés?

* *Conſeils à un Journaliſte ſur la Philoſophie, l'Hiſtoire, le Théatre, les Pièces de Poéſie, les Mêlanges de Littérature, les Anecdotes Littéraires, les Langues & le Stile.* En Proſe.

Comment faut-il s'y prendre pour qu'un tel Journal plaiſe à notre Siècle & à la Poſtérité? L'Auteur répond à cette queſtion en deux mots: *Soyez impartial.* „ Vous avez, dit-il „ au Journaliſte auquel il écrit, la ſcience & „ le gout; ſi avec cela vous êtes juſte, je vous

„ prédis un ſuccès durable. Notre Nation ai-
„ me tous les genres de Littérature, depuis les
„ Mathématiques juſqu'à l'Epigramme.....
„ Tout peut entrer dans votre eſpèce de Jour-
„ nal, juſqu'à une Chanſon qui ſera bien fai-
„ te, rien n'eſt à dédaigner. La Grèce, qui ſe
„ vante d'avoir fait naître *Platon*, ſe glorifie
„ encore d'*Anacréon*, & *Cicéron* ne fait point
„ oublier *Catulle*.

Il y a dans tous les *Conſeils*, que donne ici Mr. *de Voltaire*, beaucoup à profiter pour un Journaliſte; mais je ſuis fâché qu'il me reſte trop peu d'eſpace pour en donner une juſte idée au Lecteur. Je ne puis cependant me diſpenſer de faire remarquer qu'il s'eſt trompé au ſujet d'une Anecdote Littéraire, dont il a cru devoir lui-même inſtruire le Public. Voici de quoi il s'agit. „ Il y a, *dit-il* (*a*), ſur-tout
„ des Anecdotes Littéraires, ſur leſquelles il
„ eſt toujours bon d'inſtruire le Public, afin
„ de rendre à chacun ce qui lui apartient. A-
„ prenez, par exemple, au Public, que le
„ *Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu*, ou *Matana-*
„ *ſius*, eſt de feu Mr. *de Sallengre*, & d'un il-
„ luſtre Mathématicien conſommé dans tout
„ genre de Littérature, & qui joint l'eſprit à
„ l'érudition; enfin, de tous ceux qui travail-
„ loient, à la Haye, au *Journal Littéraire*,
„ & que Mr. *de St. Hiacinthe* fournit la Chan-
„ ſon avec beaucoup de remarques. Mais,
„ ſi on ajoute à cette plaiſanterie une infame
„ Brochure digne de la plus vile Canaille, &
„ faite

(*a*) Voyez la *page* 306.

„ faite ſans doute par un de ces mauvais Fran-
„ çois qui vont dans les Païs étrangers des-
„ honorer les Belles-Lettres, & leur Patrie,
„ faites ſentir l'horreur & le ridicule de cet aſ-
„ ſemblage monſtrueux ".

Mr. *de Voltaire* jette le Public dans l'erreur, lors même qu'il croit l'inſtruire & le deſabuſer. Il a été trompé, comme l'ont été bien d'autres, au ſujet de cette Anecdote. Le mal n'eſt pas grand, & voici dequoi le réparer.

Lorsque nous donnames, dans un des Volumes de cette *Bibliothèque* (*a*), l'Extrait des *Recherches Philoſophiques*, nous fimes remarquer que Mr. *de St. Hyacinthe*, Auteur de cet Ouvrage, *avoit commencé à ſe faire connoître par un* Chef-d'œuvre; &, comme nous doutions que cet Ouvrage fût entierement de lui, nous avertimes dans une Note (*b*) qu'*on prétendoit qu'il y avoit eu bonne part*. Mr. de *St. Hyacinthe*, ayant lu cet Extrait, s'eſt plaint, & même un peu amèrement, de ce qu'on inſinue dans cette Note, qu'il dit lui être *injurieuſe*, puiſqu'on ne lui donne qu'une *bonne part* à un Ouvrage, dont il ſe reconnoit être l'Auteur. C'eſt ce qu'il marque en termes bien formels, dans une Lettre qui nous a été communiquée, & dont voici ce qui regarde l'Anecdote en queſtion. *Or, que j'en ſois le ſeul Auteur, j'ai la notoriété publique, j'ai des témoins avec qui je m'en réjouiſſois par la lecture que j'en faiſois chaque jour; &, de plus, c'eſt qu'il n'y a qu'à lire le Commentaire de la moitié d'une Strophe, pour*

(*a*) Tome XXXII, *page* 3. (*b*) Ibid. *page* 4.

pour connoitre que tout eſt d'une même main. Toutes les Pièces mêmes, qui ſe trouvent à la ſuite du Chef-d'œuvre, *ſont de moi, ſi on en excepte la Comparaiſon d'*Homère *& de* Chapelain, *qui eſt de feu Mr.* van Effen, *& que je n'ai eu garde de m'aproprier, quoiqu'elle m'eût fait honneur.*

L'*infame Brochure digne de la plus vile Canaille*, dont Mr. *de Voltaire* voudroit qu'on fît *ſentir l'horreur & le ridicule*, eſt apparemment l'hiſtoriette raportée à la page 362 (*a*) du *Chef-d'œuvre*. Il eſt du moins certain que l'Auteur de *La Voltairomanie* (*b*) prétend que cette Pièce ſatyrique regarde Mr. *de Voltaire*. Dans cette ſuppoſition il n'eſt pas ſurprenant que ce Poète en donne une ſi horrible idée, ſur-tout ſi la haine qu'on lui portoit a fait enfanter cette production. Ces petites avantures ne valent guère la peine qu'on examine ſi elles ſont vraies ou fauſſes; & peut-être Mr. *de Voltaire* auroit-il bien fait de n'en pas rapeller l'idée, en ſuppoſant même que le fond & les circonſtances en ſoient fauſſes.

* *Lettre ſur les Spectacles.* En Proſe.

Le Pape *Léon* X ayant fait renaitre la bonne Comédie & la bonne Tragédie en Europe, les Réformateurs crièrent d'abord à l'*Oeuvre de Satan*, & ſe déchainèrent contre le plus beau de

(*a*) Dans l'Edition de 1732, Haye, chez *Huſſon.*
(*b*) Voyez *La Voltairomanie*, ou *Lettre d'un jeune Avocat*, &c. *page* 50.

de tous les Arts. La Ville de Genève, & plusieurs illustres Bourgades de Suisse, ont été cent cinquante ans sans soufrir chez eux un Violon. Les Jansénistes, qui dansent aujourdhui sur le Tombeau de *St. Páris*, à la grande édification du Prochain, défendirent, le siècle passé, à une Princesse *de Conty*, qu'ils gouvernoient, de faire aprendre à danser à son Fils, attendu que la Danse est trop profane. Cependant il faloit avoir bonne grace, & savoir le Menuet: on ne vouloit point de Violon, & le Directeur eut beaucoup de peine à soufrir par accommodement, qu'on montrât à danser au Prince avec des Castagnettes.

Quelques Catholiques un peu Visigots de deça les Monts, craignant les reproches des Réformateurs, crièrent aussi haut qu'eux. Ainsi, peu à peu s'établit en France la mode de diffamer *César* & *Pompée*, & de refuser certaines cérémonies à certaines personnes gagées par le Roi, & travaillant sous les yeux du Magistrat. Rome moderne a sçu tempérer les Loix selon les tems & selon les besoins. Aujourdhui même on représente à Rome publiquement des Comédies dans des Maisons Religieuses, & les Dames y vont sans scandale. On ne croit point que des Dialogues, récités sur des Planches, soient une infamie diabolique. Les sages Romains se gardent bien sur-tout d'excommunier ces Messieurs qui chantent le dessus dans les Opéras Italiens; *car en vérité*, dit l'Auteur, *c'est bien assez d'être châtré dans ce Monde, sans être encore damné dans l'autre.*

* *Lettres du Roi de* Pruſſe *à Mr.* de Voltaire, *& de Mr.* de Voltaire *à ce Prince.*

Toutes les Lettres du Roi de Pruſſe ſont en Proſe; la plupart de celles de Mr. *de Voltaire* ſont moitié Proſe, moitié Vers. Il paroit par une des Lettres de Mr. *de Voltaire*, que Sa Majeſté Pruſſienne ſait faire des Vers, & même des *Vers fins & délicats*. Voici une partie de l'éloge qu'en fait notre Poète.

J'ai reçu votre Lettre aimable,
Et vos Vers fins & délicats,
Pour prix de l'énorme fatras
Dont moi pédant je vous accable.

. . . . . .

Dites-moi, par quel art ſublime,
Vous avez pu faire à la fois
Tant de progrès dans l'art des Rois,
Et dans l'art charmant de la Rime.

Parmi les Lettres du Roi de Pruſſe il s'en trouve une à ſa Sœur Madame la Ducheſſe de Brunswic, pour lui recommander Mr. *de Voltaire*, qui devoit la lui rendre. Cette Lettre ne peut que faire beaucoup d'honneur à notre Poète. „ Vous pouvez croire, *dit ce Monarque*, „ que l'Auteur de *la Henriade* eſt un honnête- „ homme; que celui du *Temple de l'Amitié* en „ connoit le prix; que celui de la *Philoſophie de* „ *Newton* eſt profond; que celui de vingt *Tra-* „ *gédies* eſt connoiſſeur des Hommes; & que „ celui de *la Pucelle* joint à l'élegance un ba- „ dinage, ou les faillies les plus vives & les plus „ brillantes que l'humeur enjouée puiſſe pro-

„ duire.

„ duire. Vous ferez bien, ma très chère Sœur,
„ de profiter de l'aparition de tant de talens.
„ J'envie bien le plaiſir qu'aura *Voltaire*; mais
„ je m'oublie, & il m'arriveroit l'avanture de
„ l'Ane & du petit Chien, *&c.*

* *Ode à la Reine d'Hongrie*, faite le 30 Juin 1742. En Vers.

Il n'y a proprement que les deux prémières Strophes qui regardent la Reine de Hongrie: tout ce que l'Auteur en dit, ſe réduit à nous aprendre que cette Princeſſe magnanime jouit de l'eſtime de ſes Ennemis, & que les François l'adorent & l'admirent, dans le tems même qu'ils la combattent & la pourſuivent. Voici ces deux Strophes.

Fille de ces Héros que l'Empire eut pour Maitres,
Digne du Trône auguſte où l'on vit tes Ancêtres,
Toujours près de leur chute, & toujours affermis,
Princeſſe magnanime,
Qui jouis de l'eſtime
De tous tes Ennemis.

Le François généreux, ſi fier, & ſi traitable,
Dont le gout pour la Gloire eſt le ſeul gout durable,
Et qui vole en aveugle où l'Honneur le conduit,
Inonde ton Empire,
Te combat & t'admire,
T'adore & te pourſuit.

Vous voyez dans ces Vers que l'Auteur, en ne donnant à la Reine de Hongrie qu'une très petite

petite partie des éloges qu'elle mérite, n'a pas du tout cherché à flatter le caractère de ſa Nation. Dire que *le François vole en aveugle où l'Honneur le conduit*, c'eſt donner à entendre qu'il ſe laiſſe emporter par le torrent d'une paſſion qui n'eſt point ſoumiſe à l'empire de la Raiſon. On court grand risque de ſe jetter dans d'afreux précipices, lorsqu'on néglige le ſolide, pour ne viſer qu'à une Gloire paſſagère & chimérique dont il ne réſulte jamais rien. Peut-être l'Auteur eût-il parlé autrement, s'il eût écrit en Proſe. Dans les Strophes ſuivantes, Mr. *de Voltaire* déplore le ſort de la Guerre, & fait voir qu'il n'y a d'avantages ſolides que ceux qui ſont les fruits de la Paix. Il faut lui rendre cette juſtice que dans tous ſes Ouvrages il tâche d'inſpirer aux Princes des vues pacifiques. Faſſe le Ciel qu'il ſoit écouté!

ARTICLE IX.

LE GUIDE D'ANGLETERRE, *où* Rélation curieuſe du Voyage de Mr. de B**. *Contenant un détail exact de tout ce que la Campagne & les principales Villes de ce Royaume ont de plus remarquable. Avec une expoſition fidèle du génie, & des coutumes de la Nation; & une deſcription circonſtanciée de la Ville de* Londres *& des amuſemens des Eaux de* Tunbridge *& d'*Epſom; *enrichi d'une Carte Géographique pour l'intelligence du Païs.* Un Volume *in* 8. de 300 *Pages*, ſans la *Préface* & la *Table*. Amſterdam 1744, chez *J. Wetſtein*.

L'Ou-

L'Ouvrage, que nous annonçons, eſt d'autant plus recommendable qu'il ſort de la plume d'un Voyageur diſtingué, & qui paroit avoir eu beaucoup de diſcernement. Nous voyons, dans l'Avertiſſement de l'Editeur, qu'on l'attribue à Mr. *de Brazey* (*a*); mais quand il ne ſeroit pas de lui, il n'y pas lieu de douter qu'il n'ait été compoſé par un Homme de Condition, qui avoit frequenté le grand monde, & qui étoit bien verſé dans la connoiſſance de l'Hiſtoire d'Angleterre. C'eſt ce qui ſe remarque ſenſiblement par diverſes particularités remarquables qu'il nous aprend, touchant la plus grande partie de la Nobleſſe, quand il fait la deſcription d'un grand nombre de Seigneuries & de Maiſons de Campagne, d'où il prend ſouvent occaſion de parler de l'origine & de l'état des prémières Familles du Royaume. Il paroit d'ailleurs qu'il connoit parfaitement l'Italie, la Hollande, les Païs-Bas, la France, & autres Païs, où il doit avoir fait quelque ſéjour, pour raporter les ſingularités qu'il avance en différens endroits de ſon Ouvrage. Peut-être ſeroit-on fondé à croire par-là qu'il a gardé pour la bonne bouche ſon Voyage en Angleterre. Quoiqu'il en ſoit de cette prédilection, elle ne paroit pas avoir été le ſeul motif qui l'ait porté à compoſer la rélation de ce charmant Païs. Nous aprenons en effet, dès le commencement du Livre, qu'il s'y eſt engagé par con-

(*a*) Colonel du Régiment de Dragons de Caſanski, & Brigadier des Armées de Sa M. Czarienne, Auteur des *Mémoires Politiques, amuſans & ſatiriques.*

condeſcendence pour ſes Amis, & pour ſupléer au défaut d'une deſcription fidèle qu'aucun Auteur n'avoit encore donnée d'un Païs qui mérite tant d'être connu. Peut-on indiquer, en effet, aucune deſcription abrégée du Royaume d'Angleterre? La ſeule qu'on nous a donnée, ſous le titre de *Délices de la Grande-Bretagne*, n'eſt qu'une miſérable rapſodie tirée de *Cambden*, & compilée principalement pour tirer avantage de quelques vieilles Planches.

La rélation, dont nous allons donner le précis, eſt écrite en forme de Lettres, qui ſont au nombre de quatorze. Ces Lettres ont été compoſées ſucceſſivement dans les années 1712, 1713, 1714. Elles ſont précédées d'une Préface de l'Auteur, dont nous ne pouvons guère nous diſpenſer de raporter une remarque fort judicieuſe, & qui peut ſervir d'inſtruction aux Anglois mêmes.

„ Quand la jeune Nobleſſe s'en va voyager, „ *dit-il*, elle admire en France la magnificen- „ ce de la Cour, les pompeux Equipages, le „ ſomptueux Palais de Verſailles, & tout ce qui „ brille dans Paris. Mais ſi elle paſſe dans les „ Provinces, elle n'y trouve rien qui aproche „ de la beauté & de la richeſſe des ſiennes; el- „ le n'y voit que de la pauvreté & de la mi- „ ſère, en comparaiſon du Peuple Anglois, „ qui vit à ſon aiſe & dans une entière liberté. „ C'eſt encore la même choſe à Rome & à „ Vienne. Quand on veut connoître la diffé- „ rence d'un Gouvernement à un autre, il ne „ faut que regarder les Peuples au viſage, & „ leur manière de vivre. Si l'on ne voit que

„ mi-

„ misère dans un Païs gras & fertile de soi-mê-
„ me, c'est marque d'esclavage & d'oppres-
„ sion: si au contraire, on voit un air gai &
„ content dans un Peuple qui vit dans un Païs
„ maigre & stérile, mais bien cultivé, c'est u-
„ ne preuve bien réelle de Liberté & d'un heu-
„ reux Gouvernement.

Il dit ensuite que les Pères de Famille en Angleterre devroient envoyer leurs Enfans de l'autre côté de la Mer, dans le seul dessein de leur faire voir les misères de l'esclavage du monde, afin de leur faire mieux gouter & estimer la constitution de leur Païs. Ils imiteroient par-là, en quelque manière, ces Lacédémoniens du vieux tems, qui montroient à leurs Enfans leurs Esclaves ivres, pour leur inspirer l'amour de la sobriété. L'Auteur fait fort valoir le *Habeas Corpus*, qu'il regarde comme un précieux joyau que personne ne possède presque plus ailleurs. C'est la grande Pancarte d'Angleterre, qui met tout homme à couvert contre l'opression des Grands, & contre la malice des Voisins ou des inférieurs. L'Auteur raporte, à ce sujet, ce que l'Abbé *du Bois*, qui fut en Angleterre avec le Comte de *Tallard* sous le Règne du Roi *Guillaume*, fut obligé d'avouer lorsqu'il fut de retour à la Cour de France. Il dit: *Qu'il croyoit que les Anglois étoient le plus heureux Peuple qu'il y eût jamais eu dans le monde, non-seulement en ce qu'ils étoient gouvernés par des Loix, qu'ils avoient faites eux-mêmes, mais aussi parce que chaque Sujet étoit jugé par douze personnes de son propre rang & dégré dans toutes les causes, & qu'un Roi,*

Roi, ou un Miniſtre d'Etat, pouvoit bien accuſer, mais ne pouvoit pas juger, ou condamner le moindre des Sujets.

Les expreſſions, dont ſe ſervit *Mézeray*, ce grand Hiſtorien de la France, dans un Entretien qu'il eut avec Mr. *Cambden*, au ſujet de la conſtitution Angloiſe, & qui ſont raportées par l'Auteur, ſont bien plus énergiques encore; mais, pour abréger, nous renvoyons le Lecteur au Livre même:

O Fortunatos nimium, bona ſi ſua norint; Angligenas.

L'Auteur commence ſa prémière Lettre par la Deſcription de *Yarmouth*, où il débarqua, enſuite de *Bury*, qu'il nomme le *Montpellier* d'Angleterre; il y arriva au tems de la fameuſe Foire, qui attire des environs toute la grande & petite Nobleſſe: elle doit être brillante, puiſque notre Voyageur avoue n'avoir jamais vu nulle part une plus belle Aſſemblée, ni où il y eût plus des belles perſonnes; auſſi dit-il que c'eſt plutôt une Foire de Dames que de marchandiſes, & qu'elle ne ſe termine presque jamais ſans quelques intrigues & mariages conſidérables. Il parle enſuite de *Ipswich*, très grande Ville, dont il compare la ſituation avec celle de Rome. On y bâtit des Vaiſſeaux de plus de 200 Tonneaux, le bois s'y trouvant en abondance comme par toute l'Angleterre, ce qui lui fait dire, qu'un Etranger ne doit pas être ſurpris de ces grandes Flottes que les Anglois envoient au dehors. On va de *Ipswich* à *Harwich* en deux heures, en deſcendant

la

la rivière, laquelle s'élargit en avançant, & s'étend comme un Lac qui compose le beau Port de *Harwich*, dont le Fort de *Landguard* commande l'entrée du côté de la Mer. *Beacon-Hill*, tout près de la Ville, est une promenade des plus agréables, on y a une fort belle vue sur toutes les Côtes de *Suffolc* & d'*Essex*, sur la Ville & le Port de *Harwich*, & sur tous les Vaisseaux de Guerre qui vont & viennent au *Gunfleet*, & à perte de vue dans la Mer. Au pied de cette éminence, il y a un fameux Puits qui change le bois en Métail; l'Auteur en tira plusieurs morceaux de bâtons, qui, à les regarder, paroissoient du bois, mais qui étoient pesans, quoique fragiles. C'est de cela qu'on fait la meilleure Couperose.

Suivons l'Auteur à *Colchester*, ancienne Colonie des Romains, & où se trouvent encore des ruines de son ancien Château, & quantité de briques des Romains. Nous ne nous arrêterons pas à en donner la description, non plus que de *Chelmsford*, où il se rendit ensuite, en passant par *Kildane*, lieu où commença, à ce qu'on dit, le fameux massacre des *Danois*. Autour de *Chelmsford*, qu'on appelle la Ville de la Comté, il y a un si grand nombre de belles Maisons de Gentilshommes, qu'un Etranger y peut passer son tems bien agréablement. L'Auteur nous dit qu'il alla exprès au Château de *Henningham*, pour s'informer de la Famille du fameux *Johannes Acutus*, dont il avoit vu la Statue dans la Grande Eglise de Florence, & dont l'Inscription porte qu'il étoit né en ce lieu. En quittant cette Comté d'*Essex*, l'Auteur fait re-

marquer combien ce Titre a été malheureux pour les Familles qui l'ont porté, depuis le règne de *Henri* VIII, & il finit cette Lettre par un petit détail tragique sur ce sujet.

Notre Voyageur parcourant ensuite toutes les diverses Comtés du Midi, & voulant reserver pour la fin la description de *Londres*, commence la seconde Lettre par celle de *Windsor*, fameuse demeure des Rois d'Angleterre, depuis *Edouard* III qui l'érigea le prémier en Palais, & qui y fonda l'Ordre de la Jaretière. Ce ne fut d'abord qu'une Maison de chasse, bâtie par *Guillaume le Conquérant*; qui charmé de la situation de ce lieu, l'aquit du Clergé, à qui il apartenoit alors du tems des Saxons. *Charles* II l'augmenta encore, en l'embelissant plus qu'aucun de ses Prédécesseurs. Enfin *Guillaume* III en fit étendre le Parc, augmenta les allées d'arbres, & fit renfermer le tout d'une muraille de brique. Nous nous étendrions trop, à vouloir donner après l'Auteur la description de ce magnifique Palais; nous dirons seulement qu'il a fait attention à tout, & qu'il n'y a ni apartement, ni Statue, ni Tableau, un peu digne d'être remarqué, dont il ne fasse mention. Il loue sur-tout ceux de la Grande Sale de St. *George* & de la Chapelle (*a*) qui y est jointe, où *Varrio*, fameux Peintre Italien, s'est surpassé lui-même.

D'un côté de la Sale est peint *Edouard* III Fondateur de cet Ordre, assis sur un Trône & recevant son fils triomphant, *Edouard* le *Prince*

(*a*) C'est la Chapelle de la Famille Royale.

ce Noir, avec les Rois de France & d'Ecosse prisonniers, tous aussi grands que nature. Sur le platfond on trouve le Triomphe de *Charles* II sur la Faction, la Rebellion & la Sédition, où le Peintre, pour plaire à l'humeur de la Cour d'alors, a mis le Portrait du Comte de *Shaffsbury*, Chancelier sous ce règne, représentant la Sédition, avec des Libelles à la main. Au haut de la Sale est le Portrait du Roi *Guillaume*, assis sur son Trône, dans l'habit de l'Ordre, avec ce Motto, *veniendo restituit rem.*

La Chapelle de l'Ordre de la Jaretière, bâtie exprès par *Edouard* III dans la Cour d'embas, est sans contredit un des plus beaux Edifices Gothiques qu'on puisse voir. Le toit du Corps de l'Eglise est orné des Armes du prémier Souverain & des prémiers 25 Compagnons de cet Ordre. Ces Armes sont encore en très bon état. Dans le chœur sont les 26 Siéges pour les 26 Chevaliers, ayant chacun la Bannière de leurs Armes au-dessus de leurs Siéges. Les Armes & les Titres de chaque Chevalier sont aussi gravés sur de petites plaques de cuivre & cloués contre les Siéges, d'où on ne les ôte jamais; mais on ôte les Bannières quand un des Chevaliers vient à mourir.

La curiosité de l'Auteur l'ayant porté à examiner exactement tous les Ecussons de cuivre, & à les comparer avec le Regitre du Chapitre, il trouva que huit Empereurs d'Allemagne, cinq Rois de France, cinq Rois de Danemarc, trois Rois de Suède, trois Rois d'Espagne, & cinq de Portugal, deux de Naples, un d'Arragon, un de Pologne, ont tous été

inſtallés Chevaliers Compagnons, outre pluſieurs Princes de l'Empire, Comtes, Ducs, & autres grands Perſonnages, dont il fait le détail ; & c'eſt ce qui lui fait dire que ce fameux Ordre, depuis ſon Inſtitution, a ſurpaſſé tous les autres Ordres du monde.

Dans le même tems que le Roi *Edouard* III inſtitua cet Ordre, il établit auſſi un fonds pour l'entretien de 26 Gentilshommes, qui auroient été bleſſés à l'Armée, ou qui ſeroient devenus pauvres ou âgés, en les faiſant appeller du nom de *Pauvres Chevaliers de Windſor*. Ils étoient réduits au nombre de 18 du tems de l'Auteur, qui en a vu la Pancarte, confirmée par les Légats du Pape ſous le règne de ce même *Edouard*. Leur Penſion a été ratifiée depuis par Acte du Parlement, & on leur a aſſigné quarante Livres Sterlings par an à chacun. Logés tout autour du quarré où l'Egliſe eſt placée, ils ſont obligés, par leur Ordre, d'aller avec leurs Robes deux fois le jour à l'Egliſe, pour faire leurs prières pour le Souverain & les Chevaliers de la Jaretière. Ils portent des Juſtaucorps d'écarlate avec une grande Manteline de pourpre, où ſe trouve la Croix de St. *George*, ſur l'épaule gauche ; & dans l'Egliſe, ils ont leurs places marquées dans le milieu du Chœur, au-deſſous de celles des Chevaliers de la Jaretière.

Nous ne ſaurions quiter *Windſor* ſans dire un mot du grand Parc, qui contient quatorze bons miles de circonférence, & qui fut alors fourni de toute ſorte de Gibier. Ce lieu eſt ſi embelli par la nature, qu'il ſurpaſſe en beauté les Jardins les mieux cultivés. *Charles* II y fit bâtir

une

une Loge, laquelle a été fort augmentée depuis par le Comte de *Portland*, Intendant du Parc, & par la Ducheſſe de *Marlborough*, deſorte que c'eſt à préſent un lieu de délices parfait & accompli.

A un bon mille delà, dans la Forêt, il y a une autre Loge nommée *Cranborne*, bâtie par le feu Comte de *Renelaugh*, qui étoit un homme de bon gout, en Architecture, en Peinture & en Jardinage. Elle ſeule vaut bien la peine, dit notre Auteur, qu'un Etranger vienne voir ce Païs; ſa ſituation lui procure une vue des plus charmantes, & qui ſurpaſſe tout ce que l'imagination des plus fameux Peintres nous a pu tracer. Placé ſur une hauteur, au milieu de la Forêt, on y voit d'un côté Windſor, & ſes deux Parcs; du côté de l'Eſt on voit Londres avec tout le Païs d'alentour, & à l'opoſite on a la vue d'un beau terrain, qui va en montant, & qui eſt couvert d'arbres.

De Windſor, en paſſant le pont de la Tamiſe, on entre dans *Eaton* fameux Collège, fondé par *Henri* VI, pour l'éducation de la Jeuneſſe. Ce Collège paſſe pour la meilleure Ecole d'Angleterre, & avoit alors au-delà de trois cens Ecoliers. L'Auteur donne enſuite la deſcription d'une ancienne Maiſon appellée *Stoke*, ſituée à deux milles delà & apartenant à un Gentilhomme nommé de *Gerr*. „En entrant, „ *dit-il*, dans la prémière Cour, je me figu„ rai être dans une de ces anciennes Maiſons de „ Campagne, qui ſont près de Rome. Il y a „ une Chapelle & un petit Hopital ſur la gau„ che, avec un Porche ſoutenu de Piliers, &

„ une Grotte ſur la droite, & dans le milieu „ pluſieurs Statues plus grandes que nature. „ On entre dans cette Maiſon, juſtement com- „ me on fait dans la Maiſon de *Borghèſe* à Ro- „ me, par une grande Sale pavée de marbre, „ & ornée de pluſieurs beaux Buſtes anciens „ d'Empereurs Romains, quelques-uns de „ marbre, quelques-uns de porphyre & d'au- „ tre de Granat, apportés de Rome, par le feu „ Chevalier *Robert Gerr*".

Nous ne ſuivrons pas l'Auteur dans tous les détails où il entre à ce ſujet. Nous ne dirons rien non plus de *Clifden*, bâti par *Villers* Duc *Buckingham*, ni de *Gerards-Croſs* charmante Maiſon du Comte de *Portland*, ni de *Ditton-Park* une des Maiſons du Duc de *Montague*, par laquelle l'Auteur termine ſa ſeconde Lettre. Ce que nous venons d'expoſer ſuffit pour donner au Lecteur une idée de la manière préciſe & engageante dont il donne la relation de ſon Voyage, qu'il accompagne ſouvent de remarques fort judicieuſes; il finit rarement la deſcription d'un Palais, ou d'une Maiſon de Campagne d'un Seigneur, ſans l'orner de quelque particularité qui regarde ſa Famille ou ſa perſonne. C'eſt ainſi qu'après nous avoir donné la deſcription de la Maiſon du Comte de *Portland*, il nous aprend que le Père de ce Gentilhomme étoit Hollandois, & que le Roi *Guillaume* le créa Comte.

La troiſième Lettre contient la deſcription de *Hamptoncourt*, autre Maiſon Royale, bâtie par le Cardinal de *Wolſey*, ſous le règne de *Henri* VIII; de *Bushy-Parc* charmante demeure du

du Lord *Hallifax*, que notre Auteur nomme le *Mécénas* d'Angleterre, & le grand Patron des Gens de Lettres. Delà il passe à *Richmond*, le *Frescati* d'Angleterre. Cette Maison Royale, apellée autrefois *Sheen*, est devenue, par sa situation magnifique, une grande Ville. Le Roi *Henri* VII s'y plaisoit tant, qu'il changea son nom en celui de *Richmond*, qui étoit le Titre qu'il portoit, avant qu'il fût Roi.

Kensington, autre Maison Royale, ne fut de même qu'un fort petit Village, jusques à ce que le Roi *Guillaume*, se trouvant fort incommodé de la fumée du charbon de la Ville de Londres, la fit devenir par sa résidence une grande Ville. On y va de Londres par un grand chemin Royal, pratiqué au travers de *High-Parc*, & assez large pour plusieurs carosses, avec des lanternes sur des piliers des deux côtés, à certaines distances convenables. On trouvera, dans la description de *High-Parc*, du Parc de *St. James*, de *Greenwich* & d'autres endroits enchantés, bien des particularités, capables de fixer l'attention des Curieux; mais la crainte où nous sommes de trop allonger cet Extrait, nous oblige de renvoyer au Livre même ceux des Lecteurs qui voudront connoître ce Paradis terrestre.

L'Auteur, passant ensuite par la Comté de *Kent*, en raporte tout ce qui est digne d'être remarqué. La Cathédrale de *Cantorbery*, la Métropolitaine d'Angleterre, est, suivant lui, un des plus beaux Edifices Gothiques qu'on puisse voir; elle est faite en forme de Croix, & on voit s'élever dans le milieu une haute Tour de pierres de taille, faite en manière de Dôme.

On monte au Chœur par des marches, & du Chœur on monte à la Chapelle du fameux *Thomas Becket*, qui fut canoniſé pour avoir été maſſacré dans cette Egliſe par les ordres du Roi, à cauſe de ſon opiniâtreté à ſoutenir l'autorité du Pape contre celle de ſon Souverain. Cette Chapelle, dit l'Auteur, étoit avant la Réformation, ſuivant *Eraſme*, qui l'avoit vue, ſi remplie de Joyaux, d'Or, & d'Argenterie, qu'elle éblouiſſoit la vue des aſſiſtans, comme fait aujourdhui *Notre-Dame* de *Lorette*. Les Hiſtoriens Anglois ajoutent que les richeſſes, que le Roi *Henri* VIII en fit tranſporter, remplirent deux grands cofres, à chacun desquels il falut employer quatre Hommes pour les transporter. L'Auteur fait encore mention de pluſieurs beaux Monumens qui ſe trouvent dans cette Egliſe. Il parle enſuite des *Dunes*, où les Vaiſſeaux de toutes les Nations viennent jetter l'ancre, & dont les Etrangers entendent parler ſi ſouvent dans les Gazettes, ſans les connoître. Cet endroit eſt d'ailleurs fameux par la deſcente de *Jules Céſar*, lorſqu'il aborda en Angleterre, & on y trouve encore quelques reſtes de ſon *Rutupia*. Le Château de *Douvre* paſſe auſſi pour avoir été bâti par cet Empereur Romain, & avoir porté le nom de *Dulria*. On y fait voir une groſſe Trompette de cuivre de Corinthe, faite comme un Cor, qu'on prétend avoir été gardée depuis ce tems-là. Mais rien ne confirme davantage notre Auteur, qu'il y a eu en cet endroit une Colonie Romaine, que le Puits qu'on y voit, lequel eſt un Ouvrage immenſe, & qui ſurpaſſe tout ce qui

s'eſt

s'eſt fait en ce genre depuis les Romains. On ne peut pas ſavoir quelle eſt ſa profondeur, quoiqu'on y ait jetté des pierres vingt fois chaque jour, & cela depuis pluſieurs centaines d'années, pour faire connoître aux Etrangers ſa profondeur, laquelle depuis l'embouchure juſques à l'eau eſt d'un bon demi-mille, le tout maçonné de pierres de taille juſques au fond. Il y a par-ci par-là d'autres reſtes des Romains; & près de *Chicheſter* on voit encore en entier le Camp de *Veſpaſien*, lorſqu'il débarqua, & qu'on appelle le *Brill*; il eſt de figure ovale, environné d'un large rampart, & entouré d'un foſſé plein d'eau.

Pour connoître le génie de la Nation Angloiſe, il ſuffit de lire la VIIIme. Lettre, où l'Auteur entre dans le détail des divertiſſemens qui ſe font à *Newmarket*, où tout le monde eſt ſur un pied égal, depuis le Duc juſqu'au moindre particulier. Perſonne n'y porte d'épée, le cérémoniel y eſt entierement banni, & on n'eſt occupé qu'à chercher à ſe tromper réciproquement. Il s'y fait tous les jours des courſes de Chevaux, entremelées de combats de Coqs. Le nombre des beaux Chevaux qu'on y voit alors eſt incroyable: on n'en a jamais vu de pareil dans aucune revue d'une Armée, devant le Roi de France ou quelque autre Prince; il ſe fait toujours de gros paris ſur pluſieurs Chevaux, ſans compter les Prix pour leſquels on court, qui ne ſont guère au deſſous de quatre cent guinées, & ſouvent au delà de mille.

Quant au combat de Coqs, c'eſt un divertiſſement que notre Voyageur prétend être, &

avec assez de fondement, un reste des anciennes coutumes barbares de cette Isle. Un *Cockpit* (a), dit-il, est le véritable modèle d'un Amphithéatre des Anciens, les Coqs combattent dans l'Arène, comme faisoient autrefois les Bêtes, ou les Gladiateurs parmi les Romains, & tout autour du cercle, en-haut, sont placés les Spectateurs sur plusieurs files & par étages; on entend toujours un bruit confus parmi ces Spectateurs, qui font des gageures sur chaque coup que les Coqs se donnent, ensorte que cette Assemblée est dans une agitation continuelle.

Si un Italien, un Allemand, ou un François, ajoute l'Auteur, venoient par hazard dans ces *Cockpits*, sans avoir sçu auparavant ce que signifie ce grand bruit, ils ne manqueroient pas d'en conclure d'abord que c'est une Assemblée de foux, par leurs crieries continuelles de six contre quatre, de cinq contre un, de dix Livres contre un Ecu, qu'on repète sans cesse, & avec beaucoup d'action, chaque Spectateur prenant le parti de son Coq favori, comme si c'étoit une affaire de la dernière importance. Il parle ensuite du gout des Anglois pour la Musique, de leurs propres compositions, de leurs Pièces de Théatre & du dessein de leurs Comédies, & porte sur tout cela un jugement équitable.

La Description de *Tunbridge-Wells* & d'*Epsom*, où on prend les Eaux, & de la manière dont y vivent tous ceux qui les fréquentent, peut

(a) C'est ainsi qu'on nomme en Angleterre les endroits où les Coqs se battent.

peut être regardée comme un Tableau parlant de tout ce qui s'y passe, & doit faire naître l'envie à ceux qui aiment à voyager, d'aller examiner eux-mêmes les beautés qu'on leur expose. Qu'on ne s'imagine pas que notre Voyageur se borne aux seuls objets agréables que lui fournissent la campagne, les Bains, ou les Foires; pour contenter tous les gouts, il ne manque pas de nous faire connoître les Villes, & de raporter tout ce qui s'y trouve de plus remarquable, & digne de satisfaire la curiosité de chacun de ses Lecteurs. Lorsqu'il parle d'une Ville, il en expose la situation, il en décrit les Monumens, il donne des idées justes de son Commerce, & n'oublie pas même ni les evènemens qui y sont arrivés, ni ceux qui se sont passés dans son voisinage.

Il n'est pas moins exact à detailler ce qu'il a trouvé de singulier dans les Collèges, les Universités, les Bibliothèques, les Cabinets, dans l'Académie Royale des Sciences, & dans tout ce qui peut occuper un Homme de Lettres. La Description qu'il donne de l'Université de *Cambridge*, & de ses Collèges, qui sont au nombre de seize, & qui font le principal ornement de la Ville, prouve l'utilité de ses Voyages; tout y est détaillé, soit par raport à ses prérogatives, soit par raport à l'ordre qui y règne, depuis le Chancelier, qui en a le Gouvernement, & qui est toujours un Pair du Royaume, jusqu'aux Lecteurs & aux moindres Officiers: aussi se sent-on porté à se déclarer en faveur du sentiment de l'Auteur, lorsqu'il donne la préférence aux Théologiens & aux Médecins d'Angleterre,

terre, comme les meilleurs, & les plus habiles du monde; car jamais Nation, ſuivant lui, n'a ſi bien obſervé les Règles & les Inſtitutions primitives de ſes Collèges, que la Nation Angloiſe.

Une autre remarque qu'il fait encore ſur la différence qu'il y a entre les Collèges d'Angleterre & ceux des autres Païs, & principalement des Païs-Bas, c'eſt que ces derniers reſſemblent aux Ecoles Franches d'Angleterre, au-lieu que les Collèges Anglois ſont comme les Monaſtères de delà la Mer; les Ecoliers y ſont logés & entretenus, & ils y vivent avec autant de régularité qu'il y en a dans les Couvens des Religieux. Mais le plus beau de tous les Collèges eſt, ſuivant notre Auteur, celui de la *Trinité*, fondé par *Henri* VIII. La Bibliothèque en eſt des plus belles, & des mieux conditionnées. En parlant du Collège du Roi, bâti par le malheureux Prince *Henri* VI, l'Auteur fait un éloge magnifique de la Chapelle, dont il finit la deſcription, en diſant qu'elle ſeroit une curioſité & une rareté à *Rome* même. Il en dit autant de la ſomptueuſe Chapelle que *Henri* VII fit joindre à la Cathédrale de *Weſtminſter*, dont les dehors ſurpaſſent en Statues & en Sculptures tout ce qui ſe trouve en Italie de cette nature, pendant que le dedans de cette Chapelle contient tant de Monumens Royaux, qu'il faudroit faire un Volume entier pour en donner les particularités.

C'eſt ici que nous croyons devoir quitter notre Auteur, qui nous meneroit trop loin, ſi nous entreprenions de le ſuivre dans le détail

tail où il entre de quantité de ſingularités & de choſes intéreſſantes que lui fourniſſent la Ville de *Londres* & de *Weſtminſter*, *Whitehal* avec toutes ſes grandes Offices de l'Etat, les Palais, les Bâtimens publics, les Offices de la Douane, ceux de la Navigation & des Vivres, l'Arcénal de la Tour, la Monnoie, le Change Royal, la Banque, la Cathédrale de *St. Paul*, Bâtiment merveilleux, enfin tout ce qui mérite l'attention d'un Voyageur. On trouve de tout cela une deſcription ſi nette & ſi bien circonſtanciée, qu'il ne laiſſe rien à deſirer : la lecture en eſt même d'autant plus agréable, qu'elle eſt toujours inſtructive, ſoit que l'on conſidère les propres remarques de l'Auteur, où que l'on faſſe attention aux Faits ſinguliers, aux Anecdotes mêmes qu'il raporte, & cela ſans s'écarter du ſujet qu'il traite. Ceux qui aiment les Deviſes & les Inſcriptions, trouveront auſſi de quoi ſatisfaire leur curioſité. Il donne la deſcription de quelques-unes qui ſe voient en différents endroits de Londres ; & il remarque, à cette occaſion, que les Anglois réuſſiſſent parfaitement dans ces ſortes de petites Pièces. Voici une partie d'une Inſcription aſſez ſingulière à la louange de la Reine *Elizabeth*, tirée de l'Egliſe de *St. Mary le Bow*.

Spain's Rod, Rome's Ruin, Netherland's Relief,
Earth's Joy, England's Gem, World's wonder, Natur's Chief,
She was and is, what can there more be ſaid?
On Earth the Chief, in Heaven the ſecond Maid.

C'eſt-

C'eſt-à-dire :

Le Fleau de l'Eſpagne, la Ruine de Rome, le Support des Païs-bas ; la Joie de la Terre, le Joyau de l'Angleterre, la Merveille du Monde, le Chef-d'œuvre de la Nature. Elle étoit, & eſt encore, que peut-on dire de plus ? la prémiere Vierge ſur la Terre, & la ſeconde dans le Ciel.

L'Auteur ne manque pas de nous faire obſerver que les Anglois n'ont point d'Hopitaux pour les Bâtards, comme en Italie, en France & en Hollande ; ce n'eſt pas, dit-il, qu'on n'en faſſe aſſez ici, auſſi bien que dans les autres Païs ; mais l'on n'y a pas de honte de prendre ſoin de ſes propres Enfans. Il donne auſſi pour modèle aux autres Nations la manière dont les Impôts ſe levent, laquelle étant de ſi peu de dépenſe pour le Public, met encore moins en danger la Liberté du Peuple.

En France, ſans parler des dépenſes avec leſquelles les Taxes ſe levent dans les Païs-Bas, quelle Armée d'Officiers & d'Archers n'emploie-t-on pas, ſeulement pour lever les Droits du Roi ſur le Sel en diverſes Provinces, & pour empêcher qu'on ne le tranſporte de l'une dans l'autre ? Quelle Armée n'a-t-on pas pour la Douane ? Et cependant, l'Acciſe qu'on leve ici avec la plus grande facilité du monde, ſe monte à près de trente millions de Livres de France, pendant qu'on eſt occupé dans ce dernier Royaume, à prendre, à confiſquer, à tourmenter, & à déchirer le pauvre Peuple.

C'eſt

C'eſt cet état de Liberté qui fait le bonheur de la Nation Angloiſe & qui lui donne cette généreuſe hardieſſe, qu'elle porte par-tout où elle va. C'eſt enfin ce luſtre, qui la fait briller dans toutes les autres Cours. Quel Dommage ne ſeroit-ce pas, ſi une ſi belle & ſi heureuſe conſtitution venoit à être détruite! La Tyrannie ſe gliſſe inſenſiblement dans un Etat, comme une fièvre étique dans le Corps humain, & qui devient ſouvent incurable, lors même qu'elle eſt connue. Mais il y a lieu d'eſpérer que les Anglois ne ſeront jamais réduits à la peine de redreſſer leur bonne conſtitution.

Joignez à tous ces avantages, qu'il n'y a aucun Prince Chrétien, même du nombre de ceux qui ont le plus d'empire ſur leurs Sujets, qui vive avec autant de Grandeur & d'éclat que les Rois & les Reines d'Angleterre. Quand le Roi de France eſt à table, dit l'Auteur, on appelle d'ordinaire, *à boire au Roi*, & des Serviteurs d'un ordre fort inférieur lui apportent du Vin. Mais ici Sa Majeſté eſt ſervie à genoux par des perſonnes de la prémière qualité, qui goutent toujours la Liqueur, quelle qu'elle ſoit, avant qu'elle lui ſoit préſentée. L'Auteur, qui avoit vu la Reine à table, dit qu'il y avoit quelque choſe de ſi grand & de ſi Auguſte dans la manière dont elle étoit ſervie, que cela imprimoit de la crainte & du reſpect aux aſſiſtans. Finiſſons par la remarque, qu'il fait à cette occaſion. „ Cependant, *dit-il*, s'il faut „ que je vous diſe ſur cela ce que j'en penſe, „ cela tient un peu trop de la Superſtition, „ puiſque c'eſt un reſpect que la Religion n'ac„ corde qu'au Roi des Rois.

AR-

ARTICLE X.

NOUVELLES LITTERAIRES.

DE CAMBRIDGE.

ΠΛΟΥΤΑΡΧΟΥ περὶ ΙΣΙΔΟΣ καὶ ΟΣΙΡΙΔΟΣ; *Plutarchi, de Iside & Osiride; Liber Græce & Anglice. Græca recensuit, emendavit, Commentario auxit, Versionem Anglicanam adjecit* Samuel Squire *A. M. Archidiaconus Bathonienſis. Acceſſerunt* Xylandri, Baxteri, Bentleji, Marklandi *conjectura & emendationes Typis. Academicis. In* 8. Le texte que Mr. *Squire* a ſuivi eſt celui de l'Edition de Francfort, dont il ne s'eſt écarté que dans les endroits, où elle eſt manifeſtement vicieuſe. Il s'eſt ſervi d'ailleurs de l'Edition d'*Aldus*, des deux Editions de Bâle, & des Variantes du Mpt. de Padoue, qui ſe trouvent à la fin de l'Edition de *Xylandre*. Outre les remarques de ce dernier, l'Editeur a recueilli celles que *Baxter* avoit miſes à ſa traduction Angloiſe de ce Traité, & celles du célèbre *Bentley*, qui lui ont été fournies par le neveu de ce grand Critique. Mr. *Markland* lui a fait part des ſiennes, & Mr. *Squire* en a ajouté pluſieurs de ſa façon. Toutes ces Notes ſont d'autant plus néceſſaires que ce Traité a beaucoup ſouffert de l'ignorance des Copiſtes & des prémiers Editeurs. Mr. *Squire* s'eſt donné de grandes libertés dans la diviſion des périodes & des phraſes. Comme les Mpts. n'y en mettent aucune, il a cru qu'il devoit lui être permis de choiſir celle, qui lui paroiſſoit former le meilleur ſens. Il inſinue au reſte, qu'il pourroit bien publier des *Obſervations ſur les Antiquités*,

tés, sur l'Histoire sacrée & profane, sur la Chronologie & sur la Mythologie des Egyptiens. A en juger par l'explication historique, qu'il donne des fables d'*Isis*, d'*Osiris*, &c. (apparemment pour pressentir le gout du Public), ces Observations seront reçues favorablement des Savans.

DE LONDRES.

Les Héréfies, en fait de Littérature, ne sont ici guère moins fréquentes, que celles de Théologie; reste à savoir si elles sont plus utiles. Quoiqu'il en soit, le Livre suivant fournit l'exemple d'un Paradoxe de Critique soutenu avec tout l'esprit, & peut-être toute la raison imaginables. *Remarks on the Epistles of Cicero to Brutus*, &c. C'est-à-dire: *Remarques sur les Lettres de Cicéron à Brutus, & de Brutus à Cicéron, dans une Lettre à un Ami, avec une Dissertation sur quatre Harangues attribuées à Cicéron, savoir* 1. Ad Quirites post reditum; 2. Post reditum in senatu; 3. Pro Domu sua ad Pontifices; 4. De Haruspicum Responsis; *des Extraits des Notes des Savans sur ces Harangues, & des Remarques sur les unes & sur les autres. Par* Jérémie Markland, *Membre du Collège de St. Pierre à Cambridge. In* 8. On a fait mention (*a*) d'une Lettre de Mr. *Tunstal* à Mr. *Middleton*, dans laquelle le prémier révoquoit en doute l'autenticité des *Lettres de Cicéron à Brutus*, & de la réponse de Mr. *Middleton* aux critiques de Mr. *Tunstal*. Mr. *Markland* est de l'avis du dernier. Il croit qu'il étoit possible d'imiter le stile de *Cicéron*, en ne se servant que d'expressions tirées de ses Ouvrages. L'Auteur des Lettres dont il s'agit paroit avoir voulu faire usage de ce moyen; mais il s'est trahi lui-même, 1. par des fautes

(*a*) Bibliot. Raif. Tom. XXXI. p. 225.

tes de ſtile; 2. par des fautes d'Hiſtoire; 3. par des fautes de raiſonnement. Mr. *Markland* s'étend ſur chacun de ces Articles; & paroit fort retenu dans le dégré de force qu'il donne à ſes preuves. Il n'infère autre choſe des phraſes ſuſpectes, ſi ce n'eſt qu'il eſt probable que ces Lettres ne ſont pas de *Cicéron*. Mais le ſoupçon ſe change en certitude, lorſque l'on y trouve des faits peu vraiſemblables, contraires à l'Hiſtoire, contredits par *Cicéron* même. D'ailleurs quand il auroit pu mal écrire, quand il auroit pu falſifier l'Hiſtoire & ſe contredire lui-même, étoit-il homme à mal raiſonner? Concluons que ces Lettres ne ſont pas de ſa façon. On conjecture, que celui qui les a compoſées, a vécu vers le 6. Siècle. Les Ouvrages de *Cicéron* qu'il a le plus pillés, ce ſont les *Lettres à Atticus* & les *Philippiques*. Il faut pourtant excepter du nombre de ces Lettres ſuppoſées la prémière qui nous a été conſervée par *Nonius Marcellus*, & la ſeptième. On n'a rien à dire contre elles. Mr. *Markland* paſſe enſuite aux quatre Harangues de *Cicéron*, dont on a vu le titre; & pour prouver qu'elles ſont ſuppoſées, il ſe ſert à peu près des mêmes raiſonnemens, dont il a fait uſage dans l'examen des Lettres.

A new and accurate Translation, &c. C'eſt-à-dire: *Traduction nouvelle & exacte de l'Hiſtoire Romaine de Tite-Live avec les Supplémens de Freinshémius, faite par pluſieurs perſonnes, & éclaircie par des Notes Géographiques & Chronologiques tirées des Auteurs les plus eſtimés, avec de bonnes Tables de matière, ſur chaque Volume. 6 Tomes.* In 8. Cette traduction nous a paru ne manquer ni de fidélité ni d'élégance. Nous portons le même jugement de *L. Junius Columella of Husbandry*, &c. C'eſt-à-dire: *Les douze Livres de L. Junius Columelle ſur le Jardinage, & ſon Livre ſur les Arbres, traduits en*

An-

Anglois avec divers éclairciſſemens tirés de Pline, Caton, Varron, Palladius, & divers autres Auteurs tant anciens que modernes. In 4. Les Grecs s'appliquoient beaucoup à la culture des Terres, & les Carthaginois inférieurs aux Romains dans la Diſcipline Militaire les ſurpaſſoient dans les Arts domeſtiques. Mais lorſque Rome fut devenue Maîtreſſe du Monde, elle hérita des lumières, auſſi bien que du luxe des Peuples qu'elle avoit ſubjugués. A ce période remontent les Ouvrages Latins que nous avons ſur la vie ruſtique. Celui de *Columelle* eſt l'un des plus eſtimables. On y trouve avec l'Hiſtoire de l'Agriculture & du Jardinage des Anciens, celle de leur manière de vivre, & n'y eût-il que la curioſité de connoître dans leur domeſtique ces Romains ſi fameux par leurs conquêtes, cela ſeul ſuffiroit pour juſtifier le Traducteur de cet Ouvrage. Il a ſuivi le Texte de *Goſner*, & a traduit en vers non rimés les citations de Virgile, & le X. Livre de Columelle. Ses Notes ſont courtes & ſervent à l'éclairciſſement des Sujets. Peu de Notes Grammaticales & moins encore de Variantes.

On diſtribue tous les quinze jours par brochures, *The Microſcopical Theatre of Seeds*, &c. C'eſt-à-dire; *Le Théatre Microſcopique des Graines, ou courte Deſcription des Marques, des Caractères de la ſubſtance & des dimenſions de toutes les Graines des Boutiques, des Parterres, des Potagers*, &c. *avec diverſes autres Obſervations & Découvertes, qu'on n'auroit jamais pu faire ſans le ſecours du Microſcope*, &c. *In* 4. L'Auteur, qui eſt un Médecin nommé *Parſons*, commence 1. par l'Etimologie du nom de la Graine qu'il examine; 2. il indique ſes Synonimes chez les Botaniſtes; 3. il en décrit la Plante & la fleur; 4. il caractériſe la Graine par ſa figure, par ſes dimenſions, & ſur-tout par ce qu'y découvre le

Microſcope; & 5. il en raporte les vertus. De ces cinq Articles les trois prémiers nous paroiſſent aſſez fidelement copiés des Auteurs de Botanique, tels que *Ray*, *Tournefort*, & ſur-tout *Miller*. Le quatrième eſt plus original, mais l'uſage en eſt fort borné. D'ailleurs les figures de ce Livre ſont aſſez mal gravées. Enfin, ce que l'Auteur dit des vertus des Graines eſt moins ce qu'il en penſe lui-même, que ce que d'autres Ecrivains en ont dit. Moins de recherches microſcopiques, & plus de diſcuſſion dans le choix des faits, auroient rendu cet Ouvrage plus utile.

Of Living on Vegetables, &c. C'eſt-à-dire: *La manière de vivre des Végétaux, ſuivant les règles de Pythagore. Diſcours de Médecine, traduit de l'Italien du Dr. Antonio Cocchi de Florence. In* 8. S'il eſt peu vraiſemblable que les Hommes ſe ſoumettent à la Diète preſcrite dans ce Livre, il l'eſt encore moins que les Médecins ſouſcrivent à un nouveau Syſtême publié ſous ce titre. *Medicine made to agree*, &c. C'eſt-à-dire: *La Médecine rendue conforme aux Inſtitutions de la Nature, ou nouvelle Pratique Mécanique de Médecine ..... où l'on montre comment l'on peut appliquer par des Machines convenables les propriétés des trois Agens généraux de la Nature, ſavoir l'Air, l'Eau, & le Mouvement, enſorte qu'ils agiſſent dans tous leurs dégrés, quantités & combinaiſons, ſoit ſur le Corps humain en général, ſoit ſur chacune de ſes Parties en particulier ..... On fait voir que ces trois Principes .... avec les Alimens, ſuffiſent à produire toutes les altérations requiſes dans les Solides & dans les Fluides, pour conſerver la Santé, pour prolonger la Vie, & pour guérir toutes les Maladies de la manière la plus parfaite, la plus ſure, la plus courte, & la plus univerſelle ..... Par* David Stephenſon, *Maitre aux Arts. In folio.* L'Auteur, comme on le voit, réduit toute la Médecine aux

Appli-

Applications extérieures & aux Alimens. Il auroit dû, pour prouver ſa thèſe, 1. montrer l'inutilité des remèdes internes; 2. faire voir que les Applications externes ſont ſuffiſantes; 3. indiquer la manière de s'en ſervir. L'Auteur, qui débrouille très peu ſes idées, & qui ne paroit pas familiariſé avec la Méthode, confond perpétuellement ces trois Objets, & ce qu'il dit ſur chacun d'eux n'eſt rien moins que ſatisfaiſant. Car, 1. ce n'eſt qu'en paſſant qu'il ſe récrie contre l'uſage des Remèdes internes. Ces Remèdes, à l'en croire, s'arrêtent toujours aux premières voies, & ne ſauroient pénétrer dans les Veines Lactées, moins encore dans les conduits de la Circulation. Que conclurre de cette déciſion, ſi ce n'eſt que l'Oeconomie Animale, & les Opérations de divers Remèdes ſont peu connues à Mr. *Stephenſon*? 2. Il prétend que les Maladies ſont produites par des défauts dans l'Air, dans les Alimens, dans l'Exercice & dans les Paſſions. *Mais*, ajoute-t-il, *de quelque Principe qu'elles viennent, il n'y a qu'une ſeule Indication générale, c'eſt d'écarter la Cauſe du mal, & de changer ſon opération.... en faiſant agir cette Cauſe par des qualités & par des propriétés contraires à celles qui ont cauſé la Maladie* (*a*). Il y auroit trop à dire ſur ce raiſonnement; contentons-nous de remarquer qu'on confond la Cauſe avec l'Altération. Un verre d'eau froide donnera une Pleuréſie à un Homme échauffé; l'en guérira-t-on dans un Air froid, & à force d'Eau chaude? 3. La plus grande partie du Livre roule ſur la manière de varier les qualités de l'Air & des Bains, & de les appliquer aux diverſes parties du Corps; & on nous donne la deſcription & la figure de divers Inſtrumens, que l'Auteur a inventés pour cet uſage. Quoi-

(*a*) Pag. 17.

Quoique ce qu'il dit sur l'application de son Atmosphère artificielle, & de ses Bains différens dans les cas particuliers, soit vague & peu exact; quoique la description de ses Machines soit aussi obscure que la construction en est composée, peut-être pourroit-on s'en servir utilement en les simplifiant, & en déterminant leurs usages mieux qu'il ne l'a fait.

Mr. *Hales*, toujours attentif au bien du Genre-humain, n'a pas cru l'Eau de Goudron indigne de ses recherches. Il vient de les publier dans une Brochure intitulée : *An Account*, &c. C'est-à-dire: *Récit de quelques Expériences & de quelques Observations sur l'Eau de Goudron, lu devant la Société Royale. On examine la quantité de Goudron que cette Eau renferme, & l'on propose une méthode pour diminuer considérablement cette quantité, & pour déterminer la force de l'Eau de Goudron.* In 8.

Il y a plus de quarante ans que Mr. le Dr. *Mead* publia pour la prémière fois: *A Mechanical Account*, &c. C'est-à-dire: *Explication Mécanique des Poisons, en divers Essais. In* 8. Le favorable accueil qu'on fit à ce Livre étoit, quoiqu'en pense trop modestement son Auteur, moins dû à l'indulgence qu'on eut pour une prémière Production, qu'au mérite même de la Pièce. Mr. *Mead* ne s'est pas cru dispensé d'en avoir de la reconnoissance, & pouvoit-il la mieux témoigner qu'en faisant reparoître pour la troisième fois, (car nous ne comptons pas les Editions faites sans sa participation), son Traité dans un état beaucoup plus parfait. On y trouve une Théorie toute nouvelle, des Descriptions plus exactes, & des vues importantes pour la perfection de la Pratique.

Oratio Anniversaria in Theatro Collegii Medicorum Londinensium ex Harveji Instituto, habita D. 18. *Octobris. Auctore* Ambrosio Dawson, *M. D. ejusdemque Collegii Socio. In* 4. *Acta*

Acta Germanica, &c. C'eſt-à-dire : *Mémoires Littéraires de l'Allemagne, ou Collection choiſie de ce qu'il y a de plus important & de plus utile non ſeulement dans les divers Actes Littéraires de l'Allemagne & du Nord, tels que les* Miſcellanea Curioſa *de Vienne, la* Collection de Breslaw, *les* Acta Eruditorum *de Leipſic, les* Commentaires *de Petersbourg, les* Acta Litteraria *de Suède, le* Commerce Littéraire *de Nuremberg, les* Miſcellanea Berolinenſia, *les* Acta Hafnienſia, *les* Actes *de Stockholm*, &c. *Mais encore dans les Diſſertations Académiques des diverſes Facultés, dans les Univerſités de l'Allemagne*, &c. *Ouvrage tiré du Latin & de l'Allemand, par une Société de Gens de Lettres, Tom. I. avec des figures en taille douce. In* 4. Cet Ouvrage, qu'on continue de publier par Brochures périodiques, ſeroit d'une grande utilité, s'il étoit bien exécuté; mais nous croyons y remarquer pluſieurs défauts. 1. On n'y ſuit aucun ordre, ni celui des tems, ni celui des matières, ni celui des Auteurs. Le Diſcours de M. *Muſſchenbroek* ſur la *nature de l'Ame*, ſe trouve placé entre les Recherches de *Bulfinger* ſur les *Barométres*, & celles de *Leibnitz* ſur l'*origine des divers Peuples*. En vain les Compilateurs s'excuſent-ils, (mais ſans donner de raiſons), d'avoir négligé l'ordre des Sujets, la confuſion n'en eſt pas moins réelle. Le défaut inévitable des Journaux & des Mémoires de Sociétés eſt précisément ce défaut d'ordre, & ſi c'en eſt un dans ces Ouvrages particuliers, il devient incomparablement plus grand dans un Recueil qui renferme tous les autres. Rien d'ailleurs de plus facile que de ranger les Pièces qu'on choiſiſſoit dans quelqu'un des ordres que nous avons indiqués, peut-être même auroit-on dû les bien négliger aucun. 2. Toutes les Pièces ne ſont pas du même prix. Nous convenons

que dans des Collections de ce genre il eſt impoſſible de réunir tous les gouts. Mais des découvertes de 60 ans ont eu le tems de vieillir, quelques-unes ont été perfectionnées, & pluſieurs autres rejettées. 3. Les Diſſertations Académiques, auxquelles on a donné place dans ce Recueil, ne ſont pas toujours aſſez curieuſes, ou du moins aſſez rares pour la mériter. Peut-on y trouver des Harangues & des Diſſertations de 1739 & de 1740, l'*Electrologie* de *Sendélius* imprimée en 1725, coupée par les Traducteurs en morceaux différens, pour enfler ce Recueil, &c. ſans ſoupçonner dans ce procédé l'*Auri Sacra fames?* A quoi bon le diſſimuler? Lorſque les Auteurs travaillent au jour la journée, & que les Libraires, après avoir ébloui le Public par un Projet intéreſſant, trouvent le moyen de lui vendre en détail les plus informes Compilations, s'attendroit-on à trouver de l'exactitude dans les uns, & de la diſcrétion dans les autres?

Jugez-en par *An uſeful and entertaining*, &c. C'eſt-à-dire : *Recueil utile & amuſant des Lettres de divers Beaux-Eſprits*, &c. In 8. qui a été publié de la même manière. Ces Lettres, nous promettoit-on, paroiſſoient pour la prémière fois, ou du moins ne ſe trouvoient plus. Je conviens qu'il y en a un petit nombre de ce genre; mais la plupart ſont ou connues depuis longtems & imprimées mille fois, ou froides & peu intéreſſantes. La bonne-foi de l'Editeur va juſqu'à nous donner comme une Lettre originale de feue la Ducheſſe de *Marlborough*, les deux ou trois prémières pages de ſes Mémoires imprimés depuis trois ans.

The Hiſtory of the Life, &c. C'eſt-à-dire: *Hiſtoire de la Vie & des Avantures de Dom Quichotte de la Manche & de Sancho Pança, continuée par* Alfonzo Fernandez de Avellaneda, *traduite pour la*

pré-

première fois de l'Original Espagnol, avec une Préface où l'on rend compte de l'Ouvrage. Par Mr. Baker. *En* 2. *Vol. in* 8. *avec des figures en taille douce.*

Memoirs of the Life and Writings, &c. C'eſt-à-dire: *Mémoires ſur la Vie & ſur les Ecrits de Mr.* Pope, *recueillis fidelement d'Auteurs Originaux, de Mſſ. Autentiques, & des témoignages de pluſieurs Perſonnes de crédit & d'honneur, avec des Obſervations Critiques, & les Têtes des Perſonnes illuſtres, dont il eſt fait mention dans ces Mémoires, gravées par les meilleurs Maitres. Par* Guillaume Ayre *Ecuier. En* 2. *Vol. In* 8. La Vie de Mr. *Pope* eſt ici noyée parmi celles de diverſes autres Perſonnes; de longs lambeaux de ſes Ouvrages tiennent lieu d'Obſervations Critiques, & l'on n'y trouve, à l'un & à l'autre de ces deux égards, que trop de marques de précipitation. Apparemment l'Auteur a craint d'être prévenu par Mr. *Warburton*, qui continue à nous promettre une *Vie* de ſon illuſtre Ami, de même qu'une nouvelle Edition de l'*Eſſai ſur l'Homme*, avec des Notes de ſa façon. On a vivement relevé Mr. *Ayre* dans une *Lettre* qu'on a publiée au ſujet de ſes Mémoires.

Voici quelques nouveaux Ecrits de Théologie Polémique, dont il ſuffira de raporter les titres. *Remarks on Mr.* Warburton's Remarks, &c. C'eſt-à-dire: *Remarques ſur les* Remarques de Mr. Warburton, *&c. où l'on montre que les Anciens avoient la connoiſſance d'un Etat futur, & que les Juifs n'étoient pas ſous une Providence uniforme; avec un Appendice ſur quelques paſſages du Livre de Job, qui regardent le Chriſtianiſme. Par* Jules Bates *Maitre aux Arts, Recteur de Sutton en Suſſex, & Chapelain de Mylord Harrington. In* 8. *The Chriſtian faith*, &c. C'eſt-à-dire: *Que la Foi Chrétienne eſt une Perſuaſion raiſonnable, en réponſe à un Ecrit intitulé,* que

la Religion Chrétienne n'eſt pas fondée ſur le raiſonnement. *Par* T. Randolph, *Docteur en Théologie, Vicaire de Petham en Kent, & ci-devant Membre du Corps de Chriſt à Oxford. In* 8. *Remarks on the ſeveral Anſwers*, &c. C'eſt-à-dire : *Remarques ſur les diverſes Réponſes, qui ont été faites au Livre intitulé*, que la Religion Chrétienne, &c. *avec deux Lettres d'un ſavant Théologien ſur le même ſujet. In* 8.

Nous ne dirons rien non plus du Livre ſuivant ; *An Anſwer*, &c. C'eſt-à-dire : *Réponſe aux* Origines Royſtoniennes *du Dr.* Stukeley. *Par* Charles Parkin *Maître aux Arts. In* 4. On diſpute à Mr. *Stukeley* la juſteſſe de ſes explications ; on en propoſe de nouvelles, mais les unes & les autres ſont, ſelon nous, du moins auſſi peu utiles qu'arbitraires.

A Plan for eſtabliſhing, &c. C'eſt-à-dire : *Plan pour établir & pour diſcipliner une Milice reglée dans la Grande-Bretagne, en Irlande, & dans toutes les Plantations Angloiſes en Amérique. In* 8. Comme ce Livre ne contient que des projets relatifs à la Conſtitution préſente de l'Angleterre, projets qui, ſelon toutes les apparences, ne ſeront jamais exécutés, nous nous contenterons de dire que l'Auteur voudroit réduire toutes les forces de l'Etat à ſa Milice. Il en établit à ſa manière l'utilité ; il nous en communique enſuite les réglemens ; & dans un Appendice il propoſe ſes idées pour réformer & pour perfectionner la Marine en Angleterre, en encourageant le Commerce & les Matelots.

Il y a déja du tems qu'on a publié un Projet de Souſcription, pour la gravure de vingt des plus belles Statues Antiques de Florence & de Rome. Les Planches ſeront en fort grand format ; & on ſe ſervira du plus beau papier Impérial. Tous les deſſeins ſont prêts ; ils ſont de Mr. *Richard Dalton*. On ſe ſervira des meilleurs Graveurs, tant de ce Pays

que

que des Païs étrangers. Les Souscripteurs payent d'avance vingt Shelinghs, & dix-huit sous, en recevant chacune des Planches. Le *Gladiateur mourant*, qu'on débite actuellement, est d'une grande beauté. Il a été gravé par Mr. *Wagner* de Venise. L'*Hermaphrodite* de la *Villa Borghèse* vient aussi de paroitre.

LAUSANNE.

M. M. Bousquet distribue le Projet d'une nouvelle Edition des Oeuvres de Mr. *Boileau Despreaux*, qu'il imprime en deux Volumes *in Quarto*, & qu'il promet d'achever dans le courant de l'année 1745. Pour donner une idée des grands avantages que cette Edition aura sur toutes les précédentes, il suffira de transcrire un Paragraphe de l'Avertissement de Mr. *Brossette* pour cette nouvelle Edition. *J'ai exactement corrigé*, dit-il, *mes anciennes Remarques, & j'en ai ajouté beaucoup de nouvelles, dont quelques-unes sont tirées, ou des Ecrits mêmes de Mr.* Despreaux, *lesquels m'ont été remis par son ordre, après sa mort, ou d'autres sources équivalentes; telles que sont, un Projet de Commentaire, entrepris longtems après le mien, & à mon exemple, par Mr.* Le Verrier, *ami particulier de l'Auteur, & corrigé par lui en divers endroits; un canevas de petites Notes projettées par Mr. l'Abbé* Gueton, *Homme de Lettres, & remplies par Mr.* Despreaux: *un autre Recueil de Notes plus circonstanciées, que Mr.* De la Chapelle, *petit Neveu de Mr.* Despreaux, *avoit écrites dans son Exemplaire de* Boileau.

Outre tous ces avantages pour les Notes, cette Edition sera augmentée de diverses Pièces qui n'ont pas encore paru, & d'un Recueil de Lettres Choisies, que Mr. *Despreaux* avoit dessein de donner lui-même lorsque la mort le surprit.

HAYE.

HAYE.

J. Neaulme a achevé le Xme & dernier Volume des *Actes publics d'Angleterre de T. Rymer.* Ces dix Volumes contiennent en entier les 20 Volumes de l'Edition de Londres, & outre cela des Traductions Françoises de toutes les Pièces Angloises qui se trouvent dans l'Edition Originale; de plus on trouve dans le IXme Volume deux nouveaux Traités; l'un intitulé: *Epistola Mariæ Reginæ ad exteros Principes & Respublicas, ab Anno* 1544 *ad annum* 1558, *desumpta ex Manuscripto originali in Bibliotheca Ducis Kentiæ conservato*, &c. L'autre, *De l'Etat & Gouvernement du Royaume d'Angleterre, avec une nouvelle Addition, touchant les principales Cours d'Angleterre & les Officiers d'icelles, écrit à la main en* 1565, *pendant le Règne de la Reine Elizabeth, par un Gentilhomme, Ambassadeur en France pour S. M. près le Roi Charles IX.* On trouve, outre cela, dans le Xme & dernier Volume, l'*Abregé Historique & Critique* de tous les 20 Volumes de l'Edition de Londres, & une bonne *Table générale des Matières* de tout l'Ouvrage.

ARTICLE XI.

NOUVELLES ACADEMIQUES.

Liste des Professeurs de l'Université de KIEL.

PROFESSEURS EN THEOLOGIE.

Messieurs *Martin Frise*, Vice-Chancelier de l'Université & prémier Professeur en Théologie.

Messieurs

Meſſieurs *Paul-Frédéric Opitz*, Profeſſeur de la Langue Gréque & pour l'Hébreu.
Guſtave-Chriſtoſle Hofmann, Docteur en Théologie.

PROFESSEURS EN DROIT.

Meſſieurs *Frédéric Gottlieb Struve*, prémier Profeſſeur de ſa Faculté.
Amand-Chrétien Dorn, Docteur en Droit.

PROFESSEURS EN MEDECINE.

Meſſieurs *Ernſt-Gotthold Struve*, Conſeiller d'Etat & Médécin du Corps de S. A. Impériale.
Gottlieb-Henri Kannegieſſer, Doyen de ſa Faculté.

PROFESSEURS EN PHILOSOPHIE.

Meſſieurs *Frédéric Gentzke*, Profeſſeur de Logique, Morale, & Politique, Doyen de ſa Faculté.
Sébaſtien Kortholt, prémier Profeſſeur de Philoſophie, d'Eloquence & Poéſie.
Frédéric Koſe, Profeſſeur de Mathématique.
Philippe-Frédéric Hane, Docteur en Théologie, & Profeſſeur en Hiſtoire.
Jean-Chriſtoſle Hennings, Profeſſeur en Philoſophie & Bibliothécaire.
Adam-Henri Lackmann, Profeſſeur public de l'Hiſtoire d'Holſtein.
Juſt-Frédéric Zachariae, Profeſſeur des Antiquités Saintes.
Godefroi-Henri Elend, Profeſſeur public.
Jean-Jaques Quiſtorp, Profeſſeur Extraordinaire de Philoſophie.

TABLE

TABLE
DES
ARTICLES.

I. HISTOIRE *des nouvelles Découvertes, faites depuis quelques années en Allemagne, sur* l'ELECTRICITE'. Page 3

II. *Trois* TRAITE'S; *le prémier de* l'ART; *le second de la* MUSIQUE, *de la* PEINTURE *& de la* POESIE; *le troisième du* BONHEUR. Par J. HARRIS. 21

III. L'ORDRE *des* FRANCS-MAÇONS *trahi, & le* SECRET *des* MOPSES *révélé.* 61

IV. LEÇONS *de* PHYSIQUE EXPERIMENTALE, par *Mr. l'Abbé* NOLLET. 80

V. HÆMASTATIQUE, *ou la* Statique *des* Animaux, par *Mr.* HALES; *avec deux Dissertations sur la théorie de l'*Inflammation *& sur la cause de la*Fievre, par *Mr.* DE SAUVAGES. 116

VI. HISTOIRE NATURELLE *des* ABEILLES. 127

VII. REMARQUES *sur la* PRIERE. 159

VIII. OEUVRES *de Mr.* DE VOLTAIRE. Tome VI. 181

IX. LE GUIDE *d'*ANGLETERRE, ou *Rélation curieuse du Voyage de Mr. de* B**. 204

X. NOUVELLES LITTERAIRES. 224

XI. NOUVELLES ACADEMIQUES. 236

CATALOGUE
de quelques
OUVRAGES
Grecs, Latins, ou François, que J. WETSTEIN
a fait imprimer nouvellement.

AUctores Mythographi Latini cum integris Commentariis J. Micyllî, J. Schefferi & T. Munckeri, accedunt T. Wopkenſii Emendationes & conjecturæ, curante van Staveren. 4. cum figuris 1742.

Anatomie de la ſtructura du Corps Humain par Mr. Winſlow, Nouvelle Edition, corrigée, & enrichie des figures. 12. *IV. Vol.* 1743.

L'Art de trouver la Vérité, ou Logique en forme d'Entretiens, par le Père Regnault. 12. 1745.

Cornelii Nepotis vitæ Excellentium Imperatorum, ſine notis, Editio nova emendatior ac elegantior. 24. 1745.

Campagnes Philoſophiques, où Hiſtoire de Mr. de Montcal Aide de camp du Maréchal de Saxe, tirée de ſes propres Mémoires par l'Auteur des Mémoires & avantures d'un homme de qualité. 12. *II Vol.* 1742.

*Le Guide d'Angleterre, ou Relation curieuſe du Voyage de Mr. de B***. Contenant un détail exact de tout ce que la Campagne, & les Principales Villes de ce Royaume ont de plus remarquable. Avec un Expoſition fidèle du genie, & des coutumes de la Nation; & une Deſcription circonſtanciée de la Ville de Londres, & des Amuſemens de Eaux de Tunbridge & d'Epſom. enrichi d'une Carte Géographique pour l'intelligence du Païs.* 8. 1744.

Homeri opera omnia Græce & Latine, accedunt fragmenta græca, juxta editionem emendatiſſimam & accuratiſſimam Samuelis Clarke. 12. II Tomi 1743.

——— Idem Odyſſea, &c. Gr. & Lat. Separatim.

Horatius ex Recenſione Heinſii, ſine notis, editio elegantiſſima ac nitidiſſima, cum Variantibus Bentlei. & Sanadonii. 24. 1743.

Inſtitutions Militaires de Végèce, 8. 1744, *avec fig.*

Livius cum notis integris Vallæ, Sabellici, Rhenani, Geleſii, Loriti, Sigonii, Urſini, Sanctii, Gronoviorum, Fabri, Valeſii & Perizonii, Variorum excerptis, nec non ineditis Gebhardi, Dukeri & aliorum. Curante A. Drakenborch qui & ſuas adjecit, accedunt Supplementa Freinſhemii. 4. VI Tomi 1738. — 1744. 7

——— Idem opus charta magna. 4.

Luciani Samoſatenſis opera omnia Græce & Latine, nova verſione Tib. Hemſterhuſii & Jo. Matth. Geſneri

Græcis

Græcis Scholiis, ac notis omnium proximæ editionis commentatorum, additis Jo. Brodæi, Jo. Jenſii, Ind. Kuſteri, Lamb. Boſii, Hor. Vitringæ, Jo. de la Faye, Ed. Leedes, aliisque ineditis, ac præcipue Solani, Geſneri & Hemſterhuſii, cura Reitzii 4. III Tomi 1743.

———— Idem opus charta magna 4.

Lettres de Calvin a Jaque de Bourgogne, Seigneur de Falais & de Bredam, & a ſon Epouſe Jolande de Brederode; imprimées ſur les Originaux. 8. 1744.

———— *de Critique, de Litterature & d'Hiſtoire, écrites a divers Savans de l'Europe par feu Mr. Gisbert Caper, publiées ſur les originaux & enrichies de Figures* 4. 1742.

———— *Egyptiennes & Angloiſes, ou correſpondence, Hiſtorique, Philoſophique, &c. ſur des ſujets peu communs entre un ſage Egyptien & un ſavant Anglois* 8. 1742.

Martini (Emmanuelis) Eccleſiæ Alonenſis Decani, Epiſtolarum Libri XII. accedunt auctoris Vita a Gregorio Majanſio conſcripta, nec non præfatio Petri Weſſelingii 4. cum figuris.

Rollin Hiſtoire Romaine depuis la fondation de Rome juſqu'à la bataille d'Actium, c'eſt-à-dire juſqu'à la fin de la République. Edit. nouvelle, corrigée & enrichie de figures & du portrait de l'Auteur 12. X Tomes 1742 — 1744.

Synonimes François, leurs différentes ſignifications & le choix, qu'il en faut faire pour parler avec juſteſſe, par Mr. l'Abbé Girard, avec le Traité de la proſodie Françoiſe par Mr. l'Abbé d'Olivet 12. *Nouvelle Edition corrigée* 1743.

Teſtamentum Græcum in quo tum ſelecti Verſiculi 1900 quibus omnes Novi Teſtamenti voces continentur, aſteriſcis notantur; tum omnes & ſingulæ voces, ſemel vel ſæpius occurrentes, peculiari nota diſtinguuntur. auctore Joanne Leuſden, Editio nova accuratiſſime recognita 1740.

———— ———— Idem cum Verſione Latina Ariæ Montani, editio nova ac accuratiſſima. 12.

Traité des Sens par Mr. le Cat, Docteur en Médecine, & Maitre Chirurgien, correſpondent de l'Académie Royale & aſſocié de celle de Chirurgie de Paris, membre de la Société Royale de Londres & de Madrid. Ouvrage curieux & enrichi de figures 8. 1744.

Virgilius ex editione Nic. Heinſii & Pet. Burmanni, editio nitidiſſima & accuratiſſima ſine notis 24. 1744.

BIBLIOTHEQUE
RAISONNE'E
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE.

Pour les Mois

D'AVRIL, MAI & JUIN.

1745.

TOME TRENTE-QUATRE.

Seconde Partie.

A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
MDCCXLV.

BIBLIOTHEQUE
RAISONNÉE
DES OUVRAGES DES SAVANS
DE L'EUROPE.

Pour les Mois d'Avril, Mai & Juin, 1745.

ARTICLE I.

ANTIQUITATES MIDDLETONIANÆ: Germana quædam Antiquitatis eruditæ Monumenta, quibus Romanorum veterum Ritus varii tam Sacri quam Profani, tum Græcorum atque Ægyptiorum nonnulli, illustrantur; Romæ olim maxima ex parte collecta, ac Dissertationibus jam singulis instructa. A CONYERS MIDDLETON S. T. P. Academiæ Cantabrigiensis Protobibliothecario. His Appendicis item loco adjuncta est Mumiæ Cantabrigiensis Descriptio. Londini, apud *R. Manby* & *H. S. Cox*. 1745.

C'est-à-dire:

ANTIQUITE'S MIDDLETONIENNES: *Monumens authentiques de l'Antiquité savan-*

te, qui ſervent à éclaircir diverſes Coutumes tant ſacrées que Profanes des anciens Romains, & quelques-unes des Grecs & des Egyptiens, recueillis autrefois en grande partie à Rome, & accompagnés de Diſſertations particulières ſur chacun d'eux. Par CONYERS MIDDLETON, *Profeſſeur en Théologie, & prémier Bibliothécaire de l'Académie de Cambridge. On a joint en forme d'Appendice la Deſcription de la Momie de Cambridge.* En grand 4. Pag. 266, ſans compter la *Préface*, la *Table des Sujets*, & les *Tailles douces.*

QAnd Mr. *Middleton* ne ſe ſeroit pas déja fait une réputation diſtinguée dans la République des Lettres (*a*), cet Ouvrage & ſur-tout la manière dont il en parle ſuffiroient pour la lui mériter. Il ne donne ſes Recherches que comme des Amuſemens, qu'il ſe permit dans ſa jeuneſſe, & dans le tems que ſa ſanté l'obligeoit à ſe diſtraire & à changer d'air. Peu de Gens euſſent été capables de pareils Amuſemens, & un loiſir ſi bien employé ne peut que nous faire ſouhaiter la promte exécution des engagemens qu'il prend à la fin de ſa Préface. *Mon âge qui s'avance*, dit-il, *m'avertit de m'appliquer à des Etudes plus ſérieuſes & plus convenables à mon caractère. Moins il me reſte de Vie,*

(*a*) Nous avons de lui une *Lettre écrite de Rome, ſur la conformité des Cérémonies du Papiſme & du Paganiſme; la Vie de Cicéron; & les Lettres de Cicéron à Brutus & de Brutus à Cicéron*, traduites & défendues.

Vie, & plus je dois méditer & écrire sur des Sujets propres à confirmer l'espérance d'une Vie future, & à en assurer la possession. Mon but doit être de *contribuer à réformer les Mœurs, & à avancer la Vertu & la Piété; mais surtout de défendre la Religion Chrétienne, source aimable de la bienveillance, de la paix, & du contentement; & de la conserver telle qu'elle descendit autrefois des Cieux, pure, simple, & exemte des fausses gloses, des fraudes papistiques, des superstitions ridicules, & des fureurs du Fanatisme* (*a*). Ceux qui n'auront pas oublié les Ecrits & les Querèles qu'excita le Livre de *Tindal* (*b*), verront bien pourquoi nous avons transcrit ces paroles de Mr. *Middleton*.

Pendant le séjour qu'il fit à Rome, il ne se contenta pas de visiter les Monumens qui s'y trouvent, & qui sont presque les seuls restes de son ancienne grandeur, il voulut encore s'en faire une Collection choisie. Il s'attacha moins à des Morceaux précieux par la matière & par l'Ouvrage, qu'à ceux qui pouvoient lui procurer des Connoissances réelles, & éclaircir

(*a*) *Etenim ætas mea jam ingravescens ad graviora quædam & persona accommodatiora me progredi monet; & quanto minus vitæ mihi reliquum sit, tanto magis ea meditari atque ea scribere, quæ vitæ futuræ spem confirmare, possessionemque nobis præstare queant. Ea nimirum quæ moribus publicis emendandis, & virtuti pietatique propagandæ conducant; quæque Religionem potissimum Christianam, benevolentiæ, pacis, ac gaudii conciliatricem ab omni pravæ mixtura, papistica fraude, anili superstitione, fanatico furore, qualis olim e Cœlo descenderit, puram sinceramque conservare. Ant. Middlet. Præf. p.* XII.

(*b*) Voy. Bib. Rais. Tom. VIII. 2. Part. Art. IX.

cir quelque Coutume ancienne. C'eſt pour expliquer les Antiquités qu'il ramaſſa de cette manière, qu'il compoſa les Diſſertations & qu'il publie à préſent l'Ouvrage, dont on vient de voir le titre.

Ces Diſſertations, de même que les Planches qui en fourniſſent les ſujets, & dont les gravures ſont faites avec tout le gout & tout l'art poſſibles, ſont au nombre de vingt-trois. La I. roule ſur un morceau de Peinture antique. Les Cérémonies de l'Initiation des Enfans ſont expliquées dans la II. On traite dans la III. des divers Ornemens de l'Enfance, qui conſiſtoient en Anneaux, en Bulles, & en Amulètes. La IV. & la V. ont pour objet une Urne ſépulchrale. On prouve dans la VI. que les Lachrymatoires ne ſervoient pas, comme on le dit communément, à recueillir les Larmes des Pleureuſes, mais que de même que d'autres Vaſes qu'on décrit dans la VII. ils contenoient les Parfums employés aux Cérémonies funèbres. Les Lampes ſépulchrales fourniſſent la matière de la VIII. Diſſertation, & la IX. roule ſur les Tablettes des Anciens, ſur les Joueurs de flute, & ſur les jeunes Eſclaves qui ſervoient dans les feſtins. On recherche dans la X. la figure, le culte & les attributs de l'Oiſeau *Ibis* des Egyptiens. *Eſculape* & *Téleſphore* (Dieu de la Convaleſcence) ſont le ſujet de la XI. Diſſertation, & celui de la XII. eſt une Statue d'*Antinoüs* conſidéré comme Dieu. Il eſt queſtion dans la XIII. d'une Statue de *Bacchus*, d'une autre de *Sérapis*, & des Autels domeſtiques. A l'occaſion d'une *Bacchante* on traite dans

dans la XIV. Diſſertation des Fêtes de *Bacchus*. La Deſcription des Patères ſe trouve dans les Diſſertations XV. & XVI. & dans la XVII. on parle d'un bout de Pique, & de deux Inſtrumens d'airain propres à la Sculpture. La Monnoye des Romains, tant fondue que frapée, occupe l'Auteur dans les deux Diſſertations ſuivantes, & il paſſe à leurs Poids dans la XX. On trouve dans la XXI. une ſuite de Pierres gravées, & enfin dans les deux dernières la deſcription de la Momie de Cambridge.

Le choix eſt difficile dans une ſi grande abondance de ſujets ; & notre gout ne décidera pas de celui de nos Lecteurs. Mais comme les Antiquités nous paroiſſent ſur-tout intéreſſantes, par le raport qu'elles ont avec le progrès des Arts & l'Hiſtoire des Mœurs, ce ne ſera qu'à ces deux égards que nous tâcherons de donner une idée de l'Ouvrage de Mr. *Middleton*.

Il s'agit dans la I. Diſſertation d'un morceau de Peinture antique. On a trouvé un bon nombre de morceaux de ce genre (*a*), ſur les murailles des Tombeaux & des Bains des Anciens. On les enlève facilement avec l'Enduit ſur lequel ils ſe trouvent, & les Curieux les conſervent avec ſoin. Celui qui apartient à Mr. *Middleton* eſt le prémier, qui ait été tranſporté en Angleterre ; mais depuis lui Mr. *Mead*, ce

(*a*) En 1722, Mr. le Cardinal de *Rohan* apporta à Paris un morceau de Peinture à fresque trouvé ſur le Lambris d'une voute ſouterraine à Rome. On peut voir la deſcription & l'explication de ce morceau dans l'*Ac. des Inſcr. & des Bel. Lettr.* Tom. V. p. 297. Ed. de Paris.

ce Médecin ſi célèbre dans tous les genres de Littérature, en a fait venir divers autres.

On voit d'un côté la figure du Dieu d'un fleuve. Les attributs en ſont trop marqués pour s'y méprendre, & il ſuffira de dire qu'il répond parfaitement aux Deſcriptions des Poètes:

Lævus arundineæ recubansque ſub aggere ripæ
Cernitur, emiſſæque indulgens Inachus urnæ (a).

A l'autre bout du Tableau paroiſſent deux Hommes aſſez légerement vêtus, & aſſis ſur un banc à l'ombre d'un Arbre. A côté d'eux paroit une Nymphe riante, qui ſe couronne de fleurs. Un petit Garçon en tunique tient un verre, & paroit prêt à boire à la ſanté d'un des Hommes, qui ſe diſpoſe à lui faire raiſon. Une autre Nymphe s'avance vers eux; elle s'appuie ſur une houlette. Sa tête n'eſt pas ſeulement ornée de fleurs; elle ſoutient encore un panier, qui en eſt tout rempli. Un feuillage léger, au milieu duquel eſt une tête de jeune Homme avec des ailes, forme une bordure au-deſſus de ces Perſonnages. Leurs habits ſont ceux que les Romains portoient dans leurs maiſons de campagne; pour les Femmes la *Stole* & le *Pallium*; pour les Hommes la *Tunique* & la *Lacerne*. Mais en voila aſſez pour la deſcription de ces Figures, venons à ce qu'elles repréſentent. Il eſt vrai que notre Auteur n'a ſur ce ſujet rien de certain à nous propoſer; mais ſi l'on veut bien donner aux Interprètes de Pein-

(a) Stat. Thebaid. VI. 274.

Peintures ſi anciennes le même privilège d'imaginer, qu'on ne refuſe pas aux Peintres, il nous communique deux différentes explications toutes deux auſſi ingénieuſes que naturelles.

Parmi les Fêtes des Romains, il y en avoit une qu'ils célébroient aux Ides de Mars, ſur les bords du Tibre, & qui répondoit en partie à celle de notre nouvelle Année. Rien de plus aimable que cette Fête, s'il en faut croire *Ovide* (*a*) :

Idibus eſt Annæ feſtum geniale Perennæ
Haud procul à Ripis, advena Tybri, tuis
Plebs venit, ac virides paſſim disjecta per herbas
Potat & accumbit cum pare quisque ſua
. . . . . .
Sole tamen vinoque calent, annosque precantur
Quot ſumant cyathos, ad numerumque bibunt.

Mais quoi, n'eſt-ce pas là l'occupation de nos Perſonnages? Les feuilles naiſſantes, les fleurs champêtres déſignent la ſaiſon du Printems. Le Dieu du fleuve c'eſt le *Tibre*. Une Famille eſt raſſemblée ſur ſes bords; elle y rit; elle y boit. Le génie du lieu leur applaudit; il leur inſpire l'aimable gaité; il la partage avec eux. Malheureuſement la tête d'un des Hommes eſt ceinte d'un Bandeau, ornement affecté aux Dieux, aux Rois, & aux Empereurs. Mais s'attendroit-on à trouver une exacte régularité dans des Fêtes ruſtiques, & ne ſait-on pas que les Anciens ſe plaiſoient à repréſenter les actions de leurs Dieux, & à prendre leurs vêtemens.

Que

(*a*) Faſt. III. 523.

Que ſi cependant cette difficulté vous arrête, ou plutôt ſi une pareille repréſentation vous paroit mal placée dans un Tombeau, (peut-être les Commentateurs trouveront-ils au contraire une merveilleuſe convenance dans ce choix), voici une autre interprétation toute auſſi vraiſemblable. Rappellez-vous les champs *Eliſées* des Poètes. Qu'y vit le bon *Enée* que vous ne voyez dans ce morceau? Ce ne ſont que Prés fleuris, qu'Eaux tranſparentes, que Berceaux de verdure, que Chants, que Dances, que Banquets.

Conſpicit ecce alios dextra lævaque per herbam
Veſcentes, lætumque choro Pœana canentes,
Inter odoratum lauri nemus; unde ſuperne
Plurimus Eridani per Sylvam volvitur amnis.
. . . . . .
Nulli certa domus, lucis habitamus opacis
Riparumque toros, & prata recentia rivis
Incolimus (*a*).

L'honneur du Bandeau ou du Diadème étoit accordé à ces Hommes rares, qui s'étoient diſtingués pendant leur vie par leurs Vertus, par leurs Talens, & ſur-tout par leurs Bienfaits.

Omnibus his nivea cinguntur tempora vittis (*b*).

Aucun des morceaux de Peinture, qu'on trouve ſur les lambris des Tombeaux & des Bains, n'avoit le mérite des Tableaux des grands Pein-

(*a*) Virg. Æneid. VI. 656 & 673. (*b*) Ibid. 665.

Peintres. Comme la nature du lieu n'y promettoit pas assez de constance à leurs Ouvrages, ils reservoient leurs soins aux Tableaux, qu'ils croyoient devoir leur survivre & leur assurer une réputation éternelle. *On ne voyoit aucune Peinture d'*Apelle *sur des Lambris; on ne s'amusoit pas à peindre sur des murailles, & les seuls Peintres qui ont brillé, ce sont ceux qui ont fait des Tableaux* (*a*). Malgré cette règle que

(*a*) *Nulla in tectoriis* Apellis *pictura erat, nec parietes iis temporibus pingere libebat; nec ulla Artificum gloria nisi eorum qui Tabulas pinxere.* Plin. *Hist. Nat.* XXXV. 9. C'est ainsi que Mr. *Middleton* cite ce passage, apparemment de mémoire; car si l'on consulte l'Original, on trouvera que *Pline* s'exprime de cette manière. *Sed nulla gloria Artificum est, nisi qui Tabulas pinxere; eoque venerabilior adparet Antiquitas. Non enim Parietes excolebant Dominis tantum, nec Domos uno in loco mansuras, quæ ex incendiis rapi non possent. Casula* Protogenes *contentus erat in hortulo suo. Nulla* Apellis *in tectoriis pictura erat. Nondum libebat parietes totos pingere. Omnium eorum Ars urbibus excubabat; pictorque res communis terrarum erat.* Ce qui est bien différent. Car 1. il ne s'agit là que de Lambris de maisons particulières, & surtout de celles des Peintres mêmes. Protogène *étoit content d'une petite loge dans son jardin.* Apelle *n'avoit aucun morceau de Peinture sur ses Lambris. Pline* ne dit rien des Edifices Sacrés ou Publics, tels que les Tombeaux & les Bains. 2. Il parle de *murailles toutes couvertes de peintures*, & non de celles, sur lesquelles il n'y en auroit eu que quelques morceaux d'enchassés. 3. Enfin il oppose le prémier âge de la Peinture chez les Grecs, à l'usage & au luxe des Romains. „ Autrefois, vent-„ il dire, les grands Peintres ne plaçoient pas leurs „ Chefs-d'œuvre sur des murailles de maison, que mil-„ le accidens pouvoient détruire; mais à présent on „ n'épargne rien pour l'embellissement des Palais des „ Particuliers, sans s'embarasser si les morceaux les plus „ curieux survivront à la ruine de ces Edifices ".

que Mr. *Middleton* croit générale, le morceau qu'il conſerve ne manque pas de beautés. Les Figures en ſont aſſez bien diſpoſées; les Couleurs en paroiſſent vives; & les Proportions n'y ſont pas mal obſervées. Tout cela lui fait croire qu'il doit être antérieur au Siècle de *Conſtantin*, Siècle où les Arts étoient fort déchus, comme il paroit par l'Arc de triomphe de cet Empereur.

Mais l'attente des Peintres a été vaine. Leurs Tableaux ont péri. Les Peintures des Lambris au contraire défendues des injures de l'air & de l'humidité, par les ruines mêmes des Edifices où elles ſe trouvoient, ſe ſont conſervées pendant une longue ſuite de Siècles. Il ſeroit donc injuſte de décider ſur ces foibles reſtes, que la Peinture ancienne ne répondoit pas à la Sculpture. Ces deux Arts ſe ſont toujours donné la main; ils ont dû marcher d'un pas égal. La différence qu'il y a, c'eſt que les bons Ouvrages des grands Peintres ne ſont plus, au-lieu que ceux des Sculpteurs durent encore, & ſeront toujours admirés.

Qu'on me permette cependant de le dire, il reſte ici quelque difficulté. Notre Savant remarque dès le commencement de ſa Diſſertation, que l'Enduit des murailles peintes à freſque étoit fait avec un art admirable. Le Marbre même n'eſt pas plus dur. *Cicéron* dans une Lettre à ſon frère dit qu'*il mettra tous ſes ſoins pour que ſon Lambris ſoit achevé* (*a*). Remarquez qu'il ne s'agit que du Lambris de la maiſon

(*a*) L. III. c. 1. §. 1.

maiſon d'un Particulier. Il eſt vraiſemblable qu'on avoit de tout autres attentions, lorſqu'il étoit queſtion de Tombeaux de Famille, ou d'Edifices publics. Les ruines mêmes des Tombeaux & des Temples des Romains montrent qu'ils n'avoient rien épargné pour les orner & pour les rendre durables. Or eſt-il naturel, qu'ils n'euſſent pas pouſſé la magnificence, juſqu'à employer les plus fameux Peintres, pour l'embeliſſement de ces Demeures Sacrées de leurs Ancêtres & de leurs Dieux? Dira-t-on que les Lambris des Anciens étoient moins propres que leurs Tableaux, à conſerver de bonnes Pièces de Peinture? Mais les Tableaux étoient de bois, & ne pouvoient que ſoufrir des Vers & de la Pourriture, au-lieu que l'Enduit des murailles, & ſur-tout celui des Voutes ſouterraines étoit à l'abri de ces inconvéniens. Les Romains mêmes pouvoient-ils ignorer cet avantage de leurs Lambris? *Pline* fait mention des Peintures à freſque des Temples d'Ardée, de Lanuvium, & de Céré, comme conſervant toute leur fraicheur, quoiqu'antérieures à la Ville de Rome, & agées de plus de huit Siècles, au-lieu que la fameuſe *Vénus* d'*Apelle* peinte plus de trois cens ans après ces fameux morceaux, avoit été rongée des Vers dès le Siècle d'*Auguſte* (*a*).

Quoiqu'il en ſoit, & que les Anciens ayent ou n'ayent pas perfectionné la Peinture autant que les autres Arts, ils en ont au moins connu les divers genres. L'art de peindre ſur le verre

(*a*) Plin. *ibid.* 8 & 17.

verre ne leur étoit pas inconnu. C'eſt ce qui paroit par divers Monumens, & entr'autres par une Urne ſépulchrale, que Mr. *Middleton* décrit dans ſa IV. & V. Diſſertation. Ce morceau eſt rare. Déja il n'y a peut-être que quatre ou cinq Urnes de verre qu'on ait ou recouvrées ou décrites, & parmi ces dernières il n'y a que celle de Mr. *Middleton*, qui ſoit ornée de Peintures. On voit au fonds le portrait du Mort, qui étoit un jeune Homme. Tout autour paroiſſent diverſes Figures, & aux deux côtés deux Cyprès. On ſait que cet Arbre étoit conſacré aux Funerailles, ſoit parce qu'*il ne recroit plus après avoir été coupé* (*a*), ſoit parce que l'odeur de ce bois, qu'on bruloit dans les enterremens, empêchoit que *celle du Cadavre ne fit de la peine à l'Aſſemblée* (*b*).

Linquenda Tellus & Domus & placens
Uxor, neque harum quas colis arborum
Te præter inviſas Cupreſſos
Ulla brevem Dominum ſequetur (*c*).

Entre les deux Cyprès on voit d'un côté deux Perſonnages Symboliques. L'un eſt *Cupidon* devant un Autel, où il fait quelques encenſemens; l'autre eſt apparemment *Pſyché*. C'eſt une

(*a*) Feſt. *in voc.* Cupreſſ.
(*b*) Varr. *à* Serv. *cit. ad Æneid.* VI. 216.
(*c*) Horat. *Od.* II. 14. Voici comment *Chaulieu* a imité une partie de ce paſſage.

—— De ces arbres dont exprès
Pour un doux & plus long uſage
Mes mains ornerent ce boccage
Nul ne me ſuivra qu'un Cyprès.
La ſolitude.

une figure de Femme avec des ailes de Papillon. Les Anciens repréſentoient de cette manière l'Ame humaine. Les transformations du Papillon, & ſa dernière vie aérienne leur paroiſſoient fournir des emblèmes aſſez juſtes de la nature immortelle de l'Ame. Le mot ψυχὴ, qui ſignifioit également chez les Grecs l'*Ame* & le *Papillon*, leur donna peut-être lieu de chercher des raports entre l'une & l'autre, ou plutôt ces raports produiſirent la conformité du nom. *Pſyché* paroit s'avancer vers Cupidon, & Mr. *Middleton* conjecture qu'on vouloit exprimer par-là, que l'Ame ſéparée du Corps cherchoit à ſe rejoindre à *Cupidon*, ou à l'*Amour* comme à ſon ſouverain bien. Les Figures qu'on voit de l'autre côté du Vaſe ſont moins intéreſſantes. Il s'agit d'un Boufon, qui porte un Cyprès, apparemment pour le mettre ſur le Bucher. On voit enſuite une Femme, qui tient un petit baſſin plein de Parfums ou d'Alimens pour le ſouper funèbre, & enfin un Joueur de flutte, qui détourne la tête, attitude ordinaire à ceux qui mettoient le feu au Bucher.

Ce n'étoit pas ſeulement à leurs enterremens que les Romains avoient des Boufons & des Joueurs de flutte; ils en avoient encore à leurs feſtins. Les Auteurs font quelquefois, quoique rarement, mention d'une eſpèce particulière de ces Joueurs, très commune, ſur-tout chez le petit Peuple, & qu'on nommoit *Aſcaulai* ou *Utricularii* (*a*). Mr *Middleton* conſerve une petite Statue, qui peut-être eſt la ſeule de cette eſpèce,

(*a*) Mart. *Epigr.* X, 3.

eſpèce, qui ſoit venue juſqu'à nous. Elle repréſente un de ces Boufons avec l'Inſtrument dont ils jouoient, & qui a quelque raport avec une Cornemuſe. *Néron*, qui ſe piquoit d'exceller dans tous les genres de Muſique, avoit déclaré vers la fin de ſa vie, qu'il vouloit paroître dans les Jeux publics, ſous la forme d'un Joueur de cette eſpèce. Il s'en faut bien, que les honnêtes Gens euſſent de ces Boufons & du divertiſſement qu'ils pouvoient donner, la même idée que le Peuple. Le Père de *Pline* ayant écrit à ſon fils, qu'il s'étoit fort ennuié à un feſtin, où il s'étoit trouvé de ces Boufons, ſon ſage fils dans ſa réponſe le prie de relacher un peu de ſa ſévérité, & de ne pas choquer le gout, quoique mauvais, du Public. *Combien n'y-a-t-il pas de Gens*, ajoute-t-il, *qui traitent d'inſipides ou d'importunes les choſes qui nous charment? Combien qui, dès qu'ils voyent entrer un Lecteur, un Joueur de Lire, ou un Comédien, ſe diſpoſent à partir, ou ne reſtent à table qu'avec le même ennui, que vous aviez à la vue de ces abominations*, (*car c'eſt ainſi que vous les nommez*)? *Ayons donc quelque indulgence pour les amuſemens des autres, ſi nous voulons qu'ils en ayent pour les nôtres* (*a*). J'aimerois mieux reſſembler à *Pline* qu'à ſon Père.

Une petite Statue d'airain, non moins originale que la précédente, fournit à Mr. *Middleton* le ſujet de ſa XIII. Diſſertation. Cette Statue eſt de l'ordre de celles d'*Hermès*; c'eſt-à-dire qu'elle ne conſiſte qu'en une Tête ſur une eſpèce

(*a*) *Epiſt.* IX. 17.

eſpèce de Colonne quadrangulaire, qui décroi inſenſiblement. Le Boiſſeau qui eſt ſur ſa tête fait conjecturer qu'elle eſt de *Sérapis*. Cet emblème ſe voit rarement à d'autres Statues, & ſe trouve conſtamment à celles de ce Dieu. Il eſt vrai que ſon viſage jeune & ſans barbe paroit mieux convenir à un *Bacchus* ou à un *Apollon* qu'à *Sérapis*, qui eſt preſque toujours repréſenté barbu, de même que *Jupiter* & qu'*Eſculape*. Mais *Sérapis* tenoit chez les Egyptiens la place de pluſieurs autres Dieux, & ſur-tout d'*Apollon* ou du Soleil. Auſſi le repréſentoit-on d'ordinaire avec des rayons d'or, qu'on appelloit les cheveux du Soleil, & dans notre Statue on voit une eſpèce de Couronne uſée, où l'on diſtingue quelques points, qui pourroient bien être les reſtes de cette ancienne chevelure.

Le culte de *Sérapis* ne s'introduiſit à Rome que dans les derniers tems de la République. Le Sénat fit démolir les Temples, qu'on lui avoit érigés, & ordonna qu'on ne lui en conſtruisît que hors de la Ville. *Agrippa* étendit cette défenſe juſqu'à cinq cent pas des murailles, & *Tibère* confondit ces cultes Egyptiens avec ceux des Juifs, dans la condamnation qu'il fit des uns & des autres. Les choſes changèrent bientôt de face. *Veſpaſien* qui, diſoit-on, avoit rendu la vue à un Aveugle à Alexandrie, par l'avis & par le ſecours de ce Dieu, le fit recevoir à Rome, & nous en voyons l'image ſur les Médailles de ſes fils *Tite* & *Domitien*, de même que ſur pluſieurs Anneaux. Alors on érigea des Temples magnifiques à *Sérapis*,

on lui donna les noms de grand Dieu, de Dieu invincible, on l'invoqua de même qu'*Eſculape*, comme le Dieu de la Médecine & l'Auteur de la Santé. Les Prêtres de ces deux Dieux, abuſant du penchant du Peuple à la ſuperſtition, publioient qu'*Eſculape* & que *Sérapis* guériſſoient les Malades qu'on portoit dans leurs Temples, en leur révélant par des Songes & par des Inſpirations nocturnes, les Remèdes qui leur convenoient. Manquoient-ils de ſuccès, c'eſt que les Patiens n'étoient pas dignes de recevoir du ſoulagement ; réuſſiſſoient-ils, tout rétentiſſoit de la gloire de ces Divinités ſalutaires. On leur faiſoit des Préſens, & l'on gravoit ſur des Tables pendues dans le Temple le genre de la Maladie, & la manière de la guérir. Les vrais Médecins & ſur-tout *Hippocrate* profitèrent de ces Inſcriptions ; ils recueillirent les divers Cas, & formèrent un Corps de Médecine de ces Membres diſperſés.

Qu'on ne ſoit pas ſurpris au reſte qu'il ſe trouve un ſi grand nombre de petites Statues de Dieux ou de Héros, parmi les reſtes de l'Anquité. Dans toutes les Maiſons, mais ſur-tout dans celles des Perſonnes diſtinguées, il y avoit un Sanctuaire, où l'on raſſembloit un grand nombre de Statues de ce genre. C'eſt-là que chaque Famille faiſoit ſes dévotions particulières. On plaçoit même dans les Chambres quelques-unes de ces Statues, & ſans doute que les Dieux ainſi privilégiés étoient ceux auxquels on avoit le plus de foi. Delà l'épithète de *Cubiculaires* qu'on leur donnoit ; c'étoit les *Lares* & les *Pénates*. On ne ſe bornoit pas même

aux

aux Dieux, on conſervoit avec le même ſoin les Statues des Grands-hommes. *Suetone* raporte qu'une Statue d'*Auguſte*, qu'il avoit donnée à *Adrien*, avoit été placée par cet Empereur au rang des *Cubiculaires* (*a*). *Aléxandre Sévère* réuniſſoit dans ſon Sanctuaire, *Apollonius*, *Chriſt*, *Apollon* & *Orphée* (*b*).

Dans les Sanctuaires, dont nous venons de parler, ſe trouvoient de petits Autels propres à bruler de l'Encens, à faire des Libations, & à préſenter des Mêts ou des Couronnes aux Dieux:

O parvi noſtrique Lares, quos thure minuto
Aut farre aut tenui ſoleo exornare Corona (*c*).

Mr. *Middleton* nous donne la figure & la deſcription d'un de ces Autels. Sa baſe, en forme de Trépié, montre qu'il étoit deſtiné à des uſages Sacrés, & le chapiteau rond & concave, qui s'élève au-deſſus ſur une eſpèce de tige, n'a guère pu ſervir qu'à recevoir de l'Encens. Du reſte ſa figure eſt des plus élégantes. Sur un Modèle pareil ſe fabriquent encore nos Meubles du meilleur gout. C'eſt en effet ſur ces reſtes précieux que nos Ouvriers modernes ſe ſont formés, & *ils ont toujours aquis d'autant plus de gloire qu'ils ont imité plus exactement les Anciens* (*d*).

Si ces Cérémonies des Romains font peu d'honneur à leurs lumières, quelques-unes de leurs

(*a*) *In* Auguſt. VII.
(*b*) Lamprid. *in* Alex. Sever. XXIX.
(*c*) Juven. IX, 137. (*d*) *Ant. Middlet.* pag. 159.

leurs Fêtes nous donnent encore moins bonne opinion de leurs mœurs. Les *Orgies*, dont on nous donne une idée dans la XIVe Diſſertation, ſont certainement de ce nombre. Les Femmes s'y faiſoient gloire d'une eſpèce de folie, dont ſans doute le Vin étoit le principe & l'objet. Leurs mouvemens, leurs geſtes, leurs hurlemens devoient leur origine à cette ſainte ou plutôt profane fureur. Delà le nom de *Bacchantes* ou de *Ménades* qu'elles portoient. Le tems de la Nuit conſacré à leurs Solennités donnoit lieu aux excès les plus honteux. Auſſi les proſcrivit-on à Rome & par toute l'Italie. Mais la Licence & avec elle les Fêtes de *Bacchus* reprirent le deſſus. Ce qu'il y a peut-être de ſurprenant, c'eſt que les Dames ayent cherché à s'immortaliſer par leur attachement à ce Culte *Bacchique*. Les petites Statues, qui nous reſtent des *Bacchantes*, paroiſſent avoir été faites d'après nature, & elles repréſentoient, ſelon toutes les apparences, les Femmes qui ſe diſtinguoient dans ces Myſtères. On trouve autour de la tête de ces *Bacchantes* une Couronne de Lierre, & les Auteurs concourent à nous apprendre, que cette Herbe étoit conſacrée au Dieu du Vin.

Cur Hedera cincta eſt? Hedera eſt gratiſſima Baccho (*a*).

A en croire *Athénée*, les Perſonnes, dont la tête trop foible commençoit à ſe reſſentir des fumées

(*a*) Ovid. *Faſt.* III. 767.

fumées du Vin, trouvoient du ſoulagement à ſe la lier, & ſe ſervoient pour cela de rameaux de Lierre. Cet arbriſſeau croit preſque par-tout. Sa forme & ſa verdure ſont aſſez agréables; il n'a point d'odeur & il rafraichit. On fit enſuite un ornement de ce qui d'abord n'étoit qu'un Remède (*a*). Mais faut-il prêter des vues raiſonnables à des Gens, qui s'en propoſoient de toutes différentes? & n'eſt-il pas plus naturel, qu'ils n'employoient le Lierre, que parce qu'ils lui croyoient un Eſprit enivrant, qui diſpoſe à des tranſports de gaité & de folie (*b*). *C'eſt peut-être*, ajoute un peu malignement Mr. *Middleton*, *à cauſe de l'ivreſſe ou de l'enthouſiaſme, que le Lierre de même que le Laurier peut produire, qu'on en faiſoit l'ornement des Savans & ſur-tout des Poëtes* (*c*).

Avant que l'uſage du Fer fût connu ou du moins commun chez les Romains, ils ſe ſervoient d'Armes d'Airain. Ce tems ne dura guère; car *Ennius* fait déja mention d'Epées & de Piques de Fer:

Haſtati ſpargunt Haſtas, fit ferreus imber (*d*).

L'art

(*a*) Ovid. Faſt. XIII, 5.

(*b*) Plut. *Sympoſ.* 1. Plin. *Hiſt. Nat.* XXIV, 10. Le Médecin *Cœlius Aurelianus* eſt du même avis. I, 16. Voici ſes paroles, *Hedera cum bibitur mentis errorem inducit.* Au reſte Mr. *Middleton* nous avertit, qu'il doit toutes ces autorités à ſon ſavant Ami Mr. *Heberden* Médecin à Cambridge.

(*c*) *Ant. Middlet. p.* 163, 164. Delà vient qu'on nomme preſque indifféremment cette eſpèce de Lierre, *Hedera Poetica, Hedera Dionyſias aut Bacchica.*

(*d*) *Fragm. p.* 81. *Ed. Amſt. & paſſim.*

L'art même d'endurcir le Fer s'introduiſit de bonne heure, puiſque *Lucrèce* en parle:

Humor aquæ porro ferrum condurat ab igni (*a*).

Enfin le même Poète nous apprend que les Inſtrumens de Fer ſuccédèrent à ceux d'Airain:

Inde minutatim proceſſit ferreus Enſis,
Verſaque in opprobrium ſpecies eſt Falcis ahenæ
Et ferro cœpere ſolum proſcindere terræ (*b*).

On croiroit donc que la Pointe d'Airain d'une Pique, que Mr. *Middleton* décrit dans ſa XVII Diſſertation, eſt de la prémière antiquité, ſi l'on ne ſavoit que même dans le tems qu'on ſe ſervoit de Fer pour les Inſtrumens durs & tranchans, on ne laiſſoit pas que d'employer preſque indifféremment l'Airain. *Virgile*, qui dans quelques endroits parle d'Armes de Fer (*c*) fait mention dans d'autres de Boucliers, d'Epées, & de Proues d'Airain (*d*). Les Commentateurs de ce Poète diſent à la vérité que ces expreſſions ſont Poétiques, & que le mot d'*Æs* commun à tous les Métaux doit ſignifier le Fer dans les endroits en queſtion. Mais le nombre de ces Inſtrumens d'Airain trouvés dans les ruines de Rome, & l'autorité de *Cicéron* (*e*) renverſent cette opinion.

Suivant quelques Auteurs, les playes d'Armes d'Airain ſont moins de mal & ſe guériſſent plus aiſément que celles d'Armes de Fer, parce que l'Airain a une Vertu Médicinale, qu'il

(*a*) VI, 968. (*b*) V, 1292, 1286, &c.
(*c*) *Æneid.* XII, 124, 165. (*d*) *Ibid.* VII, 743. IX, 122.
(*e*) *De Legib.* II, 18.

qu'il tranſmet à la playe (*a*). On ſait la fable de *Télèphe*, qui bleſſé par *Achille* fut guéri par la rouille de la Lance, dont il avoit été bleſſé (*b*). Seroit-ce donc par une raiſon d'humanité, qu'on ſe ſervoit d'Armes d'Airain, lors même qu'on en avoit de Fer? Mais cette penſée déja bien ſubtile nous laiſſe dans l'embaras, ſur l'uſage qu'on faiſoit indifféremment d'Inſtrumens de Fer ou d'Airain pour la Sculpture. Il vaut donc mieux avouer avec Mr. *Middleton*, notre ignorance ſur ce ſujet, que de chercher des raiſons myſtérieuſes, où peut-être il n'y en avoit aucune.

Que ſi l'on eſt curieux de deviner l'âge de la Pique, qui a fourni la matière de cet Article, voici ce que Mr. *Middleton* nous donne comme une ſimple conjecture, & qui en effet n'eſt pas autre choſe. *Comme ce bout*, dit-il (*c*), *eſt très aigu, & qu'il eſt en même tems conſumé par la rouille, je ne ſai ſi l'on ne pourroit pas dire, qu'il a été trouvé dans quelqu'un de ces Champs fameux, où l'on combattit pour le ſort de Rome, ſavoir à ceux de Pharſale, de Modène, ou de Philippes, ſuivant cette célèbre prédiction de* Virgile.

Scilicet & tempus veniet, quo finibus illis
Agricola incurvo terram molitus aratro
Exeſa inveniet ſcabra rubigine pila (*d*).

La

(*a*) Plut. *Sympoſ.* III. *C. ult.* C'eſt d'après *Ariſtote*, qu'il raporte cette prétendue vertu.

(*b*) Ovid. *Met.* XIII, 171. Propert. II, 1. Plin. *Hiſt. Nat.* XXXIV, 15.

(*c*) *Ant. Middlet. p.* 162. (*d*) *Georgic.* I, 493.

La néceſſité de finir nous oblige de paſſer tout d'un coup aux deux dernières Diſſertations. On y trouve la deſcription de la Momie de *Cambridge*, & quelques nouvelles idées ſur les Momies en général.

Les Cofres ou les Boetes des Momies ſont compoſées de deux pièces de bois creuſées & unies de manière, qu'elles s'ajuſtent à la figure & à la grandeur du Cadavre. L'extérieur de ces Boetes repréſentoit le défunt, & la ſculpture du viſage étoit ornée des couleurs de la nature. On gravoit d'ailleurs ſur ces Cofres des images & des caractères hieroglyphiques. On les mettoit enſuite dans des Sepulchres magnifiques, ou, ce qui arrivoit auſſi ſouvent, on les rangeoit chez ſoi le long des murs des apartemens. Un principe de vanité plus qu'un ſentiment de gratitude & de vénération engageoit les Egyptiens à conſerver ainſi ces reſtes de leurs Ancêtres, comme des monumens de la grandeur & de l'antiquité de leurs Familles.

Je ne m'arrête pas à l'explication d'une eſpèce de Pointe, qu'on trouve au menton des Momies des deux Sèxes, & qui par conſéquent ne ſauroit être la Barbe. Qu'elle ſoit, comme le conjecture Mr. *Middleton*, la feuille de l'herbe *Perſée* conſacrée à *Iſis*, & deſtinée à rendre cette grande Divinité des Egyptiens favorable à leurs morts, c'eſt ce qui me paroit auſſi incertain que peu intéreſſant. Je n'en dis pas autant de l'origine de la Peinture & de la Sculpture, que notre Auteur dérive des Momies. Les Grecs tirèrent leurs arts de l'Egypte; & leurs anciennes Statues ont une forme

me approchante de celles des Momies. Ce ſont celles d'*Hermès*, dont nous avons déja parlé (*a*). Mais les Grecs ne s'en tinrent pas à ces Modèles groſſiers ; ils prirent la Nature pour guide, & ſurent bientôt exprimer non ſeulement les actions & les geſtes, mais même la grace du Corps, & les paſſions de l'Ame. Les Egyptiens, au contraire, quoiqu'inventeurs de la Sculpture, ne la perfectionnèrent jamais. Ils apprirent à faire des Statues complètes, mais non à leur donner un air aiſé & naturel. Ils conſervèrent toujours l'idée de leurs Momies. Les bras de leurs Statues pendent aux deux cotés, & les piés ſont joints comme s'ils étoient envelopés de langes.

Les Corps mêmes qu'on enfermoit avec tant de ſoin, & qu'on croyoit rendre immortels par les Baumes dont on les enduiſoit, ſont depuis longtems réduits en poudre. Il y a donc lieu de douter ſi l'art d'embaumer étoit auſſi excellent qu'on nous le repréſente, & voici les raiſons que Mr. *Heberden*, & après lui Mr. *Middleton* nous donnent pour autoriſer ce doute.

Les Baumes des Anciens n'étoient guère que des Huiles ou du Vin, où l'on mettoit infuſer des herbes & des fleurs. Les Aromates précieux des Indes étoient inconnus en Egypte, ou ne pouvoient pas facilement y être tranſportés. On nous dit à la vérité (*b*) qu'on ſe ſervoit de Canelle, pour embaumer ; mais elle étoit au tems même de *Cléopatre* auſſi rare & auſſi précieuſe que l'Or, les Perles, &

(*a*) Ci-deſſus, *pag.* 256. (*b*) Diod. Sic. *Bib. Hiſt.* I, 91.

& les Diamans (*a*). Il eſt donc probable qu'on ne l'employoit ni communément, ni en grande quantité, non plus que la Myrrhe & le Baume de Galaad. Les principaux ingrédiens dont on ſe ſervoit étoient la Réſine des Cèdres, & l'Aſphalte, ſorte de Bitume, qui ſurnage ſur les Lacs en Egypte. Ceux qui ont examiné les anciennes Momies n'y ont trouvé autre choſe (*b*), & il me ſemble qu'à la réſerve de l'odeur, les Parfums les plus exquis avoient peu d'avantage ſur ce Bitume commun.

Diodore de Sicile a beau dire que les Momies *retenoient la figure & les traits des Perſonnes embaumées, & qu'on y retrouvoit juſqu'à leurs paupières & à leurs ſourcils* (*c*). Comment cela ſe pouvoit-il, puiſque les Cadavres étoient envelopés de linges depuis la tête juſqu'aux piés, & qu'on ne pouvoit en appercevoir la moindre partie? Il faut donc entendre ces expreſſions de l'Hiſtorien, des Boetes mêmes des Momies, qui, comme nous l'avons vu, exprimoient exactement le viſage des Perſonnes, qui y étoient renfermées.

Hérodote eſt plus précis ſur ce ſujet; & l'idée qu'il nous donne de l'art d'embaumer paroit d'autant plus véritable qu'elle eſt plus ſimple. *On ôtoit*, dit-il (*d*), *le Cerveau & les Viſcères du Cadavre; on le couchoit enſuite pendant ſeptante jours dans du Nitre*, (le *Nitre* des Anciens n'étoit que la cendre d'Herbes calcinées);

(*a*) Plut. *in* Anton. ſub fin.

(*b*) Kircher. *Oed. Ægypt. Vol.* III. *pag.* 397. Pocock *Travels, L.* V. *C.* 5. &c. (*c*) *Ibid.* (*d*) II, 86.

cinées); *& la Chair rongée par le Nitre s'enlevoit, de manière qu'il ne reſtoit que la Peau & les Os.* Toutes nos Momies répondent à cette deſcription. Ce ne ſont que des ſquelètes enduits de Bitume ou de Poix (*a*).

Rien donc de plus imaginaire que leur vertu Médicinale. Le prétendu aſſemblage d'Aromates, ſur lequel on la fonde, ſe réduit à un peu de Bitume, & à quelque pouſſière de Peaux & d'Oſſemens confondus dans des reſtes de linges brulés & pourris. Les faiſeurs de Momie n'étoient ſans doute que des Charlatans, qui, pour ſe faire mieux payer, élevoient leur art beaucoup plus qu'il ne le méritoit. Le déſir de l'Immortalité a toujours flatté les Hommes. Les Embaumeurs dans les prémiers Siècles, & les Poëtes dans tous les tems, ont également cherché à en profiter, & ce n'eſt qu'à des cauſes étrangères, qu'on doit imputer le manque de ſuccès des derniers:

Mæonides nullas ipſe reliquit opes (*b*).

ARTICLE II.

PINACOTHECA SCRIPTORUM noſtra ætate Literis illuſtrium, exhibens Imagines & Elogia.

C'eſt-à-dire:

RECUEIL *de Portraits & d'Eloges de pluſieurs Ecrivains de nos tems, qui ſe ſont rendus illuſtres par leur érudition.*

Les

(*a*) Shaw *Travels into Ægypt. p.* 424. (*b*) *Ovid.*

LEs Vies ſont de la façon de Mr. *Jaques Brucker*, Miniſtre du St. Evangile à *Augsbourg*, & les Portraits, gravés en mezzotento, de Mr. *Jaques Haid*, Peintre & Graveur de la même Ville. L'Ouvrage eſt partagé en Décades. La prémière a paru en 1741, & la dernière en 1745, & on en attend une cinquième pour l'année 1746. Il a paru en Latin & en Allemand, & l'une & l'autre Edition eſt imprimée *in folio*, chez le Graveur, qui en a fait les fraix.

Nous avons pluſieurs Ouvrages à peu près dans le gout de celui dont nous allons parler, & celui du *P. Nicéron* en eſt une eſpèce d'abrégé. Mais le Recueil de Mr. *Brucker* en diffère par pluſieurs articles eſſentiels. Comme il ne s'eſt propoſé d'écrire que les Eloges des Savans actuellement en vie, il a pu éviter cette infinité de fautes, que l'on trouve dans preſque tous les Livres de cette eſpèce, & qui ſont compilés à la hâte ſur des Mémoires trop poſtérieurs ou trop imparfaits. Toutes les Vies de ſon Recueil ont été fournies par les Auteurs mêmes. On eſt donc ſûr que les dates en ſont juſtes; que les catalogues de leurs Ouvrages ſont complets, & que leurs perſonnes ſont diſtinguées de celles de tout autre Savant de même nom. Il eſt vrai cependant, que leurs vies ne ſe trouvent pas complètes, & que la nature de l'Ouvrage demande des ſupplémens.

D'un autre côté ceux qui aiment à connoître les phyſionomies des Auteurs, peuvent eſpérer avec raiſon de les poſſéder plus au juſte, que dans tout autre Ouvrage du même gout. Les Originaux viennent des Auteurs mêmes, & un habile

habile Graveur n'a rien négligé pour exécuter au juſte ce que le Peintre lui a fourni. Je ne doute point, que quelque railleur ne trouve une eſpèce de ridicule à cette curioſité de connoitre les Auteurs par leurs viſages. On dira, que l'unique manière utile de faire connoiſſance avec les Savans, eſt celle de lire leurs Ouvrages; que des traits réguliers n'ajoutent rien à la force des raiſonnemens, & qu'une phyſionomie de Silène n'a pas empêché *Socrate* d'être l'Apôtre de la Vertu.

Je conviens de ces remarques, mais on voit tous les jours des curieux, qui s'empreſſent à former des portefeuilles d'Eſtampes, & des Recueils de viſages, ſans aucune deſcription. Y auroit-il abſolument de la folie à cette eſpèce de curioſité? On peut dire en leur faveur, que la phyſionomie d'un homme annonce preſque toujours ſon caractère. L'Orgueil, le caractère ſolide, le modeſte, le fin, le bon, le médiocre, ont des traits, qui en ſont les chifres, & qui ne trompent que rarement. Sur ce pié-là la ſimple vue d'un portrait pourra nous fixer ſur le caractère d'un Auteur, & nous le dépeindre ſans attendre la lecture, ſouvent pénible, & que l'on renvoie de jour en jour, lorſque l'Ouvrage eſt trop vaſte, ou trop ſolide.

Aprochons-nous de notre but. Les Vies que nous donne Mr. *Brucker*, ſont de véritables Vies de Savans. Il en a écarté tout ce qui n'apartient pas à l'homme de Lettres, comme les Mariages, les Ancêtres, les caprices de la fortune. Il s'eſt borné à nous aprendre les Parens, les Précepteurs, les Voyages, les Charges

ges & les Ecrits des Auteurs. Mais ceux-ci n'y perdent rien, & c'eſt par de bonnes raiſons, que les Vies, dont nous parlons, ſont apellées des *Eloges*. On a fait des reproches à Mr. *Brucker* de ſa politeſſe, le Public, a-t-on dit, demande le fort & le foible d'un Auteur. Ce n'eſt pas un Héros de Roman qu'il prétend connoitre, il ne prétend faire autre choſe qu'admirer; c'eſt un homme, un Grand-homme, ſi l'on veut, dont il ſouhaite la Vie, mais ſes talens auront des bornes, & ſes vertus des imperfections.

Mr. *Brucker* répond à cette critique dans la Préface de la troiſième Décade. Il s'agit chez lui de Savans pleins de vie, & dont pluſieurs, ſans doute, ne gouteroient guère une ſincérité, où ils auroient à perdre. L'emploi de Mr. *Brucker* ſeroit trop dangereux, s'il falloit s'expoſer à tant d'illuſtres mécontens. Les hommes, les gens de bien même, ne ſe plaiſent pas à lire une critique dont ils ſont l'objet. Qu'on liſe les Eloges de Mr. *de Fontenelle*, ce ſont des Chefs-d'œuvres, ils ne paroiſſent qu'après la mort des Auteurs, mais avec quel ménagement, avec quel art cet illuſtre Auteur s'y eſt-il pris pour y gliſſer une petite partie de la critique qu'il y auroit à faire ſur ſes Académiciens? Y trouvera-t-on l'entêtement de Mr. *Méry*, l'inconſtance de Mr. *Duverney* qui commençoit tout pour ne rien finir, la crédulité de Mr. *Littre*, qui a décrit en tant d'endroits ce qu'il n'avoit que ſouhaité de voir, la paſſion de Mr. *Vaillant*, critique éternel de ſon illuſtre ami. Ces défauts ne ſont que trop avérés,

&

& cependant Mr. *de Fontenelle* n'a pas cru les devoir faire ſentir : il n'a pourtant pas eu à reſpecter des Savans pleins de vie, & dont les grandes qualités excuſoient les petites; il a ménagé juſqu'à la gloire de l'Académie, en ne donnant que le beau côté de ſes Membres. Voila, je penſe, Mr. *Brucker* preſque juſtifié & par des exemples, & par des raiſons. Je ne ſaurois pourtant réſiſter tout-à-fait à l'envie de lui faire ſentir, ſi jamais il lit ce Journal, que les expreſſions avantageuſes ſe ſuivent de trop près dans ſes Eloges; que le Lecteur n'y a pas le loiſir de reſpirer, parce qu'on l'exhorte ſans ceſſe à admirer, & qu'il y a par-ci par-là des Eloges, qui nous paroiſſent contraires à l'équité. Apeller un Auteur plus ſolide qu'un autre, c'eſt taxer celui-ci d'être ſuperficiel. Et il pourra ſe faire, qu'un Lecteur deſintéreſſé renverſera la comparaiſon au deſavantage du Héros de Mr. *Brucker*.

Pour l'ordre particulier de l'Ouvrage, Mr. *Brucker* a mis à la tête de chaque Décade le portrait de quelque homme de qualité, célèbre ou par ſa connoiſſance des Lettres, ou par l'amour qu'il leur porte. Les quatre Mécènes, dont nous avons les Vies, ſont Mr. de *Cocceji*, Conſeiller intime du Roi de Pruſſe, & Préſident de tous les Collèges Eccléſiaſtiques, & de tous les Tribunaux; Mr. le Marquis *Scipione Maffei*; Mr. le Comte *de Manteufel*, autrefois Miniſtre de la Cour de *Saxe*, qui s'eſt retiré, & qui eſt venu paſſer le reſte de ſes jours à Leipſic, où ſa maiſon eſt devenue une eſpèce d'Académie. Il a fondé un Ordre de Chevalerie philoſophique, dont le nom de guerre eſt

Alé-

Alétophiles, & qu'il honore d'une Médaille, frapée à cette occaſion. Le dernier eſt Mr. le C. *de Bunau*, Conſeiller intime de *Charles* VII, & ſon Miniſtre Plénipotentiaire auprès du Cercle de la Baſſe Saxe, qui s'eſt rendu immortel, par ſon Hiſtoire de l'Empire, vaſte Ouvrage, & dont nous n'avons encore que le commencement en quatre Volumes *in* 4. On voit par ce choix, que Mr. *Brucker* a du gout & du diſcernement, & c'eſt un préjugé favorable pour les Savans, dont il a préféré les Portraits & les Vies. Il les a choiſis d'entre les quatre Facultés, & rangé ſelon le même ordre, ſans exclure les perſonnes du beau Sexe, qui ont fait l'honneur aux Sciences de les croire dignes de leurs empreſſemens. En voici les noms. Prémière Décade: *Emanuel Martin* (*a*), Doyen d'Alicante; *Chriſtophle Matthieu Pfaff*, Abbé de Lorch, Chancelier de l'Univerſité de Tubingue; *Jean-Laurent de Mosheim*, Abbé de Marienthal & de Michaelſtein, Profeſſeur en Théologie à *Helm-*

(*a*) Le Recueil des Lettres de ce ſavant Eſpagnol eſt recommandable par l'érudition qui y règne, & par la beauté du ſtile. On a mis à la tête la Vie de cet Auteur, qui eſt de la façon de Mr. *Mayans*. Ce Recueil a été imprimé à *Amſterdam*, en 1738, *in quarto*. L'Edition en eſt fort belle, & enrichie d'un magnifique Portrait de l'Auteur, & d'autres figures en taille douce, qui repréſentent des Monumens, qui font le ſujet de quelques-unes de ces Lettres. Voici le Titre de cet Ouvrage: *Emmanuelis* MARTINI *Eccleſiæ Alonenſis Decan. Epiſtolarum Libri duodecim; accedunt Auctoris nondum defuncti Vita a* Gregorio Majanſio *conſcripta, nec non Præfatio Petri Weſſelingii*. Dans les Tomes XXI & XXII de ce Journal, on en a donné deux Extraits, l'un pour la Vie de l'Auteur, & l'autre pour ſon Ouvrage.

Helmſtatt ; *Juſte Henning Boehmer*, Chancelier du D. de Magdebourg, & Directeur de l'Univerſité de Halle; *Jean Adam Ickſtaett*, Profeſſeur en Droit à Ingolſtad, & Informateur de l'Electeur de Bavière; *Frédéric Hofman*, Conſeiller Intime de S. M. P. & Profeſſeur en Médecine à Halle; *Chrétien Wolf*, Chancelier de l'Univerſité de la même ville, & prémier Profeſſeur en Philoſophie; *Chriſtophle-Auguſte Heuman*, Profeſſeur à Gottingue, & Mme. *Louiſe-Aldegonde-Victoire Kulmus*, Epouſe de Mr. le Profeſſeur *Gottſched* de Leipſic, qui s'eſt diſtinguée par pluſieurs Ouvrages d'eſprit. On voit par ce choix, que Mr. *Brucker* a commencé par les noms les plus connus de l'Allemagne.

La ſeconde Décade contient la vie de Mr. *Jean-Pierre de Ludewig*, en ſon vivant Chancelier du Duché de Magdebourg, & de l'Univerſité de Halle, & Prémier Profeſſeur en Droit; *Daniel-Erneſt Jablonski*, en ſont vivant Prémier Prédicateur à la Cour de *S. M. P. Louis-Antoine Muratori*; *Chrétien Eberhard Weisman*, Profeſſeur en Théologie à Tubingue; *Salomon Deyling*, Profeſſeur de la même Faculté à Leipſic; *Alphonſe des Vignoles*, le Doyen des Savans de l'Europe, étant né en 1649, & décédé en 1744; *Jean Bernoulli*, dont nous allons parler plus au long; *André Elie Buchner*, à préſent Profeſſeur en Médecine à Halle, & Préſident de l'Académie des Curieux de la Nature; & *Barthold-Henri Brokes*, Sénateur de Hambourg, & célèbre Poète Allemand.

La troiſième comprend l'illuſtre Mr. *Bilfinger*,

gue, autrefois Professeur à Petersbourg, & à présent Conseiller Privé du Duc de Wirtemberg; *Laurent Heister*, Prémier Professeur en Médecine à Helmstat; *Michel Alberti*, Professeur de la même Faculté à Halle; *Pierre-Louis Moreau de Maupertuis*, Académicien à Paris; *Daniel Bernoulli*, Mathématicien, & Professeur en Médecine à Bâle; *Chrétien-Théophile Joecher*, Professeur en Histoire à Leipsic; *Jean-Christophle Gottsched*, Professeur en Logique de la même Académie; *Simon Pelloutier*, Pasteur à Berlin & Auteur de l'Histoire des Celtes, & *Pierre van Musschenbroeck*, Professeur en Physique à Leide.

On trouve dans la quatrième, *Emilie de Breteuil*, Marquise *du Chatelet*; *Antoine-François Gori*, Professeur en Histoire à Florence, & l'Auteur de tant de beaux Ouvrages sur les Antiquités Romaines & Hétrusques; *Jean-George Walch*, Professeur en Théologie à Jéna; *Jean Lami*, Professeur en Histoire à Florence; *George-Chrétien Gebauer*, Prémier Professeur en Droit à Gottingue; *Albert Haller*, Professeur en Anatomie & en Botanique de la même Académie; *Jean-Henri Schulze*, en son vivant Professeur en Médecine à Halle; *Jean-Matthias Gesner*, Professeur en Eloquence à Gottingue, & Mlle. *Laure-Marie-Catherine Bassi*, Docteuse & Professeuse de l'Académie de Bologne, termes nouveaux, qu'il a falu inventer pour exprimer les Charges de cette Dame, qu'elle doit à ses talens, & non au choix d'un Mari.

Après ce catalogue, peut-être ennuieux, mais qui

qui contient une grande partie des Savans de l'Allemagne, je crois faire plaisir au public en choisissant quelques Hommes Illustres, dont je vais donner les vies en abrégé.

Juste-Henning Boehmer s'est aquis un des prémiers rangs parmi les Jurisconsultes de l'Allemagne, & passe pour le restaurateur du Droit Canon chez les Protestans. Il naquit à Hanover le 29 de Janvier 1674, d'un Père Avocat. Ses principales études ont été faites à Halle sous Mrs. *Stryck* & *Thomasius*; il y servit de Gouverneur à un Comte de *Waldek*, & y prit les dégrés en 1698: ses talens, & sa facilité à s'exprimer lui attirèrent en peu de tems un concours considérable d'Auditeurs, & la Cour ne tarda pas à le récompenser de ses heureux travaux. Il fut fait Professeur Extraordinaire en Droit en 1701, Ordinaire en 1711, Conseiller Privé en 1719, Directeur de l'Académie en 1731, & Chancelier du Duché de Magdebourg; & Chef de la Faculté Juridique en 1742. Ces honneurs ne sont pas les seuls, que la Providence lui ait offerts. Il fut apellé pour être Conseiller Aulique de l'Empire en 1726; c'est la Charge la plus brillante, qui puisse récompenser les talens, ou satisfaire l'ambition d'un Jurisconsulte Allemand. Mais content de son sort, il préféra une Académie où on l'adore, & les plaisirs tranquilles d'une vie savante. Il vit encore à Halle, dans une heureuse vieillesse, & voit quatre fils placés de son vivant, marcher sur ses traces & se faire une réputation par leurs talens. Ce bonheur est trop rare pour ne pas mériter d'être raporté. L'aîné des Frères est

Frédérit-Samuel Boehmer, Professeur Ordinaire en Droit & Assesseur de la Faculté de Halle, Collègue de son illustre Père; *Charles-Auguste de Boehmer*, Directeur du Tribunal de la Basse Silésie, érigé à *Glogau* par *Frédéric* II; *George-Louis Boehmer*, Professeur Ordinaire & Membre de la Faculté en Droit de Gottingue, & *Philippe Adolphe*, Professeur en Médecine à Halle.

Entre un nombre très considérable d'Ouvrages, toujours bien reçus de notre Auteur, le plus connu est le *Jus Canonicum Protestantium secundum seriem Decretalium*, imprimé en V Tomes *in quarto*. Mr. *Boehmer* fait imprimer actuellement une Edition très exacte & très propre du *Corps de Droit Canon*, revue sur plusieurs anciens exemplaires & enrichie de ses Notes. Mr. son fils puîné donne une Edition de ses Consultations & Décisions, & le troisième publie à Gottingue un recueil d'un grand nombre de ses Thèses sur le Droit, qui ne se trouvoient plus, & qui sont très recherchées. Ajoutons, pour achever l'éloge de notre Savant, que la voix publique lui atribue un cœur aussi droit, que ses talens sont brillans.

Jean Bernoulli est Professeur en Mathématiques à Bâle, Membre de presque toutes les Académies & Sociétés savantes de l'Europe, Frère, Père, & Oncle de plusieurs Illustres Mathématiciens, & lui-même à la tête de tout ce qui porte ce grand nom. Il naquit à Bâle en 1667. Ses parens le destinèrent au négoce; mais des talens supérieurs l'entrainèrent aux Sciences les plus sublimes. Il fut l'émule de son Frère, *Jaques Bernoulli*, qui, comme lui, a été

a été un des prémiers Membres de l'Académie des Sciences de Paris. Son prémier eſſai fut un prodige, c'eſt la découverte du Calcul Intégral, qui raproche de nous & des grandeurs connues ces Infiniment petits ſi éloignés, & ſi fort ſoupçonnés de n'être qu'arbitraires. Dans ce tems-là, qui fut le tems de nos Pères ou de nos ayeux, les Géomètres commençoient à franchir les bornes, où l'intelligence humaine s'étoit crue enfermée. Un *Newton*, un *Leibnitz* avoient dévoilé un Monde nouveau, un Monde infini, dont la découverte a quelque choſe de plus qu'humain par la ſimple ſingularité de l'idée. Auroit-on jamais cru que la Géométrie la plus ſimple, & l'Algèbre la plus rafinée puſſent également recevoir de la lumière de quelques petits triangles imaginaires, presque voiſins du néant, que l'on ſe figureroit le long de la ſurface des courbes ? que l'Infini viendroit au ſecours du Fini, pour le meſurer, & que des nombres ſi mépriſables par leur petiteſſe, déchifreroient les Problèmes les plus cachés.

Mais la Providence a aſſigné à *Colomb* le tems marqué pour la découverte du nouveau Monde, & *Newton*, & le XVIIme Siècle avoient été deſtinés à la gloire de ſe ſaiſir de l'Infini, & de le ramener à notre portée, & même à notre uſage. *Leibnitz*, l'émule de *Newton*, plus univerſel, peut-être auſſi grand Géomètre, mais moins grand que lui par le cœur, laiſſa tomber dans les Mémoires de Leipſic quelques étincelles de ce feu divin, qu'il avoit emprunté de *Newton*. Ces étincelles étoient inutiles

pour des hommes moins grands que *Leibnitz*: un autre que *Bernoulli* n'auroit su ni l'art de les recueillir, ni celui de former une lumière capable d'éclairer le Monde.

Bernoulli, très jeune encore, fut ce nouveau *Prométhée*. Sur des conjectures, sur des énigmes, il sut se former un Système, & inventer le Calcul le plus difficile, auquel l'intelligence humaine soit parvenue. Il l'apella le *Calcul Intégral*, parce qu'il recomposoit les nombres, démembrés par les différences.

Dès l'année 1690, Mr. *Bernoulli* âgé de 23 ans entreprit un Voyage, qui me rapelle celui de *Cérès* & de *Triptolème*. Ces Dieux favorables firent le tour de la Terre pour enseigner l'Agriculture aux Mortels, & Mr. *Bernoulli* vint distribuer aux prémiers Mathématiciens de l'Europe les nouveaux Calculs dont il étoit ou le dépositaire ou l'inventeur. Mrs. *Fatio de Dullier*, Géomètres à Genève, Mr. le Marquis de l'*Hopital*, Académicien à Paris, le P. *Charles Reguault*, Mr. *Varignon*, voila ses Disciples. Quels noms & quel honneur pour un jeune homme d'en être le Précepteur! Mr. *Brucker* ajoute ici une remarque, qu'apparemment il tient de source; elle ne fait pas honneur au P. *Regnault*. Ce Jésuite profita des leçons, que Mr. *Bernoulli* donnoit à Mr. le Marquis de l'*Hopital*, à une Terre que ce Seigneur possédoit auprès de Blois. Mais des découvertes aussi sublimes passoient sa portée, il comprit mal l'Oracle, & tomba dans plusieurs erreurs, en suivant un chemin qui menoit à la vérité, mais qui se trouva trop escarpé pour lui.

Le

Le peu de ſéjour que Mr. *Bernoulli* fit en France procura deux grands avantages aux Mathématiques. La charmante *Analyſe des Infiniment petits* de Mr. le Marquis de l'*Hopital*, & le Calcul exponentiel. Celui-ci eſt un rafinement de Mr. *Bernoulli*, qui renchérit ſur le Calcul différentiel déja trop ſimple & trop commun pour un homme de 23 ans, dans le tems que les plus grands Algébriſtes de la France le trouvoient trop fort pour eux, & alloient même juſqu'à le déſaprouver, preuve aſſez certaine qu'ils ne l'entendoient pas. Pour le Livre, dont nous avons parlé, le fonds en eſt dû très ſurement à Mr. *Bernoulli*, mais on ne laiſſe pas d'en avoir de l'obligation à Mr. le Marquis de l'*Hopital*, à cauſe de la netteté, de la facilité & de l'ordre que cet Illuſtre Algébriſte y a mis. On a dit, qu'il ne ſauroit y avoir de l'eſprit dans un Ouvrage de Géométrie, parce que le ſolide de cette Science ſérieuſe exclut les ornemens, les comparaiſons, & les raports qui forment l'eſſentiel de l'eſprit. Mais on aprend dans cette *Analyſe*, que l'eſprit ſert infiniment à la Géométrie même, & qu'il répand ſur elle, non des fleurs, qu'elle rejetteroit avec dédain, mais une lumière, qui en rend les routes plus acceſſibles & plus ſures.

Mr. *Bernoulli* n'avoit que 28 ans, quand les récompenſes le vinrent chercher dans la Suiſſe, où il s'étoit marié, & où il s'étoit fait donner le titre de Docteur en Médecine, aparemment pour ſe délivrer du reproche d'homme oiſif, que le vulgaire auroit fait à un Savant purement Algébriſte. Il fut apellé à Groningue

gue en 1695, pour remplir la Chaire des Mathématiques. Cet emploi le mit en état de joindre la Phyſique expérimentale à la Géométrie abſtraite ; union heureuſe, que *Deſcartes* négligea, ce qui lui fit manquer le chemin de la vérité. Ce fut-là que Mr. *Bernoulli* découvrit les *Baromètres luiſans*, aimable préſage des grands Phénomènes de l'Electricité.

Dès-lors la renommée de Mr. *Bernoulli* remplit l'Europe, du moins cette Europe qui penſe, ou qui ôſe penſer. Ce ne furent plus que des Vocations à refuſer, & des Titres à accepter. Mr. *Bernoulli* fut apellé à Utrecht, à Leyde, à Padoue ; il fut reçu dans toutes les Académies Géomètres de l'Europe, il remporta des prix. Il n'eſt point de lauriers qui ne couvrent ſa tête.

Mais il ſe dévoua en bon Citoyen à ſa Patrie, quoique la moins riche dans ſes récompenſes. Il revint à Bâle en 1705, pour y remplir ſa Chaire favorite, celle des Mathématiques. C'eſt là qu'il vit encore, & qu'il a l'honneur de faire venir des Savans de toutes les parties de l'Europe, qui, ſans lui, auroient ignoré juſqu'au nom de ſa Patrie. Le Danemarc, la Suède, la France même, ſi fière & ſi féconde en grands Géomètres, lui envoyèrent des Diſciples, & quels Diſciples encore ! des *Mauperſuis*, des *Klingenſtierna*. Ajoutez-y les Citoyens, qu'il forma à la gloire, les *Hermau*, les *Burkhart*, les *Euler* & ſes trois Fils, & vous ne ſauriez refuſer à Mr. *Bernoulli* l'admiration due à un homme, à qui tant de Grands-hommes doivent la gloire de l'être.

L'An-

L'Angleterre ſeule ne put ſe réſoudre à rendre juſtice à l'ami de *Leibnitz*, & au rival de *Newton*. Mr. *Bernoulli* défendit contre ce grand Géomètre, & la gloire de *Leibnitz* à qui il rendoit le Calcul différentiel, qu'il en avoit apris, & le Calcul des Forces vives qui a armé preſque toute l'Europe géomètre contre l'Angleterre. Mr. *Bernoulli* ſe ſoutint avec dignité contre une foule d'adverſaires qui tous, à l'exception de l'imprudent *Riccati*; ne purent refuſer cette eſtime que l'on doit aux héros ennemis.

La Providence récompenſa ſes talens, par des préſens auſſi ſupérieurs aux récompenſes humaines, que la main qui les répand eſt plus puiſſante que les Monarques. Elle acorda à Mr. *Bernoulli* une heureuſe vieilleſſe, où ſon Corps ne s'afoiblit que fort peu, & où ſon eſprit conſerve toute ſa vigueur à quatre-vingts ans, ou peu s'en faut. Mr. *Bernoulli* réſout les Problêmes les plus difficiles, & forme des Diſciples pour les Sciences les plus abſtraites.

Cette même main ſouveraine, qui enrichit Mr. *Bernoulli* de tant de talens, les répandit en abondance ſur trois de ſes fils, tous Géomètres de la prémière claſſe, tous Profeſſeurs, & qui tous ont remporté des prix, ou qui par un bonheur plus rare encore, les ont partagés avec leur Père. L'Ainé, qui s'apelloit *Nicolas*, a été Profeſſeur à Berne & à Petersbourg; mais ſa vie fut courte, & la Providence ne refuſa à ſon Père que le plaiſir de le revoir. *Daniel* l'acompagna à Petersbourg & fut rapellé à Bâle, où, auſſi bien que *Jean*, le Cadet de ſes Frères, il ſe trouve Collègue de ſon Père.

Oſeroit-on ajouter à des marques brillantes de la bonté divine, le petit plaiſir de voir ſes Ouvrages recueillis de ſon vivant, avec le même zèle que l'on n'a preſque que pour les morts, & imprimés avec beaucoup de magnificence.

Il eſt tems de finir cet Extrait, il ſuffit peut-être pour faire voir que quarante Vies écrites dans ce goût ne forment pas une lecture tout-à-fait inutile.

ARTICLE III.

JACOBI THEODORI KLEIN ſumma dubiorum circa claſſes Quadrupedum & Amphibiorum LINNÆI:

C'eſt-à-dire:

ABREGE' *de doutes ſur le Syſtême des Claſſes des* QUADRUPEDES *&* AMPHIBIES, *tel qu'il a été formé par* Mr. LINNÆUS; accompagné *d'un Eſſai ſur les Animaux Cruſtacées, d'une Diſſertation ſur les Animaux qui ruminent, & ſur la durée de la vie des Hommes comparée à celle des Brutes.* Par JAQUES THEODORE KLEIN. A *Dantzic*, chez *Schreiber*, 1743. Grand *quarto*, de 52 *pages*, avec deux *Planches*.

MR *Linnæus* eſt né avec l'eſprit de Syſtême. Peu ſatisfait d'avoir rangé ſous un ordre nouveau les Plantes, déja accoutumées à être déterminées par des Caractères, & à ſe plier à une eſpèce de Tactique de Phyſique,

que, il entreprit en même tems de réduire à des Classes les Animaux, & les Minéraux mêmes. Ces parties considérables de la Création n'avoient presque point d'ordre, rien de fixe, rien qui pût déterminer les différentes descriptions, & nous aider à les ranger sous l'Espèce convenable. Les Quadrupèdes mêmes, si communs & si fort à notre portée, n'avoient été rangés sous des Classes, que par Mr. *Rai*, Physicien trop accomodant & trop peu rigide pour satisfaire l'esprit ordonateur de Mr. *Linnæus*. Ce fameux Suédois entreprit donc de former des Espèces naturelles, des Genres, & des Classes des Animaux.

La Classe du Bétail, par exemple, fut formée à l'imitation de la Classe des Ombellifères; l'Espèce des Chevaux fut déterminée comme celle des Caucalides, & l'Ane se trouva être un Cheval à queue effilée, comme l'Anthriscus de *Rivinus* seroit une Caucalide.

Toujours animé du même zèle Mr. *Linnæus* fit main basse sur les noms des Animaux, quelque consacrés qu'ils fussent par un consentement général des siècles & des peuples. Le Rhinoceros se trouvera n'être qu'une espèce d'Elephant, le *Coati mondi* un Ours.

Les Caractères dont il se servit pour ranger les Animaux, sont les Mamelles, les Piés & les Dents, toutes parties qui sautent aux yeux, pour lesquelles il ne faut point de dissection, & qui suffisent, à son avis, & pour former des affinités, & pour déterminer des différences. Quand il eut exécuté son plan, on se trouva étonné de voir l'Espèce des Animaux réduite

à ſi peu de Genres. Peu s'en faut que la Création n'en paroiſſe apauvrie. Car Mr. *Linnæus* avoit compris ſous un même nom toute cette variété de Singes, de Chiens, & de Bœufs, connus ſous différens noms, à peu près comme il n'a fait qu'une ſeule Tulipe, de plus de trois mille variétés, qu'avoit fait peindre feu Mr. le Margrave de *Dourlach*.

Les Auteurs à Syſtême embraſſent un objet bien vaſte : ils entreprennent de ranger une infinité d'Eſpèces ; il faut donc connoître toutes ces Eſpèces, & les connoître par leurs Caractères. Voila une difficulté preſque inſurmontable en Phyſique. Les Voyageurs les plus exacts, en nous donnant des deſcriptions des Animaux étrangers, ne penſoient guère à en compter les Mamelles, ou les Orteils, ou les Dents. Ils s'attachoient au port, à la figure, comparée à celle des Animaux connus, à la grandeur, aux couleurs, aux actions naturelles à chaque Eſpèce. Tout ce travail eſt en pure perte pour Mr. *Linnæus*, qui mépriſe trop la grandeur, la couleur, & le port des Plantes, pour s'en ſervir dans les Animaux.

Dès que j'eus lu, il y a dix ans, le Syſtême de la Nature de Mr. *Linnæus*, je lui promis des adverſaires, & il n'en a pas manqué. On a commencé par attaquer ſa méthode de Botanique, parce qu'il s'eſt trouvé quantité de Botaniſtes, perſuadés d'un ancien Syſtême, & qui ne voulurent pas s'aſſujettir à une innovation, qui détruiſoit une grande partie de leur ſavoir, & qui les ramenoit à l'Alphabet. Mrs. *Siegesbeck*, *Kramer* & *Heiſter*, ſe déclarèrent contre

contre le nouveau Légiſlateur du Règne végétable : les anciennes Sectes s'opoſèrent à la nouvelle : tant les hommes ſont les mêmes, de quelque côté qu'on attaque leurs paſſions. Un adverſaire plus redoutable encore menace le Syſtême nouveau ; ſi jamais il le combat avec les armes, dans leſquelles il a vieilli, & qu'il a reçues des mains de Flore même, je compte que le Héros des Etamines & des Piſtils ſera obligé à en venir à une compoſition, & à rapeller le port des Plantes & les proportions, qu'il avoit chaſſées du Syſtême.

L'étude des Animaux trouve moins d'amateurs que celle des Plantes ; à l'exception de celle des Inſectes, qui eſt devenue une eſpèce de mode, presque perſonne n'a penſé à ſuivre le plan d'*Ariſtote*, ou de *Louis* XIV, ni à donner une Hiſtoire de ces Etres, ſi fort nos ſemblables, & dont la connoiſſance nous eſt néceſſaire, par l'utilité même que nous en tirons. Les raiſons de cet éloignement ne ſont pas difficiles à ſentir. Une Plante ne coute presque que la peine de la cueillir, ou celle de la voir dans un Herbier, ou dans quelque Jardin bien cultivé. Quand on l'a découverte, il ne faut plus qu'en compter les Pétales, les Etamines, les Piſtils, en caractériſer le fruit & la graine ; là voila auſſi connue que le demande le Syſtême le plus rigide.

Il n'en eſt pas de même des Animaux. Ils errent dans les Bois, dans les Déſerts, & dans les Mers. Pour faire connoiſſance avec ces Etres vagabonds, il faut les ſuivre dans leurs retraites, ou ſe les faire amener des différentes parties

parties du Monde, où quelques Espèces sont comme renfermées par la Nature. L'un & l'autre est à peu près impossible. Des voyages, tels qu'il les faudroit pour déterrer toutes les Espèces des Animaux, sont au-dessus de la portée des hommes, leur vie n'y suffiroit pas. Il est aisé de se procurer un Jardin peuplé de quelques milliers de Plantes: au-lieu qu'une ménagerie, peuplée de trois cens Animaux, demande des frais, que les plus grands Rois trouveroient considérables. Il faut nourrir ces Animaux, leur entretenir des Maitres, &, pour les connoître un peu mieux que le Vulgaire, il faut les disséquer. Ce seul travail est énorme, lorsqu'il s'agit des Animaux de la grande taille, & c'est avec un étonnement, mêlé d'admiration & de dégout, que nous avons apris le détail de la dissection d'un Eléphant, que Mr. *Duvernoi* a faite à Petersbourg.

Que reste-t-il à faire, puisqu'on ne peut ni aller chercher les Animaux, ni s'en procurer un nombre un peu considérable? Il ne nous reste d'espérance, que dans les Auteurs de toute espèce, qui ont écrit des Voyages, des Topographies, des Histoires naturelles, des Commentaires même sur *Pline* & sur les Anciens.

Il faut tout lire, extraire tout, en composer le mieux qu'il est possible des descriptions, tirer de ces descriptions les Caractères, & des Caractères former des Classes. Quel ouvrage! Encore seroit-on trop heureux s'il n'étoit que long. Mais j'ai déja remarqué, que tous ces Mémoires, sur lesquels il faut bâtir, sont bien éloignés de la précision nécessaire. Delà tant d'Espè-

d'Eſpèces d'Animaux mal définies, qui ſe confondent avec celles qui en ſont les plus voiſines, & dont on ignore ſi elles exiſtent en effet, ou ſi elles ne ſont que des répétitions du même Etre; delà cette confuſion ſur la Panthère, ſur le Pardali, le Léopard, le Lynx, l'Once, tous Animaux de la même Claſſe, & dont on n'a pas trouvé encore de Caractère fixe: confuſion, à laquelle on ne devroit pas s'attendre, puiſqu'il s'agit d'Animaux très connus chez les Anciens, & dont les noms ſont répétés en mille endroits par les Auteurs.

Nous voila à la ſource des imperfections de la Méthode de Mr. *Linnæus*. Avec toute la bonne intention imaginable, il n'a pu conſtruire qu'un édifice bien imparfait, vu les mauvais matériaux dont on l'a fourni. D'ailleurs ces ſortes d'édifices, qu'on apelle des Syſtêmes, ſont finis le plus ſouvent avec plus de précipitation, que la nature des choſes ne le permet.

Mr. *Klein* a fondé ſa critique ſur l'un & l'autre de ces défauts. Il a attaqué Mr. *Linnæus* avec des armes, qu'il a reçues de la main de la Nature: car on s'aperçoit en bien des endroits, qu'il a élevé chez lui pluſieurs Animaux rares; qu'il poſsède les dépouilles d'une infinité d'autres Bêtes étrangères, & qu'il s'eſt ſervi des meilleurs Livres & des plus nouveaux, pour ſupléer à ce qu'il n'a pas pu voir par lui-même. Sa critique commence par les Animaux *anthropomorphes* de *Linnæus*, Claſſe dont le Caractère eſt, ſelon cet Auteur, d'avoir ou quatre Dents inciſives, ou de n'en avoir aucune. Le Philoſophe Suédois place à la tête de ces

ces Animaux l'Homme lui-même, eſpèce de manque de reſpect pour l'Eſpèce humaine, que relève Mr. *Klein*. Pour les Singes, dont Mr. *Linnæus* ne fait qu'une ſeule Eſpèce, Mr. *Klein* en diſtingue, avec raiſon, deux Eſpèces principales; les Singes ſans queue, & les Guenons, ou Singes à longue queue. L'une & l'autre de ces Eſpèces a pluſieurs ſubdiviſions, diverſifiées par la grandeur, le port, les proportions, & les mœurs. Mr. *Klein* donne, à cette occaſion, la figure très bien faite d'une Eſpèce de Sagouin, très jolie, & dont la queue eſt deux fois plus longue que le corps.

La troiſième Eſpèce des Animaux à figure humaine de Mr. *Linnæus* eſt le Pareſſeux, & cet Auteur lui donne pour Caractère, d'être deſtitué de Dents. Mais cet Animal n'en manque pas, & *Margrave*, qui l'a connu dans le Bréſil, en a donné une figure, où les Dents ſont exprimées. Pour le Tamandua, Mr. *Klein* trouve que ſon Muſeau ſi long & ſi éfilé, & ſa Langue ſemblable à celle des Chaméléons, l'éloignent trop de la figure humaine, pour pouvoir être placé dans le voiſinage de l'Homme, ou même des Singes.

La Claſſe ſuivante eſt celle des Betes féroces, dont le Caractère eſt, ſelon Mr. *Linnæus*, d'avoir des Dents aigues, d'en avoir ſix inciſives, & de les avoir plus courtes que les canines. Mr. *Klein* obſerve ſur cette Claſſe que Mr. *Linnæus* a fort mal placé le Coatimondi, Animal dont les mœurs badines, & l'odeur même, aprochent du Renard, & n'a aucun raport à l'Ours, dont Mr. *Linnæus* a d'ailleurs mal

comp-

compté les Mamelles. Il lui en donne deux, & Mr. *Klein* assure que l'Ourse en a quatre.

Il fait une autre remarque à cette occasion. On s'est servi, presque généralement, du nombre des Orteils pour distinguer les Espèces des Animaux; & cependant Mr. *Klein* a trouvé, que le nombre des Orteils est différent dans l'Espèce des Chiens. En effet, cette variété, qu'on apelle Basſets, & les Doguins n'ont que quatre Orteils à leurs piés de derrière, & la plupart des autres Chiens en ont cinq. Cette attention pourra paroitre badine. Mais la Nature est sérieuse, il n'y a jamais de ridicule dans ce qui sort de ses mains.

La Loutre, dont les Orteils sont joints par des membranes, est rangée parmi les Bêtes féroces par Mr. *Linnæus*: il paroit qu'elle devroit être plus voisine du Castor, & que l'un & l'autre pourroient faire bande à part avec le Veau marin. On pourroit encore ôter la Taupe de la Classe des Bêtes féroces, & la faire plus voisine des Souris: quelque Anatomiste la raprocheroit du Singe même, & de l'Homme, parce qu'elle a des Clavicules & de véritables Mains.

La troisième Classe de Mr. *Linnæus* est celle des Rats. Il y range le Porc-épic, qu'il sépare trop de l'Hérisson. D'ailleurs l'un & l'autre de ces Animaux vit de fruits, & on ne chercheroit pas l'Hérisson entre les Bêtes féroces. Mais Mr. *Linnæus*, en Systématicien rigide, a renvoyé le Porc-épic dans la Classe des Rats, parce qu'il a deux grandes Dents incisives, sans en avoir de canines. Voila le défaut des Systê-

mes. On aura canoniſé une marque caractériſtique ; elle doit juger définitivement de l'affinité des Etres. Dès-lors les autres marques caractériſtiques, également parties des mains de la Nature même, ne ſont plus écoutées. De-là tant de Claſſes mal aſſorties, qui viennent du choix d'un Auteur, & auxquelles la Nature même ſe plait à s'opoſer. Les Botaniſtes ſentiront le mieux la vérité de cette remarque.

Le Caſtor paroit entre les Rats dans le Syſtême de Mr. *Linnæus :* c'eſt encore ſes Dents qui l'y apellent. Mr. *Klein* remarque, à l'occaſion de ce ſage Animal, qu'il ſe familiariſe aiſément avec l'Homme, qu'il en devient l'ami & le compagnon, à peu près comme le Chien.

Les Bêtes de ſomme (*Jumenta*) forment la quatrième Claſſe. C'eſt-là que Mr. *Klein* a trouvé le plus à redire. En effet le Rhinocéros eſt ſurement un Sanglier d'une taille gigantesque, & non pas une Eſpèce d'Eléphant, dont le Nés prodigieux eſt la marque caractériſtique. On eſt ſurpris de voir Mr. *Linnæus* ſe ſervir ici de la grandeur, pour faire entrer le Rhinocéros dans l'Eſpèce des Eléphans, lui qui, par-tout ailleurs, mépriſe cette marque.

L'Hippopotame eſt trop mal connu encore, pour pouvoir être claſſifié. Mr. *Klein* en donne une figure, qui ne nous paroit pas fort juſte.

Le Cochon, que Mr. *Linnæus* raporte à cette Claſſe, en diffère par les Piés, dont l'Ongle eſt fourchue. Toute cette Claſſe eſt d'ailleurs aſſez mal définie, par le caractère vague de Dents anomales.

La cinquième Claſſe eſt celle du Bétail, définie

nie par le défaut de Dents inciſives à la mâchoire ſupérieure : marque aſſez généralement reçue. Mr. *Klein* y forme une objection, tirée de l'Eſpèce des Chèvres : celle du Muſc, dit-il, a de grandes Dents canines ; mais Mr. *Linnæus* ne balanceroit pas à la ſéparer des Chèvres, & à la ranger parmi les Bêtes de ſomme, avec le Cochon & le Baby-rouſſa. Le même Auteur auroit pu donner au Bétail une marque diſtinctive bien ſimple & bien ſure, c'eſt celle de ruminer, & d'avoir l'eſtomac partagé en pluſieurs chambres ſucceſſives.

Pour les Amphibies, Mr. *Linnæus* leur donne pour Caractère de n'avoir ni Poil ni Dents molaires ; au-lieu qu'ils ne manquent jamais d'en avoir de canines. Mr. *Klein* objecte, que pluſieurs Eſpèces de Lézards ſont entierement deſtituées de Dents, & que la Tortue même a des machoires en forme de Scies, ſans avoir des Dents véritables. Il remarque encore, que pluſieurs Eſpèces de Salamandres & de Serpens ſont deſtituées d'écailles, ce qui eſt contre la définition de Mr. *Linnæus*.

Après cette Diſſertation critique ſuivent les petits Traités, dont nous avons marqué les Titres. Celui des Cruſtacées eſt accompagné des deſcriptions de pluſieurs nouveaux Animaux de cette Claſſe, avec leurs figures originales. Nous remettons à une autre partie à parler du quatrième Mémoire ſur les Poiſſons, qui vient de paroitre, de la façon de Mr. *Klein*.

ARTICLE IV.

SECONDE LETTRE (a) *sur la* PRIERE, *où l'on examine son* Efficace.

MONSIEUR,

APrès avoir éxaminé dans ma Lettre précédente, quelles ſont les véritables Conditions de la Prière, il s'agit de venir préſentement à ſon *Efficace*. Il n'eſt pas néceſſaire de vous dire qu'il ne s'agit point ici des Graces ſpirituelles. A cet égard, l'utilité de la Prière ne ſauroit être conteſtée. Mais on demande ſi cet Acte de Religion contribue à nous procurer quelque bien temporel dont nous avons beſoin.

Il y a des gens aujourdhui qui le nient hardiment. Ils voudroient regarder la Prière comme abſolument inutile, comme ne changeant rien dans les évènemens. Que l'on prie, ou que l'on ne prie pas, ſelon eux, les choſes vont également leur train, le Maitre de l'Univers ne le conduit que par des Loix générales. Malgré les vœux que nous faiſons fréquemment au Ciel pour obtenir certains avantages qui nous conviendroient tout-à-fait, tout ſuit ſa marche ordinaire. On voudroit donc regarder les Prières comme des paroles perdues. Si on ne le dit pas ouvertement, c'eſt au moins ce que bien des gens penſent en ſecret. Vous voyez aſſez, *Mon-*

(a) La prémière Lettre ſe trouve dans la Partie précédente de ce même Tome, page 159.

Monſieur, les dangereuſes conſéquences d'un ſemblable ſentiment. Si tout arrive dans le Monde en conſéquence des Loix générales, il n'y a plus lieu ni à la Prière, ni à la Reconnoiſſance, ni même à la Confiance en Dieu, c'eſt-à-dire que cette objection ne va pas moins qu'à ſaper la Religion par ſes fondemens.

La Queſtion ſe réduit donc à celle-ci. Il s'agit de ſavoir s'il y a une Providence particulière, qui protège les gens de bien, & qui leur acorde les graces & les ſecours dont ils ont beſoin. Il me ſemble que l'on peut dire, que, malgré cette expérience journalière, qui paroît ſi contraire à l'efficace tant vantée de la Prière, on voit cependant de tems en tems des marques ſenſibles de la protection de Dieu en faveur de ceux qui s'atachent à lui plaire. Combien de guériſons, à quoi ceux qui connoiſſent le mieux la ſtructure du Corps humain, ne ſe ſeroient pas atendus? Combien de délivrances merveilleuſes, qui ne paroiſſent point être dans le cours ordinaire des choſes? On voit quelquefois des évènemens produits préciſément par des Cauſes qui les devoient empêcher. Pourquoi ne les regarderons-nous pas comme un effet des Prières des gens de bien?

Il eſt vrai que ces ocaſions où nous voyons intervenir le ſecours de Dieu, ne ſont pas fort fréquentes. Il eſt aiſé de comprendre que le Maitre de l'Univers ne trouve pas à propos de faire des infractions continuelles aux ſages Loix de la Nature. Mais vous voyez bien, *Monſieur*, que nous ne prétendons pas que Dieu doive exaucer toutes les Prières, qu'il doive acorder

généralement toutes les Graces qu'on lui demande. Ceux qui portent le plus loin l'efficace de la Prière ne l'ont jamais entendu de cette manière. Nous demandons ſouvent des choſes qu'il eſt fort dificile que nous obtenions. Quelquefois même il y a de l'impoſſibilité. Deux Plaideurs s'adreſſeront également à Dieu pour le gain de leur Procès, & il eſt contradictoire qu'ils ſoient tous deux exaucés. On ne doit donc pas s'atendre que Dieu nous acorde toujours ce que nous lui demandons. Il ſufit qu'il le faſſe quelquefois. Quand même il ne diſtribueroit ces ſortes de faveurs que fort rarement, il y en a aſſez là pour autoriſer le devoir de la Prière. Tous ceux qui demandent des graces à la Cour d'un Prince, ne les obtiennent pas. Cependant on ne ſe rebute pas pour cela, & tout eſt plein de gens qui paroiſſent régulierement devant leur Maitre pour avoir part à ſes bienfaits. La dificulté qu'il y a à les obtenir ne ſert quelquefois qu'à les faire demander avec plus d'inſtance.

Quand même la Prière ne changeroit rien dans notre ſort, elle ne laiſſeroit pas d'avoir ſon utilité. Elle ſerviroit déja à marquer la dépendance où nous ſommes à l'égard de Dieu. Elle eſt fort propre à nous faire penſer que nous tenons tout de lui. Tout le monde ſait que la Prière eſt un hommage que nous rendons à la Divinité. C'eſt une reconnoiſſance ſolennelle que nous faiſons de ſa grandeur & de notre néant, de ſa Puiſſance, de ſa Sageſſe, mais ſurtout de ſa Bonté. Pourquoi Dieu veut-il que nous lui demandions *notre pain quotidien*? Si

Jéſus-

Jésus-Christ nous met tous les jours cette demande à la bouche, c'eſt afin que nous nous ſouvenions que c'eſt notre Père qui eſt dans le Ciel qui nous nourrit. On a remarqué bien des fois, en parlant des avantages que nous procure la Prière, que c'eſt un commerce, un entretien que nous avons avec la Divinité. Outre qu'une ſemblable communication eſt fort honorable pour nous, elle nous procure encore bien des douceurs. La Prière eſt un entretien avec Dieu, où l'Ame admiſe, pour ainſi dire, dans le Sanctuaire du Seigneur, lui expoſe ſes beſoins & ſon état. Dans une diſgrace, dans une Maladie, c'eſt une conſolation bien douce, d'avoir un Ami avec qui on puiſſe ouvrir ſon cœur, s'entretenir de ſon état & verſer nos inquiétudes dans ſon ſein. Ici nous avons un Ami fidèle, un Père tendre qui nous écoute favorablement, & qui s'intéreſſe à ce qui nous touche. Quand la Prière ne ſerviroit donc dans un état d'affliction, qu'à mettre notre eſprit dans une ſituation tranquile, elle auroit déja une grande utilité, même à l'égard du temporel.

Mais, pour ne point nous éloigner de l'état précis de la Queſtion, je dis qu'encore que Dieu n'exauce que rarement ceux qui lui demandent quelque grace temporelle, nous ne devons pas laiſſer de recourir à ſa protection, quand nous en avons quelque beſoin particulier. On a beau dire que ſi Dieu rend quelquefois la ſanté à un Malade, dont tout l'art de la Médecine avoit deſeſpéré, ces ſortes de guériſons, qui tiennent du Miracle, ſont trop rares pour pouvoir autoriſer des Prières de ce genre.

Quand ſur dix mille Malades, qui demandent au Ciel leur guériſon, il n'y en auroit que trois ou quatre qui l'obtiennent, cela ſufit pour ne pas devoir négliger le ſecours Céleſte dans un cas ſemblable. Permettez-moi, *Monſieur*, une comparaiſon trop familière pour être employée dans la Chaire, mais que je crois propre à faire ſentir ce que j'avance. On eſt fort dans le gout des Loteries aujourdhui. On en varie le plan de bien des manières. Supoſons qu'on en propoſât une qui ſur dix mille Billets, n'auroit que trois ou quatre bons Lots, quoiqu'elle ne fût pas des plus propres à amorcer, j'oſe aſſurer qu'elle ne laiſſeroit pas de ſe remplir. Tirez donc la conſéquence. Il doit moins nous en couter ici, puisqu'on ne nous demande pas d'avancer notre argent ſur une eſpérance fort incertaine. Nous ne nous mettons en fraix que de quelques paroles, pour demander à notre Protecteur le ſecours dont nous avons beſoin. La Nature ſeule nous y porte.

Je prévois, *Monſieur*, ce que vous m'allez repliquer. Quand on vous acorderoit, me direz-vous, que la rareté de ce ſecours du Ciel ne doit pas empêcher ceux qui en ont beſoin, d'y recourir dans l'ocaſion, le plus dificile reſte encore à faire, c'eſt de juſtifier les Promeſſes de la Religion qui paroiſſent abſolues à cet égard. *Demandez & vous recevrez*, diſoit *Jéſus-Chriſt* (*a*). *Invoquez-moi au jour de l'affliction*, dit Dieu dans le Pſaume L, *& je vous en délivrerai* (*b*). *La Prière du Juſte, faite avec véhé-*

(*a*) *Matt.* VII, 7. (*b*) *Pſ.* L, 16.

véhémence, a beaucoup d'efficace, dit encore *St. Jaques* (*a*). L'Ecriture Ste. eſt remplie de ſemblables Promeſſes, qui ſont ſi connues qu'on les trouve dans preſque tous les Catéchiſmes. Il s'agit donc de les acorder avec l'évènement. Je vous prie, *Monſieur*, d'examiner ces Paſſages avec quelque préciſion, & vous verrez que l'on prend d'une manière trop générale, des Promeſſes faites quelquefois pour des cas particuliers.

J'ai déja fait voir, en parlant de la Confiance, dans ma Lettre précédente, que les Promeſſes les plus fortes ſur le ſuccès de la Prière, regardoient proprement les Apôtres. La Promeſſe du Pſaume L, que l'on cite continuellement d'une manière abſolue & générale, ſemble auſſi regarder une circonſtance particulière. *Dom Calmet* croit que ce Cantique a été compoſé pendant la Captivité de Babilone. *Invoquez-moi dans l'affliction où vous vous trouvez*, dit Dieu à ces Captifs, c'eſt-à-dire, dans le triſte état où vous êtes réduits, vous n'avez qu'à recourir à moi, & je vous promets de vous rendre votre liberté. Il eſt vrai que *Grotius* n'eſt pas de ce ſentiment. Il raporte ce Pſaume au tems de la Famine envoyée de Dieu ſous le Règne de *David*, à cauſe de l'injuſte perſécution que ce Prince avoit fait ſoufrir aux Gabaonites. Mais il eſt aſſez indiférent lequel de ces deux ſentimens que l'on embraſſe. Il ſufit que dans cet endroit Dieu promet la délivrance d'un mal particulier, & non de tous ceux dont on pourroit demander

(*a*) *Jaq.* V, 16.

der d'être délivré dans toute la ſuite des ſiècles.

Si cette explication ne vous acommode pas, & que vous aimiez mieux la manière ordinaire de regarder ce Pſaume, c'eſt-à-dire, comme ayant pour but de rectifier les idées des Juifs ſur les Cérémonies, voici à quoi ſe réduira ce verſet. „ Quand vous vous trouverez dans quelque „ calamité, leur dit Dieu par la bouche de ſon „ Prophète, il ne s'agit pas d'eſſaier de me flé„ chir par des Sacrifices. Je n'ai que faire de „ vos Victimes. Adreſſez-vous directement à „ moi par la Prière, je vous délivrerai, & vous „ m'en rendrez enſuite vos actions de graces. „ Je ne vous demande d'autre ſacrifice pour „ cette délivrance, que le ſacrifice de vos lou„ anges.

Vous voyez, *Monſieur*, que cette Promeſſe a été faite dans des circonſtances bien diférentes de celles où nous nous trouvons aujourdhui. Si l'on en peut conclure quelque choſe en notre faveur, c'eſt ſeulement par analogie. De ce que Dieu a fait autrefois pour ſon Peuple, il ſemble que l'on pourroit bien tirer cette conſéquence, que Dieu n'abandonnera pas les Chrétiens qui ſe trouveroient dans quelque affliction ſemblable, & qui imploreroient ſon ſecours. Bien entendu cependant qu'en tirant cette concluſion, on ſe ſouviendra encore de diſtinguer les Economies. Les Juifs, qui n'avoient pas de la vie à venir une idée auſſi diſtincte que les Chrétiens, avoient beſoin pour s'atacher à la Religion, d'une protection du Ciel bien ſenſible & des plus marquées; mais les Diſciples de *Jéſus-Chriſt*, qui doivent aſpirer à d'autres biens qu'au

qu'au bonheur temporel, n'ont pas autant beſoin d'un Protecteur qui travaille à les rendre heureux dès cette vie, & qui pour cela interrompe le cours ordinaire des Cauſes ſecondes.

Pour vous montrer cependant que je ſuis de bonne compoſition là-deſſus, & que je ne prétens pas renvoyer ſous la Loi généralement toutes les Prières qui regardent le temporel, je vai placer ici un Paſſage de l'Epitre aux Philippiens, qui me paroit preſque parallèle à celui du Ps. L. Le voici. *Ne vous inquiétez d'aucune choſe*, leur dit *St. Paul*, *mais faites connoitre vos beſoins à Dieu en toutes occaſions* (*a*). Voila l'équivalent de cette invitation du Pſaume à *invoquer Dieu au jour de l'affliction*. La fin des deux Verſets eſt auſſi toute ſemblable. Après la délivrance *vous m'en glorifierez*, dit Dieu dans le Pſaume. *St. Paul* dit de même, *vous joindrez enſuite à vos ſuplications, des actions de graces*. La ſeule diférence, c'eſt qu'il y a poſitivement dans le Pſaume, *Je vous délivrerai*, au-lieu que *St. Paul* ne promet pas expreſſément la délivrance. Cependant il la ſupoſe, puiſqu'il exhorte ceux à qui il écrit, à marquer enſuite au Seigneur leur reconnoiſſance.

Mais il y a d'autres Paſſages qui ſemblent renfermer des Promeſſes formelles d'être exaucés, & qu'on n'eſt pas réduit à tirer ſeulement par conſéquence. *Demandez, & l'on vous donnera*, dit *Jéſus-Chriſt* dans ſon Sermon ſur la Montagne. Voila qui eſt précis. Mais, *Monſieur*, examinez bien cette Promeſſe, & vous verrez

(*a*) *Philip.* IV, 6.

verrez qu'elle ne regarde point du tout les biens de la Terre que nous demandons quelquefois à Dieu, & dont nous parlons préſentement. Il s'agit, dans cet endroit de l'Evangile, des biens de l'Ame, des Graces ſpirituelles, comme les lumières & la ſanctification. Cela paroit clairement dans St. *Luc*, où cette Promeſſe eſt dévelopée. *Demandez, & l'on vous donnera*, dit *Jéſus-Chriſt* à ſes Apôtres. Pour les remplir de confiance à cet égard, il aporte l'exemple d'un Père, qui ne ſauroit refuſer le néceſſaire à ſes Enfans; *à combien plus forte raiſon*, ajoute-t-il, *votre Père, qui eſt dans le Ciel, donnera-t-il ſon Saint Eſprit à ceux qui le lui demandent* (*a*)? Ce ſont donc les lumières de l'Eſprit de Dieu, ſon ſecours pour nous conduire, que *Jéſus-Chriſt* promet ici.

Mais le Paſſage de l'Epitre de St. *Jaques* marque l'efficace de la Prière d'une manière qui ne peut point être limitée aux ſeules Graces ſpirituelles. *La Prière du Juſte, faite avec véhémence, a beaucoup d'efficace*, dit-il (*b*). Preuve, dit-on, que ceci doit s'étendre aux Graces temporelles, c'eſt que dans le Verſet ſuivant l'Apôtre a allègue l'exemple d'*Elie*, qui faiſoit venir par ſes Prières alternativement la ſéchereſſe & la pluie, ſuivant qu'il le ſouhaitoit. Mais il eſt aiſé de voir que St. *Jaques* a en vue les dons miraculeux, acordés aux Chrétiens dans ce tems-là. Il venoit de parler auparavant de cette Onction miraculeuſe, qui, jointe à la Prière, guériſſoit alors les Malades. Quand nous nous

(*a*) *Luc.* XI, 9. (*b*) *Jaq.* V, 16.

nous apliquons aujourdhui ces ſortes de Promeſſes, on ſeroit tenté de nous comparer à ces bonnes gens de Hongrie, dont il a été fait mention dans la Lettre précédente, qui, en vertu d'un Paſſage ſemblable de l'Évangile de St. *Marc* (*a*), où il s'agiſſoit auſſi des dons miraculeux, ſe figuroient que Dieu devoit ratifier leur Epreuve du Fer chaud. Mais la comparaiſon ſeroit trop forte & un peu odieuſe. C'eſt aſſez de dire qu'en preſſant trop ce Paſſage, pour prouver les Graces acordées aujourdhui à la Prière, on donne dans le même défaut que l'Egliſe Romaine. Pour prouver les Graces atachées à leur Sacrement de l'Extrême-Onction, ils ne manquent pas de citer le Verſet 14, où il eſt parlé de l'Onction ancienne du tems des Apôtres, & de ſes effets miraculeux.

Vous voyez donc, *Monſieur*, que tous les Paſſages que l'on cite pour l'efficace de la Prière, regardent ou les Juifs ſous l'ancienne Economie, ou les Apôtres au prémier établiſſement de l'Evangile, ou les dons miraculeux acordés aux prémiers Chrétiens, ou les Graces ſpirituelles, les dons ordinaires de l'Eſprit de Dieu. Les ſeuls biens que l'on peut demander à Dieu avec une parfaite confiance d'être exaucé, c'eſt la vertu dans cette vie, & la félicité dans l'autre.

Si vous voulez bien parcourir l'Evangile ſous ce nouveau point de vue, j'ôſe aſſurer que vous n'y trouverez pas que notre Maitre nous ait enſeigné à demander des biens temporels, & qu'il nous

(*a*) *Marc* XI, 24.

nous ait rien promis à cet égard. Tout se réduit au seul nécessaire, au *Pain quotidien* de la Prière Dominicale. Je ne prétens pas dire par-là, que nous ne devions jamais demander aucune Grace pour cette vie temporelle. Je me flate, *Monsieur*, que vous prendrez bien ma pensée, qui revient à ceci, que ces sortes de Prières doivent être assez rares, & se faire avec beaucoup de reserve; que nous devons recevoir avec une grande reconnoissance les biens de ce genre, que Dieu veut bien nous acorder de tems en tems, & qu'au-lieu de nous plaindre, quand il nous les refuse, comme s'il manquoit à ses Promesses, il faut reconnoitre au contraire, que quand il nous les donne quelquefois, il fait en cela plus qu'il ne nous a promis.

Par ce Principe, on répond encore fort aisément à la mauvaise raillerie que les Payens faisoient autrefois aux Chrétiens. *Ces gens-là*, disoit-on, *sont toujours en Prières, & cependant on les voit les plus mal partagés des biens de ce monde.* Ceux que l'on ataquoit de cette manière, ne devoient pas être embaraſſés à répondre. Ils n'avoient qu'à dire que, dans leurs Prières, ils demandoient toute autre chose à Dieu que les Richesses & l'abondance, qu'ils aspiroient à des biens plus solides, à des biens éternels.

Après avoir prouvé, comme je l'ai fait cidessus, que si Dieu nous refuse souvent les demandes temporelles que nous lui faisons, il ne manque point en cela à sa parole, on pourroit faire voir aussi que cette conduite de Dieu est fort digne de sa sagesse. Voici une Question

tion qui a été agitée bien des fois, & qui paroit embaraſſante. On demande depuis longtems, pourquoi de tant de vœux que nous pouſſons vers le Ciel, il y en a ſi peu d'exaucés. J'ai prié Dieu bien des fois, dit l'un, pour le ſuccès de mon négoce, & mes affaires ſont auſſi dérangées que jamais. J'ai imploré le ſecours du Ciel, dit l'autre, dans une entrepriſe d'une grande importance pour moi, mais il n'a pas jugé à propos de favoriſer mes deſſeins. Je ſuis acablé depuis longtems d'une maladie de langueur, dit un troiſième, j'ai demandé pluſieurs fois à Dieu ma guériſon, & je ne trouve aucun ſoulagement à mes maux. D'où vient donc que le Ciel eſt ainſi ſourd à mes Prières?

On répond aſſez ſouvent, dans la Chaire, à cette difficulté, mais je ne ſai ſi les Réponſes que l'on fait ſont toujours bien ſatisfaiſantes. Celle qui revient le plus ſouvent eſt celle-ci. On repréſente à ceux qui font ces ſortes de plaintes, que peut-être leurs Prières ont été défectueuſes, qu'elles n'ont pas eu toutes les qualités requiſes. Comme on exige bien des conditions différentes dans une bonne Prière, il n'eſt pas difficile de trouver en défaut ſur quélque article, ceux qui ſe plaignent du peu de ſuccès de leurs Prières. Mais je vous avoue, *Monſieur*, que ce tour-là m'a toujours paru ſentir un peu la défaite ou l'échapatoire, au moins dans le cas dont il s'agit.

Je ferai d'abord là-deſſus cette réflexion générale, c'eſt que ſi nos Prières n'avoient du ſuccès que quand elles ſont ſans défaut, elles ne ſeroient preſque jamais exaucées. La miſéricor-

de

de divine ſuporte quelques imperfections dans les Prières des gens de bien, comme elle ſuporte les imperfections de leurs perſonnes. Mais ſuivons de plus près la réponſe que l'on fait à la difficulté propoſée.

On croit fermer la bouche à ceux qui ſe plaignent que leurs Prières n'ont pas changé leur ſort, en parcourant toutes les conditions d'une bonne Prière. On leur dit d'abord que peut-être ils ont été diſtraits dans cet Acte de Religion, qui demande beaucoup de recueillement. Mais je vous prie de remarquer que cela n'eſt point dans ſa place. On ne péche pas du côté de l'attention, quand on demande les biens temporels. Vos Prières, leur dit-on encore, ont peut-être été froides & languiſſantes. Rien moins que cela. Ce n'eſt pas là le défaut des vœux que l'on pouſſe vers le Ciel, pour obtenir les avantages de la Terre. Alors on conjure, on ſolicite, on preſſe. Il me ſemble qu'il leur faudroit dire préciſément le contraire. Il ſeroit à propos de leur faire comprendre que c'eſt aparemment le trop d'ardeur & de vivacité qui a gâté leurs Prières; il faudroit leur repréſenter qu'ils ont été trop preſſans ſur des demandes qui ne doivent être faites qu'avec beaucoup de diſcrétion & de reſerve. Je me garderois bien encore de leur reprocher le défaut de Perſévérance dans ces ſortes de Prières. L'opiniâtreté, avec laquelle on demande les Graces temporelles, recule plus le ſuccès de la Prière, qu'elle ne l'avance.

Il vaudroit mieux, ce me ſemble, chercher dans la matière même de ces Prières, leur irrégularité, que dans la manière, ou dans les con-

conditions qui doivent les acompagner. Nous demandons quelquefois à Dieu le ſuccès de nos entrepriſes les plus mondaines. Toute notre ardeur eſt pour de chétifs avantages qui ne ſauroient nous rendre heureux. Faut-il être ſurpris ſi Dieu nous les refuſe? J'ouis un jour un Prédicateur ſur cette matière, qui eut un tour fort vif que je ſuis tenté de raporter ici, & que je crois, *Monſieur*, qui vous fera plaiſir.

„Nous demandons quelquefois à Dieu, dit-
„ il, de bénir des projets qui regardent unique-
„ ment cette vie. Nous lui demandons de fai-
„ re fleurir notre commerce, de procurer des
„ établiſſemens avantageux à nos Enfans. N'y
„ a-t-il pas de la témérité à prier ainſi Dieu
„ de nous mettre ſur la Terre dans une ſitua-
„ tion riante? Ce ſont là des demandes qui mé-
„ ritent pour le moins d'être qualifiées d'indiſ-
„ crètes. Mais entendons-nous bien, ajouta-
„ t-il, ſur ce qui fait l'*indiſcrétion* de ces Priè-
„ res. Auprès des Hommes, des demandes ex-
„ ceſſives ſont regardées comme indiſcrètes,
„ & c'eſt une des raiſons qui les engagent le
„ plus à nous les refuſer. Mais auprès de
„ Dieu, les choſes vont tout autrement. Ce
„ qui le porte à nous refuſer, ce n'eſt pas par-
„ ce que nous lui demandons trop, c'eſt au
„ contraire parce que nous ne lui demandons
„ pas aſſez, & c'eſt préciſément ce qui fait
„ l'*indiſcrétion* de nos Prières. Notre Roi eſt
„ trop magnifique pour ſoufrir que nous ne lui
„ demandions que des choſes baſſes & de vil
„ prix. Il rebute des demandes qui ne roulent
„ que ſur de chétifs avantages, qui ne ſau-

 „ roient

„ roient contribuer à notre véritable bonheur.
„ Il eſt choqué, quand nous n'avons recours
„ à ſa libéralité, que pour des choſes qu'il mé-
„ priſe, & qu'il acorde tous les jours à ſes
„ plus grands ennemis. Un Chrétien, né pour
„ l'éternité, ſe dégrade lorsqu'il ſoupire après
„ d'autres biens qu'après les biens éternels.

Les Prières des Chrétiens ne doivent donc pas rouler ſur ce qui excite le plus les déſirs des mondains. L'eſprit de l'Evangile ne permet pas de ſemblables Prières. Elles auroient été pardonnables ſous la Loi. On ſait que les Juifs groſſiers donnoient beaucoup de prix aux biens de cette vie. St. *Auguſtin* dit que ceux dont les Prières ont pour principal objet les biens temporels, apartiennent à l'Ancien Teſtament, quoiqu'ils vivent ſous le nouveau; que quoiqu'ils portent le nom de Chrétiens, ils ſont Juifs de cœur & d'eſprit, & qu'on doit les regarder comme des Mercénaires. A quoi l'on peut ajouter que ſous la Loi même, Dieu desaprouvoit déja la demande des choſes temporelles, puiſqu'il récompenſa *Salomon* qui ne les avoit pas demandées. *Parce que vous n'avez pas demandé une longue vie*, lui dit Dieu, *ni les richeſſes, ni la mort de vos Ennemis, mais que vous avez demandé la Sageſſe, je vous ai acordé l'effet de vos Prières* (a).

L'Evangile nous fait même regarder le trop d'ardeur pour les Biens de la Terre, comme un véritable Paganiſme. *Ce ſont les Payens qui recherchent ces choſes*, dit *Jéſus-Chriſt* (b). On n'eſt

(a) 2 *Chroniq.* I, 12. (b) *Matt.* VI, 32.

n'eſt point ſurpris quand on nous aprend que chez ces Peuples, qui ne connoiſſoient rien de meilleur que cette vie, le plus grand nombre de ceux qui venoient dans le Temple, pouſſoient des vœux au Ciel pour obtenir les biens de la fortune. Les uns demandoient les richeſſes, & les autres les Emplois. Vous voyez bien, *Monſieur*, que je parle du gros des Payens, car on doit rendre cette juſtice aux plus Sages d'entr'eux qu'ils condamnoient ces demandes indiſcrètes. Vous ſavez que *Socrate* diſoit, *qu'il ne faloit rien demander à Dieu, ſinon qu'il nous donnât ce qui nous eſt utile, & qu'il faloit lui laiſſer examiner ce qui nous convient.* Vous connoiſſez encore ce bel endroit de *Juvenal*: „Vous ne voulez donc pas, *dit-il*, que les „ Mortels forment aucuns déſirs; Voulez-vous „ me croire? Laiſſez faire les Dieux; ils ſavent „ ce qui nous eſt avantageux, & ce qui nous „ convient. L'Homme leur eſt bien plus cher „ qu'il ne l'eſt à lui-même (*a*). Nous pouvons donc aprendre des Payens eux-mêmes, que c'eſt la Sageſſe de Dieu qui l'engage à nous refuſer bien des demandes téméraires que nous lui faiſons tous les jours dans nos Prières. Nos déſirs doivent s'acommoder à la volonté du Seigneur, au-lieu que nous voudrions que la volonté du Seigneur s'accommodât à nos déſirs.

Ce n'eſt pas aſſez de dire que la Sageſſe de Dieu paroit dans ce refus, il n'eſt pas dificile d'y remarquer encore ſa Bonté. Nous demandons ſouvent des choſes qui nous ſeroient nuiſibles:

(*a*) *Satir.* X.

ſibles. Devons-nous être ſurpris après cela ſi Dieu ne nous les acorde pas? Quand un Enfant marque de l'empreſſement à avoir quelque inſtrument avec quoi il va vraiſemblablement ſe bleſſer, un bon Père le lui refuſe abſolument. L'enfant a beau pleurer, il a beau donner eſſor à ſes petites vivacités, ſon Père ne ſauroit ſe réſoudre à lui abandonner une choſe qui pourroit lui faire du mal. Voila à quoi nous en ſommes le plus ſouvent avec Dieu. Il ne veut point nous faire des préſens qui pourroient nous devenir funeſtes. C'eſt envain que nous le preſſons. Il nous aime trop pour ſe rendre à nos importunités. Nous faiſons ſouvent au Ciel des vœux ſi peu raiſonnables que la principale punition ſeroit qu'ils fuſſent exaucés. Nous demandons quelquefois à Dieu des richeſſes, qui ne ſerviroient que d'aliment à nos Paſſions. Il eſt trop bon pour nous acorder des choſes pernicieuſes. C'eſt là un inſtrument tranchant capable de nous bleſſer; ou pour nous ſervir de la comparaiſon de *Jéſus-Chriſt*, c'eſt un *Serpent* qui nous piqueroit infailliblement. Un malade demande depuis longtems à Dieu la ſanté, & ne l'obtient point; c'eſt à cauſe du penchant qu'il auroit à en abuſer; c'eſt que ce ſeroit pour lui la cauſe de bien des desordres. Ce ſeroit entre ſes mains un *Scorpion* qui lui feroit de dangereuſes bleſſures. La langueur où Dieu veut le laiſſer encore quelque tems eſt un antidote contre la pente aux plaiſirs déréglés.

Que l'on ne demande donc plus pourquoi tant de Prières ne ſont pas exaucées. La Réponſe ſaute aux yeux. C'eſt que nous demandons

dons souvent de prétendus avantages, qui, par la mauvaise disposition de notre cœur, contribueroient à notre perte. C'est ce que les Sages Payens ont très bien senti. *Vous demandez des Richesses*, disoit Socrate, *& combien de gens n'ont-elles pas perdus* (*a*)? St. *Augustin* dit de même qu'à l'égard de certains avantages temporels, ce n'est pas assez de les demander avec beaucoup de reserve & de retenue, mais que si nous les demandons, ce ne doit être *qu'en tremblant*.

Cela me rapelle un autre endroit des Ecrits de ce Père, où il exprime en trois mots les causes du refus que nous essuions souvent dans nos Prières : *Petimus mali*, *mala*, *malè*. Rien de plus laconique & de plus sententieux. Vous trouverez d'abord, *Monsieur*, que cela sent un peu le jeu de mots, mais la pensée n'en est pas moins juste dans le fond. Pourquoi bien des Prières ne sont-elles pas exaucées? C'est, *dit-il*, que ceux qui les font ne sont pas gens de bien, qu'ils demandent des choses qui leur seroient nuisibles, & qu'ils les demandent mal. Nous venons d'expliquer la seconde cause qu'indique ce Père. Vous voulez bien que nous disions encore un mot des deux autres.

St. *Augustin* dit d'abord que les Vicieux ne doivent point s'atendre d'être exaucés quand ils prient. Rien n'est plus juste. Un Débauché, qui se sert principalement de son bien pour flater sa sensualité, & pour se procurer les plaisirs défendus, ne laissera pas de demander au Ciel qu'il

(*a*) *Socrate* dans le II *Alcibiade* de *Platon*.

qu'il faſſe proſpérer ſes afaires. Il priera Dieu de bénir un projet qu'il a pour ſe mettre dans l'abondance. Un habile Moraliſte a employé cette comparaiſon là-deſſus. Quand on voit un Homme qui a des habitudes criminelles & qui y perſévère, demander à Dieu les biens temporels, il ſemble que l'on voit un Homme qui auroit les armes à la main contre ſon Souverain, & qui en même tems prétendroit obtenir les graces de la Cour. On fait tous les jours à Dieu des Prières, dans des circonſtances qui les feroient regarder comme une inſolence & une inſulte, ſi on les faiſoit à un Prince de la Terre.

Le dernier article, qui eſt que *l'on demande mal*, n'a pas beſoin d'un plus ample Commentaire, après ce que j'ai déja dit là-deſſus. Au lieu de s'arrêter à expliquer ce Texte de St. *Auguſtin*, qui eſt aſſez clair, il vaut mieux dire un mot d'un Paſſage de St. *Jaques*, qui renferme la même choſe, & que j'ai déja cité quand il s'agiſſoit des Conditions de la Prière. *Vous demandez, & vous ne recevez point*, dit St. Jaques, *parce que vous demandez mal* (*a*).

On alègue ordinairement ce Paſſage pour prouver que la Prière doit avoir toutes les Conditions requiſes, qu'elle doit être acompagnée de toutes les circonſtances qui peuvent la rendre agréable à Dieu. Mais ces paroles peuvent auſſi bien ſe raporter à la matière même de nos Prières, qu'à la manière de prier. Quand l'Ecriture dit que nous devons prier *comme il faut*, elle entend également la ſubſtance de nos Prières,

(*a*) *Jaq.* IV, 3.

res, & la manière de les faire. Voyez, je vous prie, ce que dit St. *Paul* dans l'Epître aux Romains : *Nous ne ſavons pas ce que nous devons demander pour prier comme il faut* (*a*). La penſée de St. *Jaques* eſt fort aiſée à appercevoir. Sa Cenſure tombe ſur des gens que le trop d'ardeur pour les biens de la Terre rendoit turbulens & inquiets, qui recherchoient les avantages de cette vie avec emportement, qui ne prioient Dieu que pour les obtenir, mais qui prioient ſur-tout avec des intentions criminelles, & dans le deſſein de faire un mauvais uſage de ces biens. St. *Jaques* le marque expreſſément à la fin du verſet : *Vous les demandez*, dit-il, *dans la vue de fournir à vos voluptés.* Ne vous rapelez-vous point ici, *Monſieur*, ce que *Vigneul de Marville* dit des Boucaniers ou plutôt des Flibuſtiers de l'Amérique ? *Ces gens-là*, dit-il, *prient Dieu de tout leur cœur, quand ils vont en courſe, qu'il béniſſe leurs entrepriſes, qu'il leur donne bon vent, & bonne fortune. Si nous ſavions*, ajoute-t-il, *ce que bien des gens demandent à Dieu, dans leurs Prières ſecrettes, nous en trouverions quantité ſur ce ton-là.* Vouloir que Dieu exauçât de ſemblables Prières, ce ſeroit demander qu'il ſe rendît le Miniſtre des Paſſions les plus irrégulières, & le fauteur des Crimes.

Ce cas-là ne doit faire aucune dificulté. En voici un qui paroit plus embaraſſant. Vous entendrez quelquefois des gens ſe plaindre de cette manière : „ Je n'ambitionne point les Richeſ-

„ ſes,

(*a*) *Rom.* VIII, 26.

», ſes, je pourrois en faire un mauvais uſage.
», Je me garderai bien de les demander à Dieu.
», Je m'en tiens à le prier de m'acorder ſeule-
„ ment le néceſſaire. Mais quoique depuis
„ longtems je ſolicite le Ciel pour cela; je me
„ vois toujours dans l'indigence.

On répond ordinairement à ces gens-là, que peut-être ils ne font pas de leur coté tout ce qu'il faut pour ſe tirer de la miſère; qu'ils doivent profiter de toutes les ocaſions que la Providence leur fournit pour remédier à leurs beſoins; que l'Ecriture Ste. nous ordonne le Travail, & qu'elle veut que nous joignions la Vigilance à la Prière. A cet égard Dieu veut que nous concourions avec lui. Si ce n'eſt pas là proprement une Condition de la Prière, c'eſt au moins une précaution que nous ne devons point négliger, & d'où dépend le ſuccès de ces ſortes de Prières.

Il eſt vrai que cette Réponſe donne lieu à une Replique, que je ne dois point diſſimuler. *Si cet Homme*, dira-t-on, *travaille avec aplication à gagner quelque choſe, comme vous l'y exhortez, il ſe procurera infailliblement le néceſſaire, & alors il ne faudra plus atribuer ce ſuccès à un ſecours extraordinaire du Ciel.* Cette Réponſe ne ſent-elle point un peu l'échapatoire que l'on a reprochée aux Théologiens ci-deſſus?

Je ne crains point, *Monſieur*, que vous aprouviez cette petite chicane. Vous êtes trop bon Chrétien pour cela. Tout Homme qui recevra la Révélation, reconnoitra avec elle que la bénédiction du Ciel eſt néceſſaire ſur notre Travail, ſans quoi nous nous tourmenterions inuti-

inutilement. S'il y a de la ſuperſtition à prier ſans vouloir travailler, d'un autre côté il y auroit de l'impiété à travailler ſans vouloir prier. Je ſuis très content, & je crois que vous ne l'êtes pas moins, de la manière dont les Prédicateurs judicieux expliquent la demande du *Pain quotidien*, dans l'Oraiſon Dominicale. Ils en font très bien ſentir la ſageſſe & la néceſſité. Vous n'atendez pas de moi que je rapelle les Réflexions qu'ils font ſur cette matière. Elles ſont aſſez connues pour me diſpenſer de m'y arrêter. J'oubliois une Condition, que l'on doit rapeler à ceux qui ſe plaignent que Dieu n'exauce pas les demandes les plus modérées & les plus ſimples, qu'ils ont faites pluſieurs fois au Ciel à l'égard du Temporel; c'eſt que le Spirituel doit toujours tenir le prémier rang. Il faut leur dire d'examiner s'ils ont été atentifs à donner toujours la préférence aux biens de l'Ame, ſuivant cette leçon du Sauveur; *Cherchez prémierement le Royaume de Dieu & ſa Juſtice, & les choſes néceſſaires à la vie vous ſeront données par-deſſus* (a). Je reconnois que j'avois omis cette Condition à la fin de ma Lettre précédente, où elle devoit avoir trouvé ſa place. Je vous prie, *Monſieur*, d'y ſupléer & de la ranger avec les autres du même genre.

Un Homme avoit un Procès d'une grande conſéquence pour lui, puisque delà dépendoit la ſubſiſtance de ſa Famille; il avoit prié Dieu, avec toute l'ardeur poſſible, que cette mauvaiſe afaire finît d'une manière qui lui fût favo-

(a) *Matt.* VI, 33.

favorable, & il y a ſucombé. Il ſe plaint du peu de ſuccès de ſes Prières. Il faut lui demander ſi, dans le tems qu'il importunoit ſans ceſſe le Ciel pour le gain de ſon Procès, il avoit penſé à demander auparavant à Dieu ce qu'il y avoit de plus important pour lui dans cette circonſtance, je veux dire un eſprit de charité & de douceur, la modération Chrétienne qui lui étoit néceſſaire dans une ocaſion auſſi dangereuſe? Un Moraliſte moderne décrit fort vivement ce renverſement, par lequel nous donnons aux biens du Corps la prémière place.

„ Voyez-vous, *dit-il*, cette Mère paſſionnée „ pour un Fils qui lui eſt plus cher que la vie? „ une fièvre maligne, dont elle apréhende les „ ſuites, l'a pris. La voila dans les ſoupirs, „ dans les pleurs, dans les alarmes. Elle fait „ continuellement des vœux au Ciel pour la „ ſanté de ce malade. Cependant ce même „ Fils, elle l'a vu plongé dans le deſordre, ſans „ en être émue, & ſans ſe tourner du coté du „ Ciel, pour lui demander une guériſon mille „ fois plus importante. Elle eſt ſurpriſe de ce „ que ſes Prières ne ſont pas exaucées; mais „ elles péchent par un endroit eſſentiel. D'ail- „ leurs ne comprend-elle point que peut-être „ cette maladie doit durer encore quelque tems, „ pour afoiblir les paſſions de ce Jeune-hom- „ me, & pour ſervir de remède à ſon libertinage "?

Voila, ce me ſemble, qui eſt fort bien touché. Cependant je voudrois faire une Remarque générale ſur toutes les raiſons que l'on emploie pour répondre aux plaintes de ceux dont les

Prières n'ont pas été exaucées, c'eſt qu'elles ſont propres à leur fermer la bouche, & à réprimer leur murmure contre la Providence; mais on ne doit pas les donner pour les véritables cauſes de ce qu'ils n'ont pas obtenu leurs demandes. Ce ſont, tout au plus, de pieuſes conjectures que l'on hazarde là-deſſus. C'eſt une ocaſion de placer des Moralités bonnes & inſtructives. Mais nous devons convenir de bonne foi que, quand il s'agit de rendre raiſon de ce que Dieu acorde des graces temporelles à quelques perſonnes qui les lui ont demandées, tandis qu'il les refuſe à pluſieurs autres qui l'ont prié de même pour les obtenir, nos lumières ſont trop courtes pour pouvoir donner la raiſon préciſe de cette différence. Nous ne devons pas prétendre pénétrer les vues de la Divinité dans cette préférence. Il faudroit pour cela avoir aſſiſté à ſon Conſeil. Je me flate, *Monſieur*, que vous aprouverez cette retenue. Je ſuis, *&c.*

ARTICLE V.

G. CAVE *Scriptorum Eccleſiaſticorum* Hiſtoria Literaria. Volumen I, Baſileæ apud *Joh. Rudolph. Imhöff*, 1741. Volumen II, 1745.

C'eſt-à-dire:

Hiſtoire des Ecrivains Eccléſiaſtiques par le Docteur CAVE, en deux Volumes in Folio.

IL n'eſt pas néceſſaire de faire connoître ni de recommander un Livre, dont les prémières Edi-

Editions ſont entre les mains de tout le monde. Perſonne ne ſauroit diſconvenir que le Projet de donner l'*Hiſtoire des Ecrivains Eccléſiaſtiques* eſt très intéreſſant & utile à tous ceux qui s'apliquent à l'étude de la Théologie & de l'Hiſtoire de l'Egliſe: & par raport à ſon exécution, le Docteur *Cave* étoit l'homme le plus propre pour y bien réuſſir; le Public rendit juſtice à ſon mérite: la prémière Edition faite *à Londres* en 1688, ayant été reçue avec un aplaudiſſement général, fut réimprimée *à Genève*, juſqu'à quatre fois en 1693, 1699, 1705, 1727.

Il n'y avoit que le Docteur lui-même, qui n'en fût pas entierement ſatisfait; il employa les vingt-cinq ans de vie, qui lui reſtèrent après la prémière Edition, à polir & à augmenter ſon Ouvrage, & laiſſa à ſa mort, arrivée en 1713, aux Exécuteurs de ſon Teſtament le ſoin de le publier ſur le MS, qu'il avoit légué au Collège Royal de Windſor, dont il avoit été Chanoine. Il falut pourtant attendre encore vingt-ſix ans après la mort de l'Auteur, avant qu'on pût venir à bout de lever tous les obſtacles; ce retardement de l'Edition d'Angleterre eſt recompenſé en quelque manière par la promtitude du Libraire de Bâle, qui l'a réimprimé nouvellement, & donné par-là occaſion à chacun de l'aquerir à un prix très modique.

Diſons un mot de cette nouvelle Edition, & des avantages qu'elle a ſur toutes celles qui l'ont précédée. Elle eſt augmentée de plus d'unquart; il y a pluſieurs *Articles nouveaux*, & *de grandes Additions* ajoutées aux vieux Articles; voyez, par

par exemple, dans le prémier Siècle, *St. Pierre*, *St. Jean*, *Joſephe*, &c. A la fin de chaque Siècle il y a l'*Hiſtoire de tous les Conciles*, qui ſe ſont tenus dans le cours du Siècle. L'Hiſtoire du quatorzième & du quinzième Siècles, & une partie du ſeizième, juſqu'à l'an 1517, qui avoit été compoſée par Mr. *Henri Wharton*, ci-devant Chapelain de l'Archevêque de Cantorbery, eſt augmentée de pluſieurs Articles nouveaux de la façon de Mr. *Robert Ger*, Petit-fils du célèbre *R. Sanderſon*, Evêque de Lincoln. Les Articles de ces deux Auteurs ſont diſtingués à la marge par les Lettres initiales de leur noms *H. W.* & *R. G.*

On a auſſi ajouté, ſelon la volonté de l'Auteur, ſes trois Diſſertations ſur les Ecrivains Eccléſiaſtiques, ſur les Livres d'Egliſe des Grecs, & ſur l'Arianiſme d'*Euſèbe*, avec une Lettre contre Mr. *Le Clerc*; ces quatre pièces avoient déja été imprimées ſéparément.

Outre cela il y a au bas des pages quantité de Notes d'un Savant, qui a eu ſoin de la dernière Edition faite en Angleterre, dans leſquelles il nous indique les nouvelles Editions des Ecrivains Eccléſiaſtiques, qui ſe ſont faites depuis la mort de Mr. *Cave*, & il nous renvoie ſouvent aux Auteurs qui en ont parlé plus amplement. Enfin on y trouve des Additions & des corrections, avec des Notes écrites de la main de Mr. *Thomas Tenniſon*, Archevêque de Cantorbery, tirées de la Bibliothèque de *Lambeth*; il y a auſſi des *Extraits de la Bibliothèque Orientale de Mr. Aſſeman*, touchant les Ecrivains Eccléſiaſtiques, dont on trouve

trouve ou les Originaux ou les Verſions, en Langue Syriaque, Cophte & Arabe.

Quoique cet Ouvrage du Docteur *Cave* mérite toutes les louanges qu'on lui donne, il s'en faut bien pourtant, qu'il nous ait donné un Ouvrage parfait à tous égards. Il eſt impoſſible qu'un ſeul homme épuiſe entierement la matière, & après la moiſſon la plus grande il faut laiſſer encore quelque choſe à glaner pour ceux qui viendront après. Je ſuis ſurpris, par exemple, qu'il ne dit rien ni de *Philoxène* ou *Xénajas*, Evêque d'Hiérapolis; ni de *Thomas Héracléotes*, qui ſont renommés dans l'Hiſtoire Eccléſiaſtique & dans *Aſſeman*, principalement à cauſe d'une nouvelle Verſion Syriaque du Nouveau Teſtament, qui n'a pas encore vu le jour, & qui ſuit le Texte Grec beaucoup plus à la Lettre, que celle qui eſt imprimée. Elle fut faite au commencement du ſixième Siècle par les ordres de *Philoxène*, & cent dix ans après elle fut collationné à Alexandrie ſur trois MSS. Grecs par *Thomas*, ou par quelque autre, qui a eu ſoin de marquer les variations à la marge de ſon Exemplaire, dont on a tiré de bonnes & de mauvaiſes Copies, qui ſe trouvent en aſſez grand nombre en Italie & en Angleterre: ſi quelqu'un vouloit ſe charger de les faire imprimer avec exactitude, on pourroit juger de l'état du Texte Grec du N. T. dans le 5 & 6 Siècle beaucoup mieux qu'on n'eſt en état de le faire préſentement.

Peut-être auſſi que tout le monde ne ſouffrira pas au jugement favorable que Mr. *Cave* porte des Pères de l'Egliſe & de leur Orthodoxie. Je crois pourtant que toute perſonne équitable

table m'accordera ſans difficulté, que le caractère d'un Docteur en Théologie, qui trouve les Chrétiens morts il y a mille ans beaucoup plus Orthodoxes qu'ils ne l'ont été en effet, eſt infiniment préférable à celui d'un autre qui ſe feroit un plaiſir de former des ſoupçons mal fondés contre les Chrétiens vivans, & de les accuſer d'Hétérodoxie, de leur ſuſciter des perſécutions, & de les noircir par des calomnies, comme ſi toute la Religion conſiſtoit en *un zèle amer*, plutôt que dans l'amour de la Vérité & de la Paix.

Paſſons à une autre remarque, elle regarde *Flave Joſephe*, Hiſtorien *Juif*, ſur lequel, ſi je ne me trompe, chacun peut dire librement ce qu'il penſe. Le Docteur nous aprend, qu'il y a des Critiques modernes qui révoquent en doute ſa fidélité : il leur oppoſe le ſentiment de *Scaliger*, qu'il adopte : „ *Joſeph*, dit-il (*a*), eſt „ de tous les Auteurs celui qui a le plus d'a„ mour pour la Vérité, & nous diſons hardi„ ment qu'on peut le croire avec plus de ſure„ té que tous les Hiſtoriens Grecs & Latins, „ vu que ſa fidélité ſe montre par-tout". Mais quoiqu'en diſent ces deux Meſſieurs, j'aime mieux croire mes propres yeux, que de me ſoumettre à leur autorité. *Joſephe* parle d'*Agrippa*, le dernier Roi des Juifs, d'une manière abſolument contradictoire. Dans les Livres *de la Guerre*,

(*a*) Φιλαληθέστατος omnium Scriptorum Joſephus, de quo nos audacter dicimus, tutius illi credi quam omnibus Græcis & Latinis; quippe cujus fides & eruditio in omnibus elucet.

Guerre, c'eſt un Saint, un Dévôt, le Père du Peuple, enfin le meilleur des Rois : dans les *Livres des Antiquités*, c'eſt un ſcélérat, qui vit en inceſte avec *Bérénice*, un impie, un profanateur du Temple, un homme qui n'a aucune bonne qualité. Eſt-il poſſible que deux portraits d'une même perſonne ſoient ſi différens l'un de l'autre, quoique faits par la même main? Cela convient-il à un Hiſtorien fidèle? Cherchez-en la raiſon, *Joſephe* vous deviendra encore beaucoup plus ſuſpect : il a donné de l'encens à *Agrippa* vivant, & il en a mal parlé après ſa mort. La vérité change-t-elle donc par la mort des Rois? eſt-ce que ſes actions, qui étoient vertueuſes, deviennent alors vicieuſes? N'eſt-ce pas plutôt qu'un Hiſtorien flateur a trahi les intérêts de la Vérité pour faire ſa cour au Roi, pour lequel il avoit la plume venale, auſſi longtems qu'il avoit quelque choſe à eſpérer de lui, ou à en craindre?

ARTICLE VI.

TROIS OUVRAGES *de* XENOPHON; *le prémier intitulé* PORTRAIT *de la* CONDITION *des* ROIS, traduit en François par Mr. COSTE; *le ſecond*, *la* RETRAITE *des* DIX-MILLE, traduit par Mr. PERROT *d'*ABLANCOURT; *& le troiſième*, *les* CHOSES MEMORABLES *de* SOCRATE, traduit par Mr. CHARPENTIER, avec *la Vie de ce Philoſophe*, compoſée par le même Mr. *Charpentier*. Deux Tomes

Tomes *in* 12. *Pag.* 297 pour le prémier Tome, & 402 pour le ſecond, ſans compter les *Préfaces* & les *Tables*. A *Amſterdam*, chez *François L'Honoré & Fils*, 1745.

ON nous donne les deux prémiers de ces Ouvrages pour une *nouvelle Edition, revue, corrigée & enrichie du Portrait de Xénophon, & de la Carte Géographique des Dix-Mille.* Dans une Préface, qui ſe trouve à la tête du *Portrait de la Condition des Rois*, Mr. *Coſte* nous apprend que cette petite Pièce de *Xénophon* n'avoit point encore paru en François, & qu'elle eſt auſſi parfaite en ſon genre, qu'aucune autre que nous ayons de cet excellent Ecrivain. Les grandes beautés, qu'il y remarqua d'abord, lui firent venir la penſée de la traduire. Mais il ne fut pas longtems à s'apercevoir qu'il s'étoit engagé dans une entrepriſe aſſez difficile. On remarque, dans *Xénophon*, une vivacité, une douceur, une ſimplicité fine & naïve, qui eſt comme attachée à ſon Stile, & qui a toujours fait l'admiration des plus fameux Critiques de l'Antiquité. La difficulté conſiſtoit à imiter ces beautés naturelles, & à trouver en François des expreſſions qui répondiſſent à celles de l'Original. Il crut qu'on lui feroit grace pour cet article, s'il pouvoit exprimer nettement le ſens de ſon Auteur, & en rendre fidelement les penſées, ſans négliger en même tems cet ordre ſi naturel dans lequel elles ſont rangées. Il n'a épargné, pour cela, ni tems, ni peine; & ſi, malgré ſes ſoins, on trouve encore un peu d'obſcurité en quelques endroits

de ſa Traduction, il ne manque pas de raiſons à alléguer pour ſe laver du reproche qu'on pourroit lui en faire.

Ce Portrait de la Condition des Rois eſt en forme de Dialogue, dont les deux Interlocuteurs ſont *Hiéron* Roi de Syracuſe, & *Simonide* excellent Poëte. Voici quelques traits qui feront connoître & leur génie & leur caractère.

Hiéron étoit fils de *Dinomenès*, & frère de *Gelon*. Il vécut longtems en ſimple particulier, & devint enfin Roi de Syracuſe par la mort de *Gelon*, à qui les Syracuſains avoient déféré librement la Royauté, après qu'il eut remporté ſur les Carthaginois une grande victoire, qui ſauva la République du joug de ces Barbares. On prétend qu'*Hiéron* eut beaucoup de part à la gloire de cette fameuſe Journée, & il paroît par une ancienne Inſcription, que *Gelon* lui-même ſe fit un plaiſir de le reconnoître. En ſuccédant à ſon frère, il n'hérita pas de ſes Vertus. Avare, violent, & tout-à-fait éloigné de la candeur & de la probité de *Gelon*, rien n'empêcha les Syracuſains de ſe ſoulever contre lui, que le reſpect qu'ils conſervoient pour la mémoire de ſon Prédéceſſeur. Une longue maladie lui donna lieu de changer de conduite. Pour charmer ſon ennui, il s'aviſa d'attirer auprès de lui par ſes libéralités les plus ſavans hommes de ſon tems; & inſtruit par les converſations qu'il eut avec eux, d'ignorant & de ruſtique qu'il étoit, il devint ſavant & poli. Dès-lors il parut plein de douceur & d'humanité, il prit un ſingulier plaiſir à faire du bien, & délivré de ces noirs ſoupçons qui l'avoient brouillé auparavant

paravant avec ſes proches, il regagna leur confiance, & paſſa ſa vie avec eux dans une liaiſon intime. Il falloit que ce Prince eût naturellement le fond bon, car la Science toute ſeule ne produit guère de pareils changemens. Elle fortifie, enrichit, & perfectionne un bon Naturel; mais il eſt rare qu'elle réforme un Cœur mal fait.

Voilà une idée du caractère d'*Hiéron*, qui fait le ſujet du Dialogue. A l'égard de *Simonide*, il fut un de ceux qui contribuèrent à civiliſer ce Prince, & il n'y en eut point qui eût plus de part à ſa confiance & à ſes libéralités. C'étoit un excellent Poëte, comme il paroit par quelques Fragmens qui nous reſtent de ſes Ouvrages. Il naquit à Céos, l'une des Iles de la Mer Egée; & ſes Poëſies le rendirent très fameux dans toute la Grèce. Son talent n'étoit pas borné à faire des Vers. Il avoit d'ailleurs du ſavoir & de l'habileté. Ce fut par ſon entremiſe qu'*Hiéron* ſe reconcilia avec *Théron*, Roi des Agrigentins, qui avoit mis ſur pié une Armée, pour forcer le Roi de Syracuſe à réparer le tort qu'il avoit fait à ſon frère *Polyzèle*. *Simonide* étoit fort âgé quand il alla auprès du Roi *Hiéron*. Il mourut un an (*a*) avant lui, & peut-être même à ſa Cour (*b*). Un Prince ſe fait toujours beaucoup d'honneur quand il attire & retient auprès de ſa perſonne des Savans d'un mérite auſſi diſtingué. A l'âge où étoit *Simonide*, il ne pouvoit donner au Roi ſon bienfaiteur,

(*a*) Agé de 90 ans, environ l'an 461 avant *Jéſus-Chriſt*.
(*b*) Voyez le *Dictionnaire de Bayle*, Art. *Simonide*, Rem. D.

teur, que des conſeils d'une Sageſſe conſommée.

Voyons maintenant ſi ces deux illuſtres Interlocuteurs ſoutiennent dignement leur caractère dans le Dialogue que *Xénophon* a ſuppoſé entre eux. Ce Dialogue contient, d'un côté, un parallèle qu'*Hiéron* fait entre la condition des Rois & celle des Particuliers; &, de l'autre, des avis que *Simonide* donne aux Rois. L'habileté de ce Poète, jointe à ſon grand âge, l'autoriſe fort naturellement à ſe charger de cette fonction. C'eſt *Mentor*, qui inſtruit *Télémaque*. Le perſonnage, qu'on fait jouer à *Hiéron*, lui convient auſſi parfaitement bien. Comme il n'avoit regné, qu'après avoir vécu longtems en ſimple Particulier, perſonne ne pouvoit mieux ſavoir que lui en quoi la condition des Particuliers diffère de celle des Rois. A juger de la Royauté par l'idée qu'il en donne, il n'y a perſonne qui ne doive préférer une honnête médiocrité au brillant & à l'éclat d'une Couronne. Selon lui, la félicité des Rois n'eſt qu'une félicité imaginaire; celle des Particuliers eſt plus réelle, plus conſtante, moins ſujette à être troublée. Qu'on juge, par ce que nous allons expoſer, ſi ſon ſentiment eſt bien ou mal fondé.

„ Voici, dit *Simonide* à ce Prince, en quoi vous
„ l'emportez ſans doute ſur les Particuliers.
„ Vous formez de grands deſſeins, & vous les
„ exécutez promptement. Vous avez en abon-
„ dance tout ce qu'il y a de plus excellent, les
„ meilleurs Chevaux, les plus belles Armes,
„ les plus riches Ornemens de Femme, les Pa-
„ lais les plus magnifiques, les Meubles les

„ plus

„ plus précieux. Vous avez plus de Domeſtiques, & qui ſont encore plus conſidérables par leur adreſſe & leur habileté, que par „ leur nombre. Enfin, vous pouvez, mieux „ que perſonne, vous vanger de vos Ennemis, „ & faire du bien à vos Amis.

Hiéron ne paroit pas faire grand cas de toutes ces belles prérogatives de la Royauté. Quoique ſa réponſe ſoit générale, on ne laiſſe pas de pouvoir en faire l'application à tout ce qu'on lui oppoſe. Je n'en donnerai que le précis; car elle eſt trop longue pour être inſérée ici en entier. Il fait d'abord remarquer que ſi le commun des hommes eſt ébloui par l'éclat de la Royauté, c'eſt qu'il ne juge guère du bonheur & du malheur que par le raport des Sens, & qu'il regarde comme des biens réels ce qui n'en a que l'aparence. La Multitude ne connoit pas le fond de l'Ame des Rois, elle n'y voit pas ni ces ſoucis qui les rongent, ni ces peines & ces chagrins qui les dévorent. *Je vous aſſure*, dit ce Prince, *comme une choſe que je ſai très certainement par ma propre expérience, que les Rois ont la moindre portion des plus grands Biens, & que la portion la plus conſidérable des plus grands Maux, leur eſt échue en partage.*

Cette Sentence ne ſouffre que très peu d'exceptions, & *Hiéron* en prouve la vérité par pluſieurs exemples. La Paix eſt un Bien, un très grand Bien, mais les Rois jouiſſent beaucoup moins de ſes avantages que le reſte des hommes. La Guerre, au contraire, eſt un grand Mal; & il n'eſt pas moins certain que les Rois

en reſſentent les incommodités plus que perſonne. En tems de Paix, les Particuliers peuvent aller librement où ils veulent, ſans craindre qu'on leur ôte la vie, mais les Rois ſe trouvant preſque par-tout en Pais ennemi, ſont réduits à la néceſſité d'aller armés eux-mêmes, & d'avoir toujours des Gardes autour de leurs Perſonnes. D'ailleurs, les Particuliers vont-ils à la Guerre pour ſervir leur Patrie, ils ne ſont pas plutôt de retour chez eux, qu'ils ſe voient en ſureté. Les Rois (*a*), au contraire, revenus dans le Siège de leur Empire, ſavent que c'eſt alors qu'ils ſont environnés d'un plus grand nombre d'Ennemis (*b*). Bien loin d'être hors de danger, lorſqu'ils rentrent dans leurs Palais,

(*a*) Il eſt bon de remarquer que le Traducteur emploie ici le mot de *Roi* dans un ſens impropre. *Xénophon* s'eſt ſervi dans cet endroit, & dans preſque tout ce Dialogue, du terme de *Tyran*. Pour l'ordinaire les Grecs entendoient par-là, non un Roi injuſte & cruel, qui maltraitoit ſes Sujets contre tout droit & raiſon, mais un Ambitieux, qui, né ſous un Gouvernement Populaire, ou Ariſtocratique, s'étoit emparé de la Souveraineté par force, ou par artifice. Que ce dernier abuſât ou n'abuſât point de ſon autorité, ils l'appelloient *Tyran*, & ils donnoient à ſon Gouvernement le nom de *Tyrannie*, faiſant de la *Tyrannie* une eſpèce particulière de Gouvernement diſtincte de la *Royauté*.

(*b*) On voit bien que cela ne doit s'entendre que d'un Uſurpateur des Droits du Peuple, d'un Ambitieux qui s'eſt emparé de l'Autorité Souveraine par force, ou par artifice. Car, quoiqu'il ſoit très-naturel qu'un tel *Tyran*, & tout autre Prince qui ne ſe ſert de ſon Autorité que pour opprimer ſes Sujets, *ſe trouve par-tout en Pais ennemi*, &c. On ne peut pas dire la même choſe des bons Princes, d'un *Numa*, d'un *Tite*, d'un *Trajan*, d'un *Marc-Aurele*.

mais, c'eſt là ſur-tout qu'ils croient avoir plus de beſoin de ſe tenir ſur leurs gardes. Les Particuliers ſe mettent à couvert des incommodités de la Guerre par des Traités d'Alliance & par la Paix; mais il n'y a jamais de véritable Paix entre un Roi & ceux qu'il tient ſous le joug; & jamais Tyran n'oſa ſe fier à des Traités.

L'Amitié eſt auſſi un très grand Bien; mais les Rois en jouiſſent bien moins que les Particuliers. Entre les Amitiés les plus fermes, on compte l'Amitié des Pères envers leurs Enfans; celle des Enfans envers leurs Frères; des Femmes envers leurs Maris; & enfin celle qu'un commerce familier fait naître entre les hommes. Si l'on y prend garde, on verra que les Particuliers ont porté toutes ces eſpèces d'Amitié à un très grand dégré de perfection. Mais combien trouvera-t-on de Rois qui ont fait mourir leurs Enfans, ou que leurs Enfans ont mis à mort! Combien de Frères qui ſe ſont entretués pour parvenir à la Royauté! Et combien de Tyrans, qui ont été égorgés par leurs Femmes & par les Perſonnes qui paroiſſoient avoir de plus d'Amitié pour eux! Si donc ceux, que la Nature & les Loix obligent le plus fortement à aimer les Rois, ne laiſſent pas de les haïr, quelle aparence que d'autres s'aviſent de les aimer (*a*)?

On

(*a*) Il règne encore aujourdhui de pareils deſordres en Turquie & en Perſe. Dans ces Cours, d'où l'on n'a point banni la barbarie, vous voyez ſouvent un Prince jaloux de ſa Couronne, faire égorger ſes Frères, exterminer toute la Famille Royale, ſans épargner même des Enfans au berceau, & cela dans la crainte d'en être un

On s'imagine que les desirs des Rois sont plus promptement satisfaits que ceux des Particuliers. Mais c'est une erreur, & même une très grande erreur. Ce qu'un Particulier desire, c'est ou une Maison, ou une Terre, ou des Esclaves. Mais les objets, qui excitent les desirs des Rois, ce sont des Villes, de vastes Provinces, des Ports, ou des Places fortes : toutes choses qu'on aquiert avec beaucoup plus de peine & de danger que tout ce que peuvent desirer des Particuliers. Peut-être même ne trouvera-t-on pas tant de Pauvres parmi les Particuliers que parmi les Rois; car ce qui est beaucoup, & ce qui suffit, ne se détermine point par la quantité des choses qu'on possède, mais par l'état qu'on est obligé de soutenir : &, selon cette idée, *beaucoup*, c'est ce qui est au-delà de ce qui suffit; & *peu*, ce qui est en deça. Or un Roi, avec des Revenus beaucoup plus grands que ceux d'un Particulier, est moins capable que lui de faire les dépenses que son Etat exige néces-

jour détrôné. Quelles horreurs ! Nous avons vu de nos jours un puissant Monarque, Législateur, & né pour rendre ses Peuples heureux, être comme forcé à faire condamner à mort son propre Fils, pour s'être revolté contre lui. Quelle dure extrémité ! Un grand Guerrier, Prince fameux, & dont la Postérité ne parlera qu'avec éloge, ne s'est fait nul scrupule d'aller chercher une Couronne que l'on venoit de ravir à son Beau-Père. Un Roi, encore aujourdhui plein de vie, & qui réunit en sa personne toutes les qualités d'un grand Prince, & même d'un Prince plein d'humanité, n'a pu se dispenser de retenir en prison pour le reste de ses jours, son propre Père, qui vouloit remonter sur une Trône dont il étoit descendu volontairement.

néceſſairement. A l'égard des Particuliers, leur eſt permis de diminuer leur dépenſe, lorsqu'il leur en prend envie. Mais un Roi ne ſauroit le faire; car, comme les dépenſes les plus conſidérables & les plus néceſſaires ſont employées à l'entretien de ceux qui veillent pour la ſureté de ſa vie, il ſemble qu'il ne peut, ſans ſe perdre, en retrancher quelque choſe. Pourquoi d'ailleurs regarderoit-on en pitié comme des gens pauvres ceux qui peuvent avoir, par des voies légitimes, toutes les choſes dont ils ont beſoin? Pourquoi, au contraire, ne comptera-t-on pas pour pauvres & malheureux ceux que leur indigence oblige de faire des actions injuſtes & deshonnêtes? Ne ſait-on pas que les Tyrans ſont forcés de piller injuſtement les Temples & les Hommes, parce qu'ils ont toujours beſoin d'argent pour fournir à des dépenſes abſolument néceſſaires, ſe trouvant toujours réduits à tenir des Troupes ſur-pié, comme en tems de Guerre, ou à périr miſérablement.

Le triſte ſpectacle que nous offrent aujourdhui les affaires de l'Europe, eſt une preuve bien ſenſible de la vérité de ce que dit ici *Hiéron*. A quoi doit-on attribuer cette Guerre ruineuſe où ſe trouvent engagés tant de Potentats? Ne vient-elle pas de ce que quelques-uns d'entre eux ſe croient encore pauvres au milieu même de la plus grande abondance. L'un ſe croit trop à l'étroit dans un eſpace d'une vaſte étendue, qui contient de grands Royaumes, d'où il peut tirer ſans ceſſe des richeſſes immenſes. L'autre, avec cent bonnes Forteresſes qui dé-

fendent ſes Etats, ne ſe croit pas encore aſſez puiſſant, & voudroit en augmenter le nombre. Un Monarque, qui a augmenté d'un tiers le Domaine de ſes Ayeux, veut bien courir les plus grands riſques, pour former de nouvelles prétenſions. Un Souverain, paiſible poſſeſſeur de ſes Etats, aime mieux voir ſon Païs ravagé, ſes Peuples foulés & déſolés, que de renoncer à l'eſpérance de s'agrandir aux dépens de ſon Voiſin. Un Prince, qui vivoit heureux & tranquile au milieu d'un Peuple qu'il gouvernoit à ſon gré, qui étoit aimé & chéri de tous ſes Alliés, veut bien perdre de ſi grands avantages, parce qu'il ſe flatte de voir un jour ſa Famille monter à un nouveau dégré de grandeur qu'elle n'avoit pas. Un jeune Prince, fils d'un puiſſant Roi, renonce aux charmes d'un heureux Hymenée, abandonne la Cour & ſes plaiſirs, pour aller chercher, au péril de ſa vie, quelque Etabliſſement chez des Etrangers.

Tel eſt, en général, le caractère des Rois. Ils n'ont jamais aſſez; leur ambition n'a point de bornes. Qu'on accorde à un Prince avide de gloire, un empire abſolu ſur toutes les Nations qui couvrent la ſurface de la Terre, ſi vous lui montrez, après cela, un chemin qui conduiſe à la Lune, ou à quelqu'un de ces Globes qui roulent ſur nos têtes, il voudra bientôt y monter pour en faire la conquête. La plupart des Grands ne jouiſſent guère du préſent, leurs vues, leurs projets s'étendent toujours au-delà de ce qu'ils poſſèdent; tout ce qu'ils ont, ils le ſacrifient à une eſpérance, &, cette eſpérance remplie, ils ſacrifient encore ce qu'ils viennent d'aquérir

d'acquérir à une autre espérance. *Il semble*, dit un Sage moderne qui s'est rendu le Juge & des Philosophes & des Rois, *que ce soit là un ordre malicieux établi dans la Nature, pour leur ôter toujours d'entre les mains ce qu'ils tiennent. On ne se soucie guère d'être heureux dans le moment où l'on est, on remet à l'être dans un tems qui viendra, comme si ce tems qui viendra, devoit être autrement fait que celui qui est déja venu.* Ce n'est pas que l'avenir soit autrement fait que le passé, mais on se l'imagine, & c'est pour cela qu'on cherche toujours à faire de nouvelles aquisitions, sans se donner jamais le tems de jouir de celles qu'on possède. C'est ce que nous apprend fort bien la petite Fable que voici.

„ Un Homme avoit soif, & étoit assis sur le
„ bord d'une Fontaine. Il ne vouloit point
„ boire de l'eau qui couloit devant lui, parce
„ qu'il espéroit qu'au bout de quelque tems il
„ en alloit venir une meilleure. Ce tems étant
„ passé: *Voici encore la même eau*, disoit-il,
„ *ce n'est point celle-là dont je veux boire, j'aime mieux attendre encore un peu.* Enfin,
„ comme l'eau étoit toujours la même, il at-
„ tendit si bien que la Source vint à tarir, &
„ il ne but point". Combien de Princes n'ont pas fait la Guerre, pendant dix, quinze & vingt ans; & que la mort a surpris dans le tems qu'ils étoient encore occupés à poursuivre un bonheur chimérique qui fuioit toujours devant eux! Nous en avons un exemple tout récent, & qui sait si nous n'en aurons pas d'autres pendant le cours de cette Guerre dont l'Europe est affligée!

Disons

Diſons maintenant quelque choſe de *la Retraite des Dix-mille*, ou *de l'Expédition de* Cyrus *contre* Artaxerxès, dont la Traduction eſt de Mr. *Nicolas Perrot*, Sieur d'*Ablancourt*. C'eſt la ſeconde Pièce de l'Ouvrage. Comme cette admirable Hiſtoire forme une chaine de Faits, qu'on ne ſauroit guère abréger, ni détacher les uns des autres, nous nous bornerons au précis qu'en donne l'Auteur de la Préface.

On peut regarder cet Ouvrage comme un des plus beaux & des plus précieux monumens de toute l'Antiquité. Rien de plus grand, rien de plus noble, que ce qui en fait le ſujet. On n'a point d'exemple d'une entrepriſe ſi merveilleuſe. Dix mille Grecs, qui avoient ſuivi le jeune *Cyrus* dans l'expédition d'Aſie, ont aſſez de courage après ſa mort pour vouloir continuer la Guerre, & par une ſi hardie réſolution, contraignent le Roi de Perſe à leur envoyer demander la Paix, & à leur fournir des Vivres. Ce Prince taille en pièces leurs Officiers, ſous prétexte d'une entrevue; mais ils ne perdent point cœur pour cela, & quoiqu'éloignés de ſept cens lieues, ils ſe retirent devant une Armée innombrable, n'ayant ni Cavalerie, ni Gens de trait. Après avoir traverſé de grandes Plaines, ils grimpent par des Rochers inacceſſibles, & vont paſſer l'Euphrate & le Tigre à leur Source, d'où ils retournent en leur Païs par le Pont Euxin.

Voila le ſujet de cette Pièce. Le Fait eſt unique dans l'Hiſtoire, & il faudra aparemment bien du tems pour qu'elle en fourniſſe un pareil. Outre le merveilleux qu'elle renferme,

elle

elle eſt encore recommandable par d'autres endroits. L'agréable & l'utile relèvent infiniment ſon mérite. Ce qu'elle a d'hiſtorique eſt d'ailleurs ſi exact & ſi fidèle, que cela fit dire au Grand *Guſtave*, Roi de Suède, qu'il ne connoiſſoit que *Xénophon* d'Hiſtorien. Tout y eſt ſcrupuleuſement détaillé; &, en la liſant, on s'imagine être du voyage avec ces fameux Héros. *Horace* a dit quelque part, *difficile eſt proprié communia dicere*; mais notre Auteur a ſurmonté la difficulté. L'agrément qu'il répand par-tout, paroit principalement en ce point, qu'il raconte les choſes ordinaires d'une façon qui ne l'eſt pas, & menage ſi bien l'eſprit du Lecteur, qu'il ne s'ennuie point dans le récit des petites choſes, tandis qu'il trouve ſa ſatisfaction dans les grandes. Quant à la Vérité, on la voit reluire dans toutes les pages. Dans cette Hiſtoire, *Xénophon* ne parle que des choſes qu'il a faites, ou de celles dont il a été témoin oculaire. Si cela ne le rend pas entierement infaillible, cela le rend du moins très croyable, & forme en ſa faveur le préjugé le plus avantageux. Il eſt bien juſte que nous diſions ici quelque choſe à la louange de ce Grand-homme.

Xénophon a fait lui-même ſon panégyrique, en nous donnant l'Hiſtoire de la *Retraite des Dix-mille*. C'eſt à lui, en effet, qu'en eſt due ſur-tout la gloire, non ſeulement parce qu'il a toujours commandé l'Arrière-garde, qui eſt la place la plus honorable dans une Retraite; mais parce qu'il a été la cauſe principale du ſalut de toute l'Armée. Ce fut lui qui releva

le

le courage & les espérances des Soldats & des Officiers, dans la consternation où ils se trouvèrent après le meurtre des Généraux. On doit donc le regarder non seulement comme l'Auteur, mais comme le Héros de la Pièce. Après cette fameuse Retraite il suivit *Agésilaüs* en Asie, & se trouva avec lui à la Bataille de Coronée, d'où il se retira à Scyllonte qui appartenoit aux Lacédémoniens, parce qu'il fut banni d'Athènes pour avoir suivi le parti de *Cyrus*. Il y vêcut dans l'étude de la Philosophie. Ce fut là qu'il composa divers Traités de Morale & de Politique, avec l'Histoire de son Païs. Après la prise de Scyllonte & la ruine de l'Empire des Lacédémoniens par *Epaminondas*, il se retira à Corinthe, & y mourut âgé de quatre-vingt dix ans. Il étoit grand Philosophe, grand Capitaine, grand Historien, Homme de bien, & Grand-homme. Voilà de beaux Titres, & il les a tous mérités.

Nous voici parvenus à la troisième & dernière Pièce de l'Ouvrage que nous annonçons. Elle contient *les Choses mémorables de* Socrate, *& la Vie de ce grand Philosophe*. Cette Pièce de *Xénophon* est une espèce de Recueil de ce qu'il y a de plus remarquable dans la conduite de *Socrate*, & de ses Discours les plus dignes d'être transmis à la Postérité. On remarque dans ces Discours une grande variété, une naïveté presque inimitable, & sur-tout une excellente Doctrine. On y fait par-tout l'éloge de la Vertu & des bonnes Mœurs. La grande Ame de *Socrate* y paroit dans tout son lustre. Je ne sache personne à qui la lecture des Maximes

ximes qu'on y enſeigne, ne puiſſe être d'une utilité infinie. Les Petits & les Grands, les Ignorans & les Savans, y trouveront également dequoi s'inſtruire. Il y a des leçons, & même des leçons excellentes pour les Rois, pour les Sujets, pour les Guerriers, pour les Politiques, pour les Philoſophes, pour les Artiſans. Il y en a pour bien vivre dans l'Enfance, dans la Jeuneſſe, dans l'Age viril, dans la Vieilleſſe; il y en a enfin pour bien mourir, ſi c'eſt bien mourir que de mourir avec courage, comme a fait *Socrate* lui-même.

Je ne ſaurois cependant diſſimuler, qu'en liſant ces Diſcours de *Socrate*, j'y ai toujours trouvé quantité de faux raiſonnemens, très ſéduiſans à la vérité, & très capables d'éblouir, mais qui ne ſauroient jamais perſuader un vrai Philoſophe. Sa manière de raiſonner, ſouvent très captieuſe, eſt toute propre à déconcerter un homme, à le réduire au ſilence, ou à lui faire avouer qu'il s'eſt trompé. Lorſqu'il entreprend quelqu'un, il lui fait queſtions ſur queſtions, & après une longue enfilade de propoſitions, il tire enfin une concluſion, à laquelle ſon Adverſaire ne s'attendoit pas, & dans laquelle il l'envelope. Delà vient que dans un *Dialogue* entre *Socrate* & *Montagne*, Mr. *de Fontenelle* met dans la bouche de ce dernier ces paroles remarquables: „ Ah! *Socrate*, je ſavois bien que vous aviez „ une manière particulière de raiſonner, & „ d'enveloper ſi adroitement ceux à qui vous „ aviez affaire, dans des argumens dont ils ne „ prévoyoient pas la concluſion, que vous les

„ ameniez

„ ameniez où il vous plaiſoit; & c'eſt ce que „ vous apeliez *être la Sage-femme de leurs pen-* „ *ſées, & les faire accoucher.* J'avoue que me „ voila acouché d'une propoſition toute con- „ traire à celle que j'avançois; cependant je „ ne ſaurois encore me rendre.

Afin que le Lecteur puiſſe juger de ce que j'avance, je raporterai ici une partie de l'entretien qu'eut *Socrate* avec *Euthydème.* Cet *Euthydème* étoit un Jeune-homme qui avoit aſſez bonne opinion de lui-même, & qui ſe piquoit de ſuffiſance. Comme il avoit ramaſſé pluſieurs Ouvrages des Poëtes & des Sophiſtes les plus renommés, cela lui avoit un peu enflé le cœur, & il ne prétendoit à rien moins qu'à devenir le prémier homme de la Ville, ſoit pour négocier, ſoit pour diſcourir en public. Il étoit encore trop jeune pour entrer dans les Aſſemblées du Peuple; mais s'il avoit quelque afaire à ſolliciter, il venoit ordinairement ſe mettre à quelqu'une des Boutiques qui étoient proche de la Place. *Socrate* le guêtoit depuis quelque tems, & avoit grande envie de châtier ſa vanité. Ayant apris qu'il étoit dans une de ces Boutiques, il s'y rendit auſſi avec deux ou trois de ſes Amis. Cette prémière entrevue n'eut pas tout le ſuccès dont *Socrate* s'étoit flatté, parce que l'eſprit d'*Euthydème* n'étoit pas encore préparé à l'écouter. Ils ſe virent une autre fois dans la même Boutique. *Socrate*, qui y vint le dernier, alla s'aſſeoir auprès de ce Jeune-homme, entama la converſation & lui parla en ces termes.

„ J'ai apris, lui dit-il, que vous avez été

„ curieux

„ curieux d'acheter grand nombre de bons Li-
„ vres. J'en achète encore tous les jours, dit
„ *Euthydème*, & ai deſſein d'en avoir le plus
„ que je pourrai. Je vous ſai bon-gré, repli-
„ qua *Socrate*, de ce que vous avez mieux
„ aimé faire un tréſor de Science, qu'un tré-
„ ſor d'argent; car vous faites paroitre par-là,
„ que vous ne croyez pas que la richeſſe ren-
„ de les hommes plus conſidérables; mais que
„ les Ecrits de ces grands Perſonages, qui nous
„ ont dévancés, amaſſent un fond inépuiſa-
„ ble de Vertu, dans l'eſprit de ceux qui les
„ poſſèdent.

Euthydème étoit fort aiſe de l'entendre par-ler de la ſorte, croyant qu'il aprouvoit ſa méthode; & *Socrate* ayant remarqué ſa joie, pourſuivit ainſi. „ Mais pour quel deſſein avez-vous
„ amaſſé tant de Livres? Avez-vous envie d'ê-
„ tre Médecin? Il y a beaucoup de Livres
„ dans cette Science. Ce n'eſt pas mon inten-
„ tion, dit *Euthydème*. Voulez-vous donc ê-
„ tre Architecte? dit *Socrate*, car cet Art a beſoin d'un homme ſavant. Vous adonnez-
„ vous à la Géométrie ou à l'Aſtrologie? Rien
„ de tout cela. N'eſt-ce point que vous vou-
„ liez être récitateur de Vers héroïques, pour-
„ ſuivit *Socrate*? car on m'a dit que vous a-
„ viez toutes les Oeuvres d'*Homère*. Point
„ du tout, repliqua-t-il, car j'ai trouvé que
„ les gens de cette Profeſſion ſavent bien des
„ Vers par cœur; mais du reſte, qu'ils ſont
„ très impertinens. Ne ſeriez-vous donc point
„ amoureux de cette belle Science, qui fait les
„ Politiques & les Oeconomes, & qui rend

„ les Hommes capables de commander, & d'ê-
„ tre utiles aux autres & à eux-mêmes? C'eſt
„ celle-là, dit *Euthydème*, que je cherche, &
„ que je ſouhaite avec paſſion. C'eſt une Scien-
„ ce ſublime, ajouta *Socrate*, c'eſt elle qu'on
„ nomme la Science Royale, parce qu'elle eſt
„ véritablement la Science des Rois. Mais a-
„ vez-vous examiné ſi l'on peut être excellent
„ en cette Science, ſans être Homme-de-bien?
„ Oui vraiment, dit ce Jeune-homme, & je
„ penſe même que ſi l'on n'eſt Homme-de-
„ bien, on ne ſauroit être bon Citoyen. Eh
„ bien donc, dit *Socrate*, l'êtes-vous? Je crois
„ l'être autant qu'un autre, répondit-il. Dites-
„ moi, reprit *Socrate*, peut-on reconnoître
„ les Gens-de-bien à quelque Ouvrage, com-
„ me on reconnoit un Artiſan au ſien? On
„ le peut. Et, comme les Architectes nous
„ font voir de leurs Ouvrages, les Gens-de-
„ bien nous peuvent-ils montrer les leurs?
„ N'en doutez aucunement, repartit *Euthy-*
„ *dème*, & il n'eſt pas fort difficile de vous
„ montrer quelles ſont les œuvres de la Ju-
„ ſtice, & quelles ſont celles de l'Injuſtice,
„ dont on entend parler ſi ſouvent.

C'eſt ici que *Socrate* attendoit *Euthydème.* Vous allez voir comment il le mène par des routes écartées dans le piège qu'il veut lui tendre. Remarquez, je vous prie, avec quelle adreſſe il deſcend de propoſition en propoſition, & le plaiſir qu'il prend à multiplier les queſtions, ſans preſque donner le tems à ſon Adverſaire de reſpirer. Juſques là le Jeune-homme s'eſt tiré aſſez heureuſement d'afaire; mais

il

il va ſuccomber, du moins en apparence, car je vous ferai bientôt obſerver que, ſi *Socrate* a gain de cauſe, ce n'eſt que par une eſpèce de ſupercherie qu'il met en œuvre, & par la faute du Jeune-homme qui, agiſſant de bonne foi, néglige de diſtinguer les divers ſens dont quelques propoſitions étoient ſuſceptibles. Voici la ſuite de l'Entretien.

„ Voulez-vous, continua *Socrate*, que nous „ faſſions ici deux marques, l'une pour ſigni- „ fier la *Juſtice*, l'autre pour ſignifier l'*Injuſtice*, puis nous écrirons ſous l'une tout ce „ qui apartiendra à la Juſtice, & ſous l'autre „ tout ce qui apartiendra à l'Injuſtice. Faites- „ le, dit *Euthydème*, ſi vous jugez que cela „ ſoit néceſſaire. *Socrate*, ayant fait ce qu'il „ avoit dit, continua ainſi ſon Diſcours. Les „ Hommes ne mentent-ils pas? Aſſez ſouvent, „ répondit *Euthydème*. A qui attribuerons- „ nous le Menſonge? A l'Injuſtice, dit *Euthydème*. N'eſt-ce pas encore leur ordinaire „ de tromper? Oui aſſurément. Où mettrons- „ nous encore cela? dit *Socrate*. Du côté de „ l'Injuſtice. Et faire tort à ſon Prochain? Du „ même côté encore. Et vendre une Perſonne „ libre pour Eſclave? Tout de même. Et de „ tout cela, dit *Socrate*, rien ne s'écrira du „ côté de la Juſtice? Rien du tout, répondit „ *Euthydème*, car ce ſeroit une choſe étrange. „ Mais quoi! reprit *Socrate*, quand un Géné- „ ral d'Armée pille une Ville ennemie, & „ qu'il met à la chaine tous les Habitans, di- „ rons-nous qu'il commet une Injuſtice? Nul- „ lement. Nous dirons donc qu'il fait un ac-

„ te de Juſtice? Sans doute. Et quand il trom-
„ pe les Ennemis durant la Guerre, ne fait-il
„ pas bien? Fort bien. Et quand il ravage leurs
„ Terres, qu'il enlève leurs Beſtiaux & leurs
„ Grains, ne fait-il pas juſtement? Cela eſt
„ certain, dit *Euthydème*; auſſi quand je vous
„ avois répondu que toutes ces actions ſont
„ injuſtes, je penſois que vous vouluſſiez par-
„ ler de ce qui ſe fait avec les Amis. Il faut
„ donc, repartit *Socrate*, mettre au rang des
„ actions de la Juſtice celles-là mêmes que
„ nous avions attribuées à l'Injuſtice; & nous
„ établirons ſeulement cette diſtinction, qu'il
„ eſt juſte de ſe gouverner ainſi avec ſes En-
„ nemis, mais que d'en uſer de même avec ſes
„ Amis, c'eſt une Injuſtice, parce qu'il faut
„ vivre avec eux franchement & ouvertement.
„ C'eſt ce qu'il me ſemble, dit *Euthydème*.

Voila *Socrate* qui établit une diſtinction; mais pour jetter *Euthydème* dans un autre embaras, il va la renverſer entierement par un nouveau Sophiſme.

„ Quoi donc! continua *Socrate*, quand un
„ Capitaine verra que ſes Troupes commen-
„ cent à perdre courage, s'il leur fait acroire
„ qu'il leur vient un grand ſecours, & qu'a-
„ vec ce ſtratagême il releve le cœur à ſes Sol-
„ dats, ſous quel titre mettrons-nous ce Men-
„ ſonge? Sous le titre de la Juſtice, répondit
„ *Euthydème*. Et quand un Enfant ne veut
„ pas prendre une Médecine, dont il a grand
„ beſoin, ſi ſon Père la lui fait donner dans un
„ Bouillon, & que par ce moyen il lui rende
„ la ſanté; à qui attribuerons-nous cette ſuper-
„ cherie?

„ cherie? A la Juſtice encore. Et, ſi quel-
„ qu'un voyant ſon Ami dans le deſeſpoir, &
„ craignant qu'il ne ſe tue lui cache ſon Epée,
„ ou la lui arrache des mains par force, que
„ dirons-nous de cette violence? Qu'elle eſt
„ juſte, repliqua *Euthydème*. Prenez garde à
„ ce que vous dites, reprit *Socrate*; il s'enſuit
„ de vos réponſes, qu'il ne faut pas toujours
„ vivre avec ſes Amis franchement & ouver-
„ tement, comme nous en étions demeurés
„ d'accord. Non certes, répondit *Euthydème*,
„ il ne le faut pas; & s'il eſt permis de ſe dé-
„ dire, je change d'opinion fort librement. Il
„ vaut mieux, dit *Socrate* changer d'opinion,
„ que d'en ſoutenir une mauvaiſe.

La ſuite de ce Dialogue eſt dans le même gout; mais en voila aſſez pour ſe faire une légère idée de la manière de raiſonner de notre Philoſophe Moraliſte. Indiquons maintenant les principales ſources de ſes Paralogiſmes. Lorsqu'*Euthydème* répond que *faire tort à ſon Prochain*, & *vendre une Perſonne libre pour Eſclave*, ſont des actions qui doivent être rangées dans la claſſe de l'Injuſtice, il ne dit rien qui ne ſoit très vrai, & on ne répondra jamais autrement à quiconque fera pareilles queſtions. Cependant *Socrate*, qui voyoit bien lui-même que le Jeune-homme avoit raiſon, mais qui cherchoit à l'embaraſſer, entreprend de lui faire voir qu'il eſt dans l'erreur, & que ces mêmes actions qu'il avoit attribuées à l'Injuſtice, doivent être miſes au rang des actions de la Juſtice. Mais comment s'y prend-il pour le prouver? Il s'y prend d'une manière un peu pédanteſque, &

qui conviendroit à peine à quelque Ergoteur de Collège. Il allègue, pour cet effet, le pillage d'une Ville ennemie par un Général d'Armée, le ravage des Terres, l'enlevement des Beſtiaux & des Grains; & de ces exemples particuliers qui ne donnent aucune atteinte à l'aſſertion d'*Euthydème*, il en tire, pour le confondre, cette fauſſe concluſion, qu'*il faut donc mettre au rang des actions de la Juſtice, celles-là mêmes que nous avions attribuées à l'Injuſtice.*

C'eſt abuſer des termes que de raiſonner de la ſorte. Les mêmes actions ne ſauroient être en même tems juſtes & injuſtes. Faire tort à ſon Prochain, & faire tort à ſes Ennemis dans une Guerre permiſe, ne ſont pas les mêmes actions, puiſque les objets changent auſſi bien que les circonſtances. Un Juge, qui condamne à mort un Criminel, ni le Boureau qui rompt vif un Scélérat ſur la roue, ne commettent pas une action injuſte, quoique l'un & l'autre faſſent grand tort & grand mal à ce miſérable. Le cas n'eſt plus le même, ſi l'on ſuppoſe que ce même homme, qu'on condamne & qu'on exécute à mort, eſt réputé innocent; car ce ſeroit alors une grande injuſtice.

On s'aperçoit bien que *Socrate* n'avoit d'autre but que de déconcerter ſon Adverſaire & de l'humilier. L'autre piège, qu'il lui tend enſuite, n'eſt pas moins groſſier; & ſi *Euthydème* eût été un peu plus éclairé, & plus verſé dans l'art de raiſonner juſte, il auroit confondu lui-même celui qui vouloit le confondre. Voici le cas. *Socrate*, après bien des détours, convient enfin qu'il faut agir franchement & ouverte-

vertement avec ſes Amis ; qu'il ne faut ni leur en impoſer, ni les tromper, ni uſer à leur égard de ſupercherie. C'eſt auſſi le ſentiment d'*Euthydème*. Cette Vérité n'eſt pas plutôt établie par *Socrate*, qu'il entreprend de la détruire par une autre ſorte de ſubtilité. *N'eſt-il pas permis*, dit-il à Euthydème, *d'uſer de ſtratagême pour relever le cœur à des Soldats découragés*? *N'eſt-il pas auſſi permis de tromper un Enfant, qui ne veut pas prendre une Médecine, en la lui faiſant donner dans du Bouillon*? Enfin, *n'eſt-il pas encore permis d'uſer de violence à l'égard d'un Ami, en lui arrachant des mains une Epée dont il pourroit ſe ſervir pour ſe tuer dans un deſeſpoir*? Le pauvre *Euthydème*, qui ne voyoit pas bien où *Socrate* vouloit le mener, convient bonnement que tout cela eſt permis. *Socrate*, ravi de le voir tomber dans ſes filets, l'arrête tout court, en tirant contre lui cette concluſion : *Il s'enſuit de vos réponſes, qu'il ne faut pas toujours vivre avec ſes Amis franchement & ouvertement, comme nous en étions demeurés d'accord.* *Euthydème* eſt aſſez ſimple que de s'avouer vaincu, quoiqu'il ait encore ici raiſon. *Non certes*, répond-il en vrai nigaud, *il ne le faut pas* ; &, *s'il eſt permis de ſe dédire, je change d'opinion fort librement.* Voila une réponſe bien modeſte, pour un Jeune-homme qui faiſoit tant le fierabras.

Cependant ce Jeune-homme a gain de cauſe. Il reſte toujours vrai, quoiqu'en diſe *Socrate*, qu'il *faut agir franchement & ouvertement avec ſes Amis*, & il n'étoit pas néceſſaire qu'*Euthydème* ſe retractât. Tout ce qu'allègue *So-*

crate, pour prouver le contraire, n'eſt qu'une pure chicane de Sophiſte. Si mon Ami étoit aſſez fou que de vouloir ſe jetter dans l'eau pour ſe noyer, ſeroit-ce manquer de franchiſe, ou uſer de violence à ſon égard, que de le retenir malgré lui? Je n'en crois rien. Je le regarde alors comme un inſenſé, comme un extravagant, & par l'amour que je lui porte, je fais tous mes efforts pour le tirer du danger auquel il s'expoſe. Des cas de cette nature ne détruiſent point la règle générale, puiſque c'eſt agir en véritable Ami à l'égard de ceux pour qui on s'intéreſſe, que de leur rendre des ſervices auſſi ſignalés. Si l'on veut que ce ſoit un mal d'uſer de quelque petit ſtratagême pour ranimer des Soldats abatus, *Euthydème*, dans cette ſuppoſition, n'auroit pas dû répondre que cette action doit être miſe ſous le titre de la Juſtice, & par-là il auroit empêché *Socrate* de le conduire dans le labirinte où il vouloit le perdre. Il y auroit encore d'autres réponſes à donner à ces exemples allégués par *Socrate*; mais on voit aſſez, par ce que je viens d'en dire, que ce ne ſont que de vains raiſonnemens d'un Philoſophe qui veut embaraſſer ſon Antagoniſte. Avec de pareils Sophiſmes, il n'y a point de Vérités, point d'Axiômes, qu'on ne puiſſe détruire entierement.

On dit qu'il n'y a point de règle générale, qui n'ait ſes exceptions. C'eſt à ces exceptions que *Socrate* a recours, lorſqu'il veut faire voir la fauſſeté de quelqu'une de ces règles. Si on avance, par exemple, que les Hommes ont cinq doigts à la main, il ſoutiendra nettement qu'on

qu'on ſe trompe, parce qu'il y a des Hommes qui n'en ont que quatre, & d'autres qui en ont ſix. De cette manière il ſeroit vrai de dire, en général, que *les Hommes ont deux Têtes*, parce qu'il y a effectivement des Monſtres humains à deux têtes. Il dit ailleurs que ni la Beauté du corps, ni la Force, ni les Richeſſes, ni les Honneurs, ne ſont pas des biens. La raiſon qu'il en donne, c'eſt que toutes ces choſes ſont la ſource de beaucoup de malheurs. Ainſi, ſuivant ce Philoſophe, il n'y aura rien de bon dans le Monde, parce qu'il n'y a abſolument rien dont on ne puiſſe abuſer.

Voila, ce me ſemble, preſque tout ce qu'il y a à reprendre dans *Socrate*. Sa manière de raiſonner n'eſt pas ſon beau côté. Tournez-vous la médaille, vous trouvez un Homme divin. C'eſt un ſi Grand-homme du côté du cœur, qu'on oublie aiſément les petits défauts de ſon eſprit. Il me reſte trop peu d'eſpace pour faire connoitre ſes qualités héroïques. L'Auteur de ſa Vie en a donné une très juſte idée dans l'Ouvrage dont nous faiſons l'Extrait. Cette Vie mérite d'être lue par toutes ſortes de perſonnes. On y apprendra à être honnête homme, bon Citoyen, & même bon Chrétien, du moins quant aux Mœurs.

En faveur de ceux qui ſe bornent à lire les Journaux, ſans recourir jamais ou que rarement aux Sources qu'on leur indique, je leur expoſerai ici un magnifique portrait de *Socrate*, où l'on expoſe en termes fort énergiques ſon véritable caractère. Je le tirerai de *Montagne*, qui, comme le dit quelque part Mr. *de St. Evre-*

vremond, nous fera mieux connoitre l'Homme qu'aucun autre.

„ Cettuy-cy, dit *Montagne* (*a*) en parlant de „ *Socrate*, s'eſt veu en ecſtaſe debout, un jour „ entier & une nuict, en préſence de toute „ l'Armée Grecque, ſurpris & ravy par quel- „ que profonde penſée. Il s'eſt veu le prémier „ parmy tant de vaillans Hommes de l'Armée „ courir au ſecours d'*Alcibiades*, accablé des „ Ennemis: le couvrir de ſon Corps, & le „ deſcharger de la preſſe, à vive force d'armes. „ En la Bataille Delienne, relever & ſauver „ *Xénophon*, renverſé de ſon cheval. Et em- „ my tout le Peuple d'Athenes, outré, com- „ me luy, d'un ſi digne ſpectacle, ſe préſen- „ ter le prémier à recovrir *Theramenes*, que „ les trente Tyrans faiſoient mener à la mort „ par leurs Satellites; & ne déſiſta cette hardie „ entrepriſe qu'à la remontrance de *Thera-* „ *menes* meſme: quoy qu'il ne fuſt ſuivy que „ de deux, en tout. Il s'eſt veu recherché par „ une Beauté, de laquelle il eſtoit eſprins, main- „ tenir au beſoing une ſevere abſtinence. Il „ s'eſt veu continuellement marcher à la guer- „ re, & fouler la glace les pieds nuds; porter „ meſme robe en Hyver & en Eſté: ſurmon- „ ter tous ſes Compaignons en patience de tra- „ vail, ne manger point autrement en feſtin „ qu'en ſon ordinaire. Il s'eſt veu vingt & ſept „ ans, de pareil viſage, porter la faim, la pau- „ vreté, l'indocilité de ſes enfants, les griffes „ de

(*a*) Voyez ſe *Eſſais*, Tome V, page 514, Edit. de Londres 1739.

„ de ſa femme; & enfin la calomnie, la priſon, les fers, & le venin. Mais cet Homme-là eſtoit-il convie de boire à lut (*a*) par „ devoir de civilité : c'eſtoit auſſi celui de l'Armée, à qui en demeuroit l'advantage. Et ne „ refuſoit ny à jouer aux noiſettes avec les enfants, ny à courir avec eux ſur un cheval de „ bois, & y avoit bonne grace: car toutes actions, dit la Philoſophie, ſieent également „ bien, & honnorent également le Sage. On „ a dequoy, & ne doit-on jamais ſe laſſer de „ préſenter l'image de ce Perſonnage à tous „ patrons & formes de perfection. Il eſt fort „ peu d'exemples de vie, pleins & purs.

ARTICLE VII.

Les LEÇONS *de la* SAGESSE *ſur les* DEFAUTS *des* HOMMES. Tome prémier, dans lequel on traite des *Préjugés qui font ſoufrir pour des Offenſes imaginaires, & des raiſons de ſuporter les Offenſes mêmes qu'on ſupoſe réelles.* Tome ſecond, qui traite des *fauſſes Reſſources de l'Impatience, & des vrais Moyens de prévenir les Peines, & de les rendre plus ſuportables.* Tome troiſième, qui traite des *diverſes Utilités que nous pouvons retirer des Défauts des autres pour notre propre perfection.* In 12. *Pag.* 343 pour le prémier Tome, 341 pour le ſecond, & 890 pour le troiſième, ſans compter les Tables des *Som-*

(*a*) *Boire à lut*, c'eſt bien boire, *pergraecari.*

Sommaires & une *Introduction* de 40 pages. A *Amſterdam*, aux dépens de la *Compagnie*, 1745.

ON nous trace dans cet excellent Ouvrage un portrait bien naturel du contraſte de la Vie humaine. On y repréſente l'Homme tel qu'il eſt dans toutes les conditions. Vous y trouvez un détail exact de ſes panchans, de ſes défauts, de ſes foibleſſes, avec des peintures vives & toujours variées de ſon véritable caractère. Le point de vue ſous lequel on le conſidère fait horreur. C'eſt un Etre biſare, volage, inconſtant; c'eſt un Monſtre de nature, qui réunit dans ſon Eſpèce, tous les vices, toutes les paſſions.

Qui l'auroit cru! La choſe n'eſt cependant que trop vraie, ſi l'on en croit l'Auteur. Ecoutons-le parler lui-même. Voici un petit échantillon du portrait qu'il en fait. Hélas, peut-on encore s'aimer & s'aplaudir après l'avoir lu!

„ On ne revient point, *dit-il*, de ſon étonne-
„ ment, de voir en combien de manières les
„ Hommes ſont inſuportables. C'eſt peu de
„ dire avec l'Ecriture, qu'*ils ſe ſont éloignés des*
„ *ſentiers de la Juſtice*; qu'*ils ſe ſont tous éga-*
„ *rés*; qu'*il n'en eſt point qui faſſe le bien*, qu'*il*
„ *n'en eſt pas même un ſeul*..... Accu-
„ mulez ſur eux les noms de farouches, d'in-
„ ſociables, d'inquiets, de jaloux, de ſoupçon-
„ neux, de défians, d'indociles d'opiniâtres,
„ d'incorrigibles, d'irréconciliables, de fiers,
„ de dédaigneux, de vains, d'impérieux, d'in-
„ ſenſibles, d'inhumains, d'ingrats, de diſſimu-
„ lés,

„ lés, de trompeurs, d'indiſcrets, de médi-
„ ſans, de quérelleux, d'impertinens, d'em-
„ portés, de violens; & ſoyez aſſurés que vous
„ n'avez pas tout dit. Il en eſt, dont le carac-
„ tère eſt de n'en point avoir, ou de paſſer al-
„ ternativement par tous les plus mauvais. Ne
„ jugez d'eux que par ce que vous avez connu
„ de leurs prémières inclinations, vous êtes
„ ſûrs de vous y méprendre. Ils ſont aujourd-
„ hui ce qu'ils n'étoient pas hier, & ſeront de-
„ main ce qu'ils n'ont jamais été; toujours ſi
„ différens d'eux-mêmes, qu'ils ſemblent ne
„ faire que ſe ſuccéder, ou ſe multiplier au-
„ tant de fois qu'ils prennent de nouvelles ma-
„ nières, ou qu'il leur vient des gouts nou-
„ veaux. On ne voit chez eux qu'inquiétude
„ d'eſprit, qu'inconſtance de cœur, qu'iné-
„ galité d'humeur, qu'incertitude de conduite.

Voila ce que c'eſt que notre pauvre Individu. A des traits ſi frapans on entre preſque en défiance de ſoi-même & du reſte du Genre-humain. Mais ce portrait n'eſt-il pas outré, n'eſt-il pas fait à deſſein d'humilier l'Homme, & de le faire rentrer dans le néant dont il eſt ſorti? Ce Roi des Animaux, dont on a tant vanté la grandeur & l'excellence, ſe voit aujourdhui entierement dégradé & placé au rang des Bêtes les plus féroces. Si tel eſt ſon caractère, où trouvera-t-on dans l'Univers un autre Etre auſſi monſtrueux. Le mal eſt d'autant plus grand qu'on envelope ici toute la Race humaine, tous les Peuples, toutes les Nations, depuis leur origine juſqu'à ce jour.

Je n'exagère rien, je ne fais que ſuivre mon Auteur,

Auteur, & je ſupprime même une grande partie des traits infamans dont il charge les Enfans d'*Adam*. Qu'on remonte, dit-il, juſqu'aux plus anciens jours, qu'on liſe les Hiſtoires, qu'on jette les yeux ſur les peintures que les divers Ecrivains nous ont laiſſées de leurs tems, on s'y reconnoit ſoi-même, ſa Famille, ſes Amis, ſes Ennemis, ſes Voiſins, ſes Concitoyens, tous ceux enfin dont les inclinations nous ſont connues, ou par nos expériences particulières, ou par le cri public. *Les Générations ſe ſuccèdent, & les Vices demeurent. Les Hommes ſont aujourdhui, pour le fond, ce qu'ils étoient il y a ſix mille ans; & cette ſucceſſion de malice & de méchans n'eſt pas plus interrompue dans l'Univers, que le cours des Aſtres & la révolution des Saiſons.*

Mon Auteur eſt un peu trop impétueux, il pouſſe les choſes à l'excès. Plein de l'idée de la méchanceté des Hommes, & du débordement de leurs paſſions, il n'omet rien de ce que ſon imagination fertile lui préſente pour les peindre des plus noires couleurs. Il met cependant quelque reſtriction à ce qu'il vient d'avancer; mais il ſemble ne l'avoir fait que pour déprimer davantage le Siècle où nous vivons. *Rendons néanmoins*, dit-il, *quelque juſtice aux premiers Ages du Monde, & convenons que la dépravation s'eſt beaucoup accrue depuis.* Ceci me paroit un paradoxe, & même un paradoxe étonnant. Mais il faut l'entendre parler lui-même. C'eſt un agréable Miſantrope, dont l'éloquence enleveroit infailliblement tous les ſuffrages des Lecteurs, ſi la Raiſon n'étoit ſur ſes gardes,

gardes, & dans une attention continuelle à ne pas ſe laiſſer ſurprendre.

Il veut nous perſuader que, dans ces tems reculés, les impreſſions de la Nature étoient moins effacées dans les cœurs qu'elles ne le ſont aujourdhui. „ On y voit, ce ſont ſes propres termes, plus d'humanité, plus de bonté, plus „ d'équité, plus de bonne-foi, dans le commerce de la vie. La ſimplicité des Mœurs „ y faiſoit ignorer mille vains deſirs, qui ſont „ les ſources de l'injuſtice & des conteſtations. „ Chacun ſubſiſtoit de ſon travail, & ſe contentoit de ſon néceſſaire. Chacun comptoit „ ſur la parole de ſon Frère. Il ſuffiſoit, dans „ les Traités, d'en confirmer les Conventions „ par le ſimple Serment, ou par quelque gage ſenſible. La fraude, la violence, les procès, qui ſuivent la multitude des Loix, ſont „ nés de la pareſſe & de l'amour des ſuperfluités. La ſenſualité n'eſt venue qu'après l'intempérance. La moleſſe & la vanité n'avoient preſque point d'objets où le luxe & „ les parures étoient inconnus. Il n'y avoit „ point d'inégalité dans les fortunes, qui pût cauſer de la jalouſie; point de charges, point „ de titres, point de diſtinctions, qui puſſent „ exciter l'ambition. Ce ſont là les ſujets de „ nos grandes diviſions".

Il y a des Gens d'une humeur ſi chagrine, qu'on ne ſauroit jamais les contenter. Ils ſe plaignent toujours du préſent, & ſemblent ne s'étudier qu'à verſer une noire mélancolie dans l'eſprit de ceux qui les fréquentent. Tout leur déplait dans ce Monde, & on diroit, à les entendre,

tendre, que toute la Nature a été bouleverſée. Le Siècle, où nous vivons, eſt toujours pour eux un Siècle de fer. Nos Pères, diſent-ils, faiſoient bien mieux que nous, ils étoient bien plus ſages que nous. Erreur que tout cela. Parcourez les anciennes Hiſtoires, & vous verrez que les Hommes de ces anciens tems étoient encore plus dépravés que ceux d'aujourdhui. *Caïn*, le prémier Enfant d'*Adam* & d'*Eve*, fait voir d'abord au Monde naiſſant la prémière action tragique. Quelques Siècles après vous voyez le pieux *Hénoc* tiré miraculeuſement du Monde, parce qu'il n'étoit pas digne de le poſſeder. Bientôt après la corruption devint univerſelle, & la ruine des Hommes fut réſolue. Dieu envoya un Déluge d'eau, qui les fit tous périr, excepté Noé & ſa Famille. Telle étoit la prétendue *ſimplicité des Mœurs* des prémiers Hommes. Les Deſcendans de Noé furent-ils plus ſages & moins dépravés? Nous avons dans l'Ecriture des preuves certaines de leur méchanceté: la confuſion des Langues, arrivée à la Tour de *Babel*, eſt un monument bien autentique de leur foibleſſe & de leur orgueil. Presque dans ce même tems *Nimrod*, homme farouche, devient le prémier des Conquérans, & donna par-là l'exemple à quantité de Tirans & de Voleurs, qu'on a ſurnommés *Héros*, de s'emparer impunément du bien d'autrui. A la naiſſance d'*Abraham* il n'y avoit ſur la Terre preſque aucune connoiſſance du vrai Dieu. Tous les Peuples *marchoient chacun en ſa voie, & oublioient celui qui les avoit faits*. Depuis cette époque l'Hiſtoire ne nous offre plus qu'un ſpecta-

ſpectacle de révolutions continuelles, de renverſemens d'Empires, de Guerres inteſtines, & de crimes énormes. Allez dire, après cela, que dans les *prémiers Ages du Monde*, il n'y avoit ni *fraude*, ni *violence*; qu'il y avoit plus de *bonté*, plus d'*équité*, plus de *bonne-foi*. C'eſt peu connoître l'Hiſtoire ancienne que de parler ſur ce ton-là.

Mais du moins, dira l'Auteur, il y avoit alors moins d'*amour des Superfluités*, moins de *ſenſualité* & d'*intempérance*, moins de *moleſſe* & de *vanité*, moins de *luxe* & de *parures*; il n'y avoit point d'*inégalité dans les fortunes*, par conſéquent point de *jalouſie*; point de *charges*, point de *titres*, point de *diſtinctions*, & par conſéquent point d'*ambition*.

Je veux bien croire que les Jeunes-gens de ce tems-là ne portoient ni Manchettes, ni Chapeaux bordés, ni Nœuds de rubans à leurs Epées. Les Grands Seigneurs n'alloient pas en caroſſe, comme font aujourdhui tous ceux qui ont huit ou dix-mille livres de rente. On ne leur donnoit ni les noms d'Alteſſe, ni ceux d'Excellence & de Sainteté. Les petites Bourgeoiſes ne portoient pas, comme aujourdhui, des habits de velours & de ſoie, elles n'étoient pas ornées, comme à préſent, des pierres précieuſes de l'Orient. Les Valets, groſſierement vêtus, gardoient les Vaches & les Moutons; ceux d'aujourdhui ont, dans les grandes Villes, de bons habits de drap, des veſtes galonnées, la montre à la poche, & des boucles d'argent à leurs ſouliers. Les Servantes étoient ſans parures, elles n'avoient pas, comme les nôtres, des vertuga-

dins pour s'arondir les reins. L'art d'aprêter les viandes étoit preſque inconnu; on ne connoiſſoit ni les ragouts, ni les biſcuits à la Régence, & chacun pouvoit être dans le beſoin ſon propre Cuiſinier. La vaiſſelle d'or & d'argent n'étoit guère que pour les tables des Rois, on ignoroit l'uſage des cuilliers & des fourchetes, on mangeoit avec les doigts.

Voila aparemment ce que veut inſinuer notre Auteur, lorſqu'il dit que nos Ancêtres ne connoiſſoient ni la *moleſſe*, ni le *luxe*, ni les *diſtinctions*. On peut pardonner cela à un Prédicateur zèlé, qui déclamant contre les vices de ſon Siècle, cherche moins à convaincre ſes Auditeurs par la ſolidité de ſes raiſons, qu'à échaufer leur imagination par un Diſcours vif & animé. Mais on a de la peine à concevoir ce qui a pu porter le célèbre *La Bruyère* à former les mêmes plaintes dans un Ouvrage deſtiné à réformer les abus, & non ce qui n'en a que la ſimple aparence. *Nos Ancêtres*, dit cet ingénieux Auteur, *ne ſavoient point préférer le faſte aux choſes utiles; on ne les voyoit point s'éclairer avec des bougies; la cire étoit pour l'Autel & pour le Louvre. Ils ne diſoient point, qu'on mette les Chevaux à mon caroſſe; l'étain brilloit ſur les tables & ſur les bufets, l'argent étoit dans les cofres.*

Qu'on y prenne bien garde, il y a une grande injuſtice à mépriſer de cette manière les avantages de notre Siècle, tandis qu'on ſe fait une eſpèce de plaiſir à louer les défauts du tems paſſé. Ces prétendus abus, contre leſquels on ſe récrie, ſont les fruits des beaux Arts, du Com-

Commerce, de l'Induſtrie. Notre Auteur voudroit-il donc qu'un grand Seigneur, qui poſſède quarante à cinquante mille livres de rente, vêcût en petit Bourgeois, pour jouïr du plaiſir chimérique d'accumuler de groſſes ſommes dans ſes cofres. S'il faiſoit cela, il ſeroit un très mauvais Citoyen. L'argent qu'il dépenſe, ſert à l'entretien de quinze ou vingt Familles, qui ſeroient peut-être ſans cela réduites à la miſère. Défendez aux Femmes l'uſage des habits de ſoie dont elles ſe parent, & vous oterez la ſubſiſtance à des milliers d'Ouvriers qu'un induſtrieux Fabricant fait travailler.

J'entens dire tous les jours que la Hollande eſt ſur le point de ſa ruine, & la belle raiſon qu'on en donne, c'eſt que les plus riches Bourgeois, & même les prémiers Magiſtrats de cette fameuſe République, ne faiſoient autrefois preſque nulle dépenſe : ils n'avoient ni caroſſes, ni Laquais, ni maiſon de campagne, ni palais dans la Ville pour leur ſéjour ordinaire ; ils ſe nourriſſoient groſſierement, point de Ragouts à la Françoiſe ; du Bœuf ſalé, du lait, du beure, du fromage compoſoient leurs repas ; on ne portoit dans ce tems-là ni petites ni grandes péruques poudrées, & le plus gros Marchand étoit habillé preſque auſſi ſimplement que le moindre Bourgeois. Que faiſoient-ils donc de leur argent ? Plaiſante demande ! C'étoit leur idole favorite, ils le gardoient en caiſſe pour leurs héritiers, & ceux-ci à leur tour continuoient de vivre avec la même économie.

Voudriez-vous donc remettre aujourdhui les choſes ſur l'ancien pied ? Mais il faudroit pour

cela réduire à la mendicité plus du tiers des habitans. Que deviendroient alors dans Amsterdam tous ces Maitres & Garçons Barbiers, qui forment un corps nombreux ? Que deviendroient tant de Péruquiers, qui coifent les Hommes & les Femmes? car en Hollande la plupart des Femmes, qui commencent à grisonner, portent des cheveux postiches pour se dérober plus facilement quelques années. Quelle seroit la ressource de quantité de Charpentiers, de Maçons, & d'autres Ouvriers. Il faudroit fermer une infinité de Boutiques, si les riches se retranchoient tout ce qui porte le nom de superflu. Un Magistrat, un riche Marchand qui roule carosse, a du moins dix personnes à son service. Il y a dans chacune de ces grandes maisons, une Cuisinière, une Conturière, deux autres Servantes pour les ouvrages les plus ordinaires du menage, une Nétéyeuse continuellement occupée à laver & à écurer les Plaques de cheminée, la cremaillère, les allées de marbre, les planchers, les dégrés, le péron, les vitres, le devant de la porte, & jusqu'aux moindres petits paniers ou cofres de bois. Il y faut, outre cela, un ou deux Laquais, un Cocher, un Palfrenier. Y a-t-il des Enfans dans la maison, on leur donne un Gouverneur, ou une Gouvernante. La maison de campagne demande aussi un Jardinier, auquel on donne souvent d'assez gros gages, pour qu'il puisse s'entretenir avec sa Famille.

Voila donc bien des gens qui vivent par un seul homme. Supposez maintenant que cet homme riche vende sa campagne, qu'il quitte

son

ſon caroſſe, ſon train, ſes équipages, que deviendront toutes ces perſonnes qui ſont à ſon ſervice? Elles ſeront réduites à aller chercher fortune ailleurs. C'eſt le nombre des Citoyens qui fait preſque par-tout la richeſſe d'un Païs. En Hollande il n'y a preſque pas un ſeul homme, quelque pauvre qu'il ſoit, qui ne contribue à augmenter les Revenus de l'Etat. Banniſſez de cette puiſſante République, ce qu'il vous plait de nommer *luxe*, *moleſſe*, *parures*, *vanité*, *ſuperfluités*, & vous verrez bientôt ſes Villes déſertes & dépeuplées. J'eſpère que ces petites reflexions ſur les Coutumes de notre Siècle ſerviront à effacer l'idée un peu trop deſavantageuſe qu'en donne mon Auteur.

Mais un autre article ſur lequel il donne encore prodigieuſement dans l'excès, c'eſt celui où il veut nous faire enviſager ce Monde, dans lequel Dieu nous a prodigué des biens immenſes, comme un Enfer, comme un Chaos d'horreurs, où l'on ne voit de toutes parts que confuſion & malfaiſance. A l'entendre, nous ne ſommes que des Bêtes féroces, qui cherchent à ſe détruire & à ſe dévorer. Les traits dont il charge ce portrait, ſont ſi patétiques, que l'homme le plus Philoſophe à beſoin de toute la force de ſa Raiſon pour s'empêcher d'en être ébranlé. C'eſt un torrent qui entraine, & auquel il n'eſt guère poſſible de réſiſter.

Expoſons quelques-uns de ces traits les plus frapans. „ Qu'on ſoit, *dit-il*, attentif aux mou-
„ vemens des grandes Villes, qu'on ſuive ceux
„ qui volent d'un quartier à l'autre, qui ſe
„ pouſſent, qui ſe preſſent, qui ſe traverſent;

„ qu'on écoute leurs discours, ou qu'on s'in-
„ forme de leurs desseins, sont-ce les seuls be-
„ soins de la vie qui causent tout cet embaras?
„ Des Voisins, des Proches, des Frères, des
„ Concitoyens, ne courent que pour se cha-
„ griner mutuellement, que pour se défendre
„ des uns, que pour attaquer les autres. De
„ quoi décident les Tribunaux? ou plutôt, de
„ quoi ne décident-ils pas? L'intérêt, & le seul
„ intérêt, que de tourmens ne cause-t-il pas
„ aux Hommes? Les uns demandent froide-
„ ment ce qui ne leur est pas dû, les autres
„ refusent impunément de rendre ce qu'ils doi-
„ vent. Tous veulent tromper, & n'être point
„ trompés; acheter à vil prix, & vendre bien
„ cher. Tous mettent leurs droits si haut, &
„ ceux des autres si bas, qu'on ne sait par quel-
„ les voies ils peuvent se raprocher, se conci-
„ lier, conclure des Traités, & s'assurer de ce
„ qui leur apartient. Les Loix n'y suffisent
„ pas; les acords se rompent avec la même fa-
„ cilité, que s'ils n'avoient jamais été conclus.
„ On revient contre les Conventions les plus
„ solennelles, on chicane sur les clauses les
„ plus précises; les procès terminés recom-
„ mencent; les contestations ne finissent point;
„ & la Terre entière seroit à partager entre deux
„ Cohéritiers, qu'ils s'acorderoient à peine pour
„ fixer leurs limites".

Ce n'est pas encore tout, le Tableau n'est qu'ébauché. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'on ne voit aucun remède à ces maux. On ne sauroit vivre & être heureux, il faut mourir pour l'être. Triste fatalité! „ Sur la Terre,

„ ce

„ ce n'eſt qu'une guerre continuelle que la vie
„ de l'Homme avec les Hommes. Toute eſ-
„ pérance de trève nous eſt ôtée de leur part.
„ Ils laiſſent voir, dans leur dépravation, trop
„ de ſources de diviſions, trop d'antipatie dans
„ leurs humeurs, trop de contrarieté dans leurs
„ inclinations, trop d'oppoſition dans leurs
„ vues, trop d'incompatibilité dans leurs ma-
„ nières & dans leurs procédés, pour ſe flater
„ de les concilier tous, ou de n'en rencontrer
„ que de ſociables. Incommodes dans leurs
„ proſpérités, plus incommodes dans leurs mal-
„ heurs, il eſt peu de bons eſprits qui ſachent
„ ſe faire à leurs différentes deſtinées, & por-
„ ter leurs fardeaux ſans être à charge aux au-
„ tres. Avec de la vertu même & de la bon-
„ ne conduite, on peut encore être inſuporta-
„ ble. Les plus juſtes ne ſont pas ſans quelque
„ défaut. Tous ſont imparfaits, tous ſont foi-
„ bles, tous ſont malades; & ceux qui croient
„ ne l'être pas, ſont ceux qui le ſont le plus.
„ Les vices les moins traitables ſont ceux qui
„ ne ſe connoiſſent pas, ou qui ne veulent pas
„ s'avouer. De quelque caractère que nous
„ ſoyions, en quelque ſituation que la Provi-
„ dence nous ait placés, nous aurons à vivre
„ avec quelqu'un qui nous fera ſoufrir, & dont
„ nous deviendrons nous-mêmes le tourment".

Il y a du vrai dans tout cela; mais il faut auſſi avouer que l'Auteur groſſit beaucoup trop les objets. Si le Monde étoit tel qu'il le dépeint; il vaudroit mieux vivre dans un déſert écarté, ou dans une Forêt avec les Animaux, que de paſſer ſes jours dans la ſociété des Hommes.

S'il y a des diviſions parmi eux, elles ne durent pas toujours ; & quoiqu'ils ſoient ſouvent en guerre, il eſt cependant faux de dire que *toute eſpérance de trève leur ſoit ôtée.*

Il y a des Hommes ſi concentrés en eux-mêmes, ſi chagrins, ſi triſtes, ſi mélancoliques, que tout leur déplait. Ils ſont ainſi faits, & je les plains beaucoup. Mais faut-il pour cela s'imaginer que tous les autres ſont montés ſur le même ton ? Je conſeillerois à ces gens-là, à qui la vie eſt ſi amère, de prendre de tems en tems quelques vers d'un bon vin pétillant, d'aller quelquefois à la Comédie, d'autrefois à l'Opéra, tantôt à la promenade, tantôt en compagnie, en un mot de changer ſouvent d'objets, & de n'en voir que d'agréables & de divertiſſans. Si, après cela, ils ne ſont pas encore contens, je ne ſache guère d'autre reſſource à leur tourment, que de s'adreſſer à quelque bon Médecin, qui chaſſe leur humeur noire, & diſſipe ces vapeurs épaiſſes qui offuſquent leur cerveau. Cette diſpoſition d'eſprit eſt réellement une maladie, aſſez ſemblable à celle de ces miſantropes Anglois, qui, peu contens d'eux-mêmes & des autres, ne connoiſſent pas d'autre remède à leurs violens maux que celui de s'ôter la vie par un coup de deſeſpoir.

Il eſt aſſez étonnant que les Hommes étant tels que l'Auteur vient de les dépeindre, il puiſſe y avoir encore des reſſources pour les ſoulager. S'il eſt vrai en effet, comme il le prétend, que *les vices demeurent à meſure que les Générations ſe ſuccèdent, & que cette ſucceſſion de malice & de méchans n'eſt pas plus interrom-*

pue

que dans l'Univers, que le cours des Astres & la révolution des Saisons, on ne voit guère qu'il soit possible de les rendre meilleurs, sans changer entierement leur nature, leurs inclinations, leurs panchans, leurs passions. La difficulté me paroit d'autant plus grande, que ces vices ne sont pas attachés à quelques Nations, ils sont généraux, ils dominent actuellement chez tous les Peuples de la Terre, personne n'en est exemt. „ Entreprenez, *dit-il*, le voyage du Monde, parcourez les Royaumes & les Provinces, y trouverez-vous un séjour où les Partis ne divisent point les Habitans, où les quartiers soient unis, les maisons sans discorde, les mariages sans mesintelligence; où les Proches se voient avec confiance; où les membres des divers Corps se traitent avec amitié; où les égaux ne contestent point; où les Chefs ne dédaignent pas les Subalternes, & les Subalternes ceux qui sont encore au-dessous d'eux? Un tel séjour est ce qu'on ne vit jamais, & qu'on ne verra point, une vraie République de *Platon*".

Malgré tout cela, il ne laisse pas de se flatter de pouvoir faire réussir son projet. Comment s'y prendra-t-il? Aura-t-il recours aux consolations tirées de l'impossibilité qu'il y a que les choses changent de face, ou de la nécessité des maux dont le Genre-humain est accablé? Point du tout. Ces consolations ne feroient, selon lui, *qu'achever d'accabler des Ames foibles*. Ce seroit mettre, en quelque sorte, toutes leurs ressources dans le desespoir, ce seroit les réduire à l'impossible. Allez dire à ces pau-

vres Mortels : *Etes-vous raiſonnables de vous tant inquiéter ? Faut-il s'abîmer dans ſes chagrins, ſe noyer dans ſes amertumes ? Laiſſez couler les Rivières, accommodez-vous au train du Monde, ſongez à vivre.* L'Auteur apelle cela des *Rémontrances ſages, mais froides.*

Quels ſont donc les remèdes qu'il veut aporter à nos maux ? Les voici. *Nous ſoufrons*, dit-il, *avec un préjugé de ſentiment, qui nous dit ſans ceſſe, que nous ne ſommes pas faits pour ſoufrir. Il faut donc que notre panchant ſoit balancé par un poids de raiſons qui l'emporte ; & notre patience a beſoin, pour ſe ſoutenir, de tous les ſecours que nous pouvons puiſer dans nos refléxions.* Tel eſt le ſecours qu'il ofre à ceux qui ſe donneront la peine de lire ſon Ouvrage. Ils y trouveront une ſuite de refléxions naturelles, que tous les Hommes peuvent faire, que les Sages ont faites dans tous les tems ; mais qu'une infinité de gens ne font jamais, & que peu de perſonnes ſavent faire au beſoin.

Vous voyez qu'il met par-là aux priſes la Raiſon & les Paſſions. Examinons donc maintenant quelles armes il fournit à la Raiſon pour vaincre & terraſſer les Paſſions, ou du moins pour les faire taire, lorſqu'elles veulent prendre le deſſus ; car vouloir les détruire entierement, c'eſt entreprendre l'impoſſible. Je penſe qu'un Homme ſans paſſions ſeroit un Animal indéfiniſſable, ce ſeroit un Corps ſans Ame, un Etre inſenſible, un Automate.

La méthode que ſuit l'Auteur dans cet Ouvrage, eſt la même que celle qu'on emploie pour découvrir la vérité dans l'étude des Secrets

crets de la Nature, dans la recherche des Faits, & dans les connoiſſances de ſimple ſpéculation.

Il commence ſon Traité de la *Science de ſouffrir*, par diſſiper les préjugés. Il en examine la ſource, il en dévelope l'injuſtice & les mépriſes. Il entre dans le détail des mécomptes, & il fait voir de combien de maux on peut ſe guérir, ſans autre remède que le ſoin d'aprendre à ne les plus conſidérer comme des maux. Il donne enſuite à ceux, dont on auroit quelque raiſon de ſe plaindre, toute la réalité qu'ils peuvent avoir, & il propoſe les motifs qu'on a de les ſuporter.

Ces motifs ſont tirés de la conſidération des foibleſſes de la Nature, des liaiſons du ſang, & des engagemens de la Societé. Les foibleſſes de la Nature nous découvrent ce que nous pouvions être, ce que nous ſommes, ce que nous avons été, ce que nous ſerons un jour. Les liaiſons du ſang doivent nous inſpirer les affections les plus tendres pour ceux qu'elles nous uniſſent. La Société ſe forme par le lien des beſoins réciproques; &, par la diverſité de ſes engagemens, elle nous donne des rélations néceſſaires avec toutes ſortes d'eſprits. Ces rélations s'établiſſent indépendamment du caractère des perſonnes, & nous mettent dans l'obligation de leur pardonner leurs défauts, parce que nous ne pouvons nous paſſer de leurs ſecours. L'amour de l'utilité commune veut que chacun contribue de tout ce qu'il peut à la procurer; qu'il ſe conforme aux Loix, aux Coutumes, aux Uſages, à tout ce que l'ordre du Gouvernement & l'adminiſtration des Afaires publi-

publiques exigent. L'équité veut qu'on ſe ſoumette à tout ce qui peut y faire ſentir le poids des aſſujetiſſemens, ou qu'on renonce aux avantages qu'on en retire. L'Auteur deſcend par tous les dégrés de la ſubordination, d'où naiſſent les dépendances immédiates & les rélations particulières. Ceux qui commandent, & ceux qui doivent obéir; ceux qui ſe font ſervir, & ceux qui ſervent; les Grands & les Petits; les Riches & les Pauvres; les Maitres & les Diſciples; les Paſteurs & les Peuples; les Supérieurs & les Inférieurs y trouveront les raiſons qu'ils ont de s'acommoder réciproquement à leurs foibleſſes.

Tel eſt le précis de la prémière Partie. L'Auteur examine, dans la ſeconde, les partis que la réſolution de ne rien ſoufrir pourroit inſpirer aux Impatiens; & il tache de faire voir que toutes leurs reſſources ſont déraiſonnables, extrêmes, inutiles, dangereuſes, funeſtes, criminelles. Il ſuit les Inconſtans dans toutes leurs tentatives. Il ſupute avec eux ce qui leur revient des mouvemens qu'ils ſe donnent, & il les fait convenir qu'il y a plus à perdre qu'à gagner dans le changement.

Il paſſe delà à ceux qui s'abandonnent aux plaintes, & il remarque en combien de ſortes d'imprudences & d'injuſtices l'impatience les précipite; à combien d'inconvéniens les plaintes les expoſent; combien de ſuites deſagréables, ou nuiſibles, elles trainent après elles. On voit ceux, qui croient y puiſer quelque ſoulagement, changer de petits maux en de plus grands; verſer de l'huile ſur le feu qui les conſume; s'interdire

ſerdire toute eſpérance d'adouciſſement dans leurs peines, & forcer ceux qui les font ſoufrir à leur donner dequoi ſe plaindre encore davantage. La mauvaiſe humeur, l'eſprit chagrin, la mélancolie, qui ſe nourrit de ſes déplaiſirs; la miſantropie, qui ſe réſout à tout haïr; les dépits contre les Hommes & contre Dieu; la triſteſſe obſtinée, qui ſe tourmente contre elle-même; l'orgueil, qui craint de ſe dégrader en ſe plaignant; la vanité, qui ſe repait de l'idée de ſon innocence, & qui mépriſe en ſecret ce qu'elle ménage au dehors; l'amour-propre rafiné, qui s'en tient à ce qu'il ſoufre, de peur de s'attirer encore pis; les ſerremens de cœur, les reſſentimens étoufés, les haines diſſimulées, font autant de ſortes de malheureux, qui ne le ſont que par l'envie de ne l'être pas, ou par le deſeſpoir de l'être. Qu'on décide maintenant laquelle de ces diſpoſitions peut être miſe en parallèle avec la patience, dont les ſolides motifs aſſurent la paix du cœur.

Cette tâche remplie, l'Auteur vient à la vangeance ouverte, & il la peint, comme elle l'eſt en effet, horrible dans toutes ſes circonſtances. Ce ſeul ſujet préſenté tant d'Idées différentes, qu'il s'eſt vu obligé de le diſtribuer en pluſieurs *Leçons*, qui ſont comme une ſuite de Tableaux. On y voit les diverſes eſpèces d'injuſtices, que celui, qui veut ſe vanger, commet contre les Hommes, contre Dieu, contre lui-même. A l'égard des Hommes, il viole l'humanité, l'équité, les règles les plus inviolables des jugemens. Il prononce dans ſa propre cauſe, ſans ſuivre d'autre loi que celle de ſes reſſentimens,

ſans

ſans connoiſſance, ſans autorité. C'eſt par-là qu'il péche contre Dieu, dont il uſurpe le droit, dont il condamne les bontés & la conduite, dont il viole les loix par la nature des moyens dont il ſe ſert, & dans le caractère des ſatisfactions qu'il ſe fait.

L'Auteur paſſe en revue les vangeances de la Langue, il les examine dans leurs principes; & cette refléxion conduit à reconnoitre que les vangeances, qui ſemblent épargner la vie pour s'en prendre à l'honneur, ne diffèrent point au fond de l'homicide. Il compte enſuite les tourmens que la vangeance cauſe à l'Homme dans le deſir, dans le projet, dans l'éxécution, dans les ſuites. On lui montre qu'il achève de flêtrir ſon honneur, en croyant le réparer; & là ſont confondues toutes les idées de gloire, dont le Monde voudroit relever une action, qui n'a rien en ſoi-même que de bas & de honteux. Ici le Duel a trouvé ſa place. L'Auteur s'étoit d'abord fait un ſcrupule d'en parler ſérieuſement. Il lui paroiſſoit que ce brutal entêtement étoit une de ces illuſions folles, qu'il ne faut combattre que par les ironies & par le ridicule. Mais le faux honneur a fait une ſi forte impreſſion ſur pluſieurs de ceux qui le regardent comme le privilège de leur naiſſance, ou de la profeſſion des Armes; quelques-uns en parlent avec tant de ſérieux, que, pour les deſabuſer plus ſurement, il lui a fallu mêler les raiſonnemens aux juſtes railleries.

Ces reſſources de l'impatience ne pouvant plus avoir lieu, l'Auteur propoſe les vrais moyens de conſerver la paix. Le prémier de ces moyens,

moyens, & qui doit être le fondement de tous les autres, c'eſt l'amour de cette paix, qui nous fait deſirer de l'avoir avec ceux mêmes qui ne l'aiment pas. L'équité veut auſſi que nous nous rendions des ſervices réciproques. Chacun de nous eſt obligé de travailler pour la Société, ſelon ſes forces & ſa ſituation. Ne vouloir que ſon bien particulier, c'eſt donner de ſoi de juſtes ſujets de plaintes aux autres. Ce n'eſt pas aſſez d'être exacts aux devoirs extérieurs de la juſtice. Les hommes veulent qu'on les aime, qu'on les eſtime, & ſont quelquefois moins ſenſibles aux ſervices réels, qu'aux ſimples démonſtrations. Quoique ces démonſtrations aient dégénéré en pures cérémonies, cela ne doit pas nous diſpenſer d'y être exacts, & nous devons y joindre les ſentimens dont elles ne ſont que l'expreſſion.

Il n'y a peut-être rien qui ait plus beſoin de règles que les Diſcours, & il paroit que l'Auteur a ſenti toute l'étendue de ce beſoin. Il y a prêté en effet toute ſon attention. Il fait voir que le menſonge eſt une perfidie, qui romt toutes les alliances; mais le perfide eſt connu tôt ou tard pour ce qu'il eſt, & s'expoſe à toute la haine qu'il mérite. Les grands diſcoureurs ne ſont guère moins odieux que les menteurs. On parle toujours trop, quand on aime à parler beaucoup. Comme nos jugemens ſont les guides de notre conduite ordinaire à l'égard de ceux avec qui nous avons des rélations, notre attention la plus continuelle doit être de prendre garde que ces jugemens ne ſoient injuſtes. Delà nait une nouvelle néceſſité de travailler à ſe dé-

défaire de tout intérêt de prévention; de n'être ni trop précipité, ni trop présomptueux, ni trop credule; de ne point trop écouter les soupçons; de se défier des prémières impressions, des conjectures, des raports incertains; de remonter jusqu'à l'origine des bruits communs; de fonder enfin les fondemens de toutes les connoissances, pour ne se déterminer que sur les certitudes dont les faits humains sont susceptibles.

Il se présente dans le cours de la vie une infinité d'occasions, où l'on se trouve forcé d'implorer les lumières des autres. C'est ce que l'Auteur apelle, & avec raison, *l'écueil de la Prudence.* Il fait voir, qu'on ne sauroit être trop circonspect & trop desintéressé dans le choix de ceux qu'on se propose de consulter. D'un autre côté, il n'est rien de plus important à notre tranquilité, que de ne donner jamais d'avis, ou de n'en donner, dans les conjonctures les plus inévitables, qu'avec des reserves infinies. Combien de gens, qui vivroient presque sans inquiétudes, s'ils pouvoient renoncer à celle de ce qui ne leur convient pas, ou de ce qui ne les intéresse point!

A l'égard de ceux, qui sont chargés de former les autres, ou de les réformer, l'Auteur les avertit ici, que le mal ne vient pas tant du devoir de la correction, que des fautes qu'on y commet. Qu'ils cherchent moins à se contenter, qu'à se rendre utiles à ceux qui sont confiés à leurs soins; qu'ils s'apliquent à les bien connoitre; qu'ils jugent avec équité de leurs écarts; qu'ils sachent distinguer les remèdes qui conviennent, & les momens d'en user à propos;

pos; qu'ils ne ſe rebutent point de la difficulté de l'entrepriſe, & qu'ils ne l'abandonnent jamais, lors même que la plus longue expérience ſemble juſtifier leur deſeſpoir de réuſſir.

L'Auteur propoſe encore, dans cette ſeconde Partie, divers autres moyens de conſerver ou de recouvrer la paix; & il la termine par cette conſidération, que le grand ſecret de vivre plus tranquile, c'eſt de n'avoir rien à ſe reprocher. Ceux, que les penſées du Salut rendent encore plus ſenſibles à leur perfection qu'à leur repos, trouveront les inſtructions de la troiſième Partie beaucoup plus intéreſſantes pour eux, que celles des deux prémières. Ils y verront qu'il n'eſt aucun des maux dont la nature impatiente murmure, que la piété ne puiſſe faire ſervir à ſes uſages. Ils juſtifieront la ſageſſe de la Providence, qui leur prépare des ſecours utiles dans toutes les imperfections des Hommes. L'Ouvrage finit par des Maximes abrégées qu'on peut recueillir de ſes différentes parties. Ces Maximes ont été faites en faveur de ceux qui, ſans reprendre la peine d'une plus longue lecture, voudront puiſer dans ce qu'ils auront déja lu, des règles de conduite ſelon leurs différens beſoins. On y a joint une Prière, pour les aider à demander l'eſprit de patience, & la grace de former leurs ſentimens ſur tout ce qu'on leur a remis ſous les yeux. Cette Prière eſt fort belle & fort touchante.

On ne ſauroit nier que le plan de cet Ouvrage ne ſoit excellent; mais la manière dont l'Auteur l'a exécuté eſt au-deſſus de tous les éloges qu'on pourroit lui donner. Tout part de main

de Maitre. Le tour, l'expreſſion, le ſtile, ont des beautés peu communes, & preſque inimitables. Si l'Eloquence conſiſte à éclairer l'eſprit & à toucher le cœur, par la beauté des paroles & des choſes qu'on dit avec jugement & avec eſprit, on peut dire qu'il poſſède cet art au ſouverain dégré. Il a l'imagination vive & brillante. Tout ce qu'il dit eſt animé. Il n'y a aucune de ſes *Leçons*, où l'on ne remarque une véhémence naturelle, qui touche, qui émeut, qui ébranle les cœurs. Il eſt très fécond dans ſes deſcriptions, & particuliérement lorſqu'il peint les paſſions; rien ne lui échape. Le ſeul défaut qu'on puiſſe lui reprocher, c'eſt d'avoir fait de l'Homme un portrait trop affreux, & donné de notre Siècle une idée qui le dégrade infiniment. A juger de ſon caractère par la Doctrine qu'il enſeigne, on doit le regarder, comme un homme qui a beaucoup de probité, de piété & un grand fond de Religion. Grand amateur de la paix, de l'union & de la concorde, il ſe déclare ouvertement contre les haines, les animoſités & les fatales diviſions qui ont pour principe le préjugé de Religion. Je renvoie ſur cela le Lecteur à la *Leçon* X du *Tome* I, *page* 116, *& ſuiv.* Il y a très peu d'Ouvrages plus propres que celui-là à inſpirer des ſentimens d'honnête-homme, & on ne ſauroit trop en recommander la lecture à toutes ſortes de perſonnes.

ARTICLE VIII.

Pars prima de Cultu & Amore DEI; ubi agitur de TELLURIS ortu, PARADISO & VIVARIO, tum de Primogeniti seu ADAMI Nativitate, Infantiâ & Amore.

C'est-à-dire:

De Culte & de l'Amour de DIEU; *où l'on traite de l'Origine de la* TERRE, *du* PARADIS *& de son* PARC, *de la naissance d'*ADAM, *de son Enfance & de son Amour.* Par EMANUEL SWEDENBORG. *In* 4. *Pag.* 120. A *Londres*, 1745.

CEt Auteur est tout-à-fait original dans sa manière de penser. C'est ce qu'on aura déja pu remarquer par l'Extrait que nous avons donné (*a*) d'un de ses Ouvrages imprimé à la *Haye* en 1744. Dans une courte *Introduction*, qui se trouve à la tête de ce nouveau Traité, il nous aprend ce qui lui a fait naître le dessein d'y travailler. Un jour d'Autonne, se promenant dans un Bois pour se dissiper, & voyant les Arbres se dépouiller de leurs feuilles, cela lui rapella les doux charmes qu'il avoit eus depuis le commencement du Printems jusqu'à ce moment, lorsque cette Forêt étoit couverte d'une agréable verdure. Ce nouveau spectacle lui

(*a*) Voyez le *Tome* XXXIII, *page* 156 de cette *Bibliothèque.*

lui fit faire de ſérieuſes reflexions. Après avoir repaſſé dans ſon eſprit les révolutions des ſaiſons, il commença à penſer ſi tout ce qui dépend du tems, comme nos années & le cours de notre vie, n'éprouvoit pas auſſi le même ſort que ces Arbres qui forment les Forêts. La reſſemblance lui parut parfaite. Notre Jeuneſſe c'eſt notre Printems, nous ſommes alors comme couverts de fleurs; l'Eté de notre vie paſſe bien vite, & nous nous voyons inſenſiblement tomber dans la vieilleſſe, qui eſt l'image de l'Autonne. Il en eſt de même du cours des Siècles, & de celui de toutes les Sociétés humaines. Leur enfance, c'eſt l'intégrité & l'innocence. Delà vient que l'ancien tems eſt nommé *l'Age d'or*, *l'Age d'argent*; mais aujourdhui nous entrons dans *l'Age de fer*, dont la rouille le réduira bientôt en pouſſière.

Ne voila-t-il pas une reflexion bien digne d'un Philoſophe? Je penſe qu'en entrant dans ce Bois il avoit déja la tête un peu embaraſſé & l'eſprit chagrin. L'épaiſſeur du Bois, le ſilence morne qui y règnoit, lui cauſèrent bientôt une noire mélancolie. Auſſi nous dit-il que, *de triſte qu'il étoit il devint tout ſérieux*. Voila bien dequoi ſe chagriner! Il voit des feuilles mortes tomber, des Arbres à demi dépouillés, cela l'afflige, cela le rend rêveur, & lui fait perdre courage; enfin il s'imagine que le Monde vieillit auſſi, & qu'il eſt ſur le point de ſa ruine. Cette penſée lui plait, il s'y arrête, & il prend dès ce moment la réſolution de la communiquer au Public. S'il eût attendu juſqu'au Mois de Mai de l'Année ſuivante, il

auroit

auroit vu les Arbres ſe recouvrir de nouvelles feuilles, & de ce nouveau phénomène il auroit pu conclure que le Monde rajeunit, ou que du moins il eſt aujourdhui ce qu'il étoit hier, ce qu'il étoit il y a quatre ou cinq mille ans. Il eſt vrai que les Hommes & les Animaux vieilliſſent & qu'ils meurent, que les Végétaux ſubiſſent auſſi le même ſort: une Génération paſſe, il en revient une autre qui prend ſa place; mais cette ſucceſſion continuelle ne change pas pour cela la face de l'Univers. Le grand Artiſte, qui a conſtruit la Machine du Monde, en a ſi bien diſpoſé tous les reſſorts, qu'il n'eſt pas à craindre qu'ils ſe dérangent, ou que la *rouille* s'y mette & les *réduiſe bientôt en pouſſière.*

Notre Auteur nous repréſente les anciens Sages, qui s'apliquoient à aprofondir les ſecrets de la Nature, comme ayant eu des perfections qu'on ne retrouve plus aujourdhui parmi les hommes. Leur eſprit étoit d'autant moins attaché à leur Corps, qu'ils avoient plus de panchant pour les choſes céleſtes. Quoique plus parfaits que nous, ils ne laiſſoient pas de remarquer que leur Siècle avoit déja dégénéré. Avant eux c'étoit la *Juſtice* & la *Pureté* qui gouvernoient le Monde. La Vertu étoit alors ſur le Trône. Tout répondoit ſur la Terre à un ſpectacle ſi enchanté. Ces beaux Siècles ne ſont plus, ils ont diſparu, le Vice a détrôné la Vertu, & les Siècles de Fer ont ſuccédé aux brillans Siècles d'or & d'argent. Fatale deſtinée des derniers enfans d'*Adam!*

Tout cela eſt trop merveilleux, pour être

ſeulement vraiſemblable. Il eſt du moins bien certain que la Phyſique n'eſt guère d'acord avec toutes ces belles imaginations. Un Sage moderne, qui vaut bien les Sages de l'Antiquité la plus reculée, a fait cette judicieuſe reflexion, que *la Nature a entre les mains une certaine pâte qui eſt toujours la même, qu'elle tourne & retourne ſans ceſſe en mille façons, & dont elle forme les Hommes, les Animaux, les Plantes; & que certainement elle n'a point formé* Platon, Démoſthène, *ni* Homère, *d'une argile plus fine, ni mieux préparée que nos Philoſophes, nos Orateurs, & nos Poëtes d'aujourdhui.*

Le grand Principe de Mr. *Swedenborg*, c'eſt que *les Repréſentations des plus petites choſes ſont autant de Miroirs des plus grandes choſes, & que les Repréſentations des plus grandes choſes ſont autant de Miroirs des plus petites choſes.* C'eſt ſur ce Principe qu'eſt fondé ſon Syſtême de l'*Origine de la Terre*, celui du *Paradis*, & tout ce qu'il dit d'*Adam* notre prémier Père. Ce Syſtême eſt aſſez ſingulier, pour mériter qu'on le faſſe connoître; mais je ne ſai ſi on le trouvera aſſez bien prouvé, pour mériter qu'on l'adopte comme une vérité. Qu'il ne ſoit que probable, qu'il ſoit même abſurde, il pourra toujours trouver des approbateurs; car juſqu'où ne va pas la crédulité des Hommes!

La Terre eſt emportée tous les ans autour du Soleil, qui eſt le centre de l'Univers. On donne le nom d'*Année* au tems qu'elle emploie à faire cette révolution, & on nomme *Jour* le tems qu'elle met à tourner autour de ſon axe.

Les

Les quatre intervalles du Jour ſont repréſentés par les quatre Saiſons de l'Année, ſavoir, l'Aurore ou le Matin par le Printems, le Midi par l'Eté, le Soir par l'Autonne, & la Nuit par l'Hiver. Voila ce qui s'appelle les *Repréſentations des petites choſes par les grandes.* Renverſez maintenant cet ordre, & dites: le Printems eſt repréſenté par le Matin, l'Eté par le Midi, l'Autonne par le Soir, l'Hiver par la Nuit, & vous aurez les *Repréſentations des grandes choſes par les petites.* Cela n'eſt-il pas charmant?

Voulez-vous quelque choſe de plus détaillé encore? Voici dequoi vous ſatisfaire. L'Auteur pouſſant plus loin ſon ingénieux parallèle, compare chaque couple d'Heures d'un Jour au Mois qui y répond, & chaque Minute d'une Heure aux quart-d'heures d'un Jour. Voyons un peu comment il s'y prend pour trouver ſon compte. Cela vaut bien la peine d'être ſçu. Il y a, dit-il, douze fois deux Heures dans un Jour, de même qu'il y a douze Mois dans une Année. Toutes les deux Heures du Matin repréſentent autant de Mois du Printems, celles de l'Après-midi les Mois de l'Eté, & celles de la Nuit les Mois de l'Hiver. Tel eſt le Miroir artificiel de l'Auteur, où les Heures ſe mirent dans les Jours, les Jours dans les Heures; le Printems dans les Heures du Matin, les Heures du Matin dans le Printems, & ainſi de ſuite. On pourroit conduire cette admirable progreſſion, d'un côté juſques dans l'Infiniment-petit, & de l'autre juſques dans l'Infiniment-grand. Mais cela ſuffit pour donner au Lecteur une légère idée des vues vaſtes de Mr. *Sweden-*

borg. Une trop fine anatomie de cette partie de ſon Syſtême demanderoit de trop longs détails.

La Terre n'eſt pas le ſeul Corps qui eſt emporté autour du Soleil: les Planètes, Maſſes immenſes, font auſſi leurs révolutions autour de cet Aſtre. Outre ces Planètes & leurs Satellites, dont l'Auteur donne la deſcription, on voit dans le Ciel un nombre innombrable d'Aſtres, qui reſtent immobiles dans leurs centres, & qui ſont comme autant d'images, & de repréſentations du Soleil. Ils forment un champ vaſte, qu'ils éclairent par leurs rayons, & ce champ eſt un autre Univers qui leur apartient. Autant d'Aſtres, autant de Mondes divers, les uns plus grands, les autres plus petits. Tous ces Globes ſe touchent, ils ſe tiennent, & forment une chaine admirable à laquelle nous donnons le nom de *Firmament.*

Voyons maintenant quelle eſt l'origine de ces Planètes, dont les révolutions ſont ſi conſtantes. Elles ont pour Père le Soleil, qui eſt leur commun centre. Regardant ces Globes errans comme ſes propres Enfans, il ne ceſſe d'en prendre un ſoin infini; il les échaufe par la chaleur qu'il fait ſortir de ſon ſein; il revêt chaque année leurs Corps & leurs Membres des plus beaux ornemens; il nourrit leurs Habitans; il entretient leurs vies; enfin, il les éclaire.

Voila donc le Soleil qui fait toutes les fonctions d'un bon Père. La conſéquence qu'en tire l'Auteur, & qui lui paroit toute naturelle, c'eſt que, pour trouver l'origine de la Terre, il faut néceſſairement la chercher dans le Soleil. Rien de plus merveilleux que cette origine. Il

y a eu un tems, dit-il, que le Soleil portoit dans ſon ſein tous les Corps de l'Univers, dont il les fit enſuite ſortir par la force de ſon ſoufle & de ſes exhalaiſons. Il falloit que cette groſſeſſe du Soleil fût bien prodigieuſe, pour porter tant d'Enfans à la fois, & des Enfans d'une peſanteur ſi énorme. Mais il n'y a rien dans la Nature qui n'ait ſes juſtes proportions. Si les Planètes ſont de groſſes & lourdes maſſes, le Soleil peut être aſſez gros à proportion pour les contenir toutes. Qu'on raproche deux autres extrémités, qu'on ſe repréſente le Ciron & la Baleine, & ce phénomène en paroitra moins ſurprenant.

La manière dont ſe fit cet accouchement mérite d'être expliquée. Le Soleil s'étant couvert des exhalaiſons qui ſortoient de ſon ſein, & qui rebrouſſoient ſans ceſſe vers ſon centre, il s'en forma inſenſiblement une croute nébuleuſe de couleur blanchâtre, laquelle l'enferma, & prit la forme du *plus grand Oeuf de l'Univers*. Le Soleil ainſi couvert & envelopé de toutes parts, il ne lui fut plus poſſible de darder ſes rayons, toutes les iſſues étoient trop bien fermées. Qu'arriva-t-il delà? La croute de l'Oeuf ſe durcit, ce ne fut plus qu'une Coque, la plus grande qu'il y eût jamais eu. Le terme de l'accouchement étant venu, le Soleil ſe gonfla extraordinairement, les douleurs le prirent, ſes entrailles s'émurent, & le feu qui le dévoroit, ayant fait un effort pour ſortir, rompit la Coque de l'Oeuf, & délivra de leur priſon tous ces Corps immenſes, ces Planètes que nous voyons répandues dans l'Univers, vrais Enfans du So-

leil, puisqu'ils le reconnoissent encore aujourd'hui pour leur Père. Ce grand Oeuf est le Chaos, autrefois & encore à présent si fameux, que l'on dit avoir contenu les Elémens de toutes choses, & dont est sorti le beau Monde que nous habitons. L'Homme, les Animaux, les *Végétaux*, sont formés de la même manière que la Terre & les autres Planètes. Les uns & les autres viennent d'Oeufs, formés sur le modèle de celui du Soleil, & cela conformément à ce grand Principe, que *les grandes choses sont l'image & le miroir des petites.*

Je ne m'arrêterai pas à donner la description du *Paradis* de l'Auteur, qu'il semble faire consister dans la beauté & la magnificence des Végétaux qui furent les prémiers ornemens de la Terre. Ce beau Jardin, qui aparemment ne subsiste plus, étoit situé dans la haute région de l'Air, & par conséquent dans le voisinage du Soleil. Quel dommage que notre pauvre Terre ait changé de place! car si elle fût restée dans ce voisinage du Soleil son Père, il est à croire qu'elle seroit encore aujourdhui aussi superbement parée qu'elle l'étoit dans sa prémière origine. C'étoit alors une Beauté parfaite, une Nimphe toute brillante, & à la fleur de son âge; mais elle n'est à présent qu'une Vieille ratinée, une Vieille roupieuse, ou, comme dit *Scaron*, une

Vieille hou hou, Vieille ha ha.

Nous voici arrivés au *Parc du Paradis*. Pour former ce Parc, il falloit faire naître sur la Terre

re, des Animaux, à l'uſage deſquels les Végétaux avoient été en partie deſtinés. D'abord parurent les Animaux les moins parfaits, auxquels ſuccédèrent bientôt après ceux d'un rang ſupérieur, & cela ſuivant l'ordre que la Nature avoit obſervé dans la formation des Plantes. Dès le commencement du Printems on vit paroître des Vermiſſeaux & des Chenilles, qui ne tardèrent pas à ſe développer & à éprouver tous les changemens qui devoient leur donner une nouvelle forme. Toutes les Plantes ſe trouvèrent bientôt couvertes de ces Etres animés, & cette nouvelle production ne contribua pas peu à donner un autre relief au Paradis. Après ces Inſectes parurent une infinité d'Oiſeaux de toutes eſpèces, la plupart d'une beauté charmante, qui prenoient leurs ébats dans l'air & ſur la ſurface de la Terre. Les Oiſeaux furent ſuivis de toutes ſortes de gros Animaux, qu'on nomme Quadrupèdes, qui avoient tous quelque choſe de ſingulier dans leur caractère, chacun ſuivant ſon Eſpèce.

Voila la Terre couverte d'Animaux, & le *Parc du Paradis* preſque entierement formé. Il ne reſtoit plus qu'à donner des Habitans aux Fleuves, aux Rivières & à la Mer. Toutes les Eaux en furent bientôt remplies. Les Amphibies parurent en même tems que les Poiſſons; ils étoient deſtinés à vivre ſur terre & dans l'eau.

Il manquoit encore une Eſpèce, la plus noble, & la plus parfaite de toutes. Il n'y avoit point d'Homme. Toutes les autres Créatures, qui ornoient déja la Terre, ſembloient l'attendre avec impatience. Ce devoit être un Chef-d'œu-

d'œuvre. On lui avoit deſtiné un lieu délicieux pour ſon ſéjour. Dans la région la plus tempérée de la Terre il y avoit un Bois ſacré, qui n'étoit planté que d'Arbres fruitiers. Il regnoit dans ce Verger comme un nouveau Printems, qui l'emportoit encore ſur celui du Paradis. L'Auteur donne à ce charmant ſéjour le nom de *Paradis dans le Paradis.* Il y avoit au milieu un Pomier, qui portoit l'Oeuf le plus précieux, & dans lequel la Nature avoit tracé le plan du Corps le plus parfait. Cet Oeuf n'avoit point encore été fécondé. La Nature s'étoit contentée de l'orner, de l'embellir, pour le mettre en état de recevoir l'Hôte qui devoit y loger. Cet Hôte eſt l'Ame humaine que le Grand Eſprit tira de lui-même, & qu'il ſoufla dans l'Oeuf.

Telle eſt la formation de l'Homme. Mais il ne paroit encore ici qu'en mignature, il faut qu'il ſe dévelope, & qu'il ſorte de ſon Oeuf, à peu près comme les Planètes ſortirent du Soleil qui eſt le grand Oeuf de l'Univers. Dès que l'Ame fut entrée dans l'Oeuf, dès qu'elle eut donné la vie à l'Embryon qu'il contenoit, elle commença à faire toutes les fonctions dont un Etre intelligent pouvoit être capable. Dans le moment de cette heureuſe union, elle conçut des idées pures, elle vit clairement les Cauſes finales, elle ſe repréſenta non ſeulement l'Univers de la Nature, comme font les Animaux, mais encore l'Univers du Ciel, avec toutes ſes Puiſſances & ſes Intelligences. Treſſaillant de joie, & brulant du feu ſacré qui l'animoit, elle auroit pu, du haut du Trône où elle étoit placée,

cée, deſcendre juſqu'au fond de l'Atmoſphère, & remonter enſuite juſques dans le Ciel pour y raconter les merveilles qu'elle auroit vues. L'Ame a des aîles, l'Auteur lui en donne, mais ce ſont apâremment des aîles toutes ſpirituelles; ainſi il n'eſt pas étonnant qu'elle puiſſe parcourir tout l'Univers, dans un inſtant, monter au Ciel, deſcendre juſques dans les entrailles de la Terre, ſans cependant ſortir du Corps qu'elle habite, & auquel elle eſt ſi intimement unie.

L'Ame ſe voyant maitreſſe du Corps qui lui avoit été deſtiné, penſa aux moyens qu'elle pourroit mettre en œuvre pour le conduire au point de ſa perfection. Cette penſée l'occupoit encore, lorſque la Nature lui offrit gracieuſement ſes ſervices. Tout ce qu'il y avoit de force & de vertu dans l'Arbre de Vie vint ſe réunir dans la Branche qui portoit l'Oeuf précieux, où étoit renfermé le Fils de la Terre, le Prémier-né des Hommes. Les Arbres d'alentour contribuèrent eux-mêmes de leur propre ſubſtance à ſon entretien. Il fut défendu au Soleil d'en aprocher de trop près, & d'agir ſur lui avec trop de violence. Les doux Zéphirs pouvoient jouer à l'entour, mais ils devoient bien prendre garde de ne pas rompre la trame d'un Ouvrage ſi fin & travaillé avec tant d'art. Les autres Branches de l'Arbre de Vie étendoient leurs bras, pour aider à ſoutenir le fardeau de leur Mère, & ſe charger elles-mêmes de l'effort qu'elle devoit faire lorſqu'elle accoucheroit. D'autres Branches étoient occupées à préparer le Berceau, en le couvrant du Coton que

les

les *Zéphirs* leur aportoient. Enfin, tout ce qui ſe trouvoit dans le voiſinage, travailla à l'envi pour rendre quelque ſervice à celui qui devoit être la dernière merveille du Monde. Les Habitans mêmes des Cieux, les Subſtances Spirituelles, voulurent bien quitter leur ſéjour, pour aider la Nature dans ſes travaux. Les unes ſe chargèrent de préſerver le Bois ſacré de toute inſulte. Les autres tinrent en reſpect les Bêtes féroces, ou les releguèrent dans le fond des vaſtes Forêts.

Le terme de la groſſeſſe expiré, & tout étant prêt pour recevoir celui qui devoit regner ſur les Animaux, la Branche qui le portoit s'inclina doucement vers la Terre, pour le dépoſer ſur le Lit de Lis & de Roſes qu'on lui avoit préparé. Les Eſprits Céleſtes, revêtus d'une Nuée blanche, voulurent aſſiſter à ſa naiſſance; ils eurent la ſatisfaction de voir que tout étoit dans l'ordre, & qu'on n'avoit rien négligé pour ſa réception. Enfin, l'heureux moment étant venu de ſa délivrance, il rompit lui-même ſes liens, &, par un nouvel effort qu'il fit, il entra dans le Monde, après lequel il avoit aſpiré depuis le prémier inſtant de ſon exiſtance.

Je me bornerai à cette courte deſcription de l'Origine de la Terre, du Paradis, de ſon Parc & de la naiſſance d'*Adam*. On pourra par-là ſe former une idée de ce que dit l'Auteur ſur l'*Enfance* & l'*Amour d'Adam*, puiſque dans ces deux derniers Traités il ſuit abſolument les mêmes idées & les mêmes principes que dans les précédens. Je n'ai rien dit du prémier Traité ſur le *Culte & l'Amour de Dieu*, annoncé tout au

au commencement du Titre; & la meilleure raiſon que je puiſſe en alléguer, c'eſt que l'Auteur lui-même n'en parle pas dans cet Ouvrage. Si l'on me demande pourquoi il n'en parle pas, je répondrai que je n'en ſai rien. J'ignore auſſi parfaitement pourquoi ce même Titre commence par ces mots *Pars prima* (*prémière Partie*), car il ne nous apprend pas qu'il doive nous en donner une *ſeconde*. Tout ce que je puis dire ſur cela, c'eſt qu'il n'y a pas moins de confuſion dans les Titres des Ouvrages de cet Auteur que dans ceux du Livre où l'on expoſe & critique les *Cérémonies & Coutumes Religieuſes de tous les Peuples du Monde*. On a déja fait remarquer ce manque d'ordre dans un des Extraits de cette Bibliothèque (*a*).

On demandera peut-être encore ſi l'Auteur parle ſérieuſement dans cet Ouvrage, ou s'il n'a d'autre deſſein que de faire paſſer agréablement au Lecteur quelques momens de loiſir, par la lecture d'une Hiſtoire plus ingénieuſe que vraiſemblable de l'Origine du Monde, de la formation du prémier Homme, du Paradis, &c. C'eſt ce qu'il n'a pas cru devoir nous aprendre. Quand on expoſe un Portrait aux yeux du Public, c'eſt à lui à juger de ſa reſſemblance avec l'Original, & d'en croire ce que bon lui ſemble. Lorſque *Mahomet* eut enfanté ſon Paradis, il le propoſa aux Arabes comme article de Foi, & ils voulurent bien l'en croire, quelque ridicule que dût leur paroitre la déſcription qu'il en donnoit. Mr. *Swedenborg* ne parle pas du ſien

(*a*) Voyez le *Tome* XXXIII, *page* 156.

ſien ſur le même ton, il ne le propoſe pas comme un Dogme révelé ; il ſe contente de l'étaler avec pompe, de l'orner de reflexions tirées de la plus ſublime Métaphyſique ; & s'il ſe flatte d'avoir des Sectateurs, il ne peut guère eſpérer d'en faire que parmi des Philoſophes à *Syſtêmes*, chez qui de ſimples probabilités tiennent ſouvent lieu de preuves, pourvu qu'on leur propoſe quelque choſe de bien ſuivi & de bien ſoutenu.

L'Hiſtoire de la formation du Monde & de celle de l'Homme par *Deſcartes* n'eſt qu'un beau Roman. Cependant combien de Philoſophes n'a-t-on pas vus adopter ſon Hypothèſe ! Si ce Grand-homme revenoit au monde, il ſeroit bien ſurpris de trouver ſon ſuperbe Edifice attaqué de toutes parts, preſque entierement renverſé, & d'en voir une infinité d'autres érigés depuis, & qui commencent auſſi à menacer ruine. Un fameux Abbé, qui joint une piété ſolide à beaucoup de lumières (*a*), a entrepris de prouver que, de tous les plus beaux Syſtêmes ſur la Création, il n'y a que celui de *Moïſe* qui puiſſe ſe ſoutenir, comme le plus conforme à la Raiſon & à l'Expérience. C'eſt ramener l'Homme à l'unique Source du Vrai, qui ne ſauroit jamais tarir.

(*a*) L'Auteur du *Spectacle de la Nature.*

ARTICLE IX.

L'ART *de trouver la Vérité, ou* LOGIQUE *en forme d'Entretiens*, par le *Père* REGNAULT. Un Volume *in* 12 de 241 *pages*, ſans

ſans la *Préface* & la *Table* des *Matières*. A *Amſterdam*, chez *J. Wetſtein*, 1745.

LA Logique eſt une Science, qui convient à toutes ſortes de perſonnes, & dont on devroit faire uſage preſque à chaque inſtant de la vie. Il y a mille choſes, qu'on peut ignorer ſans nulle conſéquence, mais il eſt extrêmement important de mettre de la juſteſſe dans ſes penſées, dans ſes jugemens & dans ſes raiſonnemens. On ſait que le but de cet Art eſt de préſerver de l'Erreur, & d'aprendre à découvrir la Vérité. Or qui ne voit qu'un tel Art peut être d'une utilité infinie dans toutes les conditions de la vie. La plupart des Hommes ne ſont malheureux que pour s'être formé de fauſſes idées des objets, pour en avoir mal jugé, mal raiſonné; & le bonheur des autres ne dépend ſouvent que de la juſteſſe de leurs penſées & de leurs réflexions. Il n'eſt que trop ordinaire d'attribuer à la mauvaiſe fortune bien des malheurs qui nous arrivent, quoiqu'ils n'aient d'autre ſource que nos faux jugemens. L'heureux ſuccès d'une entrepriſe doit naturellement dépendre, ſi elle n'eſt point traverſée par quelque evènement imprévu, des juſtes meſures que l'on prend, & l'on ne prend jamais ces meſures qu'en conſéquence des idées qu'on s'eſt formé de la nature de l'entrepriſe. L'amour-propre nous fait rejetter ſur le hazard & la fortune, des malheurs que nous ne devrions attribuer qu'au peu de juſteſſe de notre eſprit. Le hazard eſt un Etre de raiſon, que nous avons tâché de réaliſer, pour nous décharger ſur lui des fautes que nous commettons.

Tous les Hommes ont une eſpèce de Logique; mais elle eſt trop imparfaite pour les garantir de l'erreur. C'eſt ici que l'Art vient très-à propos au ſecours de la Nature, en dirigeant l'eſprit dans la route qu'il doit tenir pour découvrir la Vérité. Ce ſujet a été traité plus d'une fois par de Grands-hommes: mais on ne l'a pas épuiſé; c'eſt un champ trop vaſte pour qu'il puiſſe jamais l'être. Quelques reflexions ſur ce qui ſe paſſe dans le commerce de la vie, ſous nos yeux, & dans nous-mêmes, au moment que nous penſons, eſt ce qui a fait naître au Père *Regnault* le deſſein d'ajouter encore à cet Art quelques nouveaux dégrés de perfection. Cet Ouvrage eſt dans le gout de ſes *Entretiens Phyſiques* d'*Ariſte* & d'*Eudoxe*; il fait même parler encore ici ces deux Interlocuteurs. Quelques idées récentes avec des idées plus anciennes, mais variées & miſes dans un nouveau jour, pourront reveiller l'attention du Lecteur. On aime aujourdhui, plus que jamais, la variété dans les choſes, & dans la manière dont elles ſont préſentées à l'eſprit.

Un des grands avantages de cette Logique, c'eſt qu'elle eſt à la portée de toutes ſortes de perſonnes. Un Jeune-homme, qui a déja une légère teinture des Belles-Lettres, peut l'apprendre ſans le ſecours d'aucun Maitre. On a évité avec ſoin de la charger d'un trop grand nombre de Règles, qui fatiguent toujours plus l'eſprit qu'elles ne l'éclairent: on n'a employé que celles qui paroiſſent faites pour un Livre d'uſage, & on a écarté des ſubtilités plus ingénieuſes qu'utiles. En ſe bornant ainſi au ſimple né-

néceſſaire, on a renfermé dans un Volume médiocre ce qui ſe trouve de meilleur dans tous les Ouvrages qui ont déja paru ſur la même matière.

Il y a dans chaque Science certains termes, qui ne ſont pas ordinaires dans le commerce du monde. Ceux que l'Auteur a cru devoir employer, ſont expliqués avec beaucoup de clarté & de préciſion. Un excès de délicateſſe dédaigne trop aiſément des expreſſions auxquelles on n'eſt pas fait, ou qui ne flattent point l'oreille. On peut en rejetter, de ces expreſſions ; mais il faut auſſi en retenir, & ſavoir leur ſignification, leur force, leur valeur, pour être en état d'apercevoir la Vérité dans de bons Ouvrages, & de démêler l'Erreur dans des Ouvrages pernicieux.

Les Règles ne ſuffiſent pas toujours pour faire ſentir la Vérité, il faut ſouvent des exemples, & des exemples bien choiſis. L'Auteur en donne un aſſez grand nombre dans cette Logique, qui a d'ailleurs ſes aſſortimens de maximes & de pratiques, & ſes arangemens de penſées, en un mot, ſa Méthode, laquelle eſt d'autant plus étendue qu'elle eſt plus d'uſage. On voit par cette Méthode la route qu'on doit tenir pour arriver à des vérités éloignées, en allant pas à pas & par dégrés, tantôt des vérités plus ſimples & plus faciles, à celles qui ſont compoſées & plus difficiles, tantôt de celles-ci à celles-là, toujours des vérités connues à celles qui ne le ſont pas. On verra quelles ſont les vérités qu'il importe le plus de découvrir, les obſtacles à vaincre dans cette découverte, & la manière de les ſurmonter, l'art de s'inſtruire & d'inſtruire les autres, d'éclaircir une queſtion,

de piquer la curiosité de l'esprit, & de soutenir l'attention, d'intéresser, de critiquer sans offenser, de disputer utilement, & d'écrire même pour les intérêts de la Vérité.

Les traits répandus dans ces Entretiens entre *Ariste* & *Eudoxe* sont tout propres à dissiper la langueur & l'ennui que cause d'ordinaire une matière seche & abstraite. Ce sont des espèces de méditations communes, où l'esprit, en refléchissant sur les passions du cœur, sur les impressions des objets qui nous environnent, & sur ce qu'il éprouve en lui-même, lorsqu'il aperçoit, qu'il juge, ou qu'il raisonne, démêle le caractère des différentes sortes de pensées, avec les Règles dont les pensées sont susceptibles, ou qui peuvent les rendre justes, nettes, vraies & assorties. *Ariste* est un Jeune-homme d'un esprit pénétrant. Il a la mémoire heureuse, du gout pour les Sciences, de l'ardeur pour aprendre le secret de découvrir la Vérité; & *Eudoxe* se charge de lui revéler ce secret. *Ariste* associé, en quelque sorte, aux méditations d'*Eudoxe*, découvre dans sa manière de penser, la manière de penser juste. Mis sur les voies par *Eudoxe*, il trouve lui-même de tems en tems les vérités qu'*Eudoxe* ne fait qu'indiquer: ainsi, confident de ses refléxions, & témoin assidu de ses recherches, il a le plaisir de pouvoir s'attribuer quelque chose dans ses découvertes; & ils vont tous deux, comme de concert, jusqu'à la source de nos erreurs, pour trouver le moyen de nous en préserver.

Ces Entretiens sont au nombre de douze, & roulent sur les sujets suivans: 1. sur *la Logique en*

en général; 2. ſur *le Caractère des Idées*; 3. ſur *les Règles des Idées*; 4. ſur *les Expreſſions des Idées*; 5. ſur *le Caractère des Jugemens*; 6. ſur *les différentes eſpèces de Propoſitions*; 7. ſur *les Propoſitions comparées enſemble*; 8. ſur *les Règles des Jugemens*; 9. ſur *les ſources des Jugemens faux*; 10. ſur *le Caractère des Raiſonnemens*; 11. ſur *les Règles des Raiſonnemens*; 12. ſur *la Méthode*.

Le prémier de ces Entretiens eſt fort court. On y donne d'abord quelques exemples des Vérités les plus claires, auxquelles on donne aſſez ſouvent le nom de *prémiers Principes* ou d'*Axiomes*. Lorſqu'on dit, *ce qui eſt, eſt*, on dit une vérité, & même une vérité très ſimple, très nette, très intelligible, parce qu'on conçoit ſans peine qu'il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas en même tems. Ces ſortes de vérités ſe découvrent aiſément; mais il y en a d'autres plus difficiles à connoitre, & qu'on ne ſauroit trouver qu'en dirigeant d'une certaine manière les opérations de ſon eſprit. C'eſt ſur cela que roule la ſuite de cet Entretien.

Dans le ſecond, l'Auteur explique d'abord, & d'une manière fort claire, ce que c'eſt qu'*Objet*, *Perception*, *Senſation*, *Imagination*, *Sentiment intime* ou *Conſcience*, *Attention*, *Idées*. Tout cela eſt bien détaillé, bien éclairci par un grand nombre d'exemples. Pour juger du plan de cet Entretien, & de l'ordre qu'on y a ſuivi, il ſuffit d'en expoſer ici le précis.

La Logique eſt l'Art de découvrir le Vrai. On découvre le Vrai par les opérations de l'eſprit. La prémière opération de l'eſprit, c'eſt la Perception ou l'Idée. L'*Idée*, ou la *Perception*,

tion, est une simple vue, une connoissance, qui ne nie, n'affirme, ne décide rien. Je vois une Fleur, je pense à Dieu, sans rien décider sur la nature, sur les perfections Divines, ou sur la Fleur; c'est une *Perception*. Selon les Objets divers, ou les différentes manières de les apercevoir, la Perception est Sensation, Imagination, Sentiment, Conscience, Attention, Idée : *Sensation*, quand nous apercevons des qualités sensibles de Corps par l'action présente des Objets extérieurs sur nos Sens; *Imagination*, quand nous apercevons de ces qualités sensibles, indépendamment de l'action présente des Objets extérieurs sur les Sens; *Sentiment*, quand nous éprouvons en nous quelque affection, quelque passion, de joie, par exemple, ou de tristesse; *Conscience*, quand nous connoissons l'existance des Modes de notre Ame, de ses affections, de ses passions, de ses pensées, sans en connoître la nature ou les propriétés, de manière à pouvoir nous expliquer nettement là-dessus; *Attention*, quand la Perception est forte & constante; *Idée*, quand nous concevons la nature & les propriétés des choses à pouvoir les développer & les expliquer nettement.

Venons aux exemples; en voici pour chaque opération. La vue d'un Ciel d'Azur, & semé d'Etoiles, est *Sensation*; le souvenir d'un Spectacle, *Imagination*; la tristesse ou la joie, *Sentiment*; la connoissance de nos Sensations, de nos Imaginations, &c. *Conscience* ou *Sentiment intime*; la vue constante d'un péril qui nous menace, ou d'un bien qui nous intéresse & que nous espérons, *Attention*; l'idée de Dieu, l'idée de Justi-

Juſtice, de Nombre de 4, de 6, *Idée* dans le ſens propre. Il y a Idée de Subſtance, & Idée de Mode. L'Auteur définit ici & la Subſtance & le Mode. L'eſſence, la nature, le fonds de chaque choſe eſt l'Objet de l'Idée pure, ou priſe dans le ſens propre. Tantôt c'eſt une Idée ſingulière, ou qui préſente à l'eſprit un Objet unique, déterminé, fixe, comme l'Idée d'*Eudoxe*; tantôt c'eſt une Idée univerſelle, ou qui convient à pluſieurs Objets, & en général & en détail, comme l'Idée de Fleur, qui convient indiſtinctement à toutes les Fleurs, & à l'Anémone en particulier, à la Jonquille, à la Tulipe, à l'Amarante.

L'Idée ſingulière en contient d'univerſelles, qui ſemblent naitre de ſon ſein, quand on eſſaie de la développer; & ces Idées générales en renferment de plus générales encore. De l'Idée d'*Eudoxe* on voit éclore ſucceſſivement l'Idée d'Homme; de l'Idée d'Homme, l'Idée d'Animal; de l'Idée d'Animal, l'Idée de Subſtance, l'Idée de l'Etre. L'Idée de l'Etre eſt une Idée ſtérile, qui n'en donne point d'autre. Ainſi, la ſeule Idée de l'Etre eſt ſimple, à proprement parler; les autres ſont compoſées. Ces Idées compoſées ont leur fonds propre & leur étendue. Le fonds de l'Idée c'eſt l'aſſemblage des Idées qu'elle comprend; l'amas des Idées de Raiſonnable, d'Animal, de Subſtance, *&c.* eſt le fonds de l'Idée de l'Homme. On apelle étendue d'une Idée ſon raport aux Individus, aux Sujets où elle s'étend; l'étendue de l'Idée de l'Homme c'eſt le raport de cette Idée à *Eudoxe*, *Ariſte*, &c. Pluſieurs Idées compoſées

nous découvrent plusieurs perfections dans le même Objet. Les Idées générales, selon les perfections différentes qu'elles nous retracent du même Objet, sont Genre, Espèce, Différence, Propriété, Accident. Une Idée plus générale est *Genre*; une Idée moins générale, *Espèce*; une Idée, qui détermine le Genre à telle Espèce, *Différence*; une Idée de perfection essentielle ou naissante du fonds de l'Espèce, *Propriété*; une Idée de qualité accidentelle, *Accident*. On donne les mêmes noms aux Objets divers de ces Idées. Parmi les Idées, générales ou non, il y en a d'absolues & de rélatives. Celles-là ne font que présenter leur Objet à l'esprit, comme l'Idée de Cercle; celles-ci réveillent d'autres Idées; l'Idée de la Créature nous rapelle l'Idée du Créateur. Les unes vont seules, pour ainsi dire; les autres sont toujours accompagnées.

Les différentes espèces d'Idées ont des propriétés, des qualités différentes. Il y en a de claires & d'obscures, de vraies & de fausses, de vives & de confuses. Les Idées claires découvrent à l'esprit ce que leur Objet a de plus intime, sa nature même; les Idées obscures ne le font pas. Les Idées vraies peignent leur Objet tel qu'il est préciſément; les Idées fausses lui donnent des traits qu'il n'a pas. Les Idées vives attachent fortement l'esprit sur leur Objet; les Idées foibles n'attirent guère, & soutiennent peu l'attention. Les Idées distinctes discernent sans peine un Objet d'un autre; les Idées confuses ne le démêlent pas bien.

Tel est le précis du second Entretien. L'Auteur

teur donne, dans le troisième, des Règles, qui peuvent être d'un très grand usage pour avoir des Idées nettes, justes, rangées, convenables, vraies, exemtes d'illusions. Ce n'est point assez d'avoir ces Idées, il faut aussi les exprimer par certains termes, lorsqu'on veut se faire entendre; & ce sont ces termes, usités parmi les Logiciens, qui sont le sujet de l'Entretien suivant.

Le cinquième est destiné à exposer la nature, les espèces différentes, & les différentes propriétés de nos Jugemens. Le Jugement, suivant la définition de l'Auteur, est *une décision de l'esprit sur le raport qu'il aperçoit dans les Objets de ses idées.* Il y a donc trois choses à considérer dans le Jugement. 1. On a dans l'esprit deux Idées du moins. 2. On compare les deux Idées. 3. L'esprit aperçoit quelque raport de convenance ou de différence dans leurs Objets; 4. enfin, il décide.

On demande ici si le *Jugement* ne seroit pas la *Perception* même du raport aperçu. Pour répondre à cette question, il suffit de refléchir sur ce qui se passe en nous quand nous jugeons ou que nous décidons. Celui qui décide, sent que son esprit ajoute quelque chose à la Perception. On aperçoit même tel raport sur lequel on ne juge point. Deux personnes voient de loin une Tour quarée. Elle paroit ronde à l'un & à l'autre, à cause de la distance. L'un, qui ne l'a pas vue de près, juge qu'elle est ronde sur l'aparence. L'autre, qui l'a vue de près & qui sait qu'elle est quarée, ne juge pas qu'elle soit ronde: autrement, il jugeroit tout à la fois qu'elle est ronde & qu'elle ne l'est pas. Donc le Ju-

gement n'eſt pas la Perception même; il la ſuposſe; & c'eſt une ſeconde eſpèce de penſée, l'eſprit affirme ou nie de l'Objet d'une Idée, l'Objet d'une autre Idée. Delà deux ſortes de Jugemens, l'un affirmatif, par où on affirme, comme lorſqu'on dit: *Dieu eſt juſte; l'autre* négatif, par où on nie, comme lorſqu'on *dit: Dieu n'eſt pas trompeur.*

En voila aſſez ſur cet Entretien. Le ſixième, qui traite des différentes eſpèces de Propoſitions, eſt comme une ſuite naturelle du précedent, car il n'y a point de Jugemens ſans Propoſitions. Cet Entretien n'eſt guère ſuſceptible d'Extrait; il contient trop de détails, &, qui plus eſt, des détails qui forment une chaine qu'on ne ſauroit rompre. Il en eſt de même du ſeptième, où l'Auteur compare enſemble les différentes eſpèces de Propoſitions. Ce parallèle eſt bien ſoutenu, bien lié; & je ne ſai de qui le Lecteur ſera le plus content, d'*Ariſte* ou d'*Eudoxe*, qui s'aquitent très bien l'un & l'autre de leur devoir. Dans le huitième Entretien, qui roule ſur les Règles des Jugemens, on trouve des remarques fort judicieuſes, & d'un grand uſage dans toutes les Sciences, ſur les Définitions, & ſur les raports des Idées dans les Idées mêmes.

Je ne ſai s'il y a rien qui mérite plus d'attention que les Préceptes que donne l'Auteur dans le neuvième Entretien, où il expoſe les ſources des faux Jugemens. Ces ſources ne ſont pas bien éloignées de nous. Il faut les chercher & dans nous-mêmes, & dans ce qui nous environne. On les trouve dans l'impatience, dans la pareſſe, dans le tempérament, dans la vanité, dans

dans la légereté, dans les préjugés, dans la coutume, dans les Sens, dans la haine & dans l'amour, dans les paſſions, ou dans ce qui les touche.

On trouve ces ſources, 1. dans l'*Impatience*; car, pour juger ſainement, il faudroit diſcerner ces raports. Les Idées ſont envelopées les unes dans les autres; il en coute pour les développer & pour en faire la diſſection. Il faudroit de la patience pour s'arrêter ſur le même Objet, le conſidérer par toutes ſes faces, le manier par tous ſes côtés; & nous ſommes impatiens. L'eſprit, bientôt las d'une recherche où le plaiſir ne le ſoutient point, ne s'occupe enfin que de quelques Idées, dont il voit ſans peine le raport; il perd le ſouvenir des autres; il prend l'aſſemblage de quelques Idées partiales pour les Idées totales; il ſupoſe une parfaite reſſemblance entre les choſes qui ſe reſſemblent par quelques endroits: là-deſſus, il décide, il dit plus qu'il ne voit; & le voila dans l'erreur.

2. Dans la *Pareſſe*. La pareſſe, qui fuit le travail, n'eſt attentive qu'à ce qui peut le diminuer. Pour éviter la peine, elle ſupoſe, elle fonde des reſſemblances ou des différences parfaites ſur quelques traits différens ou ſemblables. Lente à tout le reſte, elle eſt trop promte à juger. Delà, fermant les yeux ſur l'utilité des Sciences, elle les regarde comme aſſez inutiles: elle a plutôt fait de mépriſer que d'étudier; elle mépriſe, & s'en tient là.

3. Dans le *Tempérament*. Le Tempérament fait enviſager les choſes préciſément du côté qui le favoriſe. Un caractère doux veut que l'on pardone tout; une humeur auſtère & chagrine veut qu'on ne pardone rien.

4.

4. Dans la *Vanité* & dans la *Préſomption.* Un homme vain tranche & prononce ſans examen, ou ſur un léger examen. Le deſir de paſſer pour avoir tout parcouru, tout étudié, tout apris, lui fait tout effleurer ſans rien aprofondir.

5. Dans la *légereté de l'eſprit.* Ceux qui ont ce défaut, voltigent ſans ceſſe d'Objets en Objets, d'Idées en Idées, jugeant au hazard ſur les prémières aparences; &, pour être trop curieux de ſavoir, ils ne ſavent rien.

6. Dans les *Préjugés*, ou dans la *Prévention.* Cette ſource des faux Jugemens eſt une des plus ordinaires & des plus fécondes. On ſait les effets des préjugés d'Ordres & de Nations. Souvent ils ne laiſſent voir que ce qui peut apuier une opinion chérie; & vous voyez des milliers d'hommes éclairés vivre & mourir dans des ſentimens opoſés, & ſur des matières indifférentes, & ſur les points les plus importans.

7. Dans la *Coutume*: Quand l'eſprit eſt fait depuis longtems & plié, pour ainſi dire, à des idées, à des opinions, à des uſages reçus & ordinaires, il ſe fait & ſe plie difficilement à d'autres. D'ailleurs, on ne veut point avoir été dans l'erreur, & il en couteroit trop pour changer.

8. Dans la *Nouveauté.* On veut être heureux. Mais, parce qu'on ne rencontre point dans les biens ordinaires la félicité qu'on deſire, on ſaiſit la nouveauté, comme ſi l'on y devoit trouver le bonheur qui nous touche.

9. Dans les *Sens* & l'*Imagination.* Les impreſſions fortes, venant à fraper les Sens & l'Imagination, fixent l'eſprit ſur ce qui le flatte. L'imagination ſoumiſe ſoumet l'eſprit, qui ſe

rend

rend & décide ſans examen. Dès qu'un Homme parle, écrit, peint d'une manière agréable, vive, touchante, on le croit, & on aime à s'égarer ſur ſes pas.

10. Dans l'*Amour*. On voit tous les jours, que ceux que l'on aime ont du mérite à proportion qu'on les aime. Il ſuffit que l'Amour aperçoive un bon endroit dans un Homme; c'eſt un excellent Sujet, il a toutes les qualités qu'on lui ſouhaite. L'Amour-propre eſt une ſource de préventions trompeuſes. Pourquoi préfère-t-on d'ordinaire la Science que l'on cultive à toutes les autres? C'eſt un jeu de l'Amour-propre. Il eſt doux de penſer que l'Objet de nos ſoins & de nos recherches les mérite le plus. Cette penſée nous eſt un gage de notre diſcernement.

11. Dans la *Haine*. on hait un Objet, parce qu'il mortifie; & parce qu'il mortifie, on en détourne ſon attention, ou, ſi on s'aplique à le conſiderer, c'eſt par ſes endroits foibles, préciſément pour avoir quelque prétexte de le mépriſer & de le condamner. On ouvre les yeux ſur ce qu'il a de mauvais; on les ferme ſur ce qu'il a de bon. Ceux que l'on hait, ont des défauts à proportion qu'on les hait. Il ſuffit que la haine apercoive un foible dans un Homme, c'eſt un Sujet déteſtable.

12. Dans les *Paſſions*. Les Paſſions attachent l'eſprit ſur un Objet, mais du côté ſeulement qui les favoriſe. Tandis qu'elles dominent, ſi le fond de l'Objet ſe dévoile, cette lueur ne dure guère, à peine l'entrevoit-on qu'on la perd de vue.

13. Dans les Biens extérieurs, dans les Richeſſes, dans la Nobleſſe, dans l'Eclat. Ces avantages

tages, qui nous éblouiſſent & raviſſent nos Sens, charment le cœur. Le cœur charmé fixe l'eſprit ſur des dehors ſéduiſans; & l'eſprit, qui s'arrête à la ſurface des choſes, ſe laiſſe ſurprendre.

Telles ſont les principales ſources de nos Erreurs. Le préſervatif général contre ces ſortes de foibleſſes de l'Eſprit humain, c'eſt un zèle ſincère pour la Vérité. Quand on eſt plein de ce zèle, on examine ce qui ſollicite à juger. Eſt-ce l'impatience ou la pareſſe? on conſidère le prix de la Vérité. Cette vue modère l'impatience, & anime la pareſſe. Eſt-ce le tempérament ou l'humeur? on demande ſi un panchant aveugle, ſi ce qui conduit à tant de folies, doit guider l'Homme. Eſt-ce la vanité? on lui opoſe la honte qui accompagne l'erreur d'un jugement précipité. Eſt-ce la légereté? on ſonge que c'eſt ſe dégrader que de papillonner où d'imiter l'Abeille en ce point. Eſt-ce le préjugé? on ſe rapelle qu'on obſerve tous les jours qu'on s'étoit trompé dans des jugemens antérieurs ſur leſquels on en avoit apuié d'autres également faux. Eſt-ce la coutume? pour peu qu'on ait lu d'Hiſtoires & de Voyages, & qu'on refléchiſſe ſur le fort & le foible des coutumes, il eſt difficile de n'y pas voir un grand fond d'Erreurs. Eſt-ce le gout de l'Antiquité, eſt-ce le gout de la nouveauté? on doit conſidérer que, faire regner l'imagination & les Sens où la Raiſon doit dominer, c'eſt la honte de la Raiſon & de l'humanité. Eſt-ce l'amour, la haine, quelque paſſion? on refléchit ſur le ridicule où tombent ceux qui jugent par paſſion; on ſuſpend ſon jugement juſqu'à ce que la paſ-

ſion

ſion ſe taiſe. En général, on eſt Juge intègre & ſûr, lorſque ſachant faire le diſcernement des motifs qui nous ſollicitent à juger, on eſt aſſez maitre de ſoi-même pour ne ſuivre dans ſes déciſions que les idées foibles, mais pures & lumineuſes de l'entendement.

Après ces refléxions & d'autres encore, que fait l'Auteur ſur le Jugement, il ſe trouve en état de faire remarquer ce qui ſe paſſe dans le Raiſonnement. Il emploie pour cette dernière opération de l'eſprit deux Entretiens, dont l'un roule ſur le caractère des Raiſonnemens, & l'autre ſur les Règles qu'on y doit obſerver. On aprend, dans ces deux Entretiens, ce qu'ignorent beaucoup de gens qui ne laiſſent pas de raiſonner aſſez bien, c'eſt-à-dire, quand & pourquoi on raiſonne bien. Il n'apartient, en effet, qu'aux Logiciens de juger de la juſteſſe & de la valeur d'un Raiſonnement.

Après ces deux Entretiens ſur le Raiſonnement, il n'en reſte plus qu'un ſeul par lequel l'Auteur termine ſon Ouvrage. Le ſujet de ce dernier eſt ce qu'on nomme *la Méthode*. Dans tout ce qui précède, les deux Interlocuteurs ne s'entretiennent que de ce qui concerne les *Idées*, le *Jugement* & le *Raiſonnement*, en ſuivant l'ordre le plus naturel des opérations de l'eſprit. Mais ce n'eſt point aſſez de ſavoir former quelques Idées, faire de ces Idées quelques Propoſitions, qui puiſſent ſervir de Principes, tirer de ces Principes une Concluſion. La plupart des ſujets, que l'on veut éclaircir, étant compoſés, ils demandent qu'on ſache aranger, enchainer pluſieurs Idées, pluſieurs

ſieurs Jugemens, pluſieurs Raiſonnemens, pluſieurs Penſées diverſes, pour l'éclairciſſement parfait d'une queſtion. Et, ce qui fournit les lumières, les refléxions, les règles néceſſaires pour conduire ainſi l'eſprit de vérités en vérités, juſques à celles que l'on cherche, c'eſt ce qu'on apelle, en général, *la Méthode.*

La *Méthode*, ſuivant la définition qu'en donne l'Auteur, *eſt un aſſortiment de Maximes, de Pratiques, & de Penſées diverſes, propre pour découvrir la Vérité, ſoit qu'il s'agiſſe de la connoitre, ou de la faire connoitre.* La netteté, la brieveté, la certitude, ſont les qualités d'une bonne Méthode. Nette, elle éclaire; courte, elle ne fait pas perdre de tems; certaine, elle atteint le but. Dans l'uſage de la Méthode pour découvrir le Vrai on va quelquefois pas à pas, & comme par dégrés, des choſes qui ſont plus ſimples & plus aiſées à comprendre, à celles qui ſont plus compoſées, plus embaraſſées, & plus difficiles à concevoir. On donne d'abord ſon attention aux plus ſimples; puis, on fait de même à l'égard de celles qui le ſont moins. Non content d'examiner les unes & les autres ſéparément, on eſſaie d'en démêler la liaiſon, pour aller ſurement de lumière en lumière, ſans rien omettre dont la connoiſſance puiſſe répandre du jour dans ce qui ſuit. On donne à cette *Méthode* le nom de *Synthèſe.*

Dans la *Méthode*, qu'on apelle *Analyſe*, on va des choſes qui ſont plus compoſées à celles qui ſont plus ſimples. On diviſe un tout pour en examiner les parties ſéparément, & pour connoitre mieux le tout par l'examen des parties.

On

On trouve ici des exemples, qui donnent une idée claire & nette de ces deux ſortes de Méthodes. L'Auteur entre enſuite dans des détails très inſtructifs ſur l'Evidence, & ſur la manière dont on doit procéder dans la recherche de la Vérité. Les règles qu'il preſcrit ſont excellentes; mais ces règles deviennent inutiles, ſi l'on n'a ſoin d'examiner ſur elles ce qu'on entend, ce qu'on lit, ce qu'on dit, ce qu'on écrit.

L'eſſentiel eſt de joindre la pratique à la théorie. Rien de plus facile que d'aprendre à raiſonner juſte, dans le commerce ordinaire de la vie & dans les Sciences qui n'ont rien de trop relevé; mais on perd bientôt ces règles de vue, lorſqu'il eſt queſtion d'en faire uſage. L'eſprit de Parti nous aveugle, les paſſions nous maitriſent, & notre pauvre raiſon aſſervie à leur joug ne reprend le deſſus que dans les choſes indifférentes. L'imprudence parle ſans ſavoir, la malice feint de gaieté de cœur, la haine empoiſonne les choſes, l'amour les embellit, l'intérêt imite tantôt l'amour, tantôt la haine; la paſſion règle le langage. Nos Amis, nos Protecteurs ſont modeſtes, généreux, éclairés, ſages; la juſtice & la raiſon les accompagnent toujours. Nos Ennemis ſont fiers, avares, inſenſés; la raiſon & la juſtice ſont toujours loin d'eux. Selon que l'on eſt ami ou ennemi, libéral ou intéreſſé, riche ou peu accommodé, mélancolique ou gai, tranquile ou inquiet, on voit & l'on parle différemment. Les Hommes ſeroient tout autres que ce qu'ils ſont, ſi leurs diſcours & leur conduite répondoient à leurs lumières.

ARTICLE X.

EBAUCHE d'une recherche à faire ſur la Ville de ROME, pour établir la conformité qu'il paroit y avoir entre les naiſſances dans cette Ville, & la proportion qui a été conſtatée dans la Province d'Hollande & de Weſt-Friſe, & par laquelle il paroit, *que le Nombre total du Peuple y eſt en tout tems autant de fois de* 35 *Ames, de tout âge, qu'il y nait* UN *Enfant vivant par an.* Par Mr. W. KERSSEBOOM.

CEtte Ebauche doit ſa naiſſance au ſouvenir d'une Converſation, que j'eus l'honneur d'avoir avec Monſieur l'Abbé-Comte *Cérati*, Recteur de l'Univerſité de *Piſe*, pendant ſon ſéjour ici, en compagnie de l'illuſtre Savant & généreux Protecteur des Belles-Lettres, Monſieur le Marquis de *Locmarie*. Notre converſation roula, entre autres choſes, ſur l'univerſalité apparente de ma Règle: *Que le Nombre préſent d'un Peuple eſt d'autant de fois de* 35 *Ames, qu'il y a de Naiſſances vivantes par an parmi ce même Peuple.* On ſe propoſa d'en faire l'eſſai ſur la Ville de *Rome*. Pour me mettre en état de le faire, ce ſavant Abbé-Comte a eu l'attention de m'envoyer des Matériaux, dont je lui rens ici mes très humbles actions de graces.

On trouve dans la Ville de *Rome* le dénombrement des naiſſances annuelles, c'eſt-à-dire, l'enrégiſtrement des Enfans batiſés, ou du moins ondoyés. Voici celui de 25 ans.

NAIS-

NAISSANCES.

en	1717	3409
	1718	3257
	1719	3490
	1720	4292
	1721	4164
	1722	4675
	1723	4424
	1724	4482
	1725	4527
	1726	4948
	1727	4615
	1728	4830
	1729	5024
	1730	4982
	1731	4164
	1732	5077
	1733	4907
	1734	4894
	1735	4933
	1736	4799
	1737	5054
	1738	4823
	1739	4600
	1740	4848
	1741	4931

En tout 114149, en 25 Ans.

Faiſant par An, l'un portant l'autre, 4566

Comme dans les Païs Catholiques Romains on a la coutume conſtante de hâter le Batême des Enfans, même dans des circonſtances où il eſt douteux ſi l'Enfant peut naître vivant, en le faiſant *ondoyer* dans le travail même de la Femme, par le Miniſtère de la Sage-Femme au défaut d'un Prêtre, je ſuppoſe que l'on a la même attention à Rome; il s'enſuivra que le nombre des Enfans nés morts, à proportion des Naiſſances en vie, eſt moindre à Rome que chez nous; & que par conſéquent parmi ces Naiſſances enrégiſtrées il y a des Enfans, qui, quoique ondoyés, ne peuvent pas proprement être dits nés vivans. Nous en mettons *Un* ſur le *Cent* des enrégiſtrés; ce qui répond à peu près au nombre des Femmes qui meurent ordinairement en couche.

Il en réſulte que le nombre ci-deſſus de 4566 Naiſſances doit être diminué de 46. Il nous en reſtera 4520 Enfans, nés effectivement vivans.

Suivant nos Démonſtrations (*a*), données ailleurs, *ce nombre* de 4520 Enfans nés vivans *eſt au nombre* préſent de toutes les Ames de tout âge & de toute qualité, dans la Ville de Rome, y compris les Voyageurs, les Mandians, &c. *comme Un à trente-cinq*; par conſéquent la totalité du Peuple de Rome devroit être en 1741 de 158200 Ames.

On a la coutume à Rome de publier tous les ans

(*a*) Ceci eſt rélatif à divers Mémoires d'Arithmétique Politique que l'Auteur a publiés en Langue Hollandoiſe, & qui ont tous eu l'approbation la plus ſingulière, n'y ayant encore rien eu en ce genre ni de plus exact ni de plus approfondi. *Note de l'Editeur.*

ans le dénombrement effectif du Peuple ; ce qui ſe fait entre les deux Octaves de Paques. Pour l'année 1741 la totalité des Ames dans les 82 Paroiſſes de la Ville étoit, *à l'exception des Juifs*, de 146010 ; à quoi il faut ajouter, pour les Voyageurs, les Mandians, &c. leſquels, dans le dénombrement de tout Païs, ſont conſtamment négligés & omis, celui de 12696, ſavoir dans la proportion de 92, Peuple fixe & ordinaire, à 8, Peuple paſſager ; ainſi que *King* l'a trouvé pour la Ville de Londres, & que nous l'avons adopté après d'exactes comparaiſons, dont nous avons parlé ailleurs, ayant trouvé ce Calcul aſſez juſte pour toutes les grandes Villes marchandes, & ſur-tout pour celles de Cour.

Il s'enſuit que la quantité de tout le Peuple dénombré de Rome étoit en 1741 de 158706 Ames ; nombre qui ne diffère pas eſſentiellement de celui, qu'au paragraphe précédent j'avois dit réſulter de la proportion de *trente-cinq* à *Un*. Q. E. J.

Il me paroit fort probable que la même proportion, qui ſubſiſte à Londres & dans ces Païs-ci entre les Naiſſances Mâles & Fémelles, ſe trouve auſſi à Rome, c'eſt-à-dire, que de 35 Naiſſances il y en a conſtamment 18 Mâles ſur 17 Fémelles.

Je fonde mon idée ſur l'Obſervation ſuivante.

Le Nombre ci-deſſus de 146010 du Peuple, dénombré dans Rome, conſiſtoit alors

en 81265 Mâles de tout état.
en 64745 Fémelles de tout état.

Parmi les Mâles on trouve qu'il y avoit alors

64 Evêques.
2854 Prêtres.
3727 Moines & Religieux.
1345 Garçons aux Collèges & Ecoliers.

7990

Parmi les Fémelles il y avoit.

1950 Religieuſes.

En otant ces deux nombres 7990 & 1950 reſpectivement des Nombres totaux des Mâles & des Fémelles, il en reſtera 73275 Mâles & 62795 Fémelles, qui faiſoient enſemble.

34325 Familles.
1504 Pauvres des Hopitaux.
11 Mores.
88 Fanatiques.
56 Hérétiques, Turcs & autres Infidèles, *non compris les Juifs.*

Ces 73275 Mâles & 62795 Fémelles ont entre eux une proportion de 18.85 Mâles à 16.15 Fémelles. La différence de cette proportion n'eſt pas fort grande d'avec celle de Londres & de nos Provinces, qui eſt de 18 à 17.

Si l'on avoit le nombre des Domeſtiques, diſtingués en Mâles & en Fémelles, la différence s'évanouiroit en très grande partie; puiſqu'il eſt très véritable, que dans la Ville de Rome le nombre des Domeſtiques Mâles ex-

cède

cède de beaucoup celui des Fémelles.

Peut-être faut-il auſſi mettre en conſidération que le nombre de 1504 *Pauvres des Hopitaux* (ou *Poveri d'Ospidali*, comme il eſt dans l'Original au genre maſculin) apartient aux Mâles: il eſt du moins très vrai qu'il y a fort peu de Fémelles parmi ces *Poveri*; ainſi qu'on me l'a aſſuré.

——— *Si quid noviſti rectius iſtis*
Candidus imperti, ſi non his utere mecum.

ARTICLE XI.

LETTRE aux Editeurs de la *Bibliothèque Raiſonnée*, touchant un Extrait des *Lettres de* CALVIN *à* JAQUE DE BOURGOGNE.

MESSIEURS,

JE ne ſai ſi vous liſez les *Mémoires de Trévoux*. Dans ceux du mois d'*Aout* 1744, on a vu un Extrait des *Lettres de Calvin à Mr. de Falais*. Vous jugez bien qu'il eſt marqué au coin de la Société, & par conſéquent qu'il conviendroit que quelque Journaliſte Proteſtant en fît un petit examen. Il eſt vrai que la choſe a été faite en Suiſſe. Le *Journal Helvétique*, qui s'imprime à *Neuchatel* depuis dix ou douze années, a donné quelques Remarques ſur cet Extrait. Mais ce Journal ne s'étend guère au delà du Païs, & ne pénètre pas juſqu'en Hollande. C'eſt ce qui m'engage à vous en rendre raiſon

ſon aujourdhui. On avertit d'abord que cet Extrait de Trévoux a été lu à Lauſane dans une Société de Gens de Lettres, & que ces Remarques ſont le réſultat de cette lecture. Je vous les envoie, ſans y faire que fort peu de changemens. On les a publiées ſous la forme d'une Lettre à un Ami. Vous verrez ſi vous voulez en faire uſage dans votre *Bibliothèque Raiſonnée*. Il me ſemble que c'eſt là leur place naturelle. Mr. *Wetſtein* a fait imprimer le Recueil de ces Lettres ſur les Originaux. Vous en avez fait mention plus d'une fois (*a*). Tout ce qui regarde ce Recueil de Lettres eſt donc du reſſort de votre Journal & lui apartient de droit. Après ce petit préambule, il ne s'agit plus que de tranſcrire mon Original. J'aurai ſoin de l'abréger, car il me paroît trop difus.

Calvin, après avoir été étroitement lié avec Mr. *de Falais*, ſe brouilla enfin avec lui. Voici comment les Journaliſtes de Trévoux raportent l'occaſion de cette rupture. „ *Bolſec*, A„ poſtat de l'Egliſe Romaine, & autrefois de „ l'Ordre des Carmes, n'étoit point du ſenti„ ment de *Calvin* ſur la Prédeſtination & ſur „ la Grace. Cette opoſition de ſentimens fut „ ce qui atira à *Bolſec* une tempête terrible; & „ comme Mr. *de Falais* l'honoroit de ſon ami„ tié, ce fut auſſi l'occaſion de la brouille„ rie entre *Calvin* & ce Seigneur. Un jour „ qu'on débitoit au Prêche les Dogmes cruels „ de la Réprobation antécédente de la volonté „ de Dieu, fixée au ſalut des ſeuls Prédeſtinés, „ *Bolſec*

(*a*) *Bibliothèque Raiſonnée*, T. XXXII. pag. 162 & 444.

„ *Bolſec* ſe leva, contredit le Prédicant, & fit „ ſcandale dans l'Aſſemblée.

Ce narré a beſoin d'être un peu rectifié. S'il n'eſt pas exact, ce n'eſt pas tout-à-fait la faute des Journaliſtes. L'Editeur de ces *Lettres de Calvin* s'eſt mépris le prémier ſur quelques faits. On a écrit à Genève pour avoir des Mémoires fidèles là-deſſus, & voici les nouvelles lumières qu'on a tirées des Archives. Ce n'eſt point pour charger davantage *Bolſec*, que l'on donne cet éclairciſſement. Cela tend plutôt à le diſculper; mais il eſt bon de montrer en tout de l'impartialité.

Il y avoit alors un uſage à Genève, qu'il faut néceſſairement connoitre pour bien juger de l'action de *Bolſec*. Dans le deſſein d'inſtruire le Peuple, on faiſoit tous les Vendredis matin, dans la grande Egliſe, un Diſcours François ſur quelque point de Religion. Ce n'étoit pas proprement un Sermon, comme l'ont cru tous ceux qui ont raporté cette afaire. Le Miniſtre qui en étoit chargé, ne montoit pas même en Chaire. Il ſe plaçoit ſimplement dans le Chœur, & prononçoit ſon Diſcours d'un lieu un peu élevé. Ce qu'il y avoit de ſingulier dans cet exercice, c'eſt que chaque particulier étoit autoriſé, quand le Diſcours étoit fini, à propoſer ſes dotes, & à faire ſes dificultés, s'il lui en étoit venu quelcune dans l'eſprit, & on lui répondoit enſuite. Cet exercice s'apeloit *la Congrégation*. Il eſt reſté encore quelque trace de cet uſage dans l'Egliſe de Genève. Le Sermon du Vendredi matin a conſervé cet ancien nom. Chaque Paſteur eſt chargé ce jour-là d'expli-

quer à ſon tour quelque Livre Hiſtorique de l'Ecriture Sainte, que l'on ſuit d'un bout à l'autre. Il eſt vrai que ce Sermon n'eſt plus expoſé à la cenſure publique du Peuple, mais ſeulement à celle des Miniſtres dans leur *Aſſemblée* qui ſe forme immédiatement après.

Bolſec ne fit donc que ſuivre l'uſage, en faiſant des objections contre la Doctrine de la Prédeſtination. On a eu tort de ſe récrier contre ſa témérité d'avoir interrompu le Prédicateur. Il ne l'interrompit point, & il lui laiſſa achever ſa Diſſertation. Il ne parla que quand l'Orateur eut fini, & alors il étoit libre, & à lui & à tout autre, de demander des éclairciſſemens ſur ce qu'on venoit d'enſeigner.

Bolſec ne parla pas même immédiatement après le Diſcours fini. *Farel*, qui ſe trouva alors à Genève, avoit aſſiſté à cette *Congrégation*. Il apuia ce que *Saint André* venoit d'établir. C'eſt le nom du Miniſtre qui avoit été chargé de cette fonction. *Bolſec* prit enſuite la parole, & ſoutint que c'étoit un ſentiment faux, pernicieux & dangereux, de dire que Dieu a déterminé dans ſon Conſeil éternel, qui ſont ceux qu'il veut ſauver, & ceux qu'il veut damner; que les anciens Docteurs les plus célèbres ont penſé autrement, & entr'autres *St. Auguſtin*; que c'eſt faire de Dieu un Tiran, dont la Maxime eſt:

Sic volo, ſic jubeo, ſit pro ratione voluntas.

Il ajouta, qu'en diſant que Dieu a prédeſtiné ou à la vie, ou à la mort éternelle ceux qu'il a voulu, on le fait Auteur du péché; que pour trou-

trouver ce ſentiment dans l'Ecriture, on avoit mal expliqué & même corrompu ou falſifié pluſieurs Paſſages de l'Ecriture Sainte. Il finit ſon Diſcours par une exhortation fort véhémente au Peuple, à ſe garder d'une Doctrine ſi fauſſe & ſi ſcandaleuſe.

Calvin arriva dans l'Aſſemblée pendant le Diſcours de *Bolſec*. Il l'écouta ſans l'interrompre & ſans ſe faire voir. Les objections du Médecin étoient aſſurément très fortes, & l'on peut dire même embaraſſantes. Cependant *Calvin* ſe préſenta avec aſſurance. Il répondit à tout d'une manière fort étendue & fort ſavante. *Bolſec* s'étoit autoriſé mal à propos du ſufrage de *St. Auguſtin*. *Calvin* lui cita tant de Paſſages de ce Père pour la Prédeſtination, qu'il en fut acablé; & il finit par ce trait: *Plût à Dieu que celui qui s'eſt aviſé de citer* St. Auguſtin, *comme étant pour lui, en eût vu quelque autre choſe que la couverture!*

Il eſt vrai qu'après cette diſpute dans le Temple, un Auditeur de la Juſtice Inférieure, qui avoit été préſent à cette Scène, étant bleſſé des invectives violentes de *Bolſec* contre le ſentiment reçu, crut qu'il étoit du devoir de ſa charge de le faire conduire dans la priſon, comme un brouillon & un ſéditieux. Voici comment les Journaliſtes de *Trévoux* raportent la choſe. „ On „ auroit dû réfuter *Bolſec* par de bonnes raiſons, mais cette voie étoit trop longue & trop „ dangereuſe. *Calvin* prit la plus courte & la „ plus ſure; il fit ſi bien auprès des Magiſtrats, „ que le pauvre *Bolſec* fut mis en priſon, ajourné, interrogé, condamné".

Voyons

Voyons ſi l'on ne ſe ſervit point de la voie du raiſonnement avec *Bolſec*. Outre l'ample réfutation faite par *Calvin* dans le Temple, & qui dura plus d'une heure, voici ce que diſent les Archives de Genève. *Bolſec* avoit déja attaqué huit mois auparavant, dans la *Congrégation*, le Dogme de la Prédeſtination & de la Grace. *Il* le combatoit auſſi dans les Converſations particulières. *Calvin* ayant apris ſur quel ton il avoit parlé à diverſes perſonnes de l'Election gratuite, l'alla voir & le cenſura avec aſſez de douceur. Enſuite il le fit venir chez lui, & tâcha de lui faire voir qu'il ſe trompoit, mais ne lui ayant point pu perſuader ſes ſentimens, *Bolſec* continua de débiter les ſiens, toutes les fois que l'occaſion s'en préſenta, & enfin il fit l'éclat public qui engagea le Magiſtrat à le faire arrêter.

La queſtion fut encore diſcutée fort amplement dans la priſon, & en préſence du Magiſtrat. On écrivit après cela aux Egliſes de Suiſſe pour avoir leur ſentiment ſur cette afaire. „*Calvin*, „ pour parvenir à ſes fins dans les formes, di- „ ſent les Journaliſtes, demanda l'avis des E- „ gliſes Suiſſes, en leur inſinuant ce qu'il ſou- „ haitoit d'elles. *Nous voudrions*, dit-il, *pur- „ ger notre Egliſe de cette Peſte, de manière „ qu'en étant chaſſée, elle ne puiſſe pas nuire aux „ Egliſes voiſines* (*a*). Le Réformateur vou- „ loit qu'on purgeât la Terre de cette *Peſte pu- „ blique*, c'eſt-à-dire, qu'on lui fît le même parti „ qu'à

(*a*) Calv. Ep. 133. Miniſtris Helvetiis. —— *Nos verò ſic Eccleſiam noſtram cupimus hac peſte purgari, ne inde fugata vicinis noceat.*

„ qu'à *Servet*, qui fut brulé deux ans après".

Quelque violente que ſoit cette interprétation, elle ſe trouve déja dans la Préface des Lettres publiées en Hollande. Il eſt vrai que l'Editeur y a mis une alternative. *Ces paroles de Calvin*, dit-il, *portent aſſez clairement qu'il falloit, ou mettre* Bolſec *à mort, ou le laiſſer croupir dans le cachot, pendant toute ſa vie.* On voit dans la *Bibliothèque Raiſonnée* une Lettre de Genève qui donne une explication adoucie. *La penſée de* Calvin *étoit aparemment*, dit-on, *que quand on auroit banni* Bolſec *de Genève, Meſſieurs de Suiſſe devoient auſſi l'exiler de chez eux, afin qu'il ne les infectât pas de ſes ſentimens* (*a*).

Il eſt très vraiſemblable que le Réformateur ne demandoit autre choſe par-là, ſinon que la Suiſſe concourût avec Genève pour exiler *Bolſec* du Païs. Voici quelques réfléxions qui doivent faire prévaloir cette explication ſur la Gloſe de Trévoux. Il y avoit pluſieurs Miniſtres, ſur-tout dans l'Egliſe de Berne, qui n'étoient point pour le Syſtème rigide de la Prédeſtination, comme *Calvin*, & qui croyoient qu'on devoit ſe ſuporter mutuellement ſur ces queſtions dificiles & épineuſes. On le voit clairement par la belle Réponſe qu'ils firent à l'Egliſe de Genève, & qui eſt digne des Siècles Apoſtoliques. C'eſt un modèle de ſageſſe & de modération. On en a raporté quelques endroits dans les Notes ajoutées à l'*Hiſtoire de Genève de Spon* (*b*). *Calvin* ne pouvoit pas ignorer leurs ſentimens là-

(*a*) Tom. XXXII, pag. 448.

(*b*) *Hiſt. de Genève* 1730, *in* 4. pag. 292.

là-dessus. D'un autre côté, comme le dit fort bien Mr. *de la Chapelle*, dans une Apologie de ce Réformateur, insérée dans les prémiers Volumes de la *Bibliothèque Raisonnée*, *Calvin* n'étoit pas *un Sot*. Comment donc se figurer qu'un habile Homme comme lui, ait demandé aux Ministres de Berne leur consentement pour faire bruler *Bolsec*? Mais on conçoit aisément que le faisant envisager comme un Esprit brouillon & pétulant, qui répandoit indiscrétement des sentimens qui alloient jusqu'au Pélagianisme, il leur aura insinué qu'il convenoit de l'écarter de Genève & du Païs voisin.

Enfin l'évènement est le meilleur Commentaire de la pensée de *Calvin*. *Bolsec* fut exilé de Genève. Il est vrai qu'il trouva d'abord un asile en Suisse. Mais n'ayant pas su se modérer, & s'étant trop fait connoitre dans ce Païs-là, *Calvin* revint à la charge, & leur fit sentir la néceſſité d'envoyer *Bolsec* plus loin. On voit dans la *Vie de Calvin* par *Bèze*, que le Réformateur étant allé à Berne, & s'étant plaint de *Bolsec* qui ne cessoit d'invectiver contre lui, comme s'il faisoit Dieu Auteur du péché, Messieurs de Berne, sans prononcer sur le fond de la question, ordonnèrent à *Bolsec* de se retirer hors du Païs.

Les Journalistes font ensuite sentir le changement qui est arrivé depuis ce tems-là, dans la Théologie de Genève. „ Voila donc, disent-„ ils, tous les forfaits de *Bolsec*. Aujourdhui „ que l'Arminianisme domine en Hollande & „ à Genève, la Doctrine de *Bolsec* seroit regar-„ dée comme Orthodoxe, & il n'y auroit plus „ que quelques vieux Ministres Disciples de *Jurieu*,

„ *rien*, ou quelques Réfugiés, prétendus Disci-
„ ples de *St. Auguſtin*, qui s'en ſcandaliſeroient.
„ C'étoient-là ſans doute, ajoutent ils à l'occa-
„ ſion de la procédure contre *Bolſec*, c'étoient-
„ là les Préliminaires du Synode de Dord-
„ recht, qui rejette de l'Egliſe toute autorité in-
„ faillible, & qui ne laiſſe pas après cela de fra-
„ per d'Anatème, quiconque ne ſe rendra pas au
„ jugement des Miniſtres & de leurs Conſiſtoi-
„ res. Mais, parce qu'on a pénétré l'inconſé-
„ quence de ce Conciliabule, on s'eſt acoutumé
„ à Genève & en Hollande à ſe moquer de ſes
„ Décrets... Notez pourtant que les Miniſtres
„ Hollandois & Genevois, qui font ſi peu de cas
„ des Ordonnances de Dordrecht, jurent grave-
„ ment à leur réception, de les obſerver toutes.

Je ne ſai ce qui ſe fait en Hollande; mais je me ſuis informé exactement de l'uſage de l'Egliſe de Genève, & l'on m'a aſſuré que depuis près de quarante ans, on n'exige rien de ſemblable de ceux qu'on reçoit au Saint Miniſtère. C'eſt avec la même juſteſſe que les Journaliſtes ſoutiennent que tout le Clergé de Genève eſt devenu Arminien. Supoſons la choſe pour un moment; il ſemble que, ſi la Théologie des Réformés s'eſt ſi fort raprochée de celle des Moliniſtes, ils devroient commencer à devenir Amis. Cependant tout le reſte de l'Extrait eſt également violent contre nous. On pourroit leur apliquer le reproche que *Jéſus-Chriſt* faiſoit aux Juifs: *Nous vous avons chanté des airs lugubres, & enſuite des airs plus de votre gout, ſans que vous y ayez daigné répondre* (*a*).

Il

(*a*) *Matth.* XI, 17.

Il s'en faut bien que la Théologie de Genève n'ait autant changé que le prétendent les Journaliſtes. Mais quand il y ſeroit arrivé quelque petite variation, on devroit la regarder comme une ſuite naturelle de l'examen de la Religion, qui eſt le grand principe de la Réformation. Ces changemens ne doivent point nous expoſer à des reproches de légereté. Les Réformés ont avoué bien des fois qu'ils ne ſont pas au-deſſus de l'erreur, que dans un tems ils peuvent découvrir certaines vérités qui leur avoient échapé auparavant, & que des uſages qu'ils deſaprouvent aujourdhui ſur de nouvelles lumières, ont pu avoir lieu précédemment parmi eux, le trop de rigueur, par exemple, contre certaines opinions. Ils ſont aſſez ſincères & aſſez modeſtes pour en faire l'aveu.

Nos Journaliſtes reviennent à *Bolſec*. „ Il écrivit depuis, la vie de *Calvin* & celle de *Bèze*, en ſtile d'homme qui n'avoit plus de commerce avec eux & avec leur Egliſe. (L'expreſſion eſt fort adoucie pour déſigner des Libelles, remplis des plus afreuſes calomnies)". *Bèze* de ſon côté a dit tout le mal qu'il a pu de *Bolſec*.

On diroit, à cette manière de narrer les choſes, que c'eſt par repréſailles que *Bèze* a écrit un peu vivement contre *Bolſec*. Cependant ce qu'il en a dit, a précédé de longtems l'Hiſtoire de *Calvin* & de *Bèze* écrite par ce Médecin.

„ Le ſingulier eſt, ajoutent les Journaliſtes, „ que Mr. *Bayle* dans ſon Dictionaire, débite „ ſur la foi de *Bèze*, toutes les ſotiſes que ce„ lui-ci dit de *Bolſec*, & qu'il ne peut ſoufrir

„ en

„ en même tems aucun des traits que *Bolsec* met
„ sur le compte de *Calvin*. Cela s'apelle *un*
„ *poids, & un poids*. Il faloit ou mettre les deux
„ Parties hors de cour & de procès, ou bien
„ croire quelque chose de ce que dit *Bolsec* con-
„ tre *Calvin*, si l'on vouloit faire passer quelques-
„ unes des *Anecdotes* de *Bèze* contre *Bolsec*".

Je dis là-dessus à mon tour, *le singulier est* d'entendre ces RR. PP. donner des leçons d'impartialité, & cela dans un Ouvrage où le desintéressement brille autant que dans leurs Mémoires! Et à qui donnent-ils ces leçons? A un Mr. *Bayle*. Ne craignent-ils point que quelque Ami de l'Auteur ne leur aplique ce mot de l'Evangile: *Otez prémierement la poutre qui est dans votre œil*, &c.

Autre singularité: *Bèze* & *Bolsec* mis en parallèle comme deux Auteurs de même étofe. Il est vrai qu'ils ont une place l'un & l'autre dans le Dictionaire Critique. Mais voici les titres de ce dernier pour y avoir entrée. *Bolsec*, dit Mr. *Bayle*, *seroit un homme tout-à-fait plongé dans les ténèbres de l'oubli, s'il ne s'étoit rendu fameux par certains Ouvrages satiriques*. Il s'explique ensuite plus clairement dans une Note, & il nous aprend que dans la *Vie de Calvin*, que *Bolsec* fit imprimer à Lion en 1577, il osa avancer que le Réformateur avoit été convaincu à Noion d'un péché énorme, & qui mérita la peine du feu, mais qu'il fut condanné seulement à la Fleur de lis, son Evêque ayant intercedé pour lui, afin qu'on modérât la peine.

On ne peut donc pas reprocher à Mr. *Bayle* d'avoir suprimé dans son Dictionaire, les traits

malins de *Bolsec* contre *Calvin*. Il a fait un grand usage de cette *Anecdote*. Mais c'est pour prouver qu'il n'y eut jamais de calomnie plus atroce, & en même tems plus grossière & plus insoutenable (*a*).

Mr. *Bayle* a pesé en Critique exacte le témoignage de *Bolsec*. Il a examiné les pièces du Procès, avec beaucoup de patience & de sagacité. Dans cet examen *Bolsec* s'est trouvé un infame Calomniateur. Cela déplaît aux Journalistes. Ils auroient voulu qu'on n'eût pas si fort aprofondi ce fait. Pour sauver à *Bolsec* la flêtrissure que mérite sa colomnie, il faloit, disent-ils, prononcer *hors de cour & de procès*. Ce qu'il y a d'admirable, c'est que ce conseil se trouve placé précisément dans l'endroit où l'on donne des leçons d'impartialité.

Si Mr. *Bayle* a raporté très peu de ces *Anecdotes* que l'on trouve dans la *Vie de Calvin*, écrite par *Bolsec*, il nous en donne la raison, c'est qu'on y voit par-tout l'esprit de vangeance. Il ajoute que quand un Homme a été convaincu d'une imposture contre quelqu'un dans un cas grave, on ne peut plus se fier à lui, dès qu'il dépose contre cette même personne. *Semel malus semper præsumitur malus in eodem genere mali.*

Les Journalistes auroient souhaité que Mr. *Bayle* eût tiré de cette *Vie de Calvin*, quelques traits qui pussent assortir ceux de *Bèze* contre *Bolsec*, qu'il leur a plu d'apeler des *Sotises*. Puisqu'il ne l'a pas fait, il faut pour les satisfaire, supléer un peu à son silence. Le Livre de *Bolsec* est

(*a*) Voyez les Articles *Bolsec* & *Berselier*.

eſt devenu rare. Peu de gens ſont à portée de le conſulter. On pourra juger par-là ſi l'on doit avoir regrèt au peu d'uſage que Mr. *Bayle* a fait de ſemblables Anecdotes dans ſon Dictionaire. En voici une qui regarde Mr. & Mad. *de Falais*. Elle eſt donc tout-à-fait de notre ſujet, & par-là on pourra juger du reſte.

„ Je ne veux laiſſer paſſer un point bien aſ-
„ ſuré, dit *Bolſec*, & connu de pluſieurs, c'eſt
„ de Madame *Jolland de Brederode*, qui fut
„ Femme du Seigneur *Jaques de Bourgogne*,
„ Seigneur *de Falais*. Ledit Seigneur, depuis
„ qu'il fut arrivé à Genève, fût fort mal diſpo-
„ ſé de ſa perſonne, & quaſi continuellement
„ entre les mains des Médecins; *Calvin* l'alloit
„ ſouvent viſiter, & par pluſieurs fois dit à ladite
„ Dame *Jolland*: *Que penſez-vous faire de cet*
„ *Homme mal diſpoſé; jamais il ne ſera pour*
„ *vous rendre ſervice? Si vous me croyez laiſſez-*
„ *le mourir. Auſſi bien eſt-il comme mort, & s'il*
„ *peut mourir, nous nous marierons enſemble* (a).

Puiſque les Journaliſtes vouloient des *Sotiſes*, Mr. *Bayle* auroit pu leur ſervir celle-là. Dans la ſuite *Bolſec* blâme fort *Calvin* de s'être laiſſé peindre. Il trouve fort mauvais que l'on voie tant de ſes Portraits dans Genève. Il a raiſon. Ce viſage pâle & défait, que nous préſentent tous les Portraits que nous avons de *Calvin*, donne un démenti aux offres de ſervice que *Bolſec* lui fait faire à Mad. *de Falais*, ſans parler de ſes infirmités que *Bolſec* étale impudemment.

Le

(a) *La Vie, Mœurs & Doctrine de Jean Calvin, par* Hieroſme Hermes Bolſec, *Docteur Médecin*, Lion 1577. Chap. XV.

Le meilleur, après tout, eſt de laiſſer ce miſérable Ecrivain enſeveli dans l'oubli, & cela pour ſon honneur, plutôt que pour celui de *Calvin*. Les Journaliſtes viennent enſuite à l'examen de quelques-unes des *Lettres de Calvin à Mr. de Falais*. Ils en copient quelques *morceaux*, ſur leſquels ils exercent leur Critique. „ Ce Seigneur & ſon Epouſe demeuroient aux „ environs de Strasbourg. *Calvin* leur écrit pour „ les exhorter à la perſévérance. Et pour les „ y encourager, il leur envoie un Miniſtre dont „ il fait ainſi le portrait. *Ce n'eſt pas un Homme fort verſé aux ſciences humaines, & n'eſt „ pas garni de la connoiſſance des Langues, même en Langue Latine, il n'eſt pas des plus diſerts . . . ſa Langue maternelle ne vous ſera „ poſſible fort plaiſante du commencement: mais „ je me tiens aſſuré que cela ne vous empêchera „ pas de prendre plaiſir à ſes Prédications. Il „ craignoit de n'être pas aſſez bien appris en civilité humaine; mais nous lui avons dit que „ ce ne ſeroit pas crime mortel envers vous . . . „ Au reſte*, ajoute-t-il, *il n'eſt point adonné „ à gloire, ni à cupidité de ſe montrer. Vous „ pouvez l'admoneſter privément de tout ce qui „ vous ſemblera, & j'eſpère qu'il ſe rendra ductile.* C'eſt-à-dire, concluent les Journaliſtes, que *Calvin* envoyoit pour Paſteur, à un „ Seigneur iſſu de la Maiſon Royale de France, un mince Sujet, qui n'avoit guère que le „ mérite d'être *bon-homme* ".

Ils blâment *Calvin* de n'avoir pas mieux ſervi un Ami reſpectable comme celui-là. C'eſt en vérité chercher chicane à un Homme, parce qu'on

qu'on ne l'aime pas. Ne diroit-on pas que dans ces prémiers commencemens, où *Calvin* avoit un si grand besoin d'Ouvriers, il avoit beaucoup à choisir! On lui demandoit continuellement des Ministres pour diverses Eglises de France. Il leur répondoit que pour pouvoir leur en fournir, il faloit penser à lui envoyer à l'avance des Sujets qu'il pût un peu former à Genève. C'est le sens de ce mot dont il s'est servi quelquefois pour répondre à ces demandes réitérées: *Envoyez-nous du bois, & nous vous renvoyerons des fléches.*

J'ai dit que dès que ce Volume des *Mémoires de Trévoux* parut en Suisse, cet Extrait des *Lettres de Calvin* fut lu dans une Société de Gens de Lettres. Quand on en fut à cet endroit, l'un d'eux fit une Remarque assez singulière. „ Savez-vous, Messieurs, leur dit-il, pourquoi „ les R R. P P. parlent avec tant de mépris, de „ ce Ministre que *Calvin* avoit envoyé à Mr. „ *de Falais*, pour ses dévotions domestiques? „ Il n'étoit que vertueux, modeste, docile & „ Prédicateur solide. C'est qu'il faut bien d'autres qualités pour faire un Jésuite de mise, un „ Sujet marqué au coin de la Société, & qui „ ait véritablement l'esprit de l'Ordre. On lui „ demande à peu près le contrepié du portrait „ de ce *Bon-homme*. Ce doit être un Directeur „ poli, fait au stile des ruelles, doux, facile, „ muni d'accommodemens avec le Ciel, tel en „ un mot qu'il est dépeint dans les *Lettres Provinciales*".

Dans toutes les autres Lettres que les Journalistes examinent, on voit la même envie de con-

contredire. Le ſeul article où ils paroiſſent fondés, c'eſt ſur de petites vivacités qui ont échapé à *Calvin* contre l'Empereur. „ Dans pluſieurs Lettres, diſent-ils, *Calvin* oublie le ſtile de Prédicateur & de Réformé, pour prendre celui de l'invective contre *Charles-Quint*. „ *Si c'étoit à moi à faire*, dit-il dans la Lettre XV, *je lui donnerois quelque bonne commiſſion, laquelle l'empêcheroit d'approcher de nous de longtems.* C'eſt-à-dire, que s'il en avoit été le maître, il auroit fait un bien mauvais parti à l'Empereur". Pour rendre *Calvin* plus odieux, on a ſupprimé la phraſe ſuivante qui ſervoit de correctif à celle-ci: *Je déſire qu'il ſoit à ſon aiſe, moyennant qu'il ne nous moleſte point.*

„ Comme ce Prince étoit alors fort incommodé de la goute, le Réformateur s'en réjouit d'une manière peu évangélique: *Je ſuis plus joyeux*, dit-il, *que Dieu faſſe la guerre à ce malheureux Tyran de ſa propre main, qu'autrement .... J'eſpère*, ajoute-t-il dans la Lettre XXVI, *que notre Antioche* (Antiochus) *ſera ſerré de ſi près, qu'il ne lui ſouviendra des goutes de ſes mains ni de ſes pieds, car il y en aura par-tout le corps.* Le bon Mr. *de Pâlus* & ſa dévote Epouſe ne ſe fâchoient point de cela, parce que *Charles-Quint* les avoit fait condamner à la Cour Souveraine de Malines; mais *Calvin* n'en étoit pas moins un inſolent, d'apeller *Tiran* & *Antiochus* un grand Prince qui vangeoit l'ancienne Religion attaquée par une troupe de nouveaux venus, rebelles à l'Egliſe & aux Souverains".

Per-

Perſonne ne doit aprouver que l'on parle deſpectueuſement des Puiſſances. Mais l'équité veut que l'on ſe rapelle que c'eſt ici une Lettre familière, où l'on ne peſe pas tant ſes expreſſions. C'eſt une Réponſe à Mr. *de Falais*. Il faudroit avoir la Lettre même de ce Seigneur à laquelle l'autre eſt rélative. Peut-être ſe plaignoit-il amèrement du procédé rigoureux de *Charles-Quint*; & que ces petites vivacités de *Calvin* ne ſont-là que pour entrer mieux dans la douleur d'un Affligé, en ayant un peu de condeſcendance pour la foibleſſe humaine. Il faut encore ſe tranſporter dans le tems de la correſpondance. Le ſtile de ce tems-là étoit beaucoup moins décent, beaucoup moins meſuré qu'il ne l'eſt aujourdhui. Autrement il faudroit faire le procès aux plus habiles gens de ce Siècle-là. Les Pères de l'Egliſe eux-mêmes ſe trouveroient dans le cas. On ſait qu'ils ont très peu ménagé les Princes perſécuteurs.

Après cela il eſt bon de voir d'où part contre *Calvin* une cenſure auſſi forte, & qui va juſqu'à le traiter d'*inſolent*. Il ſemble qu'une raiſon d'intérêt devroit rendre ces Cenſeurs un peu plus modérés, & les faire baiſſer d'un ton: Ne craignent-ils point les répréſailles? Voudroient-ils que l'on fût ſi rigide contre tous ceux à qui il eſt échapé quelque mot trop libre contre les Puiſſances? Ne pourroit-on point leur dire avec Horace:

Quàm temerè in vos-met Legem ſancitis iniquam!

Mes Révérends Pères, vous prononcez, ſans y penſer, un arrêt bien ſévère contre vous-mêmes.

Heureuſement on ne peut point reprocher à *Calvin* d'avoir avancé dans ſes Ecrits la dangereuſe maxime de certains Ecrivains fort connus de nos Journaliſtes, qui ont oſé établir *qu'un Prince Hérétique, ou Fauteur d'Hérétiques, eſt par cela même déchu du droit à la Couronne; qu'on peut le dépoſer, & que ſes Sujets ſont délíés de leur ſerment de fidélité.* Après tout, ce que *Calvin* avoit dit à l'oreille de ſon Ami pour calmer ſa douleur, n'augmentoit pas celle de *Charles-Quint.* Sa goute n'en étoit ni plus ni moins douloureuſe, & cela ne lui faiſoit ni bien ni mal. C'eſt ce qu'on ne peut pas dire des pernicieux principes que nous venons de citer, puiſqu'ils ont été funeſtes à plus d'un Souverain.

Il eſt ſurprenant que nos Journaliſtes, Membres d'une Société qui a déclaré une guerre éternelle aux Hérétiques, trouvent ſi mauvais que *Calvin*, qui étoit encore alors engagé dans les préjugés du Papiſme à cet égard, ait uſé de tant de rigueur contre quelques-uns. C'eſt ce qui paroit dans plus d'un endroit de leur Extrait; mais ils conviennent en même tems, que nous avons aujourdhui ſur cette matière des principes plus doux & plus humains.

„ Aujourdhui à Genève & en Hollande, diſent-ils, on déteſte ces écarts du Réformateur, on lui reproche plus qu'ailleurs l'Inquiſition violente qu'il avoit établie dans ſa Réforme, & les exécutions ſanglantes qu'il ſollicita contre ceux qui n'adoroient pas ſes lumières. Il eſt bien vrai, ajoutent-ils, qu'on penſe peut-être ainſi dans ces Régions Calviniſtes, en conſéquence d'un Tolérantiſme

„ gé-

„ général, qui eſt devenu le Dogme à la mo-
„ de, & qui par lui-même va à la confuſion de
„ tous les Cultes ".

Je ne ſai ſi la Tolérance va à la confuſion de tous les Cultes, comme le diſent les Journaliſtes, mais ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'elle a mis beaucoup de confuſion dans leur Extrait, & brouillé étrangement leurs idées. Ils confondent la Tolérance *Civile* avec l'*Eccléſiaſtique*, malgré la différence qu'il y a entre elles. Faudra-t-il donc leur repréſenter que notre *Tolérantiſme* ne va pas à établir l'indifférence en matière de Religion ou de Culte, mais ſimplement à ſuporter les ſentimens qui ne troublent point l'Etat, ce qui n'empêche pas que nous ne ſéparions de notre Egliſe, par une Diſcipline purement ſpirituelle, ceux qui nous paroiſſent errer dans les points fondamentaux. Ils confondent viſiblement les droits de la Conſcience & le ſuport dû aux Errans, avec un *Tolérantiſme* général qui va à confondre toutes les Sectes. Enfin, pour couronner le ſophiſme, ils prennent la conduite d'une Egliſe particulière pour la règle conſtante & générale des Réformés.

Quand on lut cet Extrait dans une petite Aſſemblée de Gens de Lettres, l'un d'eux hazarda ſur cet endroit une conjecture aſſez ſingulière. „ J'ai ouï dire, leur dit-il, que les RR.
„ PP. chargés de ce Journal, en font faire de
„ tems en tems quelques Articles à de leurs jeu-
„ nes Religieux, pour les exercer & pour les for-
„ mer. Je ſoupçonne fort, ajouta-t-il que cet
„ Extrait eſt de la main d'un Novice. Un an-
„ cien Profès ne feroit pas de ſemblables *qui*

„ *pro quo*. Ce ſera aparemment quelque jeune „ Régent de Rhétorique, qu'on fera bien de „ faire monter en Philoſophie pour débrouiller „ un peu ſes idées".

Cette ſaillie divertit la Compagnie, ſans la perſuader. On lui objecta que cet Extrait eſt de la main d'un Ecrivain fort déciſif, & qui prend continuellement le ton de Maitre, ce qui ne convient point à un jeune Homme. Les Calviniſtes y ſont traités du haut en bas; *Calvin*, leur Chef, eſt un *Prédicant*, un *Inſolent*, &c. Mais cela ne fit point revenir celui qui avoit propoſé la conjecture. „ Vous ne connoiſſez pas l'eſ„ prit de la Société, dit-il. Quand il s'agit de „ réfuter les Adverſaires, ce ſont les plus jeu„ nes qui les traitent avec le plus de *mépris*. „ Vous ne ſavez pas ce que c'eſt qu'un jeune „ Jéſuite. C'eſt un *Petit-maître* qui bruſque „ toutes les bienſéances".

Quoiqu'il en ſoit, la vérité de l'Hiſtoire & les bienſéances ſont également bleſſées par les airs de mépris que l'on s'eſt donnés dans les *Mémoires de Trévoux*, ſur le compte d'un auſſi Grand-homme que *Calvin*. On emploie, pour le déſigner, les termes les plus mépriſans. A le regarder ſimplement comme un Savant, il devoit être plus ménagé dans un Ouvrage qu'on a trouvé à propos d'apeller, *Mémoires pour l'Hiſtoire des Sciences*. Nous vivons dans un Siècle poli, où les honnêtes gens ſont convenus de laiſſer ces invectives dans la bouche d'un *Boſſet*, ou de ceux qui lui reſſemblent.

A R-

ARTICLE XII.

A Mechanical Account of Poiſons in ſeveral Eſſais. By RICHARD MEAD. M. D. Coll. Med. *Lond.* & R. S. S. Phyſician to his MAJESTY.

C'eſt-à-dire.

Explication mécanique des Poiſons ; *en divers Eſſais. Par Mr.* MEAD, *Dr. en Médecine, Membre du Collège des Médecins, & de la Société Royale de* Londres, *& Médecin de Sa* MAJESTÉ. *Troiſième Edition, conſidérablement augmentée. In* octavo, *pag.* 320, ſans l'*Avertiſſement*, *la Préface* & l'*Introduction*. A Londres, *chez* J. Brindley, 1745.

NOus n'entreprendrions pas de faire l'Extrait d'un Traité ſi connu, ſi cette Edition ne lui rendoit pas toutes les graces de la nouveauté. Il n'y a que peu d'Auteurs, qui, en faiſant réimprimer leurs Ouvrages, ſachent les rendre plus utiles. Sont-ils contens du ſuccès, ils ſe relachent dans la reviſion, & c'eſt envain qu'ils s'éforcent de raccommoder ce que le Public a une fois condamné. Dans l'un & dans l'autre cas, ou ils ſe bornent à des changemens de ſtile, ou ils augmentent le nombre peut-être déja trop grand des Citations, des Digreſſions, & des Redites. On n'a guère vu de Livres qui de mauvais ſoient devenus bons ; & du bon à l'excellent le paſſage n'eſt pas commun. Les exceptions

ceptions ſont toujours dignes de remarque ; auſſi eſt-ce ſous ce point de vue que nous préſentons à nos Lecteurs un Ouvrage fort intéreſſant par lui-même.

A la reſerve des Editions de 1702 & de 1708, Mr. *Mead* n'a eu aucune part à celles, qui ont précédé la dernière (*a*), & le prémier mérite de celle-ci c'eſt d'être exemte des fautes, qui s'étoient gliſſées dans les autres. *Mais quarante ans d'étude & d'expérience* ont mis notre Savant en état de perfectionner un *Livre compoſé dans un âge, où la plupart des Faits ne pouvoient qu'être pris d'autres Auteurs, & où les Raiſonnemens demandoient un Eſprit plus patient & un Jugement plus mûr* (*b*). Cet aveu fait honneur à la modeſtie de notre Auteur. Ajoutons ce qu'il dit un peu plus loin, & que nous regardons comme le ſecond avantage de cette Edition. *Je n'ai pas eu honte .... de retrancher ou de corriger tous les endroits où j'ai cru avoir tort ..... La Vérité ne s'inſinue jamais mieux, que lorſqu'elle vient d'un homme, qui ſait reconnoître ſes erreurs. On convient que notre prémier Maître* Hippocrate *n'a jamais marqué plus de ſageſſe & plus de grandeur d'ame, qu'en avouant qu'il avoit pris une Fracture du Crane pour une Suture, & l'éloge que* Celſe *fait de lui à cette occaſion* (*c*) *eſt auſſi juſte que remarquable.* Ce jugement

(*a*) Elles ſont en aſſez grand nombre. Un Médecin nommé *Nelſon* a traduit ce Livre en Latin, & ſa Traduction a été imprimée *in* 8. à *Leide* en 1737.

(*b*) *Advertiſement*, pag. IV.

(*c*) *A futuris ſe deceptum eſſe* Hippocrates *memoriæ tradidit, more ſcilicet magnorum Virorum, & fiduciam magnarum*

jugement de *Celse* est certainement bien fondé; mais celui qui en a si bien profité ne mérite-t-il pas qu'on le lui applique à lui-même?

Il y a plus. La plupart des Corrections de notre Auteur ont raport à des Découvertes postérieures aux prémières Editions de son Livre. Les Recherches du Chevalier *Newton*, & les Phénomènes de l'Electricité, observés par Mr. *Gray* & *Du Fay*, lui ont servi non seulement à corriger ses prémières idées, mais encore à former une Théorie toute nouvelle sur la nature des Esprits animaux. Mr. *Mead* avoue que ce qu'il nous donne sur ce sujet *tient plus de la Conjecture que de la Démonstration* (*a*); mais dans des Sujets aussi épineux que celui-ci, des Conjectures judicieuses valent presque des Découvertes.

Les Descriptions de la Vipère, qui se trouvoient dans les Editions précédentes de ce Livre, étoient du Dr. *Areskins*. Mr. *Nicholls*, *le grand Anatomiste* de l'*Angleterre*, ayant remarqué que ces Descriptions étoient *incomplètes* & même *fausses* à quelques égards, en a fourni de nouvelles au Dr. *Mead*. Enfin ce dernier a enrichi son Livre de diverses observations de Pratique. Tels sont en gros les avantages de cette Edition; le détail où nous allons entrer en fera mieux

gnarum rerum habentium. Nam levia ingenia, quia nihil habent, nihil sibi detrahunt. Magno ingenio, multaque nihilominùs habituro, convenit etiam simplex veri erroris confessio, præcipueque in eo ministerio, quod utilitatis causa posteris traditur, ne qui decipiantur eadem ratione, qua quis ante deceptus est. Celf. *Lib.* VIII. *Cap.* IV.

(*a*) *Advertisement*, pag. VII.

ra mieux ſentir la nature & l'importance.

Commençons par l'Introduction. Nous ne nous arrêterons pas à ce que l'Auteur dit pour juſtifier la Providence dans la création des Poiſons. L'accuſation a trop été rebattue, pour qu'on ait lieu d'attendre de nouvelles ſolutions, & nous aimons mieux paſſer tout d'un coup à la Théorie des Poiſons & des Eſprits animaux.

Quelque différence qu'il y ait dans la nature des Poiſons, on remarque beaucoup d'uniformité dans leur manière d'agir. Les Animaux venimeux font une bleſſure, dans laquelle ils inſinuent quelques goutes d'une Liqueur, qui infecte celle des Nerfs, & qui enflame leurs Membranes. Delà l'Enflure & ſouvent la Gangrène. Les mêmes ſymptomes ont lieu, lorſqu'on a avalé des ſubſtances empoiſonnées. Seulement, lorſque ces ſubſtances ſont des Minéraux, l'Inflammation de l'Eſtomac qu'elles cauſent, ſe termine plus promtement en Gangrène. Mais, que le Mal ſoit intérieur ou extérieur, il ne s'arrête pas à la partie affectée, il s'étend ſur tout le Corps, & l'on ne peut guère attribuer cette communication ſubite qu'à l'activité du Fluide nerveux. La partie de ce Fluide, qui a reçu le Venin, ne tarde pas à infecter toute la maſſe, & à produire des Spaſmes & des Convulſions dans les diverſes parties du Corps. Dans l'Eſtomac & dans les Inteſtins, ce ſont des Tranchées & des Vomiſſemens; dans le Cerveau, des Délires & des Symptomes épileptiques; dans le Cœur, des Palpitations & des Défaillances; & ainſi de ſuite. Toute l'économie animale eſt troublée; & quoique le genre des

parties

parties affectées & le dégré d'activité des Poisons mettent de la différence dans leurs effets, tous cependant indiquent que les Esprits animaux reçoivent les prémières impressions.

Il est à remarquer que ces Esprits sont aussi principalement affectés dans les Fièvres pestilentielles. Les Foiblesses, les Etourdissemens, les Palpitations, *&c.* qui sont les suites de la Contagion, montrent qu'*elle est un Poison réel* (*a*).

Quelques Auteurs revoquent en doute l'existance des Esprits animaux; mais qu'y substituent-ils? Attribuer les Actions des Muscles & des Sens à de simples Vibrations des Fibres nerveuses, c'est ne pas faire attention aux effets subits des Passions, à la promptitude avec laquelle diverses Maladies passent d'une partie à une autre, & aux altérations rapides qui se font dans la sécrétion des Liqueurs vitales. N'entrons pas dans la discussion de tous ces articles, & remarquons seulement que le Cerveau est une Glande, qui, de même que les autres, doit avoir des Conduits excrétoires. Les Nerfs paroissent avoir été faits pour cet usage, & ils sont par conséquent toujours remplis d'une Liqueur qui leur est propre.

Cette Liqueur, à en juger par ses effets, doit être subtile, volatile, pénétrante. Elle n'est vraisemblablement qu'une partie de *la matière universelle & élastique, qui, incorporée dans les parties*

(*a*) Introd. pag. XXXI. Mr. *Mead* renvoie ici à son *Traité de la Peste*. La neuvième Edition de ce Livre a été publiée l'année passée à *Londres*, avec des Additions considérables.

parties les plus fines du Sang, s'en ſépare dans le Cerveau, & paſſe dans les Fibres des Nerfs. Par la *Matière univerſelle & élaſtique* on entend une *Subſtance ſubtile & active, qui eſt* répandue par-tout (*a*), & à laquelle le grand Philoſophe Anglois attribue la Réfraction & la Réflexion des Rayons de la Lumière, la production de la Chaleur dans les Corps, & pluſieurs actions de ces Corps les uns ſur les autres (*b*).

Si cette matière élaſtique eſt le grand reſſort de la Nature, dans les opérations du Monde inanimé, celles des Etres animés n'auroient-elles point la même origine? L'uniformité des Loix de la Nature ſemble indiquer, que les Eſprits animaux ſont des émanations de ce Principe univerſel. *Se peut-il de plus forte préſomption en faveur d'un ſentiment, que ſa ſimplicité & ſa dépendance du Syſtême de l'Univers* (*c*)?

Dès que l'on admet une Subſtance de ce genre dans les Nerfs, on voit ſans peine qu'elle doit y être ſuſceptible de diverſes altérations. Des Corps, dont la ſubtilité & la force ſeront aſſez grandes pour agir ſur cette ſubſtance, (& certainement les Poiſons ſont de ce genre), ne manqueront pas d'y produire des effets ſenſibles. Leur

(*a*) *Ibid.* pag. XXXIV.

(*b*) Voyez Newton *Optic. Queſt.* 23 & 24, & ſur-tout une Lettre très curieuſe de ce Grand-homme à Mr. *Boyle*: *Life of Mr.* Boyle *prefix'd to his Works*, pag. 70. Comme cette Lettre n'a jamais paru qu'en Anglois, nous croyons faire plaiſir à nos Lecteurs de leur en promettre une Traduction dans un des Volumes de cette Bibliothèque.

(*c*) *Introd.* pag. XXXVI.

Leur action mutuelle ſera analogue à celle des Liqueurs chymiques, qui fermentent les unes avec les autres, & dont le mêlange produit des Mixtes d'une nature différente de celle des Liquides, qui entrent dans la compoſition.

Mais l'Attraction & la Répulſion des Particules ſubtiles des Corps électriques nous donnent une plus juſte idée de la force & de la vélocité des Eſprits animaux. Si les Phénomènes de l'Electricité ſont plus ſenſibles dans les Etres animés que dans les inanimés, c'eſt que le Fluide élaſtique, qui pénètre les uns & les autres, trouve une plus grande quantité d'un Fluide pareil dans les prémiers que dans les derniers. Les Fibres des Animaux ſont ſans doute plus propres à le recevoir. *L'expérience de l'Enfant ſuſpendu ſur des cordons de Crin ou de Soie* ..... (*a*) *découvre cet Eſprit élaſtique au doigt & à l'œil. Car ſi les Nerfs* ..... *ſont des Tuyaux ſubtils, ſolides, tranſparens, & réunis en Faiſceaux, le Tube de Verre frotté* .... *avec ſon Fluide élaſtique repréſentera* .... *les Nerfs & les Eſprits animaux qu'ils contiennent* (*b*). De nouvelles expériences faites ſur des Créatures vivantes nous donneront peut-être de nouvelles lumières ſur les Loix & ſur les actions de cette *Partie impétueuſe* (*c*) de la Machine animale.

Quand Mr. *Mead* compoſa ſon Ouvrage, il croyoit que les Poiſons, & ſur-tout ceux des Animaux

(*a*) *Philoſ. Tranſact.* No. 417.
(*b*) *Introd.* pag. XXXVIII, XXXIX.
(*c*) Τὰ ὁρμῶντα σώματα. Hippocr. *Epid. Lib.* VIII. §. 8.

nimaux, n'affectoient que le Sang. Mais la nature des Symptômes nerveux, & la promtitude de l'effet des Poiſons ne permettent pas de croire qu'ils agiſſent par la voie de la Circulation. La morſure d'un Serpent à Sonnette fit mourir un Chien en moins d'un quart de minute (*a*). *Keil* a calculé que la vélocité du Sang, à la quarantième Branche de la grande Artère, eſt plus de cinq mille fois moindre, qu'elle ne l'eſt à l'origine de cette Artère (*b*). Il faut donc que le milieu, par lequel le Venin ſe communique ſi promtement à la Tête & au Cœur, ait une viteſſe beaucoup plus grande que le Sang; & ce milieu quel eſt-il, ſi ce n'eſt le Fluide nerveux?

Les Obſervations, qu'on vient de faire, peuvent être d'uſage dans pluſieurs Maladies. On attribue, & d'ordinaire avec raiſon, la Paralyſie aux mouvemens irréguliers & aux obſtructions des Eſprits animaux; mais la mauvaiſe diſpoſition de ces Eſprits ne doit-elle pas quelquefois en être la cauſe? Les Phénomènes ſurprenans de la Phrénéſie & de la Mélancholie ne ſuppoſent-ils pas des changemens à la Liqueur active, par laquelle l'Ame gouverne le Corps? Mr. *Ranby* a obſervé (*c*), que dans quelques Plaies

(*a*) *Philoſ. Tranſact.* No. 399.

(*b*) *Tentam. Medic. Phyſ.* 2. La proportion pour laquelle il ſe détermine eſt de 1 à 5233; mais les ſuppoſitions ſur leſquelles il ſe fonde ne ſont rien moins que démontrées. Voyez Haller *in* Boerhaavii *Inſtit. Médic. Vol.* II. *paſſim.* Au reſte il ſuffit pour Mr. *Mead* que le Sang ſoit très conſidérablement retardé dans les petits Vaiſſeaux; & c'eſt ce dont tout le monde convient.

(*c*) *On Gunshot Wounds*, pag. 72.

Plaies d'Armes à feu, où les Membranes ſont fort déchirées, quoique le bleſſé ſoit aſſez bien pendant quelques jours, il eſt attaqué tout à coup de Convulſions dans le Viſage, il perd la parole, & il meurt, en conſervant juſqu'à la fin l'uſage de ſes Sens. Comme le Sang eſt en aſſez bon état, l'altération de la Liqueur nerveuſe, cauſée par le déchirement des Membranes, doit être la cauſe de ce Symptôme affreux.

Le ſimple attouchement de divers Corps influe ſur les mouvemens & ſur les effets de la Matière électrique. Cette Matière, à plus forte raiſon, produira un Fluide élaſtique, qui différera, ſuivant la nature de la partie la plus fine du Sang, qui lui ſert de véhicule dans les Nerfs. Ce Fluide, différemment affecté par les Agens extérieurs, altère les effets des Poiſons, & ceux-ci, quoique dans le fonds les mêmes, peuvent varier dans leur force, dans leur dégré d'activité, & par conſéquent dans leur manière de nuire.

Quand on raſſemble toutes ces ſources de diverſité, on ne trouve rien d'incroyable dans ce que les Auteurs raportent des divers genres de mort que donnent les Serpens d'*Afrique*. Mr. *Mead* ſe rapelle (*a*) que le fameux *Paul Herman*, Profeſſeur à *Leide*, qui avoit longtems vécu aux *Indes*, aſſuroit, qu'il s'y trouvoit des Animaux pareils à ceux que décrivent les Hiſtoriens de l'*Afrique*. Des recherches exactes l'avoient convaincu, que les deſcriptions de *Lucain* (*b*) des différentes eſpèces de Vipères, que *Caton* rencontra dans les Déſerts de la *Lybie*, n'é-

(*a*) *Introduct.* pag. XLIV. (*b*) *Pharſal.* Lib. IX.

n'étoient nullement des fictions poétiques. Il conservoit dans son Cabinet plusieurs Serpens des plus curieux ; entre autres l'*Aspic*, appellé *Nintipolongha Zeylanica*, dont la morsure est suivie d'un sommeil mortel ; le *Dipsas* ou *Situla Macassarica*, qui cause une soif que rien ne peut étancher ; & l'*Hœmorrhous Macassaricus*, dont le Venin fait sortir le Sang de tous les pores du Corps.

En effet, quoique les prémières impressions du Poison soient sur les Esprits animaux, la masse du Sang ne tarde pas à participer à l'infection. Notre Auteur, à la vérité, ne croit pas que ce soit une suite du mêlange du Poison avec le Sang, mais de la corruption du Sang produite par une Circulation irrégulière, des Sécrétions interrompues, & des Obstructions dans les plus petits Vaisseaux.

Telles sont les idées de Mr. *Mead* sur l'action des Poisons & sur la nature des Esprits animaux. On ne sauroit nier que son Système ne soit aussi ingénieux que vraisemblable ; & l'on admet volontiers une hypothèse qui a ces deux caractères ; souvent même il n'en faut pas tant. Mais notre Auteur est trop Philosophe pour se contenter d'un assentiment qui ne seroit dû qu'au préjugé. Il nous invite à être plus sévères ; il veut que nous examinions sa Théorie, en la comparant avec les Phénomènes de la Nature. *Les effets*, dit-il, *des divers Poisons, que je décris dans les Discours suivans, sont, à mon avis, autant de preuves .... de mon sentiment* (a). Ré-

(a) *Introduct.* pag. XLVIII.

Répondons à ſes vues, en parcourant ſes Eſſais, mais en nous bornant toujours à ce que cette Edition a de nouveau.

Il s'agit de la Vipère dans la meilleure partie du prémier Eſſai. La Deſcription anatomique des Organes venimeux de la Vipère & du Serpent à Sonnette, (Serpent qui n'eſt qu'une eſpèce de Vipère plus grande que les autres), eſt la principale Addition de cet Eſſai. Auſſi, quoiqu'elle ſoit placée à la ſuite des Obſervations de Mr. *Mead* ſur la Vipère (*a*), ce ſera par elle que nous commencerons. Nous avons déja dit qu'elle eſt de la façon de Mr. *Nicholls*. Au haſard de devenir obſcurs ſans le ſecours des figures, nous tâcherons de donner un précis de ſes Deſcriptions.

Les deux Machoires de la Vipère & du Serpent à Sonnette ſont capables de mouvement. Elles ont même ceci de ſingulier, qu'elles peuvent ſe mouvoir d'un côté & demeurer fixes de l'autre. Les petites Dents crochues, dont elles ſont garnies, ſervent à retenir la Proie, & le mouvement alternatif de chaque côté des Machoires la fait avancer vers le conduit de l'Eſtomac.

Au-deſſus de la Machoire ſupérieure ſe trouve de chaque côté un Os joint à celui de la *Pomette* par une eſpèce de charnière. Chacun de ces Os loge deux Dents crochues comme les précédentes, mais grandes & mobiles. Elles s'apliquent le long du Palais, quand le Serpent ferme la Bouche, & elles ſe redreſſent lorſqu'il

(*a*) *Append. &c. pag.* 56—81.

qu'il veut mordre. Une lame d'Os assez mince, qui, de la Machoire supérieure s'élève obliquement & s'insère près de la charnière, sert à l'ouvrir ou à la fermer. En s'élevant elle redresse les Dents avec l'Os qui les loge; & le contraire arrive lorsque ses Muscles la retirent.

Il est rare que les deux Dents venimeuses de chaque côté soient également fixes dans leurs loges. Il y en a d'ordinaire une qui est plus lâche, moins longue, & qui ne se redresse pas autant que l'autre. Tantôt c'est l'extérieure & tantôt l'intérieure. Mr. *Nicholls* conjecture que le Serpent ne se sert que d'une seule de ses Dents. Leur figure crochue lui donne un grand avantage pour retenir sa Proie ; voici pourtant un inconvénient auquel il est exposé. L'Animal blessé songe d'abord à se retirer ; il entraine la Vipère, & rompt la Dent qui ne se dégage pas assez tôt. La Nature, également attentive à la conservation de tous les Etres, a donné au Serpent deux Dents de chaque côté. Y en a-t-il une qui se rompe, celle qui étoit à côté d'elle se fixe, & est bientôt en état d'agir. Celle qui est rompue, & qui ne tarde pas à tomber, dès qu'elle est devenue inutile, est remplacée par une nouvelle tirée probablement d'une espèce de Magasin de Dents plus ou moins parfaites, que l'on trouve près du Réservoir du Poison. Quoique Mr. *Nicholls* ne détermine pas de quelle manière cette nouvelle Dent est portée à la place de l'ancienne, il soupçonne que la Langue fourchue pourroit bien servir à cet usage.

On devine bien que les Dents dont nous venons de parler sont creuses. Elles ont deux Orifices,

fices, l'un près de leur origine, l'autre près de leur extrémité. Depuis ce dernier Orifice, elles se terminent en pointe dure & solide.

Les deux Dents de chaque côté sont renfermées dans un Sac, & une Membrane dentelée, attachée d'un côté à cette envelope & de l'autre au Palais, forme entre ces Dents une espèce de cloison. Elle se contracte lorsque les Dents sont couchées, & celles-ci ne peuvent se redresser sans la forcer de s'étendre. C'est vers le haut de cette Membrane & entre les deux Dents que se trouve l'Orifice du conduit venimeux, qui, par la facilité que la Membrane dentelée a de s'étendre, & de suivre la direction de la Dent qui agit, s'applique à l'Orifice de cette Dent. Ainsi, par un sage artifice, une seule Dent porte dans la Plaie toute la Liqueur que le conduit excrétoire fournit.

Mais celui-ci d'où la tire-t-il ? Quel est l'Organe destiné à préparer le Venin ? Avant Mr. *Nicholls* on en attribuoit la préparation à une petite Glande blanchâtre, qui, par malheur pour des Observateurs trop précipités, se trouve tout près des Dents venimeuses. Il y a apparence que ce n'est qu'une Glande limphatique ou salivale. Du moins est-elle particulière à la Vipère, & manque-t-elle au Serpent à Sonnette. Mais dans l'un & dans l'autre de ces Animaux, on découvre sous leurs Joues une Glande beaucoup plus grosse, fixée au-devant de la Tête par un Ligament, & par un autre à la Machoire inférieure. Ces deux Tendons forment, en s'élargissant, la Membrane extérieure de la Glande, & cette Membrane continuée de-

vient le conduit excrétoire, dont nous avons parlé. Tous les Muſcles, qui ſervent à l'action de mordre, preſſent auſſi la Glande. Il y en a pourtant un, qui paroit chargé de l'office d'exprimer le ſuc mortel. De la Machoire inférieure, où il a ſon origine, il paſſe ſous les deux Ligamens de la Glande; il ſe replie enſuite autour d'elle, en couvre la partie extérieure, & ſuit le Conduit excrétoire auquel il eſt fortement attaché. Le cours de ce Muſcle indique ſon action, qui eſt de preſſer la Glande, à peu près comme nous preſſons une Orange. Comme il paroit faire corps avec la Glande & avec ſon Conduit, il eſt moins ſurprenant qu'on les ait confondus, & qu'on en ait compoſé un Muſcle deſtiné à retirer les Dents venimeuſes, qu'il ne l'eſt que Mr. *Nicholls* ait diſtingué des Organes ſi différens. Ce qui ne diminuera pas la ſurpriſe, du moins pour des Perſonnes judicieuſes, c'eſt qu'il n'a eu beſoin pour cela que de recourir à des moyens fort ſimples. Qu'on mette toute cette partie dans de l'eau bouillante, & l'on verra le Muſcle ſe ſéparer de la Glande & de ſon Conduit, & les brins de Crin qu'on inſinuera dans ce dernier ne laiſſeront aucun lieu de douter de la deſtination de la Glande qu'on vient de décrire.

Mr. *Mead*, (car il eſt tems de revenir à lui), a fait des expériences fort curieuſes ſur le Suc venimeux de la Vipère (*a*). Dans les prémières Editions de ſon Livre, il avoit cru être en droit d'en conclurre que ce Suc étoit acide, &

(*a*) Pag. 14, &c.

& en ſupoſant que le Sang étoit un alkali, il déduiſoit du mêlange & de l'effervescence de ces deux Liqueurs tous les Symptômes de la morſure. Exemple frapant de l'influence qu'ont les unes ſur les autres des Expériences peu exactes & des Hypothèſes chéries! Mais j'en trouve un plus remarquable encore dans la force d'eſprit qu'a eu notre Savant de repéter ſes Expériences, & d'abandonner ſes anciennes idées. De nouveaux Eſſais l'ont convaincu que le Venin de la Vipère ne donne aucun ſigne d'acide ni d'alkali. Il a même, (& il falloit être bien Phyſicien pour le faire), gouté du Venin dilaié dans un peu d'eau chaude, & ſon exemple a rendu quelques-uns de ſes Amis auſſi intrépides que lui. Tous ont trouvé à la Liqueur un gout acre & brulant, qui ne s'eſt pas diſſipé de deux ou trois heures. Un d'eux a pouſſé plus loin cette témérité philoſophique. Il a oſé gouter du Poiſon ſans mêlange d'eau chaude, & une légère enflure de Langue, accompagnée pendant deux jours d'inflammation & de douleur, a été ſa ſeule punition. D'ailleurs ces Eſſais n'ont eu aucune mauvaiſe ſuite; ce qui prouve que la même Liqueur agit d'une manière toute différente ſur les diverſes parties & ſur les diverſes Humeurs de notre Corps. Un Animal bleſſé par les Dents de la Tête d'une Vipère, coupée depuis trois heures, ou même par une aiguille creuſée & remplie du Venin de la Vipère, a eu les mêmes Symptômes, & eſt mort tout comme s'il en eût été mordu (*a*).

Un

(*a*) Pag. 22.

Un des effets les plus ſinguliers de ce Venin c'eſt la Jauniſſe (*a*). La Bile eſt un *Savon*; c'eſt un mêlange d'huile, d'eau, & de ſel, tant fixe que volatil. Le Foie eſt l'organe où ce mêlange ſe fait. Deux choſes ſont néceſſaires pour ſa perfection. L'une qu'il y ait une proportion exacte de ſes parties conſtituantes; l'autre que les Vaiſſeaux qui la reçoivent ſoient bien diſpoſés. Les principes de la Bile ne peuvent guère être altérés en auſſi peu de tems que paroit la Jauniſſe dans les Gens mordus de la Vipère: il faut donc que le Venin agiſſe par des Spaſmes nerveux, qui reſſerrent les conduits de la Bile, & arrêtent le paſſage de cette Liqueur. Elle reſte dans le Sang & ſe décharge ſur les autres parties du Corps.

Cette Jauniſſe reſſemble aſſez à celle qui ſuit certaines Coliques. La contraction ſpasmodique des Membranes du Bas-ventre interrompt dans l'une & dans l'autre le mouvement de la Bile dans les Canaux Hépatiques; & l'on ſait que les Remèdes de la dernière ſont les Dilaians & les Anodins.

La Jauniſſe ordinaire eſt bien différente. La Bile elle même eſt la cauſe des obſtructions du Foie, auxquelles on l'attribue; & autant qu'on peut concevoir d'altérations différentes dans une Liqueur auſſi compoſée que la Bile, autant doit-il y avoir & y a-t-il en effet de variétés dans les Symptômes de la Jauniſſe qui en eſt la ſuite.

Les plus grands raports ſont rarement les plus marqués. Je fais cette remarque à l'occaſion d'une

(*a*) Pag. 29.

d'une digreſſion de notre Auteur ſur la *Diabète* (*a*). On dit d'ordinaire que c'eſt une maladie des Reins; mais on ſe trompe. Le Foie en eſt le véritable ſiège, & un défaut de la Bile l'origine. Elle attaque le plus ſouvent ceux qui, ſans faire d'exercice, s'accoutument aux Liqueurs vineuſes, & qui enſuite, (ſoit inſtinct, ſoit raiſonnement), étanchent leur ſoif à force de Rafraichiſſans. Tant il eſt vrai qu'il faut ſe défier de certaines analogies ſéduiſantes. Qu'arrive-t-il en effet? C'eſt que le Sel, qui entre dans la compoſition de la Bile, ne s'y trouve plus en aſſez grande quantité. Les parties huileuſes ne ſauroient ſe mêler avec les aqueuſes: celles-ci abondent, & prennent leur cours par les paſſages urinaires élargis. Les huiles les plus fines paſſent avec elles, tandis que les groſſières s'épaiſſiſſent de plus en plus, bouchent les plus ſubtils Vaiſſeaux du Foie, & y forment des concrétions dures & graiſſeuſes. Auſſi trouve-t-on dans le Foie de ceux, qui meurent de cette Maladie, des amas de graiſſe pareils à ceux qu'on rend par les ſelles dans des Jauniſſes confirmées.

Tout donc indique cette commune origine de deux Maladies en apparence ſi différentes. La douceur même de l'Urine la confirme; c'eſt la douceur de l'eau de Bile ſéparée de ſon Sel. Cinq parties de Fiel de Beuf en donnent par la diſtillation quatre d'une eau muſquée (*b*). L'Urine,

(*a*) Pag. 32. On appelle de ce nom une Décharge abondante d'Urines épaiſſes & laiteuſes.

(*b*) Haller. *in* Boerhaave *Inſtit. Med.* §. 92.

rine, dans les commencemens de la Jauniſſe, a ſouvent une odeur de Violette, & vers la fin d'une Diabète l'Urine ne vient plus qu'en petite quantité, & elle a toute l'amertume de la Bile. Enfin les Remèdes uſités dans ce cas ſont les Sels fixes, ceux ſur-tout des eaux de *Chaux*, & des Sources chaudes de Briſtol. Mais revenons à la Vipère.

L'exemple de quelques Peuples anciens (*a*) fameux pour la cure de la morſure des Vipères, & les témoignages de divers Auteurs (*b*) ont convaincu Mr. *Mead* que le Remède le plus ſûr c'eſt de ſucer la Plaie (*c*). Il y a quelques années qu'un homme fut mordu au doigt, d'un Serpent à Sonnette, qu'on venoit de tranſporter de la *Virginie* en *Angleterre*. Il eut la préſence d'eſprit de mettre d'abord ſon doigt à ſa bouche, & de ſucer la Plaie. Sa Lèvre & ſa Langue s'enflèrent; ſa parole devint embaraſſée; & il perdit preſque entierement l'uſage de ſes Sens. Une grande quantité d'huile & d'eau chaude, qu'on lui fit avaler, le fit beaucoup vomir. On fendit en deux un Pigeon, & on le lui mit ſur le doigt. Deux heures après la chair autour de la Plaie fut coupée, on brula la partie avec un fer chaud, & après cette cruelle opération on appliqua ſur le bras affecté une embrocation d'huile chaude. Le Malade recouvra la parole & la connoiſſance,

(*a*) Les *Pſylles*. Voyez Plin. *Hiſt. Nat. Lib.* VIII. *Cap.* 2. Ælian. *Hiſt. Anim. Lib.* I. *Cap.* 57. Lucan. *Lib.* IX. vs. 891.

(*b*) Ariſtot. *Hiſt. Animal. Lib.* VIII. *Cap.* 29. Nicandr. *Theriac.* vs. 86. (*c*) Pag. 35.

te, & des Remèdes ordinaires achevèrent de diſſiper l'enflure.

De tous les Poiſons celui du Serpent à Sonnette eſt le plus promt & le plus funeſte ; un bon Remède contre leur morſure doit l'être à plus forte raiſon contre celle de la Vipère. Or ſi l'on examine tous ceux qui furent faits à l'homme dont nous venons de parler, on ſe convaincra que le ſucement de la Plaie, & peut-être le Vomitif, furent les ſeuls efficaces. L'aplication du Pigeon, les inciſions & les brulures ne purent avoir que peu de part à la guériſon : elles furent faites trop tard. Envain attribueroit-on la cure à l'embrocation faite avec l'huile. Ce Remède annoncé avec oſtentation, & ſoutenu de quelques expériences, a mal ſoutenu ſa réputation. On a jugé à *Paris* (*a*) qu'il n'avoit d'autre vertu que de diſſiper l'enflure, & dans l'exemple qui fit tant de bruit à *Londres*, & qu'on a raporté dans les *Tranſactions Philoſophiques* (*b*), le Patient fut moins guéri par ces applications huileuſes, que par des Cordiaux fréquemment réïtérés.

Peut-être cependant ſe formera-t-on une plus haute idée de ce Spécifique, ſi l'on conſidère que Mr. *Mead* lui-même convient & prouve par quelques expériences (*c*) que la graiſſe de la Vipère appliquée immédiatement ſur la Plaie peut remédier au Venin. Cette graiſſe, de même que les autres huiles, conſiſte de parties viſqueuſes & ténaces propres à enveloper les Sels volatils de la Liqueur venimeuſe, & à prévenir

(*a*) *Mem. de l'Acad. des Scienc. de* 1737.
(*b*) *N.* 443. (*c*) *Pag.* 45.

nir leur criſtalliſation & leurs effets mortels. Je conviens que la graiſſe de la Vipère peut être plus volatile & plus pénétrante; mais cette différence n'eſt que du plus au moins. L'huile, & ſur-tout celle d'Olives, eſt plus commune; on peut être plutôt à portée de l'apliquer, & il ſemble que la promptitude de cette aplication en fait toute l'efficace.

Quoiqu'il en ſoit, on auroit tort de ſe fier ſur ces applications graiſſeuſſes, non plus que ſur celles de Sel, & ſur ces fameuſes Pierres de Serpent, qu'on nous aporte des *Indes* (*a*). La méthode que Mr. *Mead* recommande a le double avantage d'être fondée ſur la Raiſon & ſur l'Expérience. Il veut que d'abord qu'un homme eſt mordu, il ſe ſuce lui-même la Plaie, ou qu'à ſon défaut une autre perſonne lui rende cet office. Pour prévenir l'inflammation de la bouche que ce Venin peut cauſer, il faudroit ſe la laver d'avance avec de l'huile tiède, & en tenir même dans ſa bouche pendant qu'on ſuce. Un Vomitif d'*Ipecacuana* ſeroit enſuite néceſſaire, & on le rendroit plus efficace, en avalant de l'huile & de l'eau chaude. L'action du Vomitif eſt d'ébranler les Nerfs, & de prévenir les mouvemens irréguliers du genre nerveux. Que ſi le Patient ne laiſſoit pas que de ſentir des maux de tête, ou s'il paroiſſoit quelque

(*a*) On prétend que cette Pierre ſe trouve dans la tête d'un Serpent très venimeux, nommé *Cobra de Capelle*. On dit auſſi que ces Pierres appliquées ſur la partie mordue en attirent le Venin. Mais ce ne ſont que des productions artificielles, & elles n'imbibent qu'un peu d'humidité.

que ſymptôme nerveux, il faudroit le mettre au lit, & exciter la ſueur par des Cordiaux, dont les Sels de Vipère & de Corne de Cerf ſeroient la baſe.

On prête ſouvent de fauſſes vues à la Nature, & plus d'une fois le préjugé eſt la ſource de l'admiration. En voici un exemple. On dit que la Sonnette du Serpent qui en porte le nom (*a*), lui a été donnée pour avertir les paſſans, & pour les empêcher de s'expoſer à ſa morſure. Mais la Providence, qui a formé les Organes des Animaux, pour leur ſervir & non pour leur nuire, a donné au Serpent ſa Sonnette, pour le mettre en état de ſe nourrir d'Oiſeaux & d'Ecureuils. Moins agile qu'eux il rampe au pié des arbres, où ils ſe tiennent, & par le bruit qu'il fait il les éveille, il les étourdit. Effrayés à ſa vue, ils ſautent de branche en branche, & après s'être fatigués inutilement pour éviter un Ennemi qui les attend, ils tombent devant lui, & ils deviennent ſa Proie. C'eſt là en quoi conſiſte le *charme* qu'on leur attribue (*b*). Il arrive quelque choſe de ſemblable à un Lion affamé. Ses hurlemens font ſortir les Animaux de leurs trous & de leurs tanières. Ils courent dans

(*a*) *Pag.* 11. On ſait que cette Sonnette eſt une ſuite d'Anneaux d'une Peau ſeche, qui, frottant l'un contre l'autre, font un certain bruit. Mr. *Mead* remarque qu'ils n'en font aucun lorſque le Serpent ne fait que ſe tranſporter d'un lieu à un autre.

(*b*) Je me rapelle d'avoir lu dans le *Voyage de l'Amérique* du P. *Labat* qu'il nie ce *charme*. Selon lui, les Animaux qui l'éprouvent ne ſont que ceux que le Serpent a bleſſés, & qui n'ont pas la force de s'en éloigner.

dans les bois, & le Lion les ſurprend & les dévore. Mr. *Mead* a vu un Fauçon perché ſur un Arbre, qui éfrayoit tellement les petits Oiſeaux que, quoiqu'ils puſſent s'envoler, ils ne s'en écartoient pas, & ſe jettoient enfin entre ſes ſerres.

Un Auteur, qui ſait détruire les fauſſes merveilles, mérite qu'on croie celles qu'il admet. Auſſi n'héſiterions-nous pas à ajouter foi à ce que Mr. *Mead* nous dit du Scorpion (*a*), s'il en eût été lui-même le témoin. Mais ce n'eſt que ſur le témoignage de pluſieurs perſonnes qu'il raporte qu'un Scorpion renfermé dans un cercle de charbons ſe pique lui-même, & ſe tue. Mr. de *Maupertuis* a examiné ce fait, & l'a trouvé faux. Il a même, (& c'eſt ce qu'on ne peut pas toujours faire), découvert ce qui l'avoit fait croire vrai (*b*). *Dès que le Scorpion ſe ſent inquiété, ſon état de défenſe eſt de retrouſſer ſa queue ſur ſon dos, prête à piquer; il cherche même de tous cotés à enfoncer ſon aiguillon; lorſqu'il ſent la chaleur des charbons il prend cette poſture, & ceux qui n'y regardent pas d'aſſez près croyent qu'il ſe pique.* A en croire ce célèbre Académicien, les piquures des Scorpions ſont moins dangereuſes qu'on ne le dit. Mais il ne parle que des Scorpions du *Languedoc*, qui, vivant dans un Climat moins chaud que les *Indes* & que l'*Afrique*, doivent auſſi être moins venimeux. Car Mr. *Mead* remarque fort bien que la différence des Païs, & même celle des ſaiſons, influe ſur la force de leur Venin. Du reſte

(*a*) *Pag.* 94.

(*b*) *Mem. de l'Acad. des Scienc.* pag. 228.

te la Théorie de la morſure de la Vipère s'applique facilement à celle du Scorpion & à ſa piquure; & le détail où nous ſommes entrés ſur l'une nous diſpenſe de rien dire de l'autre.

Il eſt d'ailleurs tems de finir. Nous ne ſommes encore qu'au prémier Eſſai, & les cinq qui le ſuivent ſont remplis d'obſervations aſſez curieuſes, pour nous fournir la matière d'un nouvel Extrait.

ARTICLE XIII.

The CAPACITY and EXTENT of HUMAN UNDERSTANDING exemplified in the extraordinary Caſe of AUTOMATHES, *&c.*

C'eſt-à-dire:

LA CAPACITE' & *l'*ETENDUE *de l'*ENTENDEMENT HUMAIN, *démontrée dans le cas extraordinaire d'*AUTOMATHES, *qui, ayant été abandonné dans ſon enfance ſur une Iſle déſerte, y avoit demeuré dix-neuf ans, privé de toute Société humaine.* Conte rempli de quantité d'evènemens ſurprenans, également utiles & amuſans. A *Londres* 1745, *in* 8vo. *pag.* 284.

LE célèbre *Pocock* avoit déja publié en Arabe & en Latin un Roman ſemblable, d'un Philoſophe (*a*) qui n'avoit apris que de lui-même

(*a*) *Philoſophus autodidactus.*

me tout ce qu'il savoit : ce qui apparemment a fourni l'occasion à Monsieur *Kirkby*, Auteur de cet Ouvrage, d'embellir & de perfectionner cette idée.

Eugène, un des prémiers Nobles de *Suéria*, en fut banni avec *Sophie* sa femme, & *Automathès* leur fils unique, qui n'avoit alors qu'un an. Etant ainsi forcés à s'embarquer, ils essuiérent une tempête furieuse, tous les Matelots qui vouloient se sauver dans le Canot furent noyés, & le Vaisseau dans lequel il n'y avoit que le père & la mère avec l'enfant & un petit chien, échoua sur les côtes d'une Isle inconnue. *Eugène* y construisit à la hâte une petite cabane, & retira du Vaisseau les vivres, les meubles & les instrumens qui pouvoient lui servir. Une petite rivière fournissoit de l'eau à boire, l'enfant se nourrissoit du lait de sa mère, & elle avec son mari mangea des herbes, des racines, & de la chair des Daims, des Boucs, & des Oiseaux, qu'*Eugène* tiroit avec son arc. Ils avoient passé ainsi sept mois après leur naufrage, fort contens de leur sort, quand la mort enleva *Sophie* : cette perte fut en quelque manière réparée par une Biche, qui s'étant blessée au pied fut prise avec son Faon par *Eugène*, qui fut fort surpris de trouver souvent, en revenant de la chasse, son fils *Automathès* sucer les mamelles de la Biche, ce qu'il avoit apris du Faon, ou chercher les racines, à l'imitation du petit Chien. *Eugène*, s'ennuiant de vivre dans un état si mélancolique, découvrit un beau jour une autre Isle à la distance de cinq lieues, & résolut d'y passer avec la Barque, espérant de trouver

des

des hommes & des ſecours pour tranſporter ſon enfant; y étant arrivé il ne trouva perſonne, & la Barque qu'il avoit attachée à un arbre fut emportée par un grand vent, ce qui le priva de tout moyen de joindre ſon fils, qui n'avoit pas encore deux ans.

Voila donc *Automathès* dans un état ſolitaire & abandonné, qui dura dix-neuf ans. Il ne ſe ſouvint plus ni de la Biche, ni de quelque autre occupation ou penſée, qu'il avoit eue dans le commencement. Il s'aperçut ſeulement qu'il avoit grandi, ayant pu premierement, en ſe tenant tout droit, paſſer ſous une branche d'arbre, qui à la fin ne lui alla que juſqu'à la ceinture. Quelquefois il s'égara de la Cabane, mais il eut le bonheur d'être cherché & ramené par le petit Chien. La prémière reflexion ſérieuſe lui vint un beau jour d'Eté, auquel s'étant promené plus loin de ſa demeure qu'il n'avoit fait auparavant, il trouva un Etang, dans lequel voulant étancher ſa ſoif, il vit ſa propre image; ce phantôme ſemblant s'aprocher vers lui, l'effraia, & lui fit prendre la fuite pour ſe cacher dans un Bois voiſin. La ſoif augmentant, il eut le courage d'aborder un autre côté du Lac, où il vit la même choſe, ce qui le troubla extrêmement non ſeulement pendant le jour, mais auſſi pendant la nuit par des ſonges. Il revint peu à peu de ſa fraieur, voyant qu'il ne lui en arrivoit aucun mal, & il fut guéri entierement quand il vit auſſi l'image de ſon petit Chien dans un ruiſſeau; il découvrit par des expériences ſouvent réitérées, que cette image étoit produite par la reflexion de l'eau.

Cela lui fit naître l'idée de ſes ſemblables ou de l'Eſpèce des Hommes. Il pouſſa ces penſées plus loin, ayant remarqué comment les autres Animaux produiſoient leurs ſemblables, & il jugea par la conformité qu'il y avoit entre eux & lui, que tant lui que ſon Chien, quoique les ſeuls de leur Eſpèce dans cette Iſle, avoient été mis au monde de la même manière, ſa ſagacité ſurpaſſant infiniment celle du fils de *Frère Philippe l'Hermite*, il en conclut qu'ils y étoient venus par Mer, & qu'au-delà de la Mer il y avoit bien d'autres Individus de l'Eſpèce humaine des deux ſexes, qu'il avoit grande envie de trouver. Il fut confirmé dans ſa conjecture, en comparant ſa Cabane avec les demeures des Caſtors, dont l'une & l'autre prouvoit par ſa régularité, que les prémiers habitans les avoient conſtruites à deſſein & avec art. Les débris de la Barque & les inſtrumens & utenſils, qu'il trouvoit, achevèrent de le convaincre qu'il étoit étranger dans cette Iſle, & qu'il y avoit été tranſporté d'ailleurs.

Bientôt après il ſe mit à conſidérer la Nature; comment la Terre produiſoit les fruits pour nourrir les Créatures vivantes, comment les Arbres, les Herbes & les Fleurs croiſſoient, comment les Saiſons de l'Année ſe ſuccédoient l'une à l'autre, la correſpondence de la Lune avec le Flux & Reflux de la Mer, les révolutions des autres Planètes, la figure & la variété des couleurs de l'Arc-en-ciel, la néceſſité de la Pluie & de la chaleur du Soleil pour meurir les fruits de la Terre, la ſtructure admirable des corps de chaque Eſpèce d'Animaux, proportionnée

tionnée à leurs ſituation & à leur beſoins, *&c.* Cette vue le frapa, & lui fit découvrir par-tout des marques de la Sageſſe infinie du prémier Moteur & Auteur de tout. Il ſe perdit dans la contemplation de cet Etre infini, duquel il reconnut diſtinctement la puiſſance, la ſageſſe, la bonté, l'éternité & l'unité, & envers lequel il fut rempli d'amour, de reconnoiſſance, d'admiration & de vénération.

Ayant entendu ſouvent chanter les Oiſeaux, il crut non ſeulement qu'ils ſe communiquoient leurs penſées par ce moyen, mais auſſi que cela ſe faiſoit de même parmi les Hommes. Un ſoir il aperçut un Feu follet, qui couroit d'une place à l'autre, & qui reparut plus lumineux un moment après qu'il eut diſparu; ſa curioſité le pouſſa à s'en aprocher, mais il ne put pas l'atteindre. En retournant chez ſoi il trouva des Vers luiſans, il en prit quelques-uns pour les examiner de plus près le jour ſuivant; mais il trouva, à ſa grande ſurpriſe, qu'ils ne luiſoient plus, dont il ne put pas deviner la raiſon. Un autre jour ayant appellé ſon Chien, qu'il avoit perdu, il entendit que les mêmes mots étoient répétés par l'Echo, dont il découvrit la nature. Il vit une Eclipſe de la Lune & une autre du Soleil; & il lui fut facile de trouver la raiſon de la dernière, mais il ne put pas trouver la cauſe de la prémière. Il aprit des Caſtors à réparer ſa Cabane; mais à cette occaſion il eut le malheur de perdre ſon petit Chien, qui fut écraſé par la chute d'un Arbre: n'ayant jamais vu un Animal mort, il crut qu'il dormoit; mais ayant continué à raiſonner là-deſſus, il reconnut qu'il

avoit auſſi lui-même un Corps mortel, quoique l'Ame, qui penſoit en lui, pourroit bien être immortelle. Ces reflexions, bien triſtes au commencement, devinrent à la fin très conſolantes pour lui.

Ayant conſidéré enſuite quelques inſtrumens, qui ſe trouvoient dans la Cabane, des Couteaux, des Fourchettes, des Cuillères d'argent, une Hache, un Marteau & des Clous, il connut d'abord l'uſage des Clous, en ayant vu quelques-uns à la parois, où ſon père avoit ſuſpendu ſon Arc & ſon Epée: mais il ne ſut à quoi les autres inſtrumens étoient deſtinés; il eſſaia la Hache & un des Couteaux ſur le fourreau & ſur une des Cuillères, & par-là il caſſa & gâta tout enſemble, ſans en retirer quelque profit. L'Epée lui fournit un phénomène ſurprenant par les étincelles qui en ſortoient toutes les fois qu'il frapoit ou la Hache ou quelque pierre.

Enfin, il jetta les yeux ſur une grande Caiſſe, qu'il avoit négligée juſqu'à préſent; il y trouva des ajuſtemens pour les deux Sexes, ſans y rien connoître: il y découvrit auſſi quelques Livres, du Papier blanc, des Plumes, & de l'Ancre, un Microſcope & d'autres inſtrumens de Mathématique, un Miroir, une Montre d'or & un Eventail. Le verre qui couvroit la Montre attira le prémier ſes regards; il fut ſurpris qu'étant tranſparent comme de l'eau, il n'étoit pas également fluide, & ne cédoit pas au doigt qui le touchoit; il crut auſſi que le Miroir étoit d'une tout autre matière que le verre tranſparent, juſqu'à ce qu'il ſe vit deſabuſé par les morceaux qu'il fit en frapant ſur l'un & ſur l'autre. Mais

ce

ce qui le surprit le plus agréablement, ce fut l'Eventail sur lequel il vit un nouveau Monde, un Berger & une Bergère différemment habillés, leurs Enfans, des Brébis, des Vaches, & des Chevaux, une Barque flotante sur la rivière, une Maison de campagne avec son Parterre & ses Jardins. Il ne pouvoit se rassasier de considérer la belle Bergère, sur laquelle il avoit fixé toute son attention pendant longtems. En feuilletant ensuite les Livres, qui lui restèrent à examiner, dont l'un traitoit de la Théologie, l'autre de l'Histoire, & le troisième des Mathématiques, il ne put jamais rien faire des deux prémiers, de quelque manière qu'il les examinât. Mais les figures qu'il trouva dans le Livre de Mathématique lui furent d'une grande utilité. Il apprit par-là l'usage du Compas & du Quadrant, il apprit à construire un Cercle, à y inscrire des Polygones, à diviser une ligne droite en deux parties égales, à dresser une ligne perpendiculaire, & à mesurer les Angles. Il devina aussi à la fin, ce que signifioient les dix figures des nombres, & à l'aide du papier & du crayon il se perfectionna dans la Géométrie. Ayant alors 15 ou 16 ans il mit son art en pratique; car non seulement il répara sa demeure, mais il fit aussi autour d'elle une espèce de Jardin & des allées, dont il avoit emprunté le modèle de l'Eventail.

Il eut aussi occasion de faire d'autres expériences sur la nature du feu. Voulant couper les racines d'un arbre pourri, la hache donna contre une pierre, dont sortirent des étincelles; peu après il vit la fumée sortir de la matière combustible, & ensuite la flamme. Il se sou-

vint alors des Vers luisans, mais voulant aussi manier le bois brulant, comme il avoit fait autrefois les Vers, la douleur qu'il en ressentit, l'obligea de retirer son doigt au plus vite; la pluie qui tomba lui aprit que l'eau éteint le feu. Le lendemain il réitéra la même expérience; il vit avec plaisir, comment le feu s'allumoit; mais la flamme ayant pris le dessus, jusqu'à embraser un Bois entier & remplir toute l'Isle de feu & de fumée, sans qu'il fût en son pouvoir de l'empêcher, il en conçut un vrai répentir; & c'est ainsi qu'il aquit l'idée des remords de Conscience.

Comme il avoit coutume de se divertir à la nage, il arriva que son pied se trouva embarassé dans une branche d'arbre, dont il ne put se dégager: heureusement c'étoit près de la Digue, à laquelle se tenant par les mains, il trouva moien d'avoir la tête hors de l'eau, jusqu'à ce que les Castors vinrent nager à son secours, & le délivrèrent en rongeant avec leurs dents les rameaux qui le tenoient lié par les pieds. Il en fut pénétré de reconnoissance, & eut bientôt le plaisir de la témoigner par les effets, en leur rendant un service signalé; car le feu ayant pris par accident aux demeures des Castors dans un tems de longue sécheresse, il acourut promptement avec un vase, qu'il remplit d'eau autant qu'il le faloit pour éteindre entierement le feu.

Enfin le tems de sa délivrance aprochant, un des Vaisseaux du Roi s'étant écarté de son chemin par la violence d'une tempête, aborda à l'Isle où *Eugène*, Père d'*Automathès*, demeuroit. Les Officiers du Vaisseau le reconnurent, & en témoignèrent une très grande joie; mais com-

comme il ſouhaitoit fort de paſſer encore à l'autre Iſle, pour viſiter le tombeau de *Sophie* ſa femme, & pour enterrer les reliques de ſon enfant, au cas qu'elles fuſſent trouvées, le Capitaine lui accorda ſa demande. C'eſt ainſi qu'*Automathès*, qui avoit alors vingt-un ans, fut retrouvé & ramené dans ſa Patrie *Sotéria*.

La concluſion que notre Auteur tire de ces Prémiſſes, ne ſurprend pas moins que l'Hiſtoire qu'il nous conte. Il en conclut que, de la manière que l'Homme vient au monde, il eſt auſſi impoſſible qu'il ſe donne à ſoi-même ce qui eſt néceſſaire pour agir en Créature raiſonnable, qu'il eſt impoſſible qu'il ſe donne la naiſſance; que l'un & l'autre dépendent abſolument de l'action d'autrui; que toutes les Nations doivent leur éducation à une origine ſurnaturelle, & que c'eſt Dieu lui-même qui nous revèle non ſeulement la connoiſſance qui nous fait Chrétiens, mais auſſi celle qui nous rend des Hommes raiſonnables, & qui nous diſtingue des Bêtes. Les Hommes venant au monde, dit-il, périroient infailliblement de froid, de faim & de ſoif, s'ils étoient abandonnés à eux-mêmes, ou, s'il en échapoit, on les verroit marchant ſur les quatre pates, & n'ayant aucun uſage de la parole; d'où il s'enſuit que jamais le Genre-humain n'a été abandonné à ſoi-même, & qu'il faut néceſſairement reconnoître un Etre ſupérieur très bon & très ſage, qui en a toujours pris ſoin.

L'Auteur avoit bien ſenti, que les Avantures de ſon *Automathès* paſſeroient dans l'eſprit de ſes Lecteurs plutôt pour une objection contre ce

qu'il venoit d'établir, que pour une preuve de ſa Thèſe. C'eſt pourquoi il répond, prémierement, qu'*Automathès* avoit reçu des inſtructions de ſon Père & de ſa Mère pendant les deux prémières années de ſa Vie; &, en ſecond lieu, que l'eſprit de ſa défunte Mère lui étoit aparu pluſieurs fois, & qu'il avoit été averti & conſeillé par de bons Anges dans ſes Songes; peut-être auroit-il pu ſe tirer d'afaire d'une manière plus ſimple & plus courte, en diſant en un mot, que cette Hiſtoire n'étoit qu'une fiction toute pure.

ARTICLE XIV.

LETTRE à Mr. F**. au ſujet de l'Article VII du Tome IV, *Faſcic.* III, des *Miſcellanea* de *Groningue*, de Mr. GERDES.

MONSIEUR,

JE viens de lire tout récemment la dernière Partie des *Miſcellanea* de Mr. *Gerdes*. Je ne vous dirai pas que ce ſoit avec cette ſatisfaction qu'on goûte à la lecture d'un bon Livre, où domine l'amour de la Paix & de la Vérité. Bien loin delà: l'Auteur y a inſéré une défenſe du prémier Volume de ſon *Hiſtoire de la Réformation*, contre l'Extrait qui en a paru dans la *Bibl. Raiſonnée*, Tom. XXXII, Part. II, pag. 454, *&c.*; laquelle ne reſpire rien moins que la Charité Chrétienne. Elle eſt, au contraire, pleine de ce *zèle amer* & de cet *Eſprit de contention, qui font parler contre la Vérité.* Vous en jugerez par ce que je vais avoir l'honneur de vous dire. Cela ne regardera point ce qu'on y trouve d'o-

dieux

dieux sur le compte des Journalistes qui travaillent à cette Bibliothèque. Ces Messieurs n'ont pas besoin d'un défenseur tel que moi; & ils montreront suffisamment à Mr. *Gerdes* qu'il s'est attaqué à forte Partie. Je me bornerai à vous faire appercevoir combien Mr. *Gerdes* s'est écarté de la Vérité, en attribuant cet Extrait à une personne qu'il sait certainement n'y avoir aucune part.

Dès que la prémière Partie de son *Histoire de la Réformation* eut paru, il travailla à la faire prôner dans les Journaux. Et comme il semble être persuadé qu'il n'en est point de plus infidèle que la *Bibl. Raisonnée*, c'est sur elle qu'il tourna ses vues. Je n'avance pas cela sans fondement, Monsieur. Voici le portrait que Mr. *Gerdes* fait lui-même de ce Journal. „ Il y a longtems, *dit-il*, que les Savans „ ont remarqué, que ceux qui travaillent présen„ tement à cette Bibliothèque, sont bien différens, „ non seulement entre eux, mais encore de ceux „ qui y ont travaillé autrefois. Ceux-ci se tenoient „ dans les bornes de l'honnêteté, & étoient beau„ coup plus modestes que les Nouveaux, qui s'é„ rigent insolemment en Censeurs, tant des Ecri„ vains que de la Vérité; & se donnent la liberté de „ flêtrir publiquement ceux qu'ils n'aiment point". C'est cependant à ces infidèles & insolens Journalistes que Mr. *Gerdes* a recours pour faire connoitre son Ouvrage dans le Public. D'où peut venir un tel procédé? Il n'est pas difficile de le deviner, Monsieur. Il n'ignoroit pas que des Ecrivains sincères n'auroient pu, en conscience, louer son Livre autant qu'il le souhaitoit; & comme il vouloit absolument des louanges, il falloit recourir à des Auteurs, qu'il s'imaginoit les prodiguer souvent aux dépens de la Vérité. Il ne s'agissoit que de gagner ces plumes vénales, en leur faisant parler par des

Amis

Amis communs, par des adulations & des baſſeſſes, & par le don de ſon Livre. Ce ſont les moyens que Mr. *Gerdes* a mis en uſage, mais ſans ſuccès, comme l'expérience & ce que je vais ajouter le feront voir.

Il étoit dans l'idée que Mr. *Wetſtein*, Profeſſeur en Philoſophie dans l'Ecole des Remontrans, étoit un des principaux Auteurs du Journal dont il portoit un ſi beau jugement. Dans cette penſée, il chargea un de ſes Amis d'Amſterdam, qu'il ne me ſeroit pas difficile de nommer, de prier ce Savant de ſa part de donner l'Extrait de ſon Ouvrage. Il exécuta ſa commiſſion, lui remit un Exemplaire de ce Livre, & le ſollicita puiſſamment de rendre ce ſervice à Mr. *Gerdes*. Mr. *Wetſtein* s'excuſa, diſant qu'il ne travailloit point à ce Journal, & que, depuis ſon origine, il n'y avoit donné qu'un très petit nombre d'Extraits: ſurquoi il lui conſeilla de s'adreſſer au Libraire même, qui donneroit le Livre aux Auteurs de la Bibliothèque, pour en rendre compte. Le Commiſſionnaire de Mr. *Gerdes* eſt trop honnête homme pour nier aucun de ces faits; & je ſuis bien perſuadé qu'il n'aura pas manqué de lui rendre compte de ſa Commiſſion.

Il ſemble, cependant, que Mr. *Gerdes* perſiſte dans l'idée que Mr. *Wetſtein* eſt, non ſeulement le principal Auteur de la *Bibl. Raiſonnée*, mais encore celui de l'Extrait de ſon Livre. Il s'en explique même aſſez ouvertement dans pluſieurs endroits de ſa défenſe, & en particulier dans celui-ci, où il le déſigne par des traits qui ne peuvent convenir qu'à lui, dans les idées où il eſt ſur ſon compte. „ Que „ les Anabaptiſtes de ce tems, *dit-il*, ayent été de „ mauvais Citoyens, & des perturbateurs du repos „ public, qui refuſoient d'obéir aux Magiſtrats, ce „ que *notre Cenſeur* paroit vouloir ignorer ou nier, „ c'eſt

„ c'eſt ce que je montrerai auſſi clairement .... „ qu'on a montré de nos jours, après la publication „ qu'on a faite à Bâle, & ailleurs, d'Actes Auten- „ tiques, que *ce même Cenſeur*, pour avoir ſuivi & „ défendu des Sentimens & des Opinions impies, „ a été privé du Miniſtère Evangélique ; de peur „ que les Brebis de Chriſt ne fuſſent ſous la garde „ du Loup. Et c'eſt ainſi que le Souverain a ſage- „ ment pourvu que le Chriſtianiſme ne ſouffrît au- „ cun dommage".

On voit bien, Monſieur, que tout cela regarde Mr. le Profeſſeur *Wetſtein*. Il a été autrefois Paſteur d'une des Egliſes de *Bâle*, laquelle il déſervoit avec l'aprobation & l'édification de ſon Troupeau, qui le chériſſoit. Ses Ennemis l'accuſèrent d'avoir des ſentimens erronés ſur quelques points de Religion, & eurent aſſez de crédit, tant parmi les Eccléſiaſtiques que parmi Meſſieurs du Magiſtrat, pour lui faire ôter ſon Egliſe. Deſorte qu'on ne ſauroit douter que Mr. *Gerdes* n'ait accuſé Mr. *Wetſtein* d'être l'Auteur de l'Extrait de ſon Livre. Mais comme il n'y a eu aucune part, le Journaliſte à qui on doit l'attribuer étant connu ; il s'enſuit évidemment que le Profeſſeur de *Groningue* a avancé une choſe, que non ſeulement il ne ſauroit prouver, mais qui eſt manifeſtement fauſſe.

Quant aux malignes inſinuations qu'on lit dans ſa défenſe, il me ſera également facile, Monſieur, d'en détourner l'effet. Il veut nous faire acroire qu'on a attaqué dans la *Bibl. Raiſonnée* la *ſpiritualité de Dieu*, *l'immatérialité de l'Ame*, *la diſtinction entre le Bien & le Mal moral*, *l'inſuffiſance de la Raiſon pour conduire au ſalut*, & d'autres choſes ſemblables. Après quoi, il ſoutient d'un ton affirmatif que Mr. *Wetſtein* en eſt le principal Auteur. Le trait eſt des plus noirs : mais heureuſement qu'il eſt facile d'en prevenir l'effet ! Meſſieurs les Journaliſtes ne laiſſeront pas

ſans

ſans réponſe ce qui les concerne ; pour moi, je me contente de repéter ce que j'ai déja eu l'honneur de vous dire. Mr. *Wetſtein* n'a jamais été du nombre de ceux qui ont travaillé, à titre d'Office, à ce Journal. C'eſt ce que ſes Amis, les Auteurs, les Libraires & les Correcteurs n'ignorent point. Si, de tems en tems, il y a inſéré quelque choſe, il eſt prêt à indiquer les Extraits qui ſont de lui. Si alors Mr. *Gerdes* veut les attaquer, on ſaura bien les défendre.

Les Auteurs de la *Bibl. Raiſonnée* n'auroient, ſans doute, point eu à eſſuier la mauvaiſe humeur de Mr. *Gerdes*, s'il ne s'étoit pas imaginé que Mr. *Wetſtein* étoit de ce nombre. Ce n'eſt que par contre-coup qu'il s'en prend à eux ; & l'on ſent bien ſur qui portent ſes traits. Car ne croyez pas, Monſieur, que ce ſoit dès aujourdhui qu'il a commencé à avoir de l'animoſité contre un homme, qui ne lui a jamais fait aucun mal ; il l'a conçue depuis longtems, & il ſemble qu'elle ne fait que s'acroître par les années. Je pourrois, ſans peine, vous aprendre ce qui y a donné lieu ; mais il vaut mieux garder cette Anecdote pour une autre fois. Auſſi ne manquerai-je pas de vous en régaler à la prémière incartade de Mr. *Gerdes*.

Si vous vouliez prendre à la lettre le portrait qu'il nous fait de Mr. *Wetſtein*, & ce qu'il dit de la manière dont il eſt ſorti de *Bâle*, vous vous formeriez aſſurément une idée très fauſſe & de ce Savant, & des difficultés qu'il a eues avec la Faculté de Théologie de cette Ville. Je ne prétens point imiter ici Mr. *Gerdes*, & renouveller une querelle aſſoupie depuis pluſieurs années. La paix de l'Egliſe m'eſt trop chère pour la ſacrifier, à l'exemple de certaines perſonnes, au deſir de triompher dans une querelle perſonnelle. Je me contenterai donc de remarquer, que cette prétendue impiété dans les ſen-

timens,

timens, dont le Professeur de *Groningue* accuse Mr. *Westein*, se borne à quelques points de spéculation, sur lesquels les Théologiens ont été de tout tems partagés; & qu'il n'a jamais été bien prouvé qu'il eût de tels sentimens. Aussi un grand nombre de ses Concitoyens, tant Ecclésiastiques que Laïques, ont hautement condamné la conduite de ceux qui ont occasionné sa sortie de *Bâle*; & elle n'a pas eu plus d'Approbateurs parmi les Etrangers qui ont quelque modération. Fachés d'avoir perdu un Sujet de ce mérite, on a travaillé plusieurs fois à le faire revenir dans sa Patrie; & on lui a permis, quoique absent, de se présenter pour remplir quelqu'une des Chaires de Professeur vacantes dans l'Université. Tout cela étant inutile, on a profité d'une occasion qui s'est présentée depuis peu, de rapeller dans sa Ville, de la manière la plus honorable, un Savant si propre à l'illustrer. Pour cet effet, on l'a élu Professeur Ordinaire, comme vous le verrez par l'Article suivant du Journal Helvétique du Mois de Janvier de l'Année 1745, dont je vous donne ici l'Extrait.

„ Les Prétendans à la Succession de Monsieur „ *Battier* furent en grand nombre. On en comp- „ ta, si je ne me trompe, jusqu'à treize. On fut „ surpris de voir tant de jeunes gens tres versés dans „ la Lecture & l'intelligence des Auteurs Grecs. „ Les trois qui restèrent exposés au sort, furent „ Mr. *Birr*, Mr. *Mérian*, le Fils de Mr. l'Antistes, „ & Mr. *Westein*, Professeur en Philosophie à Am- „ sterdam, dans la Communion des Arminiens. Le „ sort le choisit pour remplir la Chaire du Grec à „ Bâle; mais il a écrit depuis à Messieurs les Pro- „ fesseurs, pour les remercier de l'honneur qu'on „ lui avoit fait, & pour leur dire qu'il conserveroit „ son Poste à Amsterdam, où l'on a souhaité qu'il

„ restât,

„ reſtât, lui ayant augmenté conſiderablement ſes „ Honoraires. Ce ſavant Succeſſeur du célèbre „ Mr. *le Clerc* vous eſt fort connu, & vous ſavez „ qu'il a tous les Talens & toute la Science né„ ceſſaires pour remplir dignement les Chaires qui „ peuvent lui être conférées".

Croirez-vous après cela, Monſieur, que le Magiſtrat de *Bâle* enviſage Mr. *Wetſtein*, comme un Loup à qui il ne faut pas confier les Brebis de Chriſt? S'il en avoit cette idée, l'auroit-il choiſi pour expliquer le N: Teſtament à ceux qui ſe deſtinent à paître le Troupeau du Seigneur? Et puisqu'il a jetté les yeux ſur lui pour remplir cette fonction, n'en faut-il pas conclure que Mr. *Gerdes* lui fait porter un jugement bien éloigné de ce qu'il penſe? Je me perſuade que les Seigneurs de *Bâle* ſont aſſez ſages pour juger moins dangereux les Loups de l'eſpèce de Mr. *Wetſtein*, que ces Docteurs qui ſe préſentent au Monde en habit de Brebis, & qui dans le cœur ſont des Loups raviſſans. Dieu préſerve & vous & moi, & tous les honnêtes gens, de tomber jamais entre les mains des perſonnes de ce caractère! J'ai l'honneur d'être, *&c.*

ARTICLE XV.

LETTRE à Mr. *Gerdes*, Profeſſeur à Groningue, où l'on expoſe l'injuſtice des plaintes amères & mal fondées qu'il a formées dans ſon *Apologie* contre l'Auteur de l'Extrait du *Tome* XXXII, *Part.* II, *pag.* 454, *& ſuiv.* de cette *Bibliothèque.*

MONSIEUR,

AVouez que vous êtes bien mal mené dans la précédente Lettre de l'habile homme qui vient de prendre la défenſe de Mr. le Profeſſeur *Wetſtein* contre

contre l'injuſtice de votre procédé. Vous n'avez pourtant pas encore tout ce vous méritez; car que ne mérite pas un homme, qui ne ſe fait nul ſcrupule de prodiguer le menſonge pour noircir, d'une manière atroce & inſultante, la réputation de ſon prochain? Avez-vous cru pouvoir en impoſer au Public, à l'ombre des Titres que vous portez (*a*), & ſous les aparences d'un zèle ardent pour la Religion que vous profeſſez? Détrompez-vous. Dans le Siècle éclairé où nous vivons, on n'ôſeroit plus dire comme autrefois:

On peut impunément, pour l'intérêt du Ciel,
Etre dur, ſe vanger, faire des injuſtices;
Tout n'eſt pour les Dévots que péché véniel.

Dès que vous êtes convaincu de fauſſeté, votre caractère ne fait plus qu'agraver votre faute. La calomnie eſt une crime d'autant plus atroce, qu'elle ſort de la bouche d'un homme dont la fonction eſt d'annoncer publiquement la Vérité.

Je me ſerois diſpenſé de vous écrire cette Lettre, ſi vous n'euſſiez attaqué que Mr. le Profeſſeur *Wetſtein*. Ce Savant vient d'être trop bien juſtifié, pour qu'il ſoit beſoin que je prenne auſſi moi-même la défenſe de ſa cauſe. Mais, non content d'avoir lancé ſur lui les traits les plus malins & les plus ſatiriques, vous inſultez encore très malicieuſement la plupart des Auteurs de ce Journal, & celui-là ſur-tout qui a donné l'Extrait de votre Ouvrage.

(*a*) Mr. *Gerdes* nous aprend modeſtement dans ſon *Hiſtoire de l'Evangile renouvellé*, qu'il eſt *Profeſſeur en Théologie, Recteur de l'Univerſité de Groningue, & Membre de la Société Royale de Berlin.* Il eſt de la liſière de Weſtphalie.

vrage. Pour me mettre bien au fait de toute cette dispute, j'ai lu exactement & votre Histoire de la Réformation, & l'Extrait qu'on en a donné dans ce Journal, & votre prétendue Apologie, & la belle Lettre qui précède celle que j'ai l'honneur de vous adresser. Avec ces secours, je me crois en état d'entrer en lice, & de me mesurer avec vous. Je ne suis, je vous l'avoue, ni Professeur comme vous, ni Recteur, ni Académicien; mais qu'importe: la cause dont je me charge, me paroit si bonne, que, sans être revêtu d'aucun de ces Titres fastueux qui n'en imposent que trop souvent aux ignorans, je me flatte de pouvoir la gagner devant le Tribunal du Public, qui est d'ordinaire un Juge assez équitable, lorsqu'il n'est point prévenu ni par l'intérêt, ni par l'esprit de parti.

Avec vous, Monsieur, j'agirai rondement, galamment, & avec toute l'équité que vous pourriez exiger du meilleur de vos Amis. Comme ce n'est pas à moi apparemment que vous en voulez, puisque surement je ne vous ai jamais fait aucun mal, je procéderai avec vous comme si nous devions agir de concert pour regler une affaire où nous serions également intéressés. Vous ne trouverez en moi ni fiel, ni amertume, & je prendrai dans cette petite dispute, un flegme de Philosophe, dont vous aurez tout lieu d'être content, si vous êtes tant soit peu raisonnable. Je laisse les brocards aux Plaideurs, les termes rudes & grossiers aux Pédans, & les injures des hales aux Poissonnières. Je ne dirai pas que vous êtes un *Loup*, un *Hibou*, une *Souris*, un *impudent*, comme vous l'avez dit du brave & honnête-homme Mr. *Westein*, & du pauvre Journaliste, que vous avez étourdi par vos violentes invectives. Fi donc; j'aurois honte d'un pareil procédé, & je craindrois fort qu'on ne me prît pour un rustaud de Westphalie.

Pour

Pour remplir avec ordre la petite tâche que je me ſuis propoſé, je commencerai par prendre la liberté de vous donner quelques avis charitables ſur divers défauts généraux que je crois avoir découverts dans votre Hiſtoire de la Réformation. Il me paroit que le Journaliſte, qui en a donné l'Extrait, a eu pour vous un peu trop de complaiſance, il a trop ménagé votre ſenſibilité. C'eſt un Philoſophe que je connois très particulierement. Grand amateur de la Vérité, il ne juge jamais d'un Ouvrage, que la balance de l'équité à la main. Le ſeul défaut que je lui trouve, ſi cependant c'en eſt un, c'eſt de trop ménager ſes Auteurs, pour ne pas choquer leur amour-propre. C'eſt juſtement dans ce défaut qu'il eſt tombé, lorſqu'il a rendu compte de votre Hiſtoire. Il en a parlé trop avantageuſement. Il a fait remarquer quelques-uns des endroits les plus foibles; mais il n'a pas dit tout ce qu'il en penſoit, ou du moins tout ce qu'il auroit dû en dire. J'attribue ſon ſilence à ſa grande diſcrétion, dont vous auriez dû le remercier, comme on remercie un Ami bien intentionné qui nous fait remarquer les défauts de nos productions. Je veux bien ſuppléer, Monſieur, à ce qu'il a omis; mais, en grace, ne vous en choquez pas, puiſque je n'ai d'autre intention que de vous rendre ſervice.

Un défaut bien eſſentiel de votre Ouvrage, & que ceux qui ont du gout & du diſcernement n'auront pas de peine à remarquer, c'eſt que c'eſt moins une Hiſtoire, qu'un Recueil de paſſages aſſez mal digéré des Auteurs que vous avez conſultés. A quoi bon ces grands lambeaux tirés mot pour mot des Ouvrages d'*Eraſme*, de *Luther*, de *Melanchton*, d'*Ecolampade*, de *Zwingle*, &c.? Il ſuffiſoit d'en donner la ſubſtance, & de renvoyer pour le reſte aux ſources où vous avez puiſé. Outre ces Auteurs,

dont je ne conteſte ni le mérite ni la capacité, vous en citez une infinité d'autres, que l'on connoit à peine, comme ſi vous n'euſſiez eu d'autre but que de faire montre de votre érudition. Quel agrément penſez-vous qu'on ait à lire une Hiſtoire compoſée de tant de pièces raportées, de morceaux couſus ſouvent bout à bout, & dont la diverſité de Style produit une bigarure qui ne ſauroit plaire aux perſonnes de bon gout? Vous pourrez paſſer pour un laborieux Compilateur, mais ne vous attendez pas qu'on vous donne jamais le nom d'Hiſtorien. On pourra vous appliquer ce qu'a dit quelque part un de nos Beaux-eſprits: *Du Monde entier* Atlas *charge ſa vaſte échine.* Ne croyez pourtant pas que je mépriſe votre travail, j'en fais tout le cas qu'il mérite. Nous avons beſoin de toutes ſortes d'Ouvriers dans la République des Lettres, & ceux auxquels on donne le nom de *Portefaix* ne doivent pas être mis au dernier rang. S'il n'y avoit point de Carriers pour tirer les pierres du ſein de la Terre, le plus habile Architecte manqueroit de reſſource pour faire valoir ſes talens. Puiſque vous aviez la démangeaiſon de publier une Hiſtoire, que n'en donniez-vous les matériaux à quelque bon Hiſtorien qui ſçût les mettre en œuvre? Il ſeroit fort à ſouhaiter que tous ceux qui broient les couleurs les donnaſſent à quelque Peintre pour en faire un Tableau.

Un autre défaut plus grand encore, c'eſt que vous faites paroitre d'un bout de l'Ouvrage à l'autre une extrême partialité. Ceux dont vous prenez la défenſe ſont des Héros du prémier ordre, vous les élevez juſqu'aux nues. Ils ont preſque toujours raiſon, & leurs Adverſaires ont toujours tort. Si vous ne le dites pas toujours, vous le donnez aſſez à entendre. Le portrait que vous faites des prémiers Réformateurs eſt trop flateur. Pluſieurs d'entre eux avoient

avoient de la Vertu & de grands talens; mais ils avoient auſſi leurs défauts. Pourquoi donc, dans ce portrait que vous en donnez, n'expoſez-vous presque jamais que le beau côté? Sachez, Monſieur, que l'Hiſtoire eſt un témoin, & non un lâche adulateur. Lorsqu'on ſe mêle de peindre les Hommes, il faut du moins les peindre tels qu'ils ſont:

Que toujours tes Portraits ſoient peints d'après Nature;
Qu'on connoiſſe aiſément le cœur à la peinture.

Outre ces deux défauts capitaux, je trouve que les Faits eſſentiels ſont noyés dans une Mer immenſe de détails inutiles & de longues digreſſions, qui n'ont rien d'intéreſſant & rompent à chaque inſtant le fil de la narration. L'Hiſtoire des Hommes ne doit pas comprendre tout ce qu'ils font, mais ſeulement ce qu'ils ont fait de digne d'être transmis à la Poſtérité. Pour compoſer une bonne Hiſtoire, il ne ſuffit pas d'aſſembler des matériaux, il faut ſavoir en faire choix, & n'employer que ceux qui méritent de l'être. Il étoit plus important pour votre réputation de donner des marques de votre jugement & de votre ſagacité, que de votre application à la lecture.

En voila aſſez ſur ce qu'il y a de défectueux dans votre Hiſtoire. Ma Lettre deviendroit trop longue, ſi j'entreprenois de l'examiner plus à fonds. Cependant, Monſieur, ſi mes remarques peuvent vous être de quelque utilité, comme je n'en doute presque pas, ayez la bonté de me le faire ſavoir, & j'aurai ſoin d'entrer dans de plus longs détails, que je ne manquerai pas de vous communiquer en même tems qu'au Public.

Je viens maintenant à votre *Apologie*. C'eſt une Pièce que vous avez lâchée trop précipitamment,

dans les prémiers mouvemens de votre colère. Que je ſuis mortifié que vous ayez plus écouté votre paſſion que la raiſon. Un moment de réfléxion vous eût fait tomber la plume des mains. Un Homme de votre âge, un Homme de votre caractère, un Profeſſeur, un Recteur, un Académicien, devoit-il ſe porter aux excès que vous faites paroître dans cette Satyre? En vérité, Monſieur, je vous croyois plus modéré. Encore paſſe, ſi on vous eût inſulté; on auroit dit que vous ne faites que rendre la pareille. Mais il n'y a rien de tout cela. Le Journaliſte, qui a donné l'Extrait de votre Hiſtoire, n'en a parlé qu'en termes très meſurés. Il n'y a rien de choquant dans ſon Extrait, rien qui doive revolter l'Auteur qui a le plus d'amour-propre. Il a expoſé avec la plus grande impartialité du monde le fort & le foible de votre production. S'il eſt coupable, c'eſt de n'avoir pas relevé toutes les fautes où vous êtes tombé. Qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait contre vous? Vous a-t-il injurié? A-t-il manqué aux égards qu'on doit avoir pour des Savans tels que vous? Vous n'oſeriez le dire. Pourquoi donc vous êtes-vous tant gendarmé? Mais, direz-vous, il a critiqué mon Ouvrage, il ne l'a pas aſſez loué, & je ne m'étois attendu qu'à recevoir des éloges. Voila bien dequoi vous emporter & vous chagriner. Il faut aparemment que vous ſoyez bien vif & bien ſenſible. Bel exemple que vous donnez à vos Diſciples, qui vous prennent ſans doute pour un Oracle!

Semblable à un Homme qui a perdu la tramontane, vous ne ſavez ſouvent à qui vous en prendre, & vous allez porter vos coups par-tout où la paſſion vous entraine. D'un ſeul trait de plume vous vous êtes fait une foule d'ennemis, dont le moins redoutable pourroit vous terraſſer s'il vouloit ſe défendre.

fendre. Quelle imprudence ! A vous entendre, ceux qui travaillent aujourd'hui à la Bibliothèque Raisonnée, *s'érigent en Censeurs des Ecrivains & de la Vérité, & s'arrogent le pouvoir de diffamer publiquement ceux à qui ils veulent du mal.* Vous les accusez d'avoir attaqué, & cela d'une manière insultante, des *Vérités reçues depuis longtems & presque tout le Genre-humain, & qu'un long usage a fait regarder comme démontrées.* Vous mettez de ce nombre la *Spiritualité de Dieu*, l'*Immatérialité de l'Ame*, la *Moralité des actions humaines*; l'*Insuffisance de la Raison pour être sauvé*, & *semblables*.

Tout cela mérite d'être discuté. Pour le faire avec exactitude, j'ai lu attentivement tous les Extraits où l'on a touché ces matières dans la *Bibliothèque Raisonnée*, depuis son renouvellement. Après un mûr examen de ces accusations, j'ai trouvé, Monsieur, que vous n'aviez d'autre but que d'en imposer au Public, en rendant suspecte & la Doctrine & les sentimens des Auteurs de ce Journal. Il ne faut pas vous en croire sur votre simple témoignage; vous étiez trop irrité & de trop mauvaise humeur, lorsque vous avez écrit cela. Je me conduirai dans cet examen avec plus de modération, plus de retenue, &, j'ose même le dire sans trop me flatter, avec plus de connoissance de cause que vous.

Première accusation. On a attaqué, dites-vous, la *Spiritualité de Dieu*. Je vous défie, Monsieur, de me citer un seul endroit du Journal où l'on ait donné la moindre atteinte à la Spiritualité de l'Etre Suprême. Je ne dirai pas que vous êtes un Calomniateur, le terme me paroît trop dur; mais le reproche le moins sanglant que je puisse vous faire, c'est de dire que vous avez jugé très témérairement & fort à la légère. Vous voyez combien je me modére, malgré l'atrocité de votre accusation. Je l'i-

gnore pas que quelques faux Dévots, auſſi mal-intentionnés que vous, ont répandu dans le Public qu'on favoriſoit le Syſtême de *Spinoſa*. La ſeule choſe qui ait pu donner lieu à ce ſoupçon mal fondé, c'eſt que l'Auteur de l'Extrait des *Recherches Philoſophiques*, Tome 32, page 3, a loué Mr. de *St. Hyacinthe* d'avoir réfuté *Spinoſa* ſans l'accabler d'injures; & de s'être contenté de dire, en faiſant ſon Portrait, qu'il étoit *bon-homme, ſimple, laborieux, auſſi peu Juif du côté de l'intérêt, que du côté de la Religion, & que ſes Mœurs lui firent des Amis pendant ſa vie.*

C'eſt ſur cela qu'on a crié à l'impiété, comme ſi on ne pouvoit pas dire que *Spinoſa* étoit un *bon-homme*, ſans adopter ſes ſentimens. On peut louer ſa conduite & ſes mœurs, ſans faire pour cela l'éloge de ſa Doctrine, parce qu'on peut vivre en bon Citoyen, & penſer mal de la Divinité. Un Bonze peut être juſte, charitable, bienfaiſant, équitable, quoiqu'il n'adore que des Marmouſets. Il y a des Chrétiens qui croient tout ce que l'Evangile enſeigne, & qui ne laiſſent pas d'être de grands ſcélérats. Vous voyez tous les jours des Gens qui s'imagineroient faire un grand crime s'ils manquoient un Sermon, & qui ne ſe font nul ſcrupule de déchirer leur prochain. Quel contraſte!

Seconde accuſation. Votre ſecond grief, c'eſt qu'on ait attaqué l'*Immatérialité de l'Ame*. Vous en dites trop, & je vous conſeille de faire une autre fois plus d'attention à ce que vous liſez. Ou votre mémoire vous a trompé, ou vous voulez encore en impoſer ici au Public. Les Auteurs de ce Journal n'ont avancé nulle part que l'Ame de l'Homme eſt matérielle. En vrais Philoſophes, qui ſavent douter où il faut douter, ils n'ont rien voulu déterminer ſur ſa nature. Ils ont dit après *Locke*, que Dieu étant tout-puiſſant

puiſſant a pu donner à la Matière la faculté de penſer. Remarquez bien, je vous prie, qu'ils ne diſent pas que Dieu ait effectivement donné cette faculté à la Matière, mais ſeulement qu'*il a pu* la lui donner. Voila qui eſt modeſte. Ces Meſſieurs ne décident rien ſur cette queſtion purement philoſophique, & cela par reſpect pour la Divinité, dont ils ne veulent point borner la puiſſance. Je ſai que j'ai une Ame, qui eſt une Subſtance penſante, mais je ne ſai pas ce que c'eſt que cette Subſtance. Dites-moi, Monſieur, ſi vous en ſavez davantage que moi, & ſi je ſerai damné parce que je ne connois pas la nature de cette Subſtance ? Vous prétendez que la Matière ne ſauroit penſer; mais ſavez-vous bien ce que c'eſt que Matière ?

Tout ce qu'un Chrétien eſt obligé de croire ſur cet article, c'eſt qu'il a une Ame, que cette Ame eſt impériſſable, immortelle, & qu'après cette vie elle ira dans le ſéjour des Bienheureux ſi elle le mérite. L'Ecriture n'exige rien de plus des Fidèles, & les Apôtres n'en ont pas dit davantage. Foible & hardi que vous êtes, où en avez-vous apris plus qu'eux ? Accoutumé à décider dans une Chaire, depuis que vous êtes Régent de Collège, vous pourriez bien prendre vos Syllogiſmes pour des Oracles, & vous rendre vous-même coupable d'irréligion, en oſant borner la toute-puiſſance de Dieu. Celui qui a tiré le Monde du néant, & qui peut d'une Pierre faire un Ange, n'a-t-il pas pu donner à une portion de votre Corps la faculté de penſer ? Répondez maintenant, mais prenez bien garde à ce que vous direz. Vous êtes perdu, ſi vous allez borner la puiſſance du Créateur. Le meilleur conſeil que je puiſſe vous donner, c'eſt d'être plus humble & de vous taire; car je prévois que vous n'aurez que des coups à gagner avec des Philoſophes. Il ne s'a-

git pas ici de menacer ceux qui ne vous craignent pas, & de faire le fierabras; il faut payer de raiſon, ou vous renfermer dans la petite ſphère de vos connoiſſances.

Troiſième accuſation. Pour un homme qui ſe mêle de diſcuter des faits hiſtoriques, vous n'êtes guère exact dans l'examen que vous faites des Ecrits que vous entreprenez de réfuter. Vous taxez les Journaliſtes d'avoir attaqué la *Moralité des actions humaines*; accuſation vague, & qui peut donner lieu à former des jugemens très téméraires, ſi vous ne fixez le ſens de ce que vous voulez inſinuer. Il y a ici pluſieurs choſes à examiner. La première, ſi l'Homme a naturellement une idée du Juſte & de l'Injuſte, enſorte que la connoiſſance des règles de Morale ſoit comme innée, ſans qu'il ſoit beſoin de les déduire par voie de raiſonnement. Cette première queſtion eſt purement Philoſophique, & n'intéreſſe nullement la Religion. Le fameux *Locke*, & avec lui un grand nombre de Théologiens & de célèbres Juriſconſultes prétendent que nous n'avons point de telles idées. L'Auteur de l'Extrait du Tome 29, page 147, paroit avoir adopté ce ſentiment; & je penſe qu'on ne lui en fera point un crime, puiſqu'il a pour lui le ſuffrage des plus Grands-hommes. Il n'y a donc ſur cela aucun reproche d'impiété ou d'irréligion à faire aux Auteurs de ce Journal.

La ſeconde queſtion eſt de ſavoir ſi cette idée du Juſte & de l'Injuſte, du Bien & du Mal moral, eſt une idée de l'éducation, une idée dépendante des Loix Divines & humaines. Il y a ſur cela deux ſentimens différens. Les uns prétendent que tous les Hommes ont cette idée, qu'ils l'acquièrent, à meſure qu'ils avancent en âge, par la ſeule voie du raiſonnement, & qu'elle eſt par conſéquent indépendante

dante des Loix & de l'éducation. D'autres soutiennent, au contraire, que, s'il n'y avoit ni Loix ni Religion, il n'y auroit ni Vice ni Vertu, parce que les Hommes n'auroient alors d'autre guide de leur conduite que le principe de l'Amour-propre. Il y a des Théologiens qui enseignent le pour & le contre en Chaire, suivant le Texte qu'ils ont à expliquer. Lorsqu'ils étalent toute la laideur du Vice, & qu'ils exposent avec emphase les charmes & les avantages de la Vertu, ils disent qu'elle est aimable par elle-même, & qu'on devroit la pratiquer, n'y eût-il ni Dieu, ni Religion, ni Enfer à craindre, ni Paradis à espérer. Mais lorsque ces mêmes Théologiens prêchent la nécessité de la Religion, ils changent entierement de Système. Pour relever le mérite de la Révélation, ils disent que sans elle l'Homme se conduiroit en aveugle, qu'il ne consulteroit que son amour-propre, qu'il n'écouteroit que ses passions, qu'il seroit vicieux sans scrupule & sans remords, & qu'il se laisseroit aller aux plus grands crimes, dès qu'il lui en reviendroit quelque avantage & qu'il pourroit les commettre impunément.

Delà vient qu'on a vu s'élever contre *Bayle* une foule de Théologiens, qui ont crié contre lui à l'impiété, pour avoir entrepris de prouver, qu'*une République d'Athées pourroit subsister*, en ne suivant d'autres Loix que celles qu'ils établiroient entre eux. Lorsque d'autres Philosophes ont enseigné que c'est la Religion & les Loix Civiles qui fixent le Vice & la Vertu, les Théologiens ont crié tout de même à l'impiété, en disant qu'on renversoit la Morale & qu'on prêchoit l'irréligion. Ainsi de quelque côté qu'un pauvre Philosophe se tourne, en traitant cette matière, il se trouve toujours en but à quelques Ecclésiastiques animés d'un faux zèle, & qui ne veulent pas voir qu'ils sont en contradiction avec eux-mêmes.

Ces

Ces éclairciſſemens étoient néceſſaires pour répondre d'une manière préciſe au troiſième grief que vous alléguez contre les Journaliſtes. Ces Meſſieurs ont dit, que la Raiſon n'eſt pas toujours ſuffiſante pour diſcerner le Bien d'avec le Mal, le Juſte d'avec l'Injuſte; & ils ont établi par-là la néceſſité d'une Religion & des Loix Civiles pour retenir l'Homme dans les bornes de ſes devoirs. Ils n'ont fait que ſuivre en cela les traces d'un grand nombre d'illuſtres Théologiens & de Philoſophes du prémier ordre. Il y a plus. Ce qu'ils ont avancé, ils l'ont prouvé d'une manière ſans replique, en expoſant la diverſité des Mœurs & des Coutumes des Nations. Ils ont fait voir, que ce qui paſſe pour Juſte dans un Païs, eſt regardé très ſouvent comme Injuſte dans un autre Païs. Cette queſtion n'eſt abſolument qu'une queſtion de fait, dont la ſolution dépend de la connoiſſance de ce qui ſe pratique chez les différens Peuples de la Terre; & on m'avouera qu'on peut fort bien ſe déclarer ou pour l'affirmative ou pour la négative, ſans ceſſer pour cela d'être très bon Chrétien & très orthodoxe.

Pour être orthodoxe, il n'eſt pas néceſſaire de croire que la ſeule Raiſon nous fait connoitre ce que c'eſt que Vice & Vertu; il ſuffit de le croire, parce que la Révélation nous l'apprend. Ma Raiſon, ſouvent obſcurcie par les préjugés, peut s'égarer dans le choix que je dois faire, parce qu'elle eſt foible & volage; mais la Révélation ne ſauroit me tromper, parce qu'elle vient de Dieu qui eſt la Vérité même. Lorſqu'un Catéchiſte inſtruit un Enfant, & qu'il lui fait cette queſtion: *Eſt-il permis de commettre adultère?* L'Enfant répond que *non*. Lorsque le Catéchiſte ajoute: *Pourquoi cela?* L'Enfant répond, *parce que Dieu l'a défendu*. Le ſeul motif qui le porte à croire cette Vérité, c'eſt l'infaillibilité de la Parole de Dieu;

Dieu; & ce ſeul motif ſuffit pour qu'il en ſoit pleinement perſuadé. Par la voie du Raiſonnement il pourroit ſe tromper, au-lieu que l'Ecriture eſt pour lui un guide avec lequel il ne ſauroit jamais s'égarer. Les autres motifs tirés de la Raiſon ne peuvent guère être regardés que comme un acceſſoire au motif principal tiré de l'infaillibilité de Dieu.

Deux Extraits qui ont excité le zèle de quelques faux Dévots très ignorans, & qui ne cherchoient comme vous, Monſieur, qu'à décrier ce Journal, ſont ceux qu'on a donnés dans le Tome 32, page 141 & 310, du *Traité Philoſophique des Loix Naturelles* par le Docteur *Cumberland*, qui s'eſt ſur-tout attaché à réfuter les *Elémens de la Morale & de la Politique* de *Hobbes*. La Traduction de ce Traité eſt de la façon de feu Mr. *Barbeyrac*, Profeſſeur en Droit à Groningue. Il règne dans ces deux Extraits beaucoup de ſincérité & de bonne-foi, on n'y remarque pas la moindre trace de partialité, & il paroit que l'Auteur n'a eu d'autre but que de faire connoitre la Vérité. On y loue & on y blâme tour à tour, *Cumberland*, *Hobbes*, & *Barbeyrac*, ſuivant qu'on trouve qu'ils ont tort ou raiſon.

Cumberland, au-lieu de ſuivre ſon Adverſaire pié à pié & l'épée dans les reins, s'eſt jetté dans des digreſſions inutiles, & a pris ſes paralogiſmes pour des démonſtrations. Par-tout où il a apellé à ſon ſecours la Philoſophie, la Phyſique, la Médecine, l'Hiſtoire Naturelle, il a donné des marques & de ſon peu de jugement & de ſa parfaite ignorance dans ces Sciences. L'Auteur de l'Extrait a relevé ſes bévues comme ſon devoir l'y engageoit. Il ne blâme pas *Cumberland* d'avoir entrepris de réfuter *Hobbes*; mais il le blâme de n'avoir allégué le plus ſouvent que de pitoyables raiſons pour défendre une bonne cauſe. *Hobbes* avoit avancé que *les Hommes ſont plus féroces*

ſérocces que les Animaux, & qu'*ils ne peuvent vivre enſemble auſſi paiſiblement que les Abeilles & les Fourmis*. *Cumberland*, pour faire voir les grandes prérogatives de l'Homme ſur les Animaux, allègue, entre autres raiſons, celle de la groſſeur de ſon Cerveau & de ſon panchant à l'Amour pendant toutes les ſaiſons de l'année. On peut bien croire que l'Auteur de l'Extrait ne gouta pas ces beaux raiſonnemens du Docteur Anglois. Il dit qu'on s'y étoit mal pris pour terraſſer un Ennemi, qui avoit déja été aux priſes avec d'illuſtres Adverſaires; & il ſe plaignit que Mr. *Barbeyrac* n'eût pas fait remarquer les faux raiſonnemens répandus en une infinité d'endroits du Texte de ſon Auteur, au lieu de charger ce même Texte de Notes aſſez inutiles, & où il n'y a ſouvent d'autre choſe à aprendre que l'Année de l'impreſſion d'un Livre.

Il n'en falloit pas davantage pour exciter une furieuſe tempête contre l'Auteur de l'Extrait. Des Amis de *Barbeyrac* ſonnèrent le tocſin. Ils accuſèrent le Journaliſte de favoriſer les ſentimens de *Hobbes*; &, à votre exemple, ils publièrent qu'il attaquoit la *Moralité des actions humaines*. Quelques uns de ces Ames charitables, qui ſont un mêlange biſarre de Religion, de Superſtition & de Médiſance, voulurent bien les croire ſur leur parole. Cependant tout cela n'étoit que pure calomnie; & les perſonnes deſintéreſſées, & très capables de juger de ces matières, rendirent juſtice à l'Auteur de l'Extrait. N'eſt-ce pas une choſe cruelle qu'un Ecrivain n'ôſe relever de faux raiſonnemens ſans être taxé d'irréligion! J'ai lu deux fois l'Extrait en queſtion, & je puis proteſter que l'Auteur n'y donne pas la moindre atteinte à la Religion, ni aux bonnes Mœurs. Il loue *Hobbes* de s'être déclaré en termes formels pour l'exiſtance d'un Dieu; mais il le blâme de n'avoir parlé de la nature de cet Etre parfait que d'une manière ſouvent contradictoire. Il lui re-

reproche d'avoir pris trop à tâche de dégrader l'Homme, dans le parallèle, qu'il en fait avec les Bêtes. „ Au-lieu, dit-il, de donner dans l'excès, vous auriez „ dû garder un juste milieu. Je conviens avec vous „ qu'il y a bien des cas où certains Animaux pourroient servir de modèle à l'Homme pour sa conduite; mais combien n'y en a-t-il pas où l'Homme „ l'emporte infiniment sur les Animaux? *Cumberland*, „ votre Adversaire, s'est jetté dans une extrémité „ opposée; il donne à l'Homme trop de mérite & „ de perfections, & il regarde la Bête beaucoup „ au-dessous de ce qu'elle est. Il semble que l'amour-„ propre lui ait fait plaider sa propre cause, & que „ la haine du Genre-humain vous ait porté à plaider „ celle des Bêtes."

Sur l'article des Mœurs, l'Auteur de l'Extrait parlant à *Hobbes*, lui adresse ces paroles remarquables. „ Dans le sein du Christianisme donnez le nom de „ *Vertu* à la Fidélité, à l'Humilité, au mépris des „ Richesses, à la Bonne-foi, à la Charité, à l'Amour „ du Prochain, à la soumission au Magistrat, & n'allez pas publier que toutes ces actions sont indifférentes, parce qu'il y a des Peuples qui ne vivent que „ de brigandages & de rapines. Il faut se conformer „ aux lieux & aux tems, & respecter par-tout l'essentiel de la Religion & les Loix". Telle est la Doctrine de l'Auteur, qu'on a voulu rendre suspecte, uniquement pour avoir dit que *Barbeyrac* a fait de trop longues Notes, & que *Cumberland* a pris ses paralogismes pour des démonstrations. Cela n'est-il pas pitoyable?

Quatrième accusation. Vous avez manqué de prudence & de bonne-foi, en accusant l'Auteur de l'Extrait de votre Ouvrage de s'être déclaré contre l'*insuffisance de la Raison pour être sauvé*. Vous lui faites un crime d'avoir eu des sentimens pleins d'humanité, &

de

de ne s'être pas formé de Dieu une idée qui le deshonore. En parlant de ces Théologiens, qui apellent Hérétiques & damnent ſans miſéricorde ceux qui ne penſent pas comme eux, il avoit avancé ces paroles qui font l'éloge de ſon cœur: „ Pourquoi un Chrétien „ ne voudroit-il par croire avec *St. Paul*, que tous „ les Hommes ſeront jugés ſuivant leur conſcience; „ & quelle raiſon a-t-il de douter qu'un bon-homme „ de Quaker, un Muſulman, un Chinois, un Iro„ quois, un Hottentot, puiſſent être ſauvés, *s'ils vi„ vent moralement bien*. Ce n'eſt pas à une petite por„ tion du Genre-humain, qui n'occupe qu'un point „ dans l'Univers, à ſe croire la ſeule favoriſée, & à „ donner des bornes à la bonté de Dieu.

C'eſt ſur cela que vous traitez ce Journaliſte d'*impudent*, & par un excès de témérité impardonnable vous faites paſſer ſa Religion pour une *Religion monſtrueuſe*. Reconnoiſſez à ces traits combien vous êtes violent & emporté Ce reproche retombe ſur vous. Lequel eſt le plus coupable, celui qui taxe de monſtrueuſe une Religion qui fait de Dieu un Etre bienfaiſant, ou celui qui l'enviſage comme un Etre plein de bonté & de miſéricorde? Le Journaliſte ne dit guère que ce qu'a dit *St. Paul*, & ce qu'ont enſeigné de braves & illuſtres Théologiens. Voulez-vous donc livrer aux tourmens de l'Enfer un Homme qui, dans une autre Hémiſphère ou dans un coin du Monde preſque inacceſſible, *vit moralement bien & ſuivant les lumières de ſa conſcience*? Sentiment cruel & barbare! Où avez vous puiſé cette Doctrine? Dieu n'eſt pas un Tyran, il ne punit pas des malheureux pour des crimes qu'ils n'ont pas commis. Il ne faut pas que l'Enfer ſoit bâti ſur votre haine, & que le zèle & non la charité devienne votre guide. Suivez cette belle Maxime d'un Philoſophe Chrétien: *Ne fais qu'un Syſtême de bienveillance, de tous les Mondes, de tous les Etres raiſonnables, de*

de tous ceux qui ont vie & ſentiment : d'autant plus heureux, que tu ſeras plus généreux ; le plus haut dégré de bonheur correſpond au plus haut dégré de charité.

Il faut que je vous faſſe encore remarquer une petite ſupercherie, dont vous avez uſé pour noircir davantage votre Adverſaire. Vous l'accuſez d'avoir dit *qu'un Chinois, un Hottentot*, &c. *ont autant de droit de prétendre au Salut qu'un Chrétien, pourvu qu'ils vivent moralement bien.* Permettez que je vous diſe que vous n'agiſſez pas de bonne foi. Le Journaliſte n'a point fait ce parallèle. Il connoit auſſi bien que vous les grandes prérogatives de la Religion Chrétienne ſur les autres Religions, & il laiſſe à Dieu à décider, lequel mérite le plus d'être ſauvé, ou un Chrétien, ou un Hottentot qui vivent tous deux également bien. Rentrez maintenant en vous-même, rendez juſtice à l'Auteur de l'Extrait de votre Hiſtoire, que vous inſultez groſſierement, & voyez quel blâme réjaillit ſur vous d'ôſer l'appeller *Latitudinaire, impudent, impie, perfide, importun*, & de donner même à croire qu'il nie entierement la Providence. Falloit-il l'accabler d'injures & le calomnier, pour avoir dit que Dieu récompenſe la Vertu par-tout où elle ſe trouve. Ayez une autrefois plus d'équité, & ne vous emancipez pas de tenir avec certains Dévots, animés d'un faux zèle, ce langage odieux :

Malbranche *eſt Spinoſiſte*, & Locke, *en ſes Ecrits,*
*Du poiſon d'*Epicure *infecte les Eſprits.*
Pope *eſt un ſcélérat, de qui la plume impie*
Oſe vanter de Dieu la clémence infinie,
Qui prétend follement, O le mauvais Chrétien !
Que Dieu nous aime tous, & qu'ici tout eſt bien.

Je crois, Monſieur, qu'en voila aſſez pour une fois. D'ailleurs l'eſpace me manque pour vous écrire

une plus longue Lettre, & le reſte de votre *Apologie* ne vaut guère la peine d'être repaſſé en revue. Il y a ſeulement encore quelques autres articles de très peu d'importance, qui méritent tout au plus une courte réponſe, & auxquels je vais ſatisfaire en peu de mots, pour vous mettre, s'il eſt poſſible, à la raiſon.

Vous avez publié votre Ouvrage ſous le Titre d'*Hiſtoire de l'Evangile renouvellé*. L'Auteur, qui en a donné l'Extrait, a trouvé ce Titre aſſez impropre; & une des raiſons ſur leſquelles il ſe fonde, c'eſt que l'*Evangile*, qui eſt la Parole de Dieu même, ne ſauroit être changé, ni *renouvellé*. Pourquoi *renouveller* ce qui eſt bien, ce qui eſt tout ce qu'il doit être, & tout ce qu'il peut être. L'Evangile eſt parfait; ſi vous y touchez, vous le défigurez. Là-deſſus vous dites aſſez plaiſamment, qu'on *renouvelle* bien *les Temples* & les Egliſes. Je le ſai bien. Les Temples ſont bâtis de pierres & de chaux, & quelquefois de bois; les pierres ſe carient, le bois ſe pourrit, & à la fin tout le Bâtiment tombe en ruine. Gardez-vous donc bien de comparer l'Evangile, que rien ne ſauroit détruire, à un Temple que le tems mine peu à peu. Vous ajoutez que vous n'avez fait que ſuivre en cela l'exemple d'*Abraham Scultet*, *Théologien très renommé du Siècle paſſé, qui a publié à Heidelberg ſes Annales de l'Evangile renouvellé*, Ouvrage incomparable & *connu des Enfans mêmes*. Je vous avoue franchement, Monſieur, que, quoique je ne ſois plus Enfant, je ne connois cependant pas encore ni ces fameuſes *Annales*, ni leur illuſtre Auteur. Comme je m'en tiens à l'Evangile tout pur, je ne cours pas beaucoup après les Auteurs qui ont travaillé à l'Hiſtoire de ſon renouvellement. Quoiqu'il en ſoit à cet égard, je vous répondrai que l'exemple de *Scultet* ne ſert pas plus à vous juſtifier, que lorſque vous dites n'avoir traité les *Anabaptiſtes* de *Rebelles* & de *Séditieux*, que

pour

pour imiter le *très excellent Personnage J. H. Ottius*, qui ne les traite pas moins cavalierement dans ses *Annales des Anabaptistes*. Vous avez vérifié en cela, Monsieur, un Proverbe fort connu, & dont *Saint Paul* s'est servi : *Corrumpunt bonos Mores Colloquia prava*. Ni vous, ni votre Héros *Ottius* n'êtes pas assez débonnaires & endurans pour *présenter la joue gauche à celui qui vous frapera sur la droite*, & *vous ne laisserez pas emporter votre Manteau à celui qui voudra vous enlever votre Tunique*. Vous êtes cependant Théologien, mais apparemment vous vous êtes plus attaché à la spéculation qu'à la pratique. Aprenez de l'Apôtre des Gentils que *la Science enfle*, & de *Jésus-Christ*, qu'*il faut être doux & humble de cœur* ; c'est par-là que vous auriez dû commencer.

Avant que de vous hazarder
A paroître dans une Chaire,
Par de hautes vertus faites-vous regarder
En homme de vie exemplaire.
Qui veut bien persuader
Doit commencer par bien faire.

ARTICLE XVI.

LETTRE de Mr. LE B. DE C.***. à un de ses Amis, sur les *Memoires secrets de Perse*.

J'avois déja vu, Monsieur, le Livre intitulé *Mémoires secrets pour servir à l'Histoire de Perse*, sur lequel vous me demandez mon avis. Je vous avoue que cet Ouvrage, qui a tant excité la curiosité du Public, m'en a imposé d'abord. Je l'ai regardé comme un phénomène dans la République des Lettres, mais l'illusion n'a point duré. Ce Livre est pour-

tant écrit d'un ſtile aſſez coulant, il y a des Portraits, des Caractères, quelques Anecdotes, le tout habillé à la *Perſane*, avec un air de myſtère, qui en fait la *Rocambole*. Il en falloit beaucoup moins pour faire rechercher & lire avec avidité une production, qui dans le fonds n'eſt qu'une Gazette très défectueuſe de ce qui s'eſt paſſé de plus conſidérable en Europe depuis la mort de l'Empereur *Charles VI* juſqu'à la détention de Mr. le Maréchal de *Belle-Iſle*, dans l'Electorat de *Hanover*.

Quelques-uns de ces Portraits, & de ces Caractères, dont on reconnoit les Originaux, me paroiſſent aſſez reſſemblans, & crayonnés avec des traits hardis; mais il y en a auſſi de manqués, & d'autres qui doivent avoir été tracés au hazard, ou ſur des rapports peu exacts.

Je ne me pique pas, Monſieur, d'être aſſez au fait de l'Hiſtoire Secrette de la Cour de *France*, ni de connoitre aſſez tous les Perſonnages maſqués, dont parle ce *faiſeur de Mémoires*, pour juger s'il eſt plus exact dans le reſte. Le célèbre Mr. *de V****. aſſure que *parmi beaucoup de vrai, il y a plus de faux encore dans cet Ouvrage*. Mr. *de la C****. dont le jugement n'eſt pas moins reſpectable, dit que l'*Auteur de ces Mémoires ne dit rien qui ne fût déja ſçu, excepté ſes fictions qui ſont en grand nombre; que perſonne à Paris ne le connoit, mais qu'on ſent aſſez, que c'eſt un homme qui n'a pas vu plus avant que le commun des Spectateurs*.

Je me perſuade, Monſieur, que l'on peut hardiment mettre dans la claſſe des fictions, la prétendue Hiſtoire du Prince *Giaffer*, qui ne peut être autre que *Louis de Bourbon Duc de Vermandois* (*a*), ſecond Fils de *Louis XIV* & de la Ducheſſe de

(*a*) Voyez *Hiſt. Généalog. de la Maiſon de France* par le

de la Valière, né en 1667, légitimé la même année, fait Amiral de *France* en 1669, & mort d'une fièvre maligne à *Courtrai* en 1683, au retour de sa prémière Campagne.

Si l'Auteur des *Mémoires* dont il s'agit, avoit eu quelque respect pour la vérité, ou du moins quelque défiance des bruits populaires, il auroit retranché de son Ouvrage les Anecdotes romanesques & absurdes qu'il débite sur le chapitre de ce Prince, & dans lesquelles la vraisemblance même n'est pas observée. Est-il naturel, par exemple, que *Louis XIV*, qui a toujours eu tant de prédilection pour ses Enfans Naturels, eût traité si cruellement un Fils que sa *chère la Vallière* lui avoit donné. Ce Monarque n'auroit-il pas étouffé plutôt cette affaire, en exilant pour quelque tems le jeune *Duc de Vermandois*? Ce Roi si grand, si despotique, se seroit-il cru lié par je ne sai quelles *Loix de l'Etat* dont le Romancier parle, sans les citer, & même sans les connoitre. Enfin, Monsieur, est-il croyable que Mlle. *de la Valière*, devenue Carmelite sous le nom de Sœur *Louise de la Miséricorde* & qui n'est morte qu'en 1710, ne se soit pas intéressée au sort de ce malheureux Prince, elle pour qui le Roi avoit conservé une si tendre estime, & que la Reine même honora plus d'une fois de ses visites.

Au reste, il est assez étonnant qu'excepté le passage suivant *des Mémoires de Mlle. de Montpensier* (*), on ne trouve aucunes particularités touchant ce jeune Prince dans toutes les Histoires de *Fran-*

le P. Anselme, &c. Tom. I. p. 91. & Tom. II. parmi les Amiraux, &c.

(*) Tom. VII. pag. 90, 92, de la dern. Edition.

France, tant prétendues réelles que Romanesques & Satyriques.

„ On avoit, dit Mlle. *de Montpenſier*, aſſiegé „ *Courtrai* en Novembre 1683. Mr. *de Vermandois* „ partit pour s'y en aller. Il y avoit peu qu'il étoit „ revenu à la Cour. Le Roi n'avoit pas été con„ tent de ſa conduite, il s'étoit trouvé dans des „ débauches, & il ne le vouloit pas voir. Il étoit „ fort retiré, ſans voir perſonne, & ne ſortoit que „ pour aller à l'Académie, & le matin pour aller à „ la Meſſe. Ceux qui avoient été avec lui n'é„ toient pas agréables au Roi. Ce ſont de ces „ Hiſtoires que l'on ne ſait point, & qu'on ne „ voudroit pas ſavoir. Cela donne beaucoup de „ chagrin à Mlle. *de la Vallère*. Il fit une con„ feſſion générale, & l'on croyoit qu'il ſe fût fait „ un très honnête homme . . . . . Mad. *de Mon„ teſpan* m'envoya un Courier (à Eu). Elle m'é„ crivit que Mr. *de Vermandois* étoit mort, & que „ le Roi avoit donné ſa Charge d'Amiral au Comte „ de *Toulouſe*. Il tomba malade au ſiége de *Cour„ trai* d'avoir bu trop d'eau de vie. On dit qu'il „ avoit donné de grandes marques de valeur & de „ courage, & on ne parloit de ſon eſprit & de ſa „ conduite, que comme l'on a accoutumé, ſelon que „ l'on aime les Gens", &c.

L'Auteur en queſtion parle auſſi en détail de *Cosrou* (Mr. *Chauvelin*) & de ſa diſgrace: mais il paroit en avoir ignoré la véritable cauſe. Le Cardinal de *Fleury*, qui ſe défioit depuis quelque tems du Garde des Sceaux, découvrit qu'il avoit tâché par des promeſſes & des préſens d'engager un de ſes plus fidèles Domeſtiques à le trahir. C'étoit le Sr. *Barjac*, Valet de chambre & Favori du Cardinal, que Mr. *Chauvelin* ſollicitoit à trahir ſon Maître, en le priant de lui raporter tout ce qui ſe di-

disoit de lui chez son Eminence, & à lui donner part des choses que le Cardinal ne jugeoit pas à propos de communiquer au Garde des Sceaux.

Barjac, qui avoit constamment refusé de se prêter aux noirceurs de Mr. *Chauvelin*, se seroit tû peut-être: mais ce Ministre ayant imprudemment voulu le prévenir, en inspirant contre lui des soupçons à son Eminence, s'enferra de lui-même, fut convaincu d'ingratitude & de trahison, & réduit *ad meam non loqui*. Vous pouvez compter, Monsieur, sur cette Anecdote qui m'a été communiquée par un Seigneur des plus distingués, & employé avec succès dans les Négociations les plus délicates, qui me fait l'honneur d'être de mes Amis. En voici une seconde, que ce même Seigneur m'a racontée; elle n'est pas moins curieuse que la prémière. Ces deux traits d'Histoire Secrette n'auroient pas mal figuré dans les Mémoires de Perse.

Mr. *Chauvelin*, devant remettre au Lord *Waldegrave*, alors Ambassadeur de S. M. Brit. à la Cour de France, un Mémoire sur quelques plaintes de Marchands, lui donna par mégarde un Plan pour placer le *Prétendant* sur le Trône d'*Angleterre*. Ce Ministre s'étant aperçu peu après de son énorme *qui pro quo*, courut chez l'Ambassadeur, & le pria instamment de lui rendre ce papier: celui-ci eut l'imprudence, dirai je, ou la foiblesse de le remettre.

Je pourrois raporter quantité d'autres traits peu connus du Public, concernant les principaux Personnages dont il est parlé dans cet Ouvrage; & je me flatte qu'ils seroient reconnus pour authentiques par tous ceux qui possèdent le mieux la Carte de la Cour de *France*. Mais je ne me suis pas proposé d'en faire l'*Histoire Secrette*, je me borne à vous faire part de quelques-unes de mes remarques sur celle de *Perse*.

J'y trouve pluſieurs fautes d'*Omiſſion* & de *Commiſſion*, & il me paroit que l'Ouvrage languit déja vers le milieu, mais beaucoup vers la fin. L'Auteur ſe tait ſur la fameuſe *Neutralité d'Hanover*, qui lui auroit fourni de quoi glaner après les autres. Il ne dit rien de la Négociation de *Hanau* en 1743, qui a fait tant de bruit, & dont on a preſque entierement adopté le Plan & les conditions dans le Traité Préliminaire de paix qui vient de ſe conclure entre la Reine de *Hongrie* & l'Electeur de *Bavière*. Ce qu'il dit de *Ceilan*, & des *Ceilanois* (Hollandois) fait voir qu'il eſt peu au fait des affaires de ce Païs, & de la conſtitution de ſon Gouvernement. Il eſt faux, par exemple, que *les Villes de la Barrière aient été engagées par la Maiſon d'Autriche à cette République pour ſureté des ſommes conſidérables qu'elle lui doit*. Tout le monde ſait ce qui en eſt, & il faut que notre Auteur n'ait eu aucune connoiſſance du *Traité de Barrière* de l'an 1715, qui eſt pourtant aſſez public.

On lit encore à la page 239 un trait fort avanturé. *Cha Sephi*, dit-il, craignant que les *Golcondois* ne lui fiſſent payer cher la complaiſance qu'il avoit eue de leur avoir laiſſé paſſer l'*Indus* ſans coup férir, laiſſa *Caliſe Sultan*, &c.; c'eſt-à-dire que *S. M. Très Chrétienne avoit eu la complaiſance de laiſſer paſſer le Rhin aux Autrichiens, ſans coup ferir*. Mais ſur quel fondement l'Auteur hazarde-t-il comme un fait certain une Anecdote ſi apocryphe & ſi peu vraiſemblable, lui qui à la page précédente ne l'avoit donnée que comme un ſimple ſoupçon? En vérité c'eſt être bien hardi, que d'oſer aſſurer de pareilles choſes ſur des bruits vagues, ou ſur les ſpéculations creuſes de quelques Politiques de *Caffés*. Aucun Gazetier juſqu'ici ne s'étoit permi cette licence; il y en a pourtant de bien téméraires.

Je

Je paſſe quantité d'autres mépriſes ſemblables, & ne vous dis rien de la partialité très marquée de cet Auteur pour la *France*, vous en avez été frappé comme moi. Vous comprenez, Monſieur, que mon deſſein n'eſt pas de vous envoyer une critique en forme d'un Livre lâché par l'Auteur & l'Imprimeur, pour amuſer le Public, *ad utilitatem quoque ipſorum*. Au reſte quelqu'un a dit très juſtement, que bien en prend à l'Auteur que le plus grand nombre de ſes Lecteurs n'ait pas imprimée dans la tête la Carte & l'Hiſtoire de la véritable *Aſie*, afin de ne point découvrir à chaque pas les fautes Géographiques, Topographiques, & Hiſtoriques que la fiction *Perſane* l'a obligé de faire. Il auroit pu facilement éviter ces incongruités, en plaçant la Scène dans les *Sévarambes*, dans la nouvelle *Athlantide*, ou dans quelque Région inconnue, où il eût été le maitre de placer les Fleuves, les Rivières & les Royaumes à ſon choix.

Quant à l'Auteur, il eſt ſagement reſté derrière le rideau, & ſelon les aparences il ſera bien de s'y tenir. A ſon ſtile & ſes ſentimens on voit qu'il eſt *François* de naiſſance & de ſyſtême. On peut ſoupçonner même qu'il eſt Proteſtant, en liſant ſes Reflexions ſur le Rapel des Proteſtans en *France*. Quoique ſes Reflexions politiques à ce ſujet ſoient en quelque façon un vrai *hors-d'œuvre*, on ne peut diſconvenir qu'elles ne ſoient également juſtes & ſolides. En voila trop ſur cette matière, Monſieur, & beaucoup plus peut-être que vous ne m'en demandiez. Pardonnez, la prolixité de ma Lettre au plaiſir que j'ai de m'entretenir avec vous. Je la finis, en vous aſſurant que je ſuis, *&c.* A.... ce 15 Juin 1745.

TABLE DES ARTICLES.

I. ANTIQUITE'S MIDDLETONIENNES. &c. 249

II. RECUEIL *de* PORTRAITS *&* *d'*ELOGES *de plusieurs Ecrivains de notre tems, qui se sont rendus illustres par leur érudition.* 267

III. ABREGE' *de doutes sur le Système des Classes des* QUADRUPEDES *&* *des* AMPHIBIES, &c. 283

IV. SECONDE LETTRE *sur la* PRIERE. 292

V. HISTOIRE *des Ecrivains Ecclésiastiques* par le Docteur CAVE. 315

VI. TROIS OUVRAGES *de* XENOPHON, *&c. avec la* VIE *de ce Philosophe.* 320

VII. LES LEÇONS *de la* SAGESSE *sur les* DEFAUTS *des* HOMMES. 347

VIII. DE *l'origine de la* TERRE, *du* PARADIS *&* *de son* PARC; *de la naissance d'*ADAM, *&c.* PAR EMANUEL SWEDENBORG. 371

IX. L'ART *de trouver la* VERITE', OU LOGIQUE *en forme d'Entretiens*, par *le Père* REGNAULT. 384

X. EBAUCHE *d'une recherche à faire sur la Ville de Rome*, &c. Par *Mr.* W. KERSEBOOM. 402

XI. LETTRE *aux Editeurs de la* Bibliothèque Raisonnée, *touchant un Extrait des Lettres de* CALVIN *à* JAQUES *de* BOURGOGNE. 407

XII. EXPLICATION *mécanique des* POISONS par *Mr.* MEAD. 427

XIII. LA *Capacité & l'étendue de l'*ENTENDEMENT HUMAIN, &c. 449

XIV. LETTRE *à Mr.* F**. sur l'Article VII du *Tome* IV, *Fascic.* III, des *Miscellanea* de *Groningue*, de *Mr.* GERDES. 458

XV. LETTRE *à Mr.* GERDES, *Professeur à* Groningue, *où l'on expose l'injustice des plaintes amères & mal fondées qu'il a formées dans son* APOLOGIE *contre l'Auteur de l'*Extrait *de son* HISTOIRE *de l'*EVANGILE RENOUVELLE'. 464

XVI. LETTRE de *Mr.* LE B. DE C***, *à un de ses Amis, sur les Mémoires Secrets de Perse* (*a*). 483

(*a*) L'abondance des matières & quelques Articles qu'on s'étoit engagé d'inférer dans ce Volume, nous oblige de supprimer cette fois les *Nouvelles Litteraires*, & de les renvoyer au Volume suivant.

T A-

TABLE DES MATIERES.

Abeilles. Extrait de l'*Hiſtoire Naturelle* de ces Inſectes. 127, *& ſuiv.* Auteurs qui ont travaillé ſur cette matière. *ibid.*

Age d'Or, Age d'Argent. Pourquoi l'ancien tems eſt ainſi nommé. 372

Algarotti (Mr.). Son mépris pour les Philoſophes François. 81

Angleterre (*le Guide d'*). Extrait de cet Ouvrage. 204

Anglois. En quoi conſiſte leur bonheur. 207, 223

Animaux. Expériences hydrauliques faites ſur des Animaux vivans. 116, *& ſuiv.* Leur origine. 379

Art. Traité ſur l'Art. 21, *& ſuiv.*

Atomes. Voyez *Elémens des Corps.*

Attraction Newtonienne. Sa définition. 113. Objections contre cette vertu attractive. 114, *& ſuiv.*

Automathès. Ses avantures. 449

B.

Bazin (Mr.), cité. 150

Bellini. Erreur de cet Auteur. 119

Bernoulli (Mr. *Jean*), Profeſſeur en Mathématiques à Bâle, &c. Son éloge. 276, *& ſuiv.*

Boehmer (*Juſte-Henning*). Abrégé de ſa vie. 375

Boerhave (Mr.). Jugement ſur la Phyſique & ſur la Médecine. 84. En quoi il fait conſiſter l'action du Soleil. *ibid. & ſuiv.* Son ſentiment ſur la nature des Corps primitifs. 99, 100

Bolſec. Remarques ſur ſon différend avec Calvin. 488, *& ſuiv.*

Bonheur. Traité ſur le Bonheur. 21, *& ſuiv.*

Boſe (Mr.). Ce qu'il a découvert ſur la Vertu électrique, 5, 7, 10, 13, *& ſuiv.* 16, *& ſuiv.* Ouvrages de cet Auteur. 19, 20

Boyle. Son erreur ſur la nature des Elémens des Corps. 97

Brandebourg-Baireith (Mme. la Margrave de), Princeſſe Royale de Pruſſe. 3

Brazey (Mr. *de*). Ouvrage de cet Auteur. 201

Brucker (Mr. *Jaques*), Miniſtre du St. Evangile à Augsbourg. Ouvrage de cet Auteur. 268

Bruhl (Mme. la Comteſſe de), Epouſe du Premier Miniſtre du Roi de Pologne. 8

Bruyère (Mr. *la*). Jugement ſur la critique qu'il fait des Mœurs de nos jours. 358

Cel-

C.

Calvin. Remarques ſur ſes Lettres à *Jaque de Bourgogne*. 407, & *ſuiv.*
Caſtéra (Mr. *Duperron de*) juſtifie *Deſcartes*. 82
Cat (Mr. *Le*). Eloge de ſon *Traité des Sens*. 110
Cave (le Docteur). Son Hiſtoire des Ecrivains Eccléſiaſtiques. 315
Chaſtellet (Mme. la Marquiſe *de*). Son éloge. 113
Contradictions de ce Monde. Exemples de ces Contradictions. 196, & *ſuiv.*
Corps. Leur poroſité. 108. Voyez *Pores*.
Cumberland (le Docteur). Jugement ſur ſon *Traité Philoſophique* des *Loix Naturelles*. 477

D.

Déiſme. Extrait d'un Diſcours ſur le Déiſme. 193, 194. Pourquoi les Déiſtes n'ont jamais cauſé de tumulte. 195
Deſcartes juſtifié. 81
Diabète. Cauſe de cette maladie. 443
Diſcoureurs. Caractère des grands Diſcoureurs. 367, & *ſuiv.*
Diviſibilité de la Matière. Voyez *Matière*.
Dix-mille (la *Retraite des*), ou expédition de Cyrus contre *Artaxerxès*. 332. A qui eſt due la gloire de cette Retraite. 333
Doppelmayer (Mr.). Ouvrage de cet Auteur ſur l'Electricité. 20

E.

Electricité. Hiſtoire des nouvelles Découvertes faites ſur cette matière. 3, & *ſuiv.* Auteurs qui ont fait des expériences pour la découvrir. *ibid.*
Elémens des Corps. Expoſition des ſentimens de quelques Philoſophes ſur ces Elémens. 92, & *ſuiv.*
Eloges de pluſieurs Ecrivains de notre tems. 267
Entendement humain. Sa capacité & ſon étendue démontrée dans un cas extraordinaire. 449, & *ſuiv.*

F.

Falais (Mr. *de*). Occaſion du différend ſurvenu entre ce Seigneur & *Calvin*. 408, & *ſuiv.*
Fay (Mr. *du*). Découvertes qu'il a faites ſur l'Electricité. 5, & *ſuiv.*
Fontenelle (Mr. *de*), cité. 80
François. Jugement ſur les Philoſophes François. 83
Francs-Maçons (*l'Ordre des*), trahi, &c. Extrait de cet Ouvrage. 61, & *ſuiv.*

G.

Gerdes (Mr.), Profeſſeur à Groningue. Lettre ſur un Article de ſes *Miſcellanea*. 458. Idée générale de l'Apoſ-

l'Apologie qu'il a publiée contre l'Auteur de l'Extrait de ſon Hiſtoire de l'*Evangile renouvellé*. *ibid.* Accuſé d'avoir attribué cet Extrait à une perſonne qui n'y a aucune part. 459. Combien il eſt avide de louanges. *ibid.* Il attaque mal à propos Mr. le Profeſſeur *Weſtſtein*. 461. De quoi il accuſe les Auteurs de ce Journal. *ibid.* Lettre pour ſervir de réponſe à ſon Apologie. 464. Injures auxquelles il a recours. 466. Divers défauts de ſon Ouvrage. 467, & *ſuiv.* Examen de ſon *Apologie*. 469, & *ſuiv.*

Germes Humains. S'ils ſont indeſtructibles & impériſſables. 98, & *ſuiv.*

Gotha (Mr. le Duc de). 8

Gray (Mr.). Ses expériences ſur l'Electricité. 4, & *ſuiv.*

H.

Haid (Mr. *Jaques*), Peintre & Graveur à Augsbourg. 268

Hales (Mr. *Etienne*). Extrait d'un Ouvrage de cet Auteur. 116

Hanov (Mr.), cité. 14

Harris (J.). Ouvrage de cet Auteur. 21

Hartſoeker. Son ſentiment ſur les Atomes. 92, & *ſuiv.*

Hiéron, Roi de Syracuſe. Son portrait. 322

Hiſtoire. De quelle manière on doit écrire l'Hiſtoire. 188, 189

Hongrie (la Reine de). Ode à cette Princeſſe. 203

Hyacinthe (Mr. *de St.*) admet des Atomes ou Corps primitifs indiviſibles. 102. Il eſt le véritable Auteur du *Mathanaſius*. 198

I.

Inflammation. Quelle en eſt la cauſe. 117, & *ſuiv.*

Joſeph (*Flave*). Jugement ſur cet Hiſtorien Juif. 319

K.

Kerſſeboom (Mr. *W.*). Ouvrage de cet Auteur. 402

Klein (*Jaques-Théodore*). Ouvrage de cet Auteur. 282

L.

Lambris. Avantage des Lambris des Romains. 253

Leibnitz. Fondement de ſa Philoſophie. 84. Son ſentiment ſur les Atomes ou Monades. 94

Lettre aux Auteurs de cette Bibliothèque, touchant un Extrait des Lettres de *Calvin* à *Jaque de Bourgogne*. 407. A Mr. F**. pour ſervir de réponſe à la prétendue Apologie de Mr. *Gerdes* Profeſſeur à Groningue. 458. Lettre à ce Profeſſeur, où l'on expoſe l'injuſtice des plaintes amères & mal fondées qu'il a formées contre l'Auteur de l'Extrait de ſon Hiſtoire de l'*Evangile renouvellé*. 464. Lettre ſur les *Mémoires Secrets de Perſe*. 483

Liberté. Pourquoi ſans la Liberté il n'y auroit ni Vice, ni Vertu. 187
Linnæus (Mr.). Examen de ſon Syſtême des Claſſes des Quadrupèdes & des Amphibies. 282
Locke. Son ſentiment ſur la diviſibilité de la Matière à l'infini. 98
Logique en forme d'*Entretiens*. Extrait de cet Ouvrage. 384. Utilités de la Logique. 385
Luxe. Idée qu'on doit s'en former. 354, *& ſuiv.*

M.

Maçons. Voyez *Francs-Maçons*.
Mauteufel (Mr. le Comte de), cité. 8. Sa Maiſon regardée comme une eſpèce d'Académie. 271
Matière. Si elle eſt diviſible à l'infini. 88, *& ſuiv.* Cette diviſibilité ne ſauroit avoir lieu, & pourquoi. 105, *& ſuiv.*
Maure blanc vu à Paris, & jugement ſur cette eſpèce d'Homme. 192, 193
Mead (Mr.), Docteur en Médecine, &c. Extrait de ſon Ouvrage ſur les Poiſons. 427
Middleton (Mr.). Extrait de ſes *Antiquités*. 243
Moïſe. Son Syſtême de la Création regardé comme le plus conforme à la Raiſon & à l'Expérience. 384
Momie. Deſcription d'une Momie de Cambridge. 264
Monde. Si le Monde vieillit. 373
Mopſes. *Le Secret des Mopſes révélé*. Extrait de cet Ouvrage. 61, *& ſuiv.*
Mouvement perpétuel. S'il eſt poſſible. 110, 111, 112
Muſique. Traité ſur la Muſique. 21, *& ſuiv.*
Muſſchenbroeck (Mr.). Son ſentiment ſur les Atomes ou Unités. 100, 101

N.

Newton. Son ſentiment ſur la nature des Corps primitifs. 96
Nieuwentyt (*Bernard*). Son ſentiment ſur la Réſurrection. 98. Réfuté. 107
Nollet (Mr. l'Abbé). Extrait de ſes *Leçons de Phyſique expérimentale*. 82
Norberg (Mr.), Auteur de l'Hiſtoire de *Charles* XII, Roi de Suède. Plaintes formées contre lui par Mr. de *Voltaire*. 189. Jugement ſur ſon Hiſtoire. 191

P.

Paix. Moyen de la conſerver dans la Société. 366, *& ſuiv.*
Paralyſie. Si la mauvaiſe diſpoſition des Eſprits animaux n'en eſt pas quelquefois la cauſe. 451

Pein-

Peinture. Traité ſur la Peinture. 21, *& ſuiv.* L'art de peindre ſur le Verre n'étoit pas inconnu aux Romains. 253, 254

Prière. Remarques ſur la Prière. 159. Seconde Lettre ſur la Prière, où l'on examine ſon efficace. 292, *& ſuiv.*

Pruſſe (le Roi de), fait faire des Vers. 202. Fragment d'une Lettre de ce Prince. *ibid.*

Q.

Queneau (Mr.). Ouvrage de ce Philoſophe. 103. Combien il admet de ſortes d'Etendues. *ibid.* Son ſentiment ſur les Etres inſenſibles. *ibid.*

R.

Regnault (le Père). Extrait de ſa *Logique.* 134

Rohan (le Cardinal de) aporte à Paris un morceau de Peinture à freſque trouvé ſur le lambris d'une Voute ſouterraine à Rome. 247

S.

Sageſſe. Extrait d'un Livre intitulé, *les Leçons de la Sageſſe ſur les Défauts des Hommes.* 347, *& ſuiv.*

Sauvages (Mr. de). Ouvrage de ce Médecin. 116

s Graveſande (Mr.). Jugement qu'il porte d'une opinion de Mr. *Boerhave.* 84, 85

Simonide. Abrégé de ſa Vie. 323

Sylvius de la Boe. Malades que ce Médecin a fait périr. 121

T.

Terre. Syſtême ſur ſon origine. 374, *& ſuiv.*

Trevoux. Remarques ſur un Extrait des Auteurs des Mémoires des Trevoux. 407, *& ſuiv.*

V.

Vangeance. Tableau de cette Paſſion. 365, *& ſuiv.*

W.

Wetſtein (Mr.), Profeſſeur en Philoſophie dans l'Ecole des Remontrans à Amſterdam, eſt attaqué ſans nul fondement par Mr. *Gerdes* Profeſſeur à Groningue. 460, *& ſuiv.* Juſtifié. 462. Il eſt rapellé avec honneur dans ſa Patrie; mais il préfère de conſerver ſon poſte à Amſterdam. 463. Son éloge. 464

Winkler (Mr.), Profeſſeur en Langues Grèque & Latine de l'Univerſité de Leipſic. Ses expériences ſur l'Electricité. 5, 11, *& ſuiv.* Ouvrage de cet Auteur. 19

Wolff (Mr.). Fondement de ſa Philoſophie. 84

X.

Xénophon. Ouvrages de cet Auteur. 320

Z.

Zaluski (Mr.), Grand-Chancelier de Pologne. 9

Fin de la Table des Matières.

CATALOGUE

Des Nouveaux Livres Latins

Qui ſe trouvent chez

WETSTEIN.

Aſſemani Catalogus Codicum M. S. Orientalium Bibliothecæ Mediceæ, Laurentianæ, & Palatinæ, fol. fig. Florentiæ.

Berettini Tabulæ Anatomicæ, egregie æri inciſæ & Petrioli Romani Doctoris, Regis Sardiniæ Chirurgo, &c. Notis illuſtratæ, folio magno, Romæ.

Carmina Sepulcralia ex Anthologia M. S. Græcorum Epigrammatum delecta cum verſione Latina & Notis.

Cornelii Nepotis Vitæ excellentium Imperatorum ſine Notis, Editio emendatior & elegantior. 24.

Sti Ephraem Syri Opera omnia quæ exſtant, Græce, Syriace, Latine, in ſex Tomos diſtributa ac Notis & Variantibus Lectionibus illuſtrata, fol. Romæ.

Newtoni Philoſophiæ Naturalis Principia Mathematica perpetuis Commentariis illuſtrata communi ſtudio le Seur & Jacquier, Continuatio, ſive Tomi Tertii pars ſecunda, 4.

Van Swieten Commentaria in H. Boerhaave Aphoriſmos, Tomus ſecundus, 4.

Vaillant Numiſmata Imperatorum Romanorum præſtantiora a Julio Cæſare ad Poſtumum uſque, Editio prima Romana plurimis rariſſimis Nummis aucta, 4. III. Tomi.

Venuti Numiſmata Romanorum Pontificum præſtantiora a Martino V. ad Benedictum XIV. 4. Romæ.

De Vries Diſſertatio Critica de Priſcillianiſtis eorumque Fatis & Doctrinis, 4.

Weſtenbergii Principia Juris ſecundum ordinem Digeſtorum ſeu Pandectarum, Editio auctior, 8.

Wolfii Curæ Philologicæ & Criticæ in Novum Teſtamentum, 4. V Tomi Baſileæ.

3 2044 050 492 073